Université de Montréal

Autour de l'Hexagone naissant
Lieux, milieux, réseaux

par

Christine Tellier

Département d'études françaises

Faculté des arts et des sciences

Thèse présentée à la Faculté des études supérieures

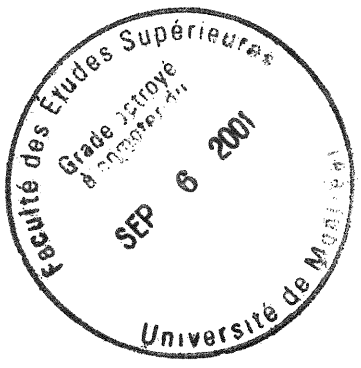
en vue de l'obtention du grade de

Philosophiæ Doctor (Ph.D.)

en études françaises

Juin 2001

© Christine Tellier, 2001



PQ
35
U54
2001
v. 016

Université de Montréal

Faculté des études supérieures

Cette thèse intitulée:

Autour de l'Hexagone naissant

Lieux, milieux, réseaux

présentée par:

Christine Tellier

a été évaluée par un jury composé des personnes suivantes:

Pierre Nepveu

.....

président-rapporteur

Micheline Cambron

.....

directrice de recherche

Robert Melançon

.....

membre du jury

Marie-Andrée Beaudet

.....

examinatrice externe

André J. Bélanger

.....

représentant du doyen de la FES

RÉSUMÉ — version française —

Dès ses humbles débuts en 1953, l'influence de la maison d'édition de l'Hexagone paraît prépondérante lorsque l'on trace l'histoire de la poésie et de la pensée au Québec; encore aujourd'hui, la maison demeure aussi importante. Reconnu comme un des lieux d'édition les plus actifs au Québec, l'Hexagone est associé autant à une façon de penser la poésie qu'à une vision sociale, comme l'explique Gilles Marcotte dans *Littérature et circonstances* : «[...] en plus d'être une maison d'édition, de désigner un courant poétique, l'Hexagone est un lieu idéologique, un fournisseur d'idées qui ne concernent pas seulement la pratique poétique comme telle, mais aussi bien l'ensemble de l'agir social.» Certains ouvrages critiques ont pu en partie dresser un tableau chronologique de l'évolution du groupe des fondateurs, mais notre projet va plus loin : il vise à étudier en détail la création même de cette équipe, les intérêts et les motivations qui l'ont conduite à publier, par ses propres moyens, une plaquette de poèmes de Gaston Miron et d'Olivier Marchand, *Deux sangs*.

Compte tenu de l'importance de l'Hexagone dans la vie littéraire et culturelle du Québec, il est intéressant de voir comment le groupe initial s'est formé, d'analyser quelle était la nature du tissu de relations qui unissait les fondateurs, de voir l'influence qu'ont exercée dans leur cheminement des mouvements de jeunesse comme l'Ordre de Bon Temps et le Clan Saint-Jacques. Afin de mettre en lumière la spécificité de l'équipe fondatrice, nous avons fait le portrait intellectuel de chacun des protagonistes, dégageant ainsi l'itinéraire qui les a conduit à

s'engager dans le projet collectif de l'Hexagone. Nous nous intéresserons en fait à ce que Gilles Marcotte appelle «l'Hexagone naissant», c'est-à-dire à la période durant laquelle le groupe, qui avait alors à sa disposition des moyens modestes, privilégiait le travail d'équipe, la collaboration, le rassemblement sans afficher des couleurs idéologiques marquées. L'étude porte spécifiquement sur les réseaux, les milieux et les lieux de sociabilité autour de l'Hexagone naissant. Ce travail, en grande partie issu d'une documentation inédite, est basé sur des faits : lettres, témoignages, archives personnelles et officielles de témoins importants de l'époque ont été mis à contribution.

Mots-clés : Histoire — poésie — Québec — Gaston Miron — mouvements de jeunesse — Action catholique — Ordre de Bon Temps — scoutisme — Radio-Canada — Office national du film

RÉSUMÉ — version anglaise —

From its humble beginnings in 1953, the publishing house l'Hexagone has been a major influence on the history of poetry and of thought in Quebec and remains one to this day. As one of the most active publishers in Quebec, l'Hexagone is associated as much with a social vision of Quebec as it is wih poetry, as Gilles Marcotte says in *Littérature et cironstances* : "[...] more than being a publisher and a shaper of a poetic practice, l'Hexagone is a ideological center, a place where ideas are born, which encompasses more than poetry itself and concerns society as a whole." Certain studies have partly established the evolution of the group of editors, but this project goes further and aims to study in detail the creation of the first editing team, the interests and motivations which led it to publish, through its own efforts, a booklet of poems by Gaston Miron and Olivier Marchand, entitled *Deux sangs.*

Since l'Hexagone is so important in the literary and cultural life of Quebec, it is interesting to see how the initial group was formed, to analyse the type of relationships that existed between the founders, to study the influence that youth movements such as the Ordre de Bon Temps and the Clan Saint-Jacques had on its evolution. In order to understand the uniqueness of the first editing team, an intellectual portrait of each of the initial members was drawn, thus outlining the path which led each of them to involve themselves in the Hexagone project. In fact, this thesis aims to understand what Gilles Marcotte calls the «first steps» of l'Hexagone, meaning the period of time when the group, who had modest means at that time, favored team work and collaboration without

supporting a particular ideology. This thesis focuses specifically on the various social circles, the networks and the haunts which where important during those "first steps". This study, which uses unpublished material for the most part, is based on fact : letters, testimonials and personal and official archives of major witnesses were examined.

Key words : History — poetry — Quebec — Gaston Miron — youth movements — Action catholique — Ordre de Bon Temps — Scouting — Radio-Canada — National Film Board

TABLE DES MATIÈRES

RÉSUMÉ — version française — iii

RÉSUMÉ — version anglaise — v

TABLE DES MATIÈRES vii

REMERCIEMENTS x

INTRODUCTION 1

CHAPITRE I : Scène inaugurale 5

Situation de la poésie canadienne-française 9

Les «grands aînés» 16

Un rassembleur : Roger Varin 20

L'Hexagone et ses réseaux 26

CHAPITRE II : L'Ordre de Bon Temps 29

Les loisirs des jeunes 31

L'Action catholique spécialisée 35

La J. E. C. : une révolution 43

Autour de Roger Varin 48

Le dynamisme de l'O. B. T. et de ses camps-écoles 55

Le Père Ambroise, un conseiller spirituel très... particulier 73

Vive *La Galette*... 80

CHAPITRE III : Récits de vie.....88

Un poète en herbe : Olivier Marchand 90

Gaston Miron : le «rapaillé» arrive en ville 96

Mathilde Ganzini : des horizons européens 102

Jean-Claude Rinfret : décorateur 105

Un «cowboy» : Gilles Carle 106

Un «gentilhomme tranquille» : Louis Portugais 114

Un trio d'amis poètes 116

À l'école du Clan Saint-Jacques 130

L'expérience du *Godillot*.....143

CHAPITRE IV : La création de l'Hexagone.....152

Le Clan et l'O. B. T. : buts communs 154

Rencontres et échanges 156

De *La Galette* à l'Hexagone 163

Itinéraires montréalais 177

Parties de campagne 185

La poésie des camarades 191

D'abord des poèmes, puis une maison d'édition ...196

Un mode de financement particulier 205

Les Hexagones : la dynamique de l'équipe 210

Deux sangs : un fruit du réseau de l'O. B. T. 217

CHAPITRE V : Le rayonnement de l'Hexagone.....223

Une expérience déterminante 225

L'héritage de l'O. B. T. 232

L'essor de l'Hexagone : la passion de Gaston Miron 237
Une maison d'édition «engagée» 241
Vers l'institutionnalisation de l'Hexagone 245
Autour du *Périscope* 248
Et la télévision arriva... 252
«L'électrochoc» de l'O. N. F. 259
La mobilité sociale des membres de l'Hexagone ..267

CONCLUSION : Une génération marquée par la poésie 272

BIBLIOGRAPHIE 282

ANNEXE xi

REMERCIEMENTS

Je voudrais d'abord remercier ceux et celles qui ont généreusement accepté de me rencontrer et de me faire part de leurs souvenirs. Sans ces précieux témoignages, il est évident que ce travail n'aurait pu être mené à bien. Je remercie également ma directrice, Madame Micheline Cambron, et Monsieur Gilles Marcotte qui m'ont tous deux donné de judicieux conseils et qui ont accepté de lire et de relire cette thèse.

Je veux aussi témoigner ma reconnaissance aux archivistes qui m'ont aidée dans mes recherches, ainsi qu'aux responsables des fonds d'archives consultés qui m'ont donné accès à leurs documents.

Plusieurs amis ont contribué, par leurs encouragements, à l'avancement de cette thèse. Je remercie particulièrement «mes deux Louise», Louise Frappier et Louise Breault, ainsi que Bernard Chassé, Lise Tourigny et Natalie Tremblay.

Trois femmes que je considère comme exceptionnelles, Monique Tellier, Madeleine Tellier et Danielle Malo-Lanctôt, m'ont témoigné, chacune à sa façon, des marques d'affection et d'encouragement dont je conserverai toujours le souvenir. Mes remerciements vont également à mon conjoint, Eugene Andrews, *my patient partner*. Durant toutes ces années d'apprentissage et d'écriture, il a toujours su, jour après jour, trouver les mots justes pour me donner de l'assurance et sa patience ne s'est jamais démentie. Je lui dédie, ainsi qu'à ma mère, cette thèse.

INTRODUCTION

«Les souvenirs sont la chose qui tient des hommes entre eux. »
Gaston Miron, mars 1951.

Au tout début des années cinquante, six jeunes gens, dans le début de la vingtaine, se rencontrent et se lient d'amitié à Montréal, une métropole qu'ils apprennent à connaître et où ils vont vivre l'expérience de l'édition d'une plaquette de poèmes. On pourrait croire que tout a été dit sur une maison d'édition québécoise aussi importante que l'Hexagone et sur celui qui en fut le principal animateur durant plus de trente ans, Gaston Miron. Il est vrai que plusieurs chercheurs ont analysé en profondeur les oeuvres publiées par la maison, tant du point de vue idéologique que thématique. Mais peu d'études ont porté sur la fondation même de l'Hexagone et sur le parcours particulier des membres de l'équipe originelle qui comprenait, en plus de Miron, Olivier Marchand, Mathilde Ganzini, Jean-Claude Rinfret, Gilles Carle et Louis Portugais.

En fait, si on a beaucoup parlé de l'influence culturelle et sociale de l'Hexagone, plus marquée à partir de la Révolution tranquille, on connaît mal la façon dont l'équipe fondatrice s'est constituée à l'intérieur du vaste réseau de l'Ordre de Bon Temps (l'O. B. T.) Dans les notices biographiques de Gaston Miron, il est souvent mentionné que ce dernier faisait partie, à l'aube de ses vingt ans, du mouvement de jeunesse de l'O. B. T., mais sans plus d'explications. Notre projet est d'explorer la préhistoire et les premières années de l'Hexagone, afin de comprendre comment six jeunes ont décidé, en 1953, de publier une plaquette de poèmes, *Deux sangs*, une aventure qui allait mener à la mise sur pied d'une véritable maison d'édition, encore active aujourd'hui.

Jean-Louis Major et Gilles Marcotte ont déjà posé les premiers jalons d'une histoire de l'Hexagone naissant. Notre travail va plus loin; nous proposons à partir d'un substantiel travail d'archives de mieux comprendre la fondation de cette maison d'édition particulière ainsi que l'époque dans laquelle elle s'inscrit. Afin de brosser le tableau le plus fidèle possible des lieux, milieux et réseaux dans lesquels circulaient les fondateurs de l'Hexagone, nous avons puisé des informations à plusieurs sources d'une grande diversité, notamment des entrevues avec des témoins de l'époque, avec les fondateurs de l'Hexagone encore vivants aujourd'hui et avec plusieurs membres influents de l'Ordre de Bon Temps et d'autres mouvements de jeunesse qui en étaient proches. En plus d'étudier l'ensemble des textes critiques sur l'Hexagone et ses membres fondateurs, nous avons également fait, pour enrichir notre étude, des recherches exhaustives dans plusieurs fonds d'archives privés et publics, dont ceux de Gaston Miron, d'Ambroise Lafortune, de Roger Varin et de Louis Pronovost. Nous avons aussi eu accès à des correspondances, comme celle entre Gaston Miron et Guy Carle, et à des documents inédits, dont un manuscrit de Guy Messier portant sur l'histoire de l'O. B. T.

Dans un premier temps, nous allons situer l'événement du lancement de *Deux sangs* dans son époque et voir quelle était alors la situation de la poésie qu'on appelait canadienne-française. Nous allons ensuite voir dans quel contexte culturel et social est né l'Ordre de Bon Temps, fondé par des jeunes dont la plupart avaient fait partie de l'Action catholique spécialisée et du mouvement scout. Les objectifs, le

fonctionnement et les valeurs de l'Ordre seront analysés en détail, puisque c'est à l'intérieur de ce mouvement que se sont connus les fondateurs de l'Hexagone. Afin de comprendre ce qui les a motivés à se joindre à l'Ordre, nous tracerons le parcours personnel de chacun. Nous verrons ensuite de quelle façon ils ont tous collaboré à l'édition du petit journal du mouvement, appelé *La Galette*, et comment cette expérience de travail en groupe a cimenté leur amitié et les a préparés à se lancer dans la publication des poèmes de Gaston Miron et d'Olivier Marchand.

L'aventure de *Deux sangs* fut une expérience déterminante pour tous les membres de l'équipe fondatrice de l'Hexagone. Elle a permis à chacun d'entre eux de trouver sa voie, de déterminer le champ d'action culturelle qui l'intéressait le plus. Nous étudierons la manière dont elle a influencé le cheminement professionnel de tous les membres de l'équipe, alors qu'étaient mises sur pied des institutions culturelles comme l'Office national du film ou la maison de Radio-Canada, qui invitaient des jeunes créateurs à développer leurs talents. Finalement, nous verrons comment l'Hexagone, sous la direction de Gaston Miron, a évolué à la suite de la publication de *Deux sangs* jusqu'à son institutionnalisation au tournant des années soixante.

CHAPITRE I

Scène inaugurale

«En 1954, on disait qu'on était dans la Grande Noirceur. Remarquez qu'on m'a dit ça par après, parce qu'à l'époque, il me semble qu'il faisait clair.»
Gaston Miron, *Les Outils du poète*

Le 25 juillet 1953[1] a lieu le lancement de *Deux sangs*, une plaquette de poèmes écrits par Gaston Miron et Olivier Marchand. Une vingtaine de personnes, la plupart membres du mouvement de jeunesse de l'Ordre de Bon Temps, se sont réunies chez Jacqueline et Roger Varin, au 4505 rue Gouin Ouest, à Cartierville. La maison des Varin se prête bien à ce genre de rassemblement; «pleine de livres[2]», elle a une vaste salle de séjour et une grande cour arrière qui donne sur la rivière des Prairies. C'est là qu'ont habituellement lieu les réunions mensuelles de l'équipe fondatrice de l'O. B. T., dont Varin est le président.

Deux sangs, dont le titre témoigne de la collaboration de ses deux auteurs, est la première oeuvre à paraître à la nouvelle maison d'édition de l'Hexagone. Qu'on en soit arrivé à publier un recueil de poèmes est en soi une grande réalisation pour tous ceux qui y ont participé. Gaston Miron et Olivier Marchand ont convié leurs amis, certains membres de leurs familles et quelques poètes à venir célébrer avec eux. On a aussi

---

[1]Nous avons retenu cette date qui est celle dont se souvient Claude Haeffely, un invité au lancement. Ce dernier dit se rappeler clairement cette date puisque le lancement tombait «le 25 juillet 1953, un samedi» et que cela faisait alors exactement trois mois qu'il était arrivé au Québec. («Gaston Miron. Événements et rencontres avec Claude Haeffely ou la petite histoire d'une longue amitié», dans Simone Bussières (dir.), *Les Adieux du Québec à Gaston Miron*, Montréal, Guérin, (coll. «Les grands destins»), 1997, p. 125). Cette date ne fait cependant pas l'unanimité. Jean-Louis Major situe la parution de *Deux Sangs* «en août 1953» («L'Hexagone : une aventure en poésie québécoise», dans *La Poésie canadienne-française*, Ottawa, Fides (coll. «Archives des lettres canadiennes; tome IV»), 1969, p. 176.) Sur la liste des invités au lancement déposée par Gaston Miron au Centre d'Études Québécoises de l'Université de Montréal, il est écrit que le lancement a eu lieu le 30 juillet. Compte tenu du fait qu'il nous semble plus probable qu'une telle fête ait eu lieu un soir de fin de semaine, nous préférons retenir la date du 25 juillet.

[2]Guy Messier, *L'Ordre de Bon Temps. Une décennie d'ébullition et d'invention*, document inédit, p. 9.

invité Jean-Victor Dufresne, alors jeune journaliste à *La Patrie*, car le groupe de l'Hexagone croyait que la présence d'un journaliste était nécessaire lors d'un véritable lancement[3]. Pour fêter l'événement, on a fait un grand feu. Claude Haeffely, un Français qui venait d'arriver au Québec et qui avait fait lui aussi de l'édition, a rencontré ce soir-là les membres de l'équipe; il se rappelle qu'il faisait un «temps superbe[4]».

Les revenus de l'équipe de l'Hexagone sont alors trop modestes pour qu'on puisse offrir un buffet aux invités; on a cependant pu acheter un litre de vin, qu'on s'est partagé entre amis. Sur les photos prises lors du lancement[5], on voit Gaston Miron et Olivier Marchand souriants, portant complet et cravate, leur verre à la main. Cette fête marque les débuts officiels de l'Hexagone et la mise en place de la première équipe qui se composait alors, comme son nom le laisse entendre, de six personnes qui contribuaient, chacune à sa façon, au fonctionnement de la petite maison d'édition. Les deux auteurs de *Deux sangs* en faisaient partie, ainsi que l'épouse de Marchand, Mathilde Ganzini, qui était enceinte de trois mois au moment du lancement; Gilles Carle, Louis Portugais et Jean-Claude Rinfret étaient les autres membres de l'équipe. Ce soir-là, Hélène Pilotte, qui avait participé à la levée de fonds pour la

---

[3]Sur la liste des invités signée par Gaston Miron, les noms de ceux qui furent présents lors du lancement sont marqués d'une croix. On constate que Jean-Victor Dufresne, comme quelques autres, n'assista pas à la fête, mais il signa, en 1955, un article sur l'Hexagone intitulé «l'Auto-finance ou l'art d'être lu», dans *Radio*, Ottawa, vol. 11, no 7, numéro de juillet-août 1955, p. 8 et 22. Dufresne, qui avait le même âge que les membres fondateurs de l'Hexagone, avait, tout comme Miron et Marchand, fréquenté l'Université de Montréal. Il était un journaliste connu du groupe, puisqu'en 1952, il avait écrit dans les pages de *La Patrie* un compte rendu très positif sur un spectacle de l'O. B. T., texte qui avait été repris dans *La Galette* alors que Miron en était le directeur. Dufresne disait du spectacle «Le Chapeau vert» que «c'était une délivrance joyeuse, une exubérance naïve, un manifeste du goût à la vie!» (*La Galette*, vol. IV, no 3, 1951-1952, p. 49.)

[4]Claude Haeffely, «Gaston Miron. Événements et rencontres avec Claude Haeffely ou la petite histoire d'une longue amitié», dans Simone Bussières (dir.), *Les Adieux du Québec à Gaston Miron*, *op. cit.*, p. 125.

[5]Voir les photos de l'événement en annexe (p. xii à xiv.)

plaquette, s'est officieusement jointe à l'équipe[6]. Jean-Claude Rinfret, alors en Europe, n'a pas pu assister à la fête.

Deux sangs est le résultat d'une souscription faite auprès des amis et connaissances des membres-fondateurs de l'Hexagone. La liste des souscripteurs potentiels comportait surtout des noms de personnes liées à l'Ordre de Bon Temps; c'est ainsi que l'O. B. T., un mouvement de jeunesse né en grande partie des efforts et des préoccupations de jeunes membres de l'Action catholique spécialisée, un vaste mouvement d'apostolat laïque organisé, a soutenu financièrement les efforts des amis de l'Hexagone.

L'originalité du lancement de *Deux sangs* dans le contexte social et culturel du début des années cinquante est remarquable à plus d'un point de vue. Cette fête entre amis, la plupart au milieu de la vingtaine, ne ressemble en rien aux événements artistiques et littéraires qui étaient organisés à l'époque. Célébrer un lancement en pleine nature, et non pas entre les murs d'une institution culturelle reconnue, était un fait pour le moins inusité et qui pouvait sans doute surprendre plus d'un membre de l'*intelligentsia* canadienne-française du temps. Mais pour les jeunes conviés à souligner la publication de *Deux sangs*, se regrouper autour

---

[6]Dans son article sur les débuts de l'Hexagone, Jean-Louis Major («L'Hexagone : une aventure en poésie québécoise», *op. cit.*, p. 176) inclut le nom d'Hélène Pilotte dans la liste des membres de la première équipe qui ont participé à la publication de *Deux sangs*. Major se réfère pour ces informations au «bulletin de souscription» pour la plaquette; pourtant, la lecture de ce prospectus révèle que Mathilde Ganzini, et non pas Hélène Pilotte, était alors membre à part entière du groupe : «Nous venons, (Mathilde Ganzini, Olivier Marchand, Gaston Miron, Gilles Carle, Jean-Claude Rinfret et Louis Portugais), de former une équipe d'éditions, qui publiera, comme première oeuvre, une quarantaine de poèmes de Gaston MIRON et d'Olivier MARCHAND. (extrait du 1er prospectus de l'Hexagone, dans Gilles Marcotte, *Le Temps des poètes*, Montréal, HMH, 1969, p. 231.) Le nom d'Hélène Pilotte n'y figure pas; Mathilde Ganzini soutient qu'au moment du lancement, Hélène Pilotte n'avait pas le statut de membre "officiel" de l'équipe de l'Hexagone. Elle aurait cependant travaillé, en collaboration avec Jean-Claude Rinfret, aux hors-textes de la plaquette. (Entrevue avec Mathilde Ganzini, 20 mars 1997.)

d'un feu de camp pour fêter en compagnie des membres-fondateurs de l'Hexagone était quelque chose de très naturel. En effet, la majorité des amis présents à la soirée avait l'habitude des célébrations tenues à l'extérieur : la plupart sont alors membres ou ont été membres de divers mouvements de jeunesse, comme le Clan Saint-Jacques, un regroupement de scouts routiers montréalais, les mouvements spécialisés de l'Action catholique (l'A. C.[7]), ou l'Ordre de Bon Temps, mouvements qui choisissaient souvent la nature comme théâtre de leurs activités. C'est d'ailleurs par l'intermédiaire de ces mouvements, qui offraient aux jeunes l'occasion de participer à des activités intéressantes, que les invités au lancement s'étaient connus et avaient pu tisser des liens d'amitié.

Situation de la poésie canadienne-française

Le contexte social et politique de la période des années quarante et du début des années cinquante a évidemment eu une grande influence sur l'épanouissement des arts et de la culture en général au Canada français, et il a joué un rôle décisif dans la fondation même de l'Hexagone. Un écrivain d'ici qui souhaitait voir son oeuvre publiée et diffusée devait faire face à une certaine faiblesse du système d'édition au Québec, qui était principalement entre les mains des autorités religieuses. On comptait somme toute peu de romans et de recueils de

---

[7]Parmi les mouvements les plus connus de l'Action catholique spécialisée se trouvent la J. O. C. (Jeunesse ouvrière catholique), la J. A. C. (Jeunesse agricole catholique), la J. I. C. (Jeunesse indépendante catholique) et la J. E. C. (Jeunesse étudiante catholique). André-J. Bélanger a fait le travail d'analyse le plus exhaustif sur ce dernier mouvement dans *Ruptures et constantes. Quatre idéologies du Québec en éclatement : la Relève, la JEC, Cité Libre, Parti Pris*, Montréal, Hurtubise HMH, 1977, 219 p.

nouvelles publiés, et le marché des manuels scolaires était réservé principalement à des maisons d'édition dirigées par des religieux. Plusieurs poètes se résignaient alors à publier à compte d'auteur, à l'enseigne de maisons d'éditions créées spécifiquement pour l'occasion et qui duraient le temps d'un livre ou deux. À la fin des années quarante, il existait trois associations qui regroupaient les éditeurs et libraires canadiens : la plus ancienne était la Société des écrivains canadiens, fondée en mars 1936 par Victor Barbeau et Jean Bruchési, l'Association des éditeurs canadiens, fondée en 1943, et l'Association des libraires du Québec, mise sur pied grâce aux efforts du «[...] Frère Luc Lacroix, de la Librairie dominicaine, et d'André Dussault, qui [en] a été un des premiers présidents[8].» Bien qu'elles favorisaient les échanges et les contacts entre éditeurs, ces associations n'avaient alors aucune influence auprès des gouvernements; elles ne recevaient donc aucun soutien financier.

À cette époque, il n'existait ni syndicat des éditeurs, ni prix littéraire réservé exclusivement à la poésie, alors que les auteurs de romans pouvaient espérer gagner le prix annuel du Cercle du Livre de France, présenté à partir de 1949 à l'auteur du meilleur manuscrit de l'année[9]. Les grandes maisons reconnues de l'époque, Fides et Beauchemin, publiaient bien quelques plaquettes, mais la poésie ne représentait pour elles qu'un projet d'édition secondaire, et les auteurs étaient publiés «à

---

[8]Jean-Pierre Guay, *Lorsque notre littérature était jeune. Entretiens avec Pierre Tisseyre*, Montréal, éditions Pierre Tisseyre, 1983, p. 146.

[9]Le Cercle du Livre de France, dirigé par Pierre Tisseyre, offrait mille dollars à l'auteur gagnant. L'ouvrage primé devait être publié par le Cercle et distribué à chacun de ses membres; il avait ainsi droit à un tirage assez abondant. Ce Prix avait de grandes ambitions internationales : les romans choisis devaient paraître simultanément au Québec et en France, et éventuellement être traduits afin d'être exportés aux États-Unis.

condition que leurs recueils véhiculent l'idéologie de ces maisons [...][10].» De plus, il semble que les contrats stipulaient souvent que l'auteur devait acheter une quantité importante des exemplaires[11]. La majorité des auteurs qui voulaient publier de la poésie moderne étaient donc condamnés à l'obscurité, sauf dans de rares cas, exceptionnels, comme celui de Saint-Denys Garneau. La jeune poésie canadienne-française était, somme toute, mieux accueillie par des revues comme *Amérique française* ou *La Nouvelle Relève* que par les maisons d'édition commerciales. Dans un tel contexte, vouloir mettre sur pied une maison d'édition consacrée à la jeune poésie ou même tenter de publier ses propres poèmes relevait de l'exploit .

Durant les années quarante, les recueils de poésie les plus importants au Canada français paraissent chez des éditeurs passionnés de littérature, mais qui ne publient pas seulement des recueils de poèmes. Robert Charbonneau, qui était écrivain et critique, fonde les Éditions de l'Arbre en octobre 1940, avec l'aide d'un de ses amis du groupe de *La Relève*, Claude Hurtubise. En 1942, Charbonneau fait paraître les *Songes en équilibre* d'Anne Hébert, recueil pour lequel l'auteur remporte le Prix David. Lucien Parizeau, qui a donné son nom à la maison qu'il a créée, publie en 1944 *Les Îles de la nuit* d'Alain Grandbois. Les cas d'Hébert et de Grandbois constituent, selon la très juste expression de Gaston Miron, des «réussites solitaires[12]». La poésie

---

[10]André Marquis, «Conscience politique et ouverture culturelle. Les éditions d'Orphée», dans *L'Édition de poésie. Les Éditions Erta, Orphée, Nocturne, Quartz, Atys et l'Hexagone*, Sherbrooke, Ex Libris (coll. «Études sur l'édition»), 1989, p. 89.

[11]C'est ce que soutenaient Gaston Miron et Anne Hébert lors d'une conversation avec Pierre Nepveu.

[12]Gaston Miron, «Situation de notre poésie. Son sort est lié à celui du fait ethnique qui la porte», dans *La Presse*, 22 juin 1957, p. 67.

de cette période, expliquait ce dernier, «ne dépasse guère le cercle des amateurs et des initiés» et «alterne entre le point mort et les flottements[13].» Quelques rares élus réussissent alors à se faire publier en France ou ailleurs; les éditions Seghers[14] de Paris publient à l'occasion des poètes d'ici, comme par exemple le compositeur Gabriel Charpentier. Alors qu'il étudie la musique en France, ce dernier publie en 1948 un recueil intitulé *Aire* dans la collection «Vérité» de la *Revue moderne* de Paris; il est ensuite édité par Pierre Seghers, qui fait paraître *Les Amitié errantes* (1951) et *Le Dit de l'enfant mort* (1954) dans la collection «cahiers de poésie».

On sait que la Deuxième Guerre mondiale a favorisé le développement de l'édition au Québec. Plusieurs éditeurs d'ici ont alors pris la relève de l'édition française, alors paralysée. Ce fut une période exceptionnelle pour des maisons d'édition comme Pony, qui était avant tout une librairie, Chanteclerc, qui publiait des romans et quelques recueils de poésie, et les éditeurs Variétés, l'Arbre, Beauchemin et Fides, qui, selon Pierre Tisseyre, «[...] vendaient, jusqu'en Égypte et en Argentine, aussi bien les oeuvres de Balzac ou de la comtesse de Ségur, que des ouvrages nouveaux de Lacretelle ou de Jules Romains, réfugiés en Amérique[15].» On a même fait à cette époque une édition complète des poèmes de Victor Hugo. Lucien Parizeau et Bernard Valiquette font

---

[13]*Ibid.*

[14]Les éditions Pierre Seghers étaient ouvertes à la poésie française hors de France. Elles ont publié une série d'anthologies intitulées *Les meilleurs poèmes en langue française de l'année,* dans lesquelles les textes de quelques poètes de l'Hexagone ont été repris. Les éditions Seghers ont aussi fait dans les années soixante des coéditions avec Hurtubise HMH, une maison d'édition québécoise.

[15]Jean-Pierre Guay, *Lorsque notre littérature était jeune. Entretiens avec Pierre Tisseyre*, *op. cit.*, p. 81.

partie de ces «[...] éditeurs nés de la guerre[16]», qui ont survécu le temps du conflit en Europe. La fin des hostilités a sonné le glas de plusieurs maisons québécoises créées pour prendre le relais de l'édition française.

Si la reprise des activités éditoriales en France a entraîné un fléchissement général dans l'entreprise de l'édition au Québec, il y eut rapidement certaines tentatives pour la relancer, en particulier du côté de la poésie. En 1946, Gilles Hénault et Éloi de Grandmont mettent sur pied les Cahiers de la file indienne, une maison d'édition qui était sans doute une des premières à vouloir se consacrer entièrement à l'édition de poésie de façon suivie et qui produisait des oeuvres soignées. D'autres maisons, comme par exemple les éditions de Malte, qui ont publié les premiers recueils de Fernand Dumont et de Sylvain Garneau, voient aussi le jour à cette époque. Ces petites maisons, qui ont certainement marqué l'histoire de la production poétique au Québec et qui ont publié plusieurs recueils importants, n'ont cependant pas poursuivi longtemps leurs activités.

En 1948 paraît *Refus Global*, l'oeuvre «surrationnelle» d'un groupe de peintres autour de Borduas, qui voulaient éveiller les passions et ébranler les convictions des esprits de l'époque. Si on connaît bien le scandale qui a éclaté autour de ce livre et son influence sur plusieurs générations d'artistes et de poètes qui ont suivi, il faut dire qu'au moment de sa parution, il a eu peu d'effet immédiat sur la production de la poésie. Il a fallu attendre l'arrivée de Roland Giguère qui, en 1949, a fondé les éditions Erta, pour voir un éditeur se lancer exclusivement dans la

[16] *Ibid.*, p. 68.

publication de recueils de poésie d'auteurs canadiens-français à grande échelle et à long terme. Giguère, qui faisait du livre d'art, a lui-même, expliqué qu'il y avait à l'époque «[...] peu d'éditeurs de poésie sérieux, bien établis au Québec et, à la fin de la décennie, au moment de la fondation d'Erta, il n'y en a[vait] pratiquement pas[17].» Erta est une des premières maisons d'édition à accorder beaucoup d'importance à la matérialité et à la facture même du livre.

Au début de la décennie 50, la poésie demeurait encore «la fille pauvre des grandes maisons d'édition[18]», mais un désir de renouvellement apparaît. Les jeunes, à cette époque, font une entrée remarquable dans le milieu poétique, tant par la quantité d'oeuvres qu'ils publient que par le nombre de maisons d'édition qu'ils fondent et dirigent. La production de recueils de poésie passe en effet de «130 nouveaux titres dans les années 40 [à] 210 dans les années cinquante[19].» De nouvelles maisons d'édition qui se spécialisent en poésie sont mises sur pied, dont Orphée, fondée par André Goulet en 1951, un étudiant de l'École des Arts graphiques, tout comme Roland Giguère. Ce dernier dirige la maison la plus productive de la décennie; il fait paraître «22 recueils de poèmes [...] entre 1949 et 1959», ce qui place «Erta au premier rang (avec 10% de la production) des quelques 57 maisons d'édition de la décennie 50[20].»

---

[17]Richard Giguère, «Un surréalisme sans frontières. Les éditions Erta», dans *L'Édition de poésie. Les Éditions Erta, Orphée, Nocturne, Quartz, Atys et l'Hexagone*, *op. cit.*, p. 58.

[18]Laurent Mailhot et Pierre Nepveu, *La Poésie québécoise. Des origines à nos jours. Anthologie*, Montréal, l'Hexagone (coll. «Typo»), 1990 (rééd.), p. 18-19.

[19]Ces chiffres proviennent d'une note de l'article de Richard Giguère sur Erta et son fondateur. («Un surréalisme sans frontières. Les éditions Erta», dans *L'Édition de poésie. Les Éditions Erta, Orphée, Nocturne, Quartz, Atys et l'Hexagone*, *op. cit.*, p. 79, note 5.)

[20]*Ibid.*

La fondation de l'Hexagone se situe dans ce mouvement amorcé par des jeunes, tout en se distinguant de façon particulière. Si d'autres poètes de la même génération que Gaston Miron et Olivier Marchand commencent aussi à publier à cette époque (on pense, par exemple, à Sylvain Garneau ou à Fernand Dumont), il semble que la démarche des auteurs de *Deux sangs* se démarque de celle des autres : elle est l'oeuvre d'une équipe de *jeunes* qui revendiquent ce statut. Olivier Marchand, dans un texte qui est en quelque sorte un manifeste dans lequel sont expliqués la démarche et les buts de la nouvelle maison d'édition, affirme d'entrée de jeu : «Les Éditions de l'Hexagone groupent une équipe de jeunes[21].» Cette particularité de l'équipe est remarquée et appréciée par l'ensemble des critiques qui font le compte rendu du recueil à l'époque. À titre d'exemple, Wilfrid Lemoine, dans *L'Autorité*, dit que dès le premier coup d'oeil, «tout de suite, vous voyez que c'est jeune, que ça bouge, et vous voulez en savoir plus long[22].» Pour sa part, Jean-Paul Robillard salue le projet de l'Hexagone avec enthousiasme : «Voilà une initiative d'un groupe de jeunes écrivains qu'il faudrait surveiller avec attention et surtout, à l'occasion, encourager de toutes les manières possibles[23].» Les premiers critiques semblent percevoir un changement important dans le monde de la poésie québécoise : de nouveaux joueurs prennent la parole, et ils mettent tout en oeuvre pour se faire entendre.

---

[21]Olivier Marchand, «Les Éditions : l'Hexagone», dans *Vie étudiante*, 15 septembre 1953, p. 5.
[22]Wilfrid Lemoine, «Trois jeunes poètes et deux petits livres», dans *L'Autorité*, 3 octobre 1953, p. 6.
[23]Jean-Paul Robillard, «Les Éditions de l'Hexagone : «nouvel éclair dans le ciel morne de notre littérature», dans *Le Petit journal*, 9 mai 1954, p. 60.

La facture de la plaquette, l'originalité du lancement organisé par l'Hexagone et le fonctionnement particulier de la petite maison d'édition sont tous des signes d'une transformation profonde dans le milieu de l'édition poétique au Canada français, à laquelle les premiers critiques de *Deux sangs* sont sensibles. Gaston Miron et d'Olivier Marchand, qui ne bénéficiaient alors d'aucun statut dans le monde littéraire, avaient réussi, avec l'aide de leur équipe, à publier eux-mêmes leur propre plaquette, avec des moyens modestes. C'était un fait remarquable dans cette époque qu'on a plus tard qualifiée de «Grande Noirceur», compte tenu du peu de ressources disponibles pour les jeunes auteurs au Canada français et du climat culturel plutôt aride du temps. Tous les camarades réunis pour fêter la première oeuvre des deux jeunes poètes, ainsi que pour souligner le travail de l'équipe qui a édité le recueil, ont eux aussi participé, à leur façon, à l'élaboration de *Deux sangs* en souscrivant au projet, une première dans l'histoire de l'édition québécoise contemporaine. Ce geste de confiance entre amis a ainsi fait de la plaquette le résultat d'un effort collectif, et les invités en ont savouré le succès au même titre que l'équipe.

Les «grands aînés»

Si les buts et le fonctionnement de l'Hexagone sont quelque chose de tout à fait nouveau dans le paysage poétique québécois, les six membres qui font partie de l'équipe fondatrice se distinguent également des autres poètes qui ont déjà publié à l'époque. En effet, Miron et ses amis ressemblent peu aux auteurs qui ont fait leur marque en poésie jusqu'alors, tant du point de vue de leurs origines que de la façon dont ils

conçoivent la poésie. Quels sont les principaux poètes reconnus au Québec à l'époque du lancement de *Deux sangs*? Les noms de Nelligan, sans doute le plus populaire des poètes, d'Alfred Desrochers, de Saint-Denys Garneau, d'Anne Hébert, d'Alain Grandbois et de Rina Lasnier viennent spontanément à l'esprit. Les quatre derniers auteurs sont souvent regroupés sous l'appellation de «grands aînés», c'est-à-dire qu'ils constituent les figures marquantes de la poésie québécoise pour les générations qui les ont suivis. Ils ont amorcé la modernité poétique; les «aînés» ont délaissé la versification traditionnelle et se sont approprié le vers libre. L'oeuvre de chacun d'entre eux s'est imposée comme une voix neuve et singulière, comme l'explique François Dumont :

> [...] les visées nationalistes sont absentes, alors qu'elles restaient présentes en creux, comme repoussoir, chez plusieurs exotistes. Les polarisations traditionnelles (entre tradition et nouveauté, collectivité et écriture) cèdent donc le pas à l'élaboration de langages originaux[24].

La plupart des poètes aînés appartenaient à de grandes familles bourgeoises, ce qui contraste avec les origines modestes des fondateurs de l'Hexagone. Au moment du lancement de *Deux sangs*, Alain Grandbois et Rina Lasnier sont membres de l'Académie canadienne-française, alors que les membres de la première équipe de l'Hexagone viennent de terminer ou finissent leurs études, et travaillent tous pour subvenir à leurs besoins. Mais ce qui distingue sans doute le plus les jeunes auteurs de l'Hexagone des poètes qui les ont précédés et qu'ils admiraient est la façon même dont ils concevaient la poésie. Si Miron et Marchand ont été inspirés par la démarche poétique de leurs aînés, ils

---

[24]François Dumont, *La Poésie québécoise*, [Montréal], Boréal, 1999, p. 47.

ont aussi voulu se distancier d'eux. Ils font partie d'une nouvelle génération poétique, et ils l'ont revendiqué.

Alors que les oeuvres d'Alain Grandbois ou de Saint-Denys Garneau ont jailli tels des éclairs isolés dans un milieu culturel qui n'était ni enclin ni préparé à les recevoir, les membres de l'Hexagone ont voulu, dès les débuts de l'équipe, que leur poésie s'inscrive dans la vie de la communauté. On voulait alors rompre avec la problématique, propre aux poètes précédents, «de la solitude et de l'échec qui impliquait un refus de la vie[25]». La poésie de l'Hexagone naissant se veut «[...] beaucoup moins radicale, moins extrémiste[26]» que celle des aînés et l'équipe fondatrice cherche, comme le montre en toute modestie le premier prospectus, à «[...] porter tout simplement à l'attention du public, ce qui est dans la tête et le coeur de nos [celles des membres du groupe] vies[27].» Leur oeuvre est en fait un geste vers l'autre, une invitation à bâtir une nouvelle communauté portée par la poésie, comme l'illustrent les propos d'Olivier Marchand dans la dédicace de *Deux sangs*, qui expliquent que le recueil se veut une «tentative de communion[28].»

En plus d'écrire des poèmes et de les publier eux-mêmes, les jeunes de l'Hexagone ont également agi dans le champ poétique. Contrairement aux poètes qui les ont précédés, en plus d'écrire des vers, ils ont mis sur pied plusieurs activités qui ont fait connaître la poésie et ils

---

[25]Gilles Marcotte, *Le Temps des poètes*, *op. cit.*, p. 13.
[26]Gilles Marcotte, «L'Hexagone et compagnie», dans *Littérature et circonstances*, Montréal, l'Hexagone (coll. «Essais littéraires»), 1989, p. 115.
[27]Extrait du 1er prospectus de l'Hexagone, reproduit dans le livre de Gilles Marcotte, *Le Temps des poètes*, *op. cit.*, p. 231.
[28]Olivier Marchand et Gaston Miron, *Deux sangs*, Montréal, les éditions de l'Hexagone, 1953, p. 5.

ont été des meneurs et des animateurs dynamiques dans leur milieu. La poésie fut pour eux une invitation à l'action, comme l'explique Gilles Marcotte : «Ils ne se contenteront pas de faire de la poésie; ils entendent agir par la poésie[29].» Le lancement de *Deux sangs* est le signe d'une transformation radicale de la poésie québécoise, autant dans ses moyens de production que dans sa conception même. Cette célébration sympathique entre copains symbolise les débuts d'une nouvelle ère poétique : la poésie devient l'oeuvre de la collectivité, elle veut en être la voix, et tous sont invités à participer à son élaboration.

Dans cette perspective, *Deux sangs* est le résultat concret d'une action collective; signé par Marchand et par Miron, le recueil est le fruit du travail de tout un réseau d'amis qui ont, chacun à leur façon, participé à son édition. Au centre de ce réseau se trouve un animateur et un meneur engagé, Roger Varin :

> M. Roger Varin, un moins de trente ans, est le dynamisme en personne. Grand, svelte, le visage mince et ouvert, les yeux vifs, le front dégagé, il a beaucoup d'entregent et de liant. Il parle avec une éloquente simplicité de ce qui lui tient à coeur et il sait prêter une oreille attentive aux suggestions et aux objections qu'on peut lui proposer. Rien ne lui est aussi étranger que l'esprit de système et le dogmatisme. Intelligence aux aguets, accueillante mais également capable d'un sûr discernement et d'une critique pénétrante[30].

L'un des mouvements de jeunesse qu'il a dirigé, l'Ordre de Bon Temps, a joué un rôle-clé dans l'élaboration du projet de l'Hexagone, et

---

[29] *Ibid.*, p. 20.

[30] Rex Desmarchais, «Aperçus sur "l'Ordre de Bon Temps"», dans *L'École canadienne*, XXIIe année, no 3, novembre 1946, p. 142.

c'est chez lui que l'équipe de *Deux sangs* a voulu célébrer ce premier lancement.

Un rassembleur : Roger Varin

Si les membres de l'Hexagone ont choisi de fêter la parution de leur recueil chez Varin, c'est sans doute qu'en plus d'être un de leurs fidèles camarades et un des souscripteurs à leur projet, ce dernier était connu de la plupart des invités par sa participation à plusieurs mouvements de jeunesse. Il faut aussi souligner que Roger Varin avait été lui-même éditeur. Né en 1918, il est en effet un homme d'action et une figure importante des années trente et quarante au Québec. Il a dirigé plusieurs organisations et associations pour la jeunesse[31]. Il est un exemple particulièrement éclairant de la circulation qui existait à l'intérieur de l'ensemble des mouvements de jeunesse de l'époque. Varin a été été membre des Éclaireurs canadiens-français, et il a aussi bien connu le milieu de la J. E. C., puisqu'il a participé à l'implantation de ce mouvement au Québec. Il en a été le président national de 1936 à 1937, en plus d'être responsable des publications du mouvement, de 1937 à 1939.

Varin a écrit pour le journal *J. E. C.*[32] (devenu *Vie étudiante* en 1946), lancé par le Père Émile Legault, à l'époque directeur du théâtre

---

[31]Les informations sur Roger Varin ont été principalement recueillies lors d'une entrevue effectuée chez lui le 5 juin 1997.

[32]Ce journal «[...] vise à animer le milieu étudiant et à amener les jeunes à se prendre en charge et aussi à prendre en charge leur milieu. À ses débuts, le journal s'adresse aux étudiants des classes supérieures des collèges classiques [...] Il n'est pas une feuille d'enseignement technique ni un journal de nouvelles. C'est un organe de propagande, "la cinquième colonne au service de la J. E. C." Son but est de faire pénétrer des idées, de poser des problèmes, de faire réagir les étudiants et les étudiantes, afin qu'ils soient ouverts à l'action de la J. E. C.»(André Beaulieu, Jean Hamelin *et al. La Presse québécoise. Des origines à nos jours.* Tome 7 (1935-1944), Sainte-Foy,

étudiant au Collège de Saint-Laurent; il fut, en 1936, directeur de cet organe mensuel. Varin a tenu dans *J. E. C.* une chronique sur l'écriture, la poésie[33] et le théâtre. Varin aimait beaucoup le théâtre; le 31 août 1937, il a fondé les Compagnons de Saint-Laurent avec le Père Legault. En effet, en 1937, ce dernier avait alors eu besoin d'un meneur de jeu pour un grand spectacle qu'il voulait monter sur le parvis de l'église de Saint-Laurent, en l'honneur du centenaire de la fondation de la Congrégation de Sainte-Croix. Il alla voir Varin, qu'il considérait comme un «[...] meneur de foule extraordinaire [et un] gars sur qui on peut compter[34]», afin de lui demander de prendre les commandes de la production de la pièce, «Le Jeu de celle qui la porte fit s'ouvrir», jouée «[...] sur le parvis de l'église[35].» Varin, qui participait alors à un camp scout des Éclaireurs canadiens-français, accepta et la pièce connut un grand succès.

Les Compagnons de Saint-Laurent sont nés dans la foulée de cet événement; à la suite du succès à l'église de Saint-Laurent, Varin convainquit le Père Legault de former une troupe de théâtre qui allait monter des pièces présentées en plein air et qui seraient ainsi accessibles au grand public. Croisant le Père Legault sur la rue Saint-Denis, Varin lui aurait lancé : «Alors, on fonde?»[36] Varin est devenu le bras droit du Père Legault, et a joué dans quelques pièces de la troupe,

---

Les Presses de l'Université Laval, 1985, p. 13.) Le Père Legault avait eu l'aide des Oblats de Chambly pour lancer ce journal.

[33]C'est lors de ses études au collège de Rigaud que Varin a découvert Péguy et Claudel, qui furent pour lui des «souffles poétiques» extraordinaires et qu'il lisait à ses camarades de classe (Entrevue avec Roger Varin, 5 juin 1997.)

[34]Hélène Jasmin-Bélisle, *Le Père Émile Legault et ses Compagnons de Saint-Laurent. Une petite histoire*, Ottawa, Leméac, 1986, p. 17.

[35]*Ibid.*, p. 23.

[36]Anecdote reprise dans *ibid.*, p. 24.

qui a, durant ses quinze années d'existence, toujours été soutenue par la congrégation des Pères de Sainte-Croix. En plus de diriger plusieurs «pageants», un type de jeu scénique élaboré joué en plein air, Varin a également fondé, en 1940, un centre d'art dramatique dont le siège était à la Palestre nationale[37], où logeaient alors plusieurs centrales des mouvements de jeunesse, dont la J. A. C. et la J. E. C. Varin a rencontré à l'intérieur de ce dernier mouvement des jeunes étudiants du séminaire de Valleyfield intéressés par le théâtre et il a participé à la création, dans cette ville, des Jongleurs de Saint-Thomas, une troupe calquée sur le modèle des Compagnons de Saint-Laurent.

Lors d'un de ses voyages à Valleyfield, Varin rencontra le Supérieur du Séminaire de cette ville, qui lui présenta l'évêque du diocèse, Monseigneur J.-Alfred Langlois. En 1943, ce dernier, un «mordu de [Louis] Veuillot[38]», a demandé à Varin s'il voulait donner un souffle nouveau au bulletin paroissial de son diocèse. Varin avait déjà collaboré à plusieurs organes officiels des mouvements de l'A. C. spécialisée, comme par exemple le *Journal de jeunesse rurale*[39] de la J. A. C., dont il a aussi été le chef de secrétariat (1939-1942). Varin s'était également intéressé à l'édition; il avait été le «[...] copropriétaire et éditeur des

---

[37]Au début du siècle, un groupe d'hommes d'affaires et de *sportsmen* avait bâti la Palestre nationale, rue Cherrier, pour en faire un centre sportif et ainsi donner la chance aux jeunes «[...] de pouvoir s'adonner à la culture physique, à l'athlétisme et aux sports.» (Yvon Charbonneau, «Historique de la Palestre Nationale», dans *Sports, Loisirs, Éducation physique*, vol. IV, no 6, mai 1968, p. 20.) À la suite de la Crise, la direction de la Palestre est passée aux mains de l'A. C. J. C. (l'Action catholique de la jeunesse canadienne-française). La Palestre a servi de modèle pour d'autres organisations de loisirs, comme l'Oeuvre des terrains de jeux et les Centres de loisirs.

[38]Entrevue avec Roger Varin, 5 juin 1997. Journaliste catholique français et romancier, Louis Veuillot (1813-1883) défendit avec ardeur l'infaillibilité du pape.

[39]«Ce bulletin s'adresse aux militants de la J. A.C. [...] Il publie des directives, des résultats d'enquêtes menées en milieu rural, des messages doctrinaux et moraux. Un feuilleton, des reportages sur la vie rurale et les techniques agricoles allègent quelque peu son contenu.» (André Beaulieu, Jean Hamelin *et al. La Presse québécoise. Des origines à nos jours.* Tome 7 (1935-1944), *op. cit.*, p. 75.)

Éditions du CEP et des nouvelles éditions du Cep (1939-1942)[40]», en plus d'avoir créé, en 1942, la collection «Le Message français» chez Fides, une collection qui offrait des morceaux choisis «des grands auteurs catholiques du XXe siècle[41].» Varin accepta l'offre de Mgr Langlois, à la condition que l'évêque lui donne carte blanche, car il voulait faire un périodique différent des autres. Mgr Langlois lui répondit qu'il lui faisait confiance.

C'est ainsi que fut relancé *Le Salaberry*[42], un hebdomadaire régional qui reflétait la pensée catholique du temps. S'inspirant de la pensée de Jacques Maritain, auteur de *Humanisme intégral*, Varin voulait que son journal puisse «[...] servir les fins d'un humanisme intégral[43]» et concilier valeurs religieuses et réalités temporelles. En plus d'articles sur la religion, l'équipe du *Salaberry* traitait de sujets d'actualité comme la question du syndicalisme ou celle de l'éducation. On y retrouvait même régulièrement une page entière de caricatures faites par un dessinateur de la ville, Edmondo Chiodini (celui-là même qui fabriquera plus tard à Radio-Canada les marionnettes de la série *Pépinot et Capucine*[44] et les Saints en papier du Père Ambroise). Mgr Paul-Émile Léger, qui était le vicaire général de Valleyfield depuis 1940, y tenait une chronique

---

[40]*Ibid.*

[41]Jacques Michon, *Fides. La grande aventure éditoriale du Père Paul-Aimé Martin*, Montréal, Fides, 1998, p. 123. Cinq volumes ont été publiés dans cette collection, «contenant des textes de Charles Péguy, de Paul Claudel, de Philippe Pétain, de Georges Duhamel et de Guy de Larigaudie.» Cette collection a connu du succès, surtout à ses débuts.

[42]Au tournant du siècle (de novembre 1899 à octobre 1902), un journal conservateur du même nom avait paru à Valleyfield. Il avait ensuite fait place au *Bulletin paroissial de Valleyfield*, avant que Varin ne le relance et qu'il prenne le nom de *Salaberry*.

[43]Roger Varin, «Reconnaissances», dans *Le Salaberry*, vol. 42, no 1, août 1943, p. 1.

[44]Réginald Boisvert, qui fut membre de la J. E. C., était l'auteur de cette série dramatique pour enfants qui fut diffusée en 1952 et en 1953. Des jeunes qui s'intéressaient au théâtre, comme Charlotte Boisjoli et Guy Hoffmann, des Compagnons de Saint-Laurent, faisaient partie de la distribution.

régulière intitulée «Deux minutes avec ton Dieu», sous la signature de «Miles Christi» (le soldat de Dieu). Il aurait également été l'administrateur du journal[45]; Varin en était le rédacteur principal.

Varin bâtit d'abord une imprimerie, l'Oeuvre de presse Salaberry, puis ensuite une librairie pour soutenir *Le Salaberry*, dont le premier numéro paraît en août 1943. Sa devise est : «Force à superbe, Mercy à faible». Dans son premier éditorial intitulé «Reconnaissances», Varin trace le portrait de son équipe et cherche à mobiliser les lecteurs du journal :

> Nous sommes un groupe, une équipe de JEUNES catholiques. [...] Nous ne sommes pas des commerçants. [...] Les hommes qui attendent des améliorations, qui appellent de tout leur coeur la construction plus parfaite du bonheur de leur famille, de leur paroisse, de leur région, ceux-là, nous nous [*sic*] plaçons à présent à leur service : "Salaberry", son équipe, les organismes que nous établirons autour[46].

On voit, par l'insistance sur le mot «jeunes», que Varin voulait que son équipe de rédaction se distingue des autres et il revendiquait le statut de «jeunes catholiques» à la tête du journal. Afin de lancer en grande pompe son journal, Varin organisa une manifestation avec «allocutions importantes, fanfare, quatuor de chant, jeux, mimes[47].» Varin travailla à Valleyfield en tant que président-fondateur de l'oeuvre de presse Salaberry jusqu'en août 1945, alors que la Société Saint-Jean-Baptiste

---

[45]Cette information provient de l'ouvrage d'André Beaulieu, de Jean Hamelin *et al.*, *La Presse québécoise. Des origines à nos jours.* Tome 4 (1896-1910), Sainte-Foy, Les Presses de l'Université Laval, 1979, p. 152.

[46]Roger Varin, «Reconnaissances», dans *Le Salaberry*, *op. cit.*, p. 1. Les majuscules sont de l'auteur.

[47]*Ibid.*, p. 3.

lui offre un poste[48]. À cette époque, il fit aussi de la radio et occupa des postes d'animateur et de scripteur à Radio-Canada.

Les six fondateurs de l'Hexagone admiraient Roger Varin, qui était un ami et un meneur pour lequel ils avaient beaucoup de respect. C'était d'ailleurs en partie grâce à lui s'ils avaient pu faire connaissance et développer leur amitié. Varin fut en effet le président-fondateur de l'Ordre de Bon Temps, le mouvement de jeunesse auquel tous les membres de l'Hexagone ont participé, et qui a servi de cadre initial à leurs activités. Fondé en 1946, l'O. B. T. était un mouvement de jeunesse d'un genre tout à fait nouveau qui s'est rapidement distingué des autres associations et mouvements de jeunesse des années quarante. L'Ordre cherchait à encourager toute initiative qui permettrait le développement de la culture et de la littérature canadiennes-françaises, et il a joué un rôle de premier plan dans la génèse et dans la réalisation du projet de l'Hexagone.

Afin de comprendre comment la création de l'Hexagone s'inscrivait dans la foulée de l'O. B. T., il faut voir comment ce mouvement particulier a été mis sur pied, quels étaient son fonctionnement et ses buts, bref de quelle façon il a servi de point de départ à ce qui allait devenir à la fois une des plus influentes maisons d'édition québécoises, et un «[...] un lieu idéologique, un fournisseur d'idées qui ne concernent pas seulement la pratique poétique comme telle, mais aussi bien l'ensemble de l'agir social[49]», comme l'a montré Gilles Marcotte. Compte tenu de

---

[48]Il semble que le journal de Varin ne connut pas le succès escompté : «Ce fut un demi-succès. *Le Salaberry* ne parvint pas à se donner une vocation spécifique au sein de la presse écrite.» (André Beaulieu, Jean Hamelin *et al.*, *La Presse québécoise. Des origines à nos jours.* Tome 4 (1896-1910), *op. cit.*, p. 152.)

[49]Gilles Marcotte, «L'Hexagone et compagnie», *op. cit.*, p. 115.

l'importance de l'Hexagone, il nous paraît essentiel de voir comment le groupe initial s'est formé, d'analyser quelle était la nature du tissu de relations qui unissait les premiers membres, et de voir l'influence d'un mouvement de jeunesse comme l'Ordre de Bon Temps sur son développement.

L'Hexagone et ses réseaux

Notre étude porte en fait sur ce que Gilles Marcotte appelle «l'Hexagone naissant[50]», c'est-à-dire sur la période durant laquelle le groupe privilégiait le travail d'équipe, la collaboration, le rassemblement, sans afficher des couleurs idéologiques marquées. Si on a déjà analysé les diverses publications de la maison d'édition sous un angle thématique ou idéologique, il semble qu'aucune étude n'ait abordé l'Hexagone dans la perspective des réseaux et des lieux de sociabilité. L'essayiste québécoise Marie-Andrée Beaudet propose une définition féconde du réseau littéraire qui donne un rôle de premier plan aux relations tissées entre les écrivains dans l'élaboration de la littérature. Pour Mme Beaudet, le réseau littéraire est un «[...] ensemble complexe de relations sociales entre des individus, des groupes et des institutions qui a pour effet de créer des formes de solidarité et des liens de réciprocité pouvant se matérialiser en réalisations littéraires[51].» Dans cette perspective, les réseaux contribuent à la genèse même des oeuvres; les structures de sociabilité servent directement le processus littéraire. Le texte littéraire fait ainsi partie de la chaîne du réseau et doit

---

[50] *Ibid.*, p. 114.

[51] Marie-Andrée Beaudet, «La Percée de la poésie québécoise en France dans les années 1950-1960», dans *Destin du livre*, textes réunis par Colette Demaizière, Lyon, (coll. «Les chemins de la recherche»,no 22), édité par le Programme pluriannuel en Sciences Humaines Rhône-Alpes sous la direction d'Alain Bideau, 1994, p. 96.

être lu à la lumière de ses composantes; il est donc lié aux événements, aux confrontations, aux échanges qui ont marqué le réseau et dont il est en quelque sorte le fruit.

Incluse dans la dynamique du réseau, l'oeuvre littéraire n'est pas seulement considérée comme un objet unique à valeur intrinsèque, mais elle est une partie intégrante d'un ensemble, d'un système qui est à l'origine même de sa création. L'analyse de réseaux particuliers, comme ceux qui ont mené à l'édition de *Deux sangs*, peut permettre une meilleure compréhension des oeuvres qui s'y rattachent et aussi, de la société dans laquelle ce réseau s'inscrit. Les réseaux laissent entrevoir l'évolution de l'ensemble de la société en agissant comme des microcosmes du milieu auquel ils appartiennent. De ce point de vue, le réseau se fait alors le reflet, sur une plus petite échelle, des courants qui traversent la société globale. Dans cette perspective, une analyse des réseaux qui ont convergé vers l'Hexagone peut permettre de mieux saisir les enjeux et les tensions qui travaillaient la société québécoise du début des années cinquante.

Certains ouvrages critiques ont pu en partie dresser un tableau chronologique de l'évolution du groupe, mais notre projet va plus loin: il vise à étudier en détail le parcours menant à la formation de la première équipe éditoriale, ses motivations, ses intérêts et ses objectifs. Dans un article portant sur les débuts de l'Hexagone, Jean-Louis Major soulignait l'originalité du cas de la maison dans l'histoire de la poésie québécoise :

> Dans cet essor de la poésie [à partir des années cinquante] , l'Hexagone tient une place à part, à la fois par

> le nombre de ses publications, son rayonnement, son renom, son dynamisme et le caractère très particulier de son histoire. Plus et moins qu'une école littéraire, l'Hexagone est tout ensemble une maison d'édition, un esprit, un mouvement, une génération littéraire[52].

Il faut connaître les influences, la formation et l'héritage culturel de chaque membre de l'équipe des débuts si on veut arriver à dresser un tableau fidèle du groupe, si on veut pouvoir écrire une véritable histoire intellectuelle. C'est, en quelque sorte, le défi que nous tenterons de relever dans cette étude. Dans notre analyse, nous allons également chercher à établir ce qui a distingué l'Hexagone de l'ensemble du milieu intellectuel des années cinquante, bref ce qui a fait la spécificité de ce microcosme.

---

[52]Jean-Louis Major, «L'Hexagone : une aventure en poésie québécoise», dans *La Poésie canadienne-française*, *op. cit.*, p. 176.

CHAPITRE II

L'Ordre de Bon Temps

«[L'Ordre de Bon Temps] a été extrêmement important et, curieusement, il me semble, à moi en tous les cas, [...] qu'on n'a jamais rendu justice à un mouvement comme celui-là.»
Jacques Languirand, membre de l'O. B. T.

«Loisirs sains...peuple sain.»
Loisirs. Tels que nous les voulons [1938].

Afin de comprendre comment six jeunes camarades ayant participé à l'Ordre de Bon Temps ont décidé, en 1953, de publier un recueil de poèmes et de fonder leur propre maison d'édition, il est essentiel d'expliquer ce qu'était ce mouvement de jeunesse, qui a eu une importance capitale dans la formation du groupe et qui a permis un lancement comme celui que nous avons évoqué. Mais pour bien saisir l'importance et la particularité de l'O. B. T., il faut d'abord parler du contexte culturel et social des années quarante et cinquante, celui dans lequel se trouvait la jeunesse de l'époque. Il faut voir quelles étaient alors les possibilités de loisir et comprendre le rôle des mouvements de jeunesse dans la société du temps.

Les mouvements de jeunesse ont sans doute permis à une foule de jeunes de vivre des expériences nouvelles et enrichissantes. Ils ont également encadré et structuré les temps libres de la jeunesse. Au lendemain de la Deuxième Guerre, les jeunes constituent une part de plus en plus importante de la population. La guerre a permis une reprise sur le plan économique[1]. Le Québec s'urbanise et s'industrialise, ce qui bouleverse l'ordre social; les valeurs traditionnelles commencent à être remises en question. L'exode rural s'accélère. Le clergé cherche alors à

[1]En 1947-48, le taux de chômage n'est que de 2,7%. (Paul-André Linteau, René Durocher et Jean-Claude Robert, *Histoire du Québec contemporain*, tome 2 : *Le Québec depuis 1930*, Boréal, 1986, p. 188.)

maintenir son influence et son pouvoir dans toutes les sphères de la vie culturelle et sociale de la province et il défend, en collaboration avec le gouvernement duplessiste, une idéologie dite de conservation, axée sur la préservation de l'héritage canadien-français ancestral. Un des secteurs de l'activité sociale que le clergé tente de contrôler est celui des loisirs, notamment ceux qui sont exercés par les jeunes.

Les loisirs des jeunes

L'organisation des loisirs au Québec est un phénomène essentiellement urbain, étroitement lié à celui de l'organisation du travail et à la montée de l'industrialisation. En effet, comme l'explique Roger Levasseur,

> le loisir est associé généralement à l'avènement des sociétés fortement industrialisées qui ont instauré une dissociation de la vie publique (le travail) et de la vie privée (le loisir) lesquelles, au sein de la société traditionnelle, étaient intégrées dans un mode de vie et une vision du monde relativement unifiés[2].

Une fois écoulées les heures consacrées à l'étude, au travail et aux nombreux rites et cérémonies religieuses, les jeunes citadins des années quarante ont des moments libres à leur disposition, d'autant plus que la guerre a entraîné une diminution du nombre d'heures de travail. Le clergé souhaiterait qu'ils passent leurs loisirs en famille ou à l'église, mais la vie urbaine offre à l'époque d'autres distractions à la jeunesse, et la cellule familiale n'est plus aussi solide qu'en milieu rural : «les

---

[2]Roger Levasseur, *Loisir et culture au Québec*, [Montréal], Boréal express, 1982, p. 18.

solidarités de base se fractionnaient, même au sein de la famille [...][3]», constate Michel Bellefleur, qui a analysé le développement des loisirs au Québec à l'aube de la Révolution tranquille. En contexte urbain, l'emprise du clergé sur la population était moins resserrée qu'à la campagne, où tout était axé autour de la paroisse : «[...] la paroisse, en ville, ne représentait pas une aire géographique et psychologique aussi bien délimitée qu'en milieu rural[4].» Laissés à eux-mêmes, les jeunes pouvaient, dans la perspective du clergé, succomber aux tentations des villes; on note d'ailleurs à l'époque le début d'une «désaffection religieuse[5]» chez les Montréalais.

Après la guerre, en 1946, alors que le processus d'industrialisation s'accélère et que les loisirs commerciaux se multiplient dans les villes, le gouvernement du Québec crée «[...] le ministère du Bien-être social et de la Jeunesse représentant l'ensemble des services sociaux destinés à la jeunesse, et notamment ceux de loisir[6].» Le clergé, qui craint et repousse l'ingérence gouvernementale dans les domaines de la vie sociale qu'il estime relever de son autorité, constate qu'il doit lui-même s'engager de plain pied dans l'organisation des loisirs et proposer une formule populaire auprès des jeunes, afin de contrer l'attraction «néfaste» des divertissements urbains. Du point de vue de l'Église, les jeunes risquent de ne pas pratiquer des loisirs «sains» dans leurs temps libres ou de

---

[3]Michel Bellefleur, *L'Église et le loisir au Québec avant la Révolution tranquille*, Sillery, Presses de l'Université du Québec, 1986, p. 43.

[4] *Ibid.*

[5]«Dès 1948, de 30% à 50% des catholiques montréalais ne vont pas à la messe du dimanche», ainsi que le montrent des analyses d'époque. (Paul-André Linteau, René Durocher et Jean-Claude Robert, *Histoire du Québec contemporain*, tome 2 : *Le Québec depuis 1930*, *op. cit.*, p. 313.)

[6]Michel Bellefleur, «L'Ordre de Bon Temps (1946-1954) : un cas de censure de la vie associative au Québec», dans Roger Levasseur (dir.), *De la sociabilité. Spécificité et mutations*, [Montréal], Boréal, 1990, p. 201.

devenir oisifs, ce qui constitue un danger potentiel pour les bonnes moeurs. L'Église a ainsi cherché, à sa manière, à diriger le développement des loisirs des jeunes citadins, comme elle a cherché à contrôler tous les aspects de la vie culturelle et sociale de la province, comme l'explique Michel Bellefleur :

> Au fur et à mesure qu'il devenait un enjeu social et culturel de plus grande importance en même temps qu'il était victime des retombées et des séquelles d'une industrialisation et d'une urbanisation que d'aucuns ont qualifiées de "sauvages", l'Église s'est intéressée au loisir, en a fait une oeuvre intégrée étroitement à sa structure institutionnelle et s'en est servi comme moyen au service des mêmes finalités qu'elle poursuivait dans l'ensemble de ses actions[7].

Ainsi, le développement des loisirs au Québec s'est d'abord fait en fonction des jeunes, dit Bellefleur : «[...] le loisir organisé a d'abord été pensé comme un service à la jeunesse, avant de viser la communauté entière[8].» Pour l'Église, le loisir doit être idéalement religieux et éducatif, et de plus, il ne peut pas entrer en conflit avec les valeurs traditionnelles de la culture canadienne-française, qui doivent être préservées. On craignait l'américanisation de la jeunesse, que celle-ci se laisse séduire par «[...] la consommation et les moyens de communication de masse[9]», particulièrement la radio et le cinéma, des loisirs très populaires orientés vers le divertissement qui servaient des intérêts commerciaux. Le clergé voyait d'un mauvais oeil ces loisirs de masse lucratifs qui isolaient l'individu et le transformaient en consommateur passif, en plus de ne pas défendre ses intérêts. Ainsi, le clergé a voulu faire des loisirs une de ses

---

[7]Michel Bellefleur, *L'Église et le loisir au Québec avant la Révolution tranquille*, *op. cit.*, p. 29.
[8]*Ibid.*, p. 47.
[9]*Ibid.*, p. 29.

«oeuvres», afin de lutter contre des influences qu'il jugeait pernicieuses. L'organisation des loisirs faisait donc partie de son combat pour assurer la survie du peuple canadien-français, tel que l'Église catholique le concevait.

Pour les jeunes citadins, il existait, depuis les années vingt et trente, quelques camps et colonies de vacances comme les patros et l'Oeuvre des terrains de jeux (O. T. J.), des loisirs de type communautaire destinés à meubler les temps libres des écoliers des milieux populaires et qui avaient connu beaucoup de succès. Il existait aussi des mouvements et des organismes qui visaient une clientèle circonscrite et aux intérêts spécifiques, comme par exemple les Clubs 4H (qui faisaient l'étude de la nature), les Éclaireurs canadiens-français (une branche du mouvement scout), les Cercles des jeunes naturalistes (une branche de la Société canadienne d'histoire naturelle, dont le Frère-Marie Victorin était le président), et l'A. C. J. C. (Association catholique de la jeunesse canadienne-française, fondée par Lionel Groulx et Esdras Minville, qui regroupait des jeunes préoccupés par les questions nationales et religieuses). Ces associations tenaient leurs réunions au sein des collèges ou des salles paroissiales, et elles étaient le plus souvent supervisées par un aumônier; bien encadrées par le clergé, elles constituaient en fait des organes auxiliaires de l'Église qui transmettaient son message. Mais elles ne rejoignaient pas tous les jeunes. Après la guerre, les mouvements de l'Action catholique spécialisée, nés lors de la Crise, se sont imposés comme un moyen privilégié pour l'Église de mobiliser une grande partie de la jeunesse québécoise et de la garder

sous son autorité morale, tel que l'illustre un éditorial des *Cahiers d'Action catholique* de 1946 :

> Pour assurer une action commune et concertée, puisqu'une action individuelle ne peut contrebalancer une pression collective, l'Épiscopat de notre province juge opportun et nécessaire de confier cette campagne de moralité publique à l'Action catholique organisée. Autour d'elle se grouperont les saines organisations, religieuses, nationales, professionnelles, oeuvres de presse, d'éducation familiale, etc...[10]

Beaucoup plus qu'une simple association vouée aux loisirs, l'Action catholique spécialisée a constitué une vaste organisation apolitique, chapeautée par l'Église, qui a offert aux adultes et aux jeunes la possibilité de s'engager dans différents groupes identifiés par leur milieu d'appartenance. Le mandat de l'A. C. englobait en fait la question des loisirs : les membres étaient appelés à devenir des apôtres du Christ à l'intérieur de l'Église et à militer dans le mouvement auxquels ils appartenaient par leurs origines sociales, leur éducation et leurs occupations. L'A. C. a su, à sa manière, canaliser les énergies de milliers de jeunes de classes sociales et de milieux variés, dont la majorité de ceux présents au lancement de *Deux sangs*.

L'Action catholique spécialisée

Les années quarante et cinquante ont été l'âge d'or des mouvements de jeunesse catholiques au Québec, alors que les activités et les services[11] de l'Action catholique spécialisée se sont multipliés. Ce

---

[10]Les Cahiers, «Lettre pastorale», dans *Cahiers d'Action catholique*, no 71-72, juillet-août 1946, p. 2.

[11]«On appelle "Service" en Action catholique un organisme créé pour répondre à un besoin physique, intellectuel ou moral, révélé par les circonstances ou une enquête préalable. Le Service

mouvement avait d'abord pris naissance en Belgique au début des années vingt, grâce à l'élan donné par l'abbé Joseph Cardijn. Ce dernier avait mis sur pied la J. O. C. (Jeunesse ouvrière catholique) dans le but d'organiser la jeunesse prolétarienne de son pays; il a eu l'appui extrêmement important de Pie XI, qui a proclamé qu'une Action catholique renouvelée était un besoin impérieux pour la société. Le pape a invité les laïcs à participer d'une nouvelle manière à la vie de l'Église par le biais des mouvements spécialisés. Un des premiers maîtres à penser de Cardijn fut Robert Baden-Powell, le fondateur du scoutisme, que Cardijn avait rencontré en Angleterre au début de son ministère. Ainsi, l'Action catholique spécialisée a été, à la base, fortement inspirée du modèle scout, défini par Baden-Powell comme une méthode d'éducation de la jeunesse. L'abbé Cardijn a conservé du scoutisme «[...] la formation du garçon par le garçon, le respect de la personnalité des êtres, le sens de la débrouillardise et de l'organisation, le développement du *leadership*[12].» Mais il a voulu mettre sur pied un mouvement qui invitait les jeunes à demeurer dans leur milieu immédiat pour y faire leur apprentissage, au lieu d'en sortir, comme le faisaient les scouts, pour aller se former par des expériences dans la nature[13]. Cardijn souhaitait également que l'action de la jeunesse ouvrière réponde aux besoins de son milieu, besoins qui auraient été déterminés par le biais d'enquêtes et d'analyses :

---

vise à la conquête surnaturelle des âmes.»(*Six ans après...Réalisations de l'Action catholique du diocèse de Montréal*, Montréal, Éditions Unitas, 1947, p. 19.)

[12]Ambroise Lafortune, prêtre. *Par les chemins d'Ambroise*, Ottawa, Leméac, 1983, p. 64. Les italiques sont du texte d'Ambroise Lafortune.

[13]Dans le mouvement scout, «le garçon, responsable de sa propre éducation, sous l'animation d'un adulte, plonge dans la nature. Elle sera son école de vie et de débrouillardise. Le scoutisme lui propose un idéal et des moyens pour l'atteindre. De retour dans la cité, il sera un bon citoyen en présence de Dieu, qui fait partie de son quotidien.» (Série télévisée «Par les chemins d'Ambroise», émission no 5 : «Le scoutisme», production de Ciné-Mundo Inc. et la Société Radio-Canada, 1983. Scénario : Ambroise Lafortune. Réalisation : Ambroise Lafortune et Pierre Valcour.)

> Il faut chercher des occasions toujours nouvelles de faire travailler les membres, de leur faire prendre des initiatives, de les compromettre, de les faire parler, lire et écrire, de les mettre en rapport avec d'autres membres et d'autres sections, de les faire chercher des renseignements, de multiplier les circonstances où on a besoin de leur dévouement[14].

À la fin des années vingt se sont établis les premiers contacts entre l'organisation de l'abbé Cardijn et les Oblats du Québec, «[...] bien placés en milieu ouvrier par leurs paroisses et leurs pèlerinages[15].» La J. O. C. a fait son entrée à Montréal en 1931, l'année de la première visite de Cardijn au Québec, en reprenant la formule élaborée par ce dernier[16]. Le Père Henri Roy, avec l'appui de Mgr Georges Gauthier, à l'époque archevêque-coadjuteur de Montréal, en fut le fondateur et l'animateur. Le mouvement jociste est alors perçu comme un moyen de lutter contre les effets dévastateurs de la Crise chez les jeunes désoeuvrés, qui, aux yeux de l'Église, vivent dans les années trente une situation peu reluisante :

> On cherche son plaisir dans les salles de danse, les cafés, de jour et de nuit, les randonnées nocturnes en auto; les fréquentations se font dans les parcs publics, les lieux d'attractions, au cinéma. [...] Trop de nos jeunes s'amusent ainsi aujourd'hui. Et pourtant, ils devraient connaître une manière de s'amuser sans déchoir, sans se ruiner, sans se rendre malades, sans se tuer[17].

---

[14]Joseph Cardijn, «Le jeune travailleur, la jeune travailleuse devant la vie», dans *Va libérer mon peuple! La pensée de Joseph Cardijn*, Paris, les Éditions ouvrières/Bruxelles, Vie ouvrière, 1982, p. 70.

[15]*Ibid.*, p. 65.

[16]«De la JOC belge, la JOC canadienne emprunta d'abord la méthode d'enquête et d'action ainsi que l'unité de programme; puis la structuration: équipes, sections locales, fédérations régionales, conseils et secrétariats généraux; de même pour les structures de formation - journées d'étude, cercles d'étude et semaines d'étude, - et d'action: contacts, meetings, services; finalement l'éventail des publications pour aumôniers, dirigeants, militants, milieu.» (Gabriel Clément, *Histoire de l'Action catholique au Canada français*, Commission d'étude sur les laïcs et l'Église, annexe II, Montréal, Fides, 1972, p. 14.)

[17]*Loisirs. Tels que nous les voulons*, 1938. Nous avons trouvé cette brochure dans le fonds d'archives personnelles d'Ambroise Lafortune.

Les objectifs premiers de l'Action catholique spécialisée étaient éducatifs; elle prenait le relais de la famille en proposant un nouveau modèle d'encadrement de la jeunesse. Le clergé a voulu former des jeunes militants laïques à l'intérieur de son Église, prêts à suivre la méthode du «voir, juger, agir», mise de l'avant par l'abbé Cardijn : «Tout mouvement d'Action catholique fonctionne au moyen d'une enquête annuelle qui lui révèle les situations principales du milieu qu'il cherche à atteindre[18]», explique Gabriel Clément, qui a écrit l'histoire de la J. O. C. au Québec. «Voir» signifiait qu'il fallait identifier et comprendre une situation, un milieu; «juger» voulait dire qu'il fallait réfléchir et prier afin d'analyser correctement les choses et de pouvoir se prononcer. À la lumière des conclusions de l'enquête, on pouvait ensuite «agir» de façon précise dans le milieu.

C'est d'ailleurs une enquête dans le milieu ouvrier qui a incité le Père Henri Roy à mettre sur pied en 1937, à l'intérieur du mouvement jociste, un groupe voué spécifiquement à l'organisation des loisirs des jeunes ouvriers. Activités sportives, excursions, films et musique étaient au programme de cette organisation; de plus, les services d'une bibliothèque ambulante étaient offerts aux jeunes des campagnes. Cette organisation a connu du succès, puisqu'il semble qu'après deux mois d'existence, elle comptait 50 000 adhérents et que ses activités s'étendaient à plus de vingt villes de la province[19]. Cette organisation de loisirs jociste n'est qu'un exemple des nombreux services mis sur pied

---

[18]Gabriel Clément, *Histoire de l'Action catholique au Canada français*, *op. cit.*, p. 37.

[19]Ces chiffres proviennent de la brochure *Loisirs. Tels que nous les voulons*, citée précédemment.

par les mouvements de jeunesse spécialisés à la fin des années trente et dans les années quarante. Toute la jeunesse québécoise est alors appelée à canaliser ses énergies dans ces mouvements, qui constituent de véritables écoles de formation ouvertes aux jeunes de toutes les classes sociales, aux ouvriers comme à l'élite.

L'Action catholique spécialisée regroupe alors, entre autres, la J. A. C. (Jeunesse agricole catholique), la J. I. C. (Jeunesse indépendante catholique, qui regroupait principalement les professionnels, les collets blancs, bref des jeunes qui bénéficiaient d'une certaine indépendance économique) et la J. E. C. (Jeunesse étudiante catholique). Il y eut certaines résistances à ces mouvements : des membres du clergé ont craint de perdre leurs oeuvres déjà établies ou leur contrôle sur les laïcs. D'autres ont souhaité que l'A. C. J. C., qui constituait en quelque sorte une association d'Action catholique première manière et qui était dirigée par les Jésuites, prenne le contrôle de l'ensemble des mouvements spécialisés. Mais les visées des mouvements de l'Action catholique spécialisée s'accordaient mal avec les valeurs nationalistes de cette association, et avec l'appui de Mgr Charbonneau, un «homme indépendant, ouvert et progressiste, nettement en avance sur son temps, [et qui] contrarie souvent les traditionalistes et les conservateurs dans le clergé et dans le gouvernement[20]», ils ont pu se développer de façon autonome[21].

---

[20]Jacques Hébert, *Duplessis, non merci!*, Montréal, Boréal, 2000, p. 104. Les prises de positions de Mgr Charbonneau s'opposèrent souvent à celles du pouvoir en place, ce qui entraîna de lourdes conséquences. En 1949, le prélat donna son appui aux grévistes d'Asbestos, un geste d'éclat qui lui coûta cher : une campagne fut menée contre lui, entre autres par Duplessis, et il fut forcé de démissionner. Il s'exila en Colombie-Britannique, où il mourut en 1959.

[21]«Avec Mgr Charbonneau et l'avènement des mouvements spécialisés d'action catholique, là il y a une distinction qui s'établit. L'action nationale et patriotique [de l'A. C. J. C.], ça sera une chose, et

Nommé archevêque de Montréal en 1940, Mgr Charbonneau fut l'un des plus ardents promoteurs de l'Action catholique au Québec - il avait lui-même été membre de l'Action catholique lors de ses études au Petit et au Grand Séminaire d'Ottawa - et il signa, en 1941, une célèbre lettre pastorale dans laquelle il défendait les mouvements catholiques spécialisés[22] et cautionnait les efforts des jeunes. Cet appui a grandement favorisé le développement des différents groupes : «Les mouvements de jeunes ont pris naissance avant la publication de la Lettre pastorale, mais tous admettent que leur essor véritable date de la reconnaissance officielle de leur travail, par l'autorité dûment constituée[23].» Chaque mouvement spécialisé avait un aumônier, dont le rôle était principalement d'inspirer et de guider les jeunes, sans faire les choses à leur place. Différentes congrégations supervisaient les groupes; la J. A. C. était soutenue par les clercs de Saint-Viateur, la J. E. C. était associée aux clercs de Sainte-Croix, la J. I. C. était dirigée par les Jésuites et finalement, la J. O. C., était dirigée par les Oblats, qui avaient implanté l'Action catholique spécialisée dans la province. Tous les mouvements étaient regroupés dans une fédération provinciale (la Fédération des mouvements d'action catholique de jeunesse).

---

l'action à but religieux, ça sera une autre chose. Et un partage très net se fait.» (Entrevue de Pierre Valcour avec Claude Ryan, archives personnelles d'Ambroise Lafortune.)

[22]«Nous bénissons d'avance tous les travaux que vous [clercs et religieux] vous imposerez pour l'Action catholique, et Nous demandons *"à celui qui est le pasteur et l'évêque de vos âmes"* de vous faire comprendre, par les joies d'un apostolat sanctifiant, la douceur et la suavité du divin service.» (Mgr Joseph Charbonneau, *L'Action catholique. Lettre pastorale*, Montréal, Éditions ouvrières/éditions Fides, Textes d'Action catholique no 6, décembre 1942, p. 92. Les italiques sont de l'auteur.) Mgr Charbonneau aurait écrit cette lettre en collaboration avec plusieurs aumôniers à la tête des mouvements spécialisés, dont le Père Germain-Marie Lalande, le Père Lévesque, le Père Villeneuve, le Père Émile Deguire et le Père Adrien Malo. (Entrevue avec le Père Lalande, Archives personnelles d'Ambroise Lafortune.)

[23]*Six ans après...Réalisations de l'Action catholique du diocèse de Montréal, op. cit.*, p. 18.

Les aumôniers devaient encourager les jeunes qui semblaient posséder des qualités de chefs, afin de les inciter à prendre la responsabilité des groupes. On préconisait «[...] l'action du semblable sur le semblable dans un milieu bien déterminé[24].» Ces mouvements, qui avaient généralement une section réservée aux jeunes filles et une autre pour les garçons, voulaient être bien ancrés dans le réel, et ils offraient à leurs membres l'occasion de s'organiser et de s'engager dans une action collective, en étroite collaboration avec le clergé[25], ce qui a parfois donné lieu, on le devine, à certaines tensions.

Les jeunes étaient en effet soumis à l'autorité ecclésiale et les mouvements étaient structurés suivant le modèle de l'apostolat hiérarchique, établi sur trois plans : le plan paroissial, le plan diocésain et le plan national. Chaque mouvement possédait sa propre centrale, où se réunissaient les responsables et les dirigeants; celles-ci constituaient des centres d'activités intenses et elles étaient, selon le témoignage du Père Ambroise Lafortune, des «[...] foyers de vie et de rayonnement, au-delà même des propositions de l'Action catholique, pourtant primordiales. Elles ont formé en ces temps-là des hommes et des femmes qui déjà revendiquaient la liberté de penser et la liberté de dire[26].» Les centrales étaient toutes situées à Montréal, les unes près des autres, au coeur du quartier Saint-Jacques, ce qui facilitait les rencontres et les échanges

---

[24]Albert Valois, *Pourquoi avoir peur de l'Action catholique?*, Montréal, Arbour et Dupont Ltée, 1945, p. 5.

[25]Mgr Charbonneau définissait ainsi cette collaboration à l'intérieur du mouvement: «[...] L'Action catholique est la participation du laïcat à l'apostolat hiérarchique. Ce qui veut dire que dans l'Action catholique, la hiérarchie et le laïcat doivent travailler dans une union très intime; union qui doit être scellée chaque jour de plus en plus solidement, dans la personne du prêtre, de l'aumônier.» (*Le rôle du prêtre dans l'Action catholique*, Montréal, Éditions ouvrières/éditions Fides, Textes d'Action catholique no 2, août 1942, p. 5.)

[26]Ambroise Lafortune, prêtre. *Par les chemins d'Ambroise*, *op. cit.*, p. 99.

entre les différents mouvements, dont les membres étaient d'ailleurs encouragés par l'Église à travailler en collaboration, animés par un esprit d'équipe. Cette proximité géographique a permis la multiplication des contacts entre les jeunes militants, qui cultivaient des relations très étroites et qui circulaient aisément d'un groupe à l'autre.

L'Action catholique spécialisée préconisait une action collective basée sur l'initiative individuelle. En effet, elle incitait les jeunes à se responsabiliser eux-mêmes et à se prendre en charge afin de mieux servir les besoins de leur collectivité. Les mouvements permettaient à leurs membres de découvrir la réalité de leur propre milieu, puis ensuite, celle de la société élargie de leur époque. L'A. C. prônait une action pensée qui prenait sa source dans la réalité concrète, comme en témoigne Pierre Juneau, qui a été président national de la J. E. C. et qui est devenu par la suite président de la Société Radio-Canada :

> On partait de la réalité ambiante plutôt que de partir "d'a priori" dogmatiques ou idéologiques ou moraux. [...] [Il y avait] un va-et-vient constant entre l'observation de la réalité, la réflexion sur la vérité et la réflexion plus intellectuelle. Et ça, c'était une discipline tout à fait nouvelle qui permettait vraiment, je crois, une libération mentale et aussi, d'autre part, un approfondissement des raisons de nos convictions religieuses, par exemple, ou de nos convictions philosophiques ou même de nos convictions politiques. [...] Pour beaucoup d'entre nous, c'était une aventure intellectuelle ou spirituelle nouvelle et libératrice [27].

En favorisant le travail en équipe, les mouvements spécialisés ont offert aux jeunes un nouvel espace de discussion. Leurs échanges les

---

[27]Pierre Juneau, entrevue accordée à Pierre Valcour, archives personnelles d'Ambroise Lafortune.

ont amenés à développer leur pensée et à partager leurs opinions, ce qui les a familiarisés avec l'art de la concertation dans le respect de l'autre. Les mouvements ont permis aux jeunes de différents milieux de se tailler une place nouvelle dans la société québécoise en leur donnant de nouveaux outils pour défendre leurs intérêts. La jeunesse du Québec a ainsi pu faire entendre ses revendications; elle a acquis une visibilité et un pouvoir inconnus jusqu'alors. L'Action catholique spécialisée a constitué pour des milliers de jeunes, selon la très juste expression d'André-J. Bélanger, une véritable «école de la laïcité», c'est-à-dire une «[...] première expérience de distanciation d'avec le clergé *à l'intérieur* même de l'encadrement ecclésial[28]». La branche de l'A. C. qui fut sans doute la plus populaire auprès des jeunes, particulièrement ceux des collèges classiques, fut la J. E. C.

La J. E. C. : une révolution

La J. E. C., qui visait principalement la jeunesse des collèges, avait «[...] comme intuition fondamentale de revaloriser la condition étudiante en mettant un accent sur la responsabilité actuelle des jeunes à la vie de l'école[29]». Ce mouvement de masse s'est rapidement étendu à l'ensemble du Québec après avoir connu des débuts modestes à Chambly en 1934. On ne compte plus le nombre de personnalités qui ont participé aux activités de ce mouvement lors de leurs études et qui occupent aujourd'hui des postes-clés dans la société québécoise — dont plusieurs qui étaient présentes lors du lancement de *Deux sangs*.

---

[28]André-J. Bélanger, *Ruptures et constantes. Quatre idéologies du Québec en éclatement : la Relève, la JEC, Cité Libre, Parti Pris*, *op. cit.*, p. 36. Les italiques sont de l'auteur.

[29]Christine Daniel, «L'agir du semblable sur le semblable. 50 ans de J. E. C. », dans *L'Église canadienne*, vol. 19, no 4, 17 octobre 1985, p. 115.

La J. E. C. luttait contre l'inertie et la passivité qui régnaient dans les milieux collégiaux. Le mouvement brisait le rythme régulier et monotone de la vie collégiale et redéfinissait le rôle traditionnel de l'étudiant, comme en témoignent ces paroles de Gérard Pelletier, qui fut une des figures de proue du jécisme :

> La J. E. C. nous présentait le christianisme comme un ferment révolutionnaire [...] La pédagogie des mouvements de jeunesse, c'était de l'éducation active (appel à l'initiative), alors que la pédagogie des collèges, c'était de l'éducation passive, c'était la discipline, le règlement, etc[30].

À l'époque, les étudiants d'un même collège partageaient un sentiment d'appartenance à l'égard de leur institution d'enseignement, mais il existait peu de rencontres ou de contacts inter-collégiaux. Chaque collège constituait en quelque sorte une chasse gardée. Les fondateurs de la J. E. C. ont voulu, dès les débuts du mouvement, travailler à changer en profondeur le milieu étudiant, qu'ils jugeaient amorphe, en favorisant les échanges entre les collèges, ce qui était une approche tout à fait nouvelle, comme l'explique Gérard Pelletier : «[C'était] la première prise de conscience étudiante collective, et c'était énorme, pour nous, c'était exaltant[31].» La centrale de Montréal était un des rares endroits où les étudiants des deux sexes travaillaient côte à côte, et elle était reconnue pour son dynamisme et son ouverture au monde, comme l'illustrent les propos de Roméo Leblanc, un responsable jéciste venant du Nouveau-Brunswick, qui deviendra ministre à Ottawa, puis Gouverneur général du Canada :

---

[30]Entrevue avec Gérard Pelletier, archives personnelles d'Ambroise Lafortune.
[31]*Ibid.*

> [...] Quand je suis arrivé [à la centrale jéciste] en 1948, frais émoulu de mon collège, avec mon habit neuf acheté chez Eaton, je vous assure que ç'a été toute une expérience. Une expérience de fraternité d'abord, puis une expérience d'ouverture sur les problèmes du monde [...] quand j'en suis reparti j'étais devenu un citoyen du monde[32].

Dans ses objectifs premiers, la J. E. C. prenait ses distances par rapport à l'action nationale et à l'action politique directes, et concentrait tous ses efforts sur une transformation en profondeur du milieu étudiant. Elle fut probablement le mouvement spécialisé qui défendit avec le plus de force la place et l'autonomie des laïcs dans l'Église, en même temps qu'elle permit une laïcisation nouvelle des idées et la mise sur pied de nombreux projets de nature profane. L'action collective mise de l'avant par le mouvement jéciste s'appuyait sur des enquêtes et se voulait intimement liée à la vie réelle des étudiants :

> La JEC dans sa pratique apostolique introduit par l'entremise de la dynamique d'équipe, des valeurs inhérentes à l'action concertée : l'engagement, la responsabilité et la solidarité, par opposition à l'individualisme qui au moins depuis le début du siècle est largement décrié, de même qu'en opposition à l'utilitarisme identifié au profit[33].

La J. E. C. a ainsi «[...] imaginé ou encore créé la *cité* étudiante, point de référence pour toute l'activité collective à laquelle le mouvement a donné lieu[34].» Dans cette perspective, il n'est pas surprenant de

---

[32]Ambroise Lafortune, prêtre. *Par les chemins d'Ambroise*, *op. cit.*, p. 98.
[33]André-J. Bélanger, *Ruptures et constantes. Quatre idéologies du Québec en éclatement : la Relève, la JEC, Cité Libre, Parti Pris*, *op. cit.*, p. 44.
[34]*Ibid.*, p. 49.

constater qu'on compte plusieurs anciens membres de la J. E. C., dont Gérard Pelletier, dans le groupe qui a fondé la revue *Cité Libre.* Lancée en 1950, cette petite revue, au champ d'influence remarquable à l'époque, prônait l'analyse objective, l'action concrète, la laïcité, la liberté et l'ouverture au monde, toutes valeurs chères au mouvement jéciste. *Cité Libre* était en fait «[...] le porte-parole du laïcat affranchi d'une certaine forme de cléricalisme[35]» et la tribune la plus en vue de ce qu'on a appelé l'idéologie de contestation, qui s'est véritablement affermie dans la foulée de la grève de l'amiante de 1949. On peut voir dans la création de cette revue le symbole de l'accession de la J. E. C., dont l'action était somme toute limitée au milieu étudiant, «[...] à la totalité du social», c'est-à-dire à «[...] la prise en charge [par des militants jécistes] des destinées sociales de la collectivité [qui] leur était en principe fermée[36].»

En plus d'avoir été des écoles de formation privilégiées pour des milliers de jeunes de l'ensemble de la province, tous les mouvements de l'Action catholique spécialisée ont grandement favorisé le développement de solides réseaux d'amitié, qui ont continué d'exister bien après la fin de la participation des membres à leurs activités. Cette camaraderie née dans les différents groupes a donné lieu à une forme d'entraide naturelle dont a pu bénéficier, entre autres, l'équipe qui a édité *Deux sangs.* En prônant la méthode du «voir, juger, agir», l'Action catholique spécialisée a aussi facilité la naissance de nombreux périodiques, dont les journaux et les revues étudiantes, qui ont permis aux jeunes membres de propager leurs idées et qui ont également

---

[35] *Ibid.*, p. 36.
[36] *Ibid.*, p. 59.

favorisé l'unification des divers mouvements. Les jeunes ont ainsi été encouragés à écrire et à affiner leur plume. Dans cette perspective, il n'est pas surprenant de constater que plusieurs des invités au lancement de *Deux sangs* étaient rédacteurs de journaux de mouvements de jeunesse. Des membres de l'équipe du journal *François*, le périodique pour les jeunes de la J. E. C., ont participé à l'événement, ainsi que des rédacteurs des publications de la J. A. C. et de l'Ordre de Bon Temps. Intéressés par l'écriture, ces jeunes journalistes étaient bien disposés à offrir leur soutien aux jeunes fondateurs de l'Hexagone, qui, en 1953, créaient de toutes pièces une nouvelle maison d'édition poétique.

Chaque mouvement né de l'Action catholique visait le développement intégral de ses membres; différents services et activités ont ainsi été mis sur pied qui ont permis aux jeunes de parfaire leur formation, afin qu'ils puissent agir de façon efficace dans leur milieu. On s'est intéressé à tous les aspects de la vie des jeunes : l'éducation, la vie spirituelle et religieuse, la famille, les loisirs, etc. Rien n'était laissé au hasard. Ces divers volets étaient abordés selon la vocation particulière de chacun des mouvements et la spécificité de leur clientèle. Tous les mouvements se sont préoccupés de la vie culturelle et sociale de leurs membres et ont tenté soit d'orienter leurs activités en cette matière, soit de créer des services qui répondaient aux besoins des jeunes. La culture de la jeunesse canadienne-française était une priorité d'ordre moral et social pour l'Action catholique.

Autour de Roger Varin

Au début des années quarante, Roger Varin fréquentait Jacqueline Ratté, qui était alors présidente de la Jeunesse Étudiante Catholique. Varin s'était alors vite rendu compte que les occasions et les possibilités de loisir, dans le milieu catholique canadien-français de l'époque, étaient assez limitées. C'était avant l'arrivée de la télévision. Sortir dans les «clubs» n'intéressait pas le jeune couple; à part les promenades au parc Lafontaine et quelques sorties au cinéma ou dans les rares théâtres, il n'existait pas vraiment de lieux de loisirs que pouvaient fréquenter les jeunes des deux sexes. Le 17 juin 1944, Jacqueline Ratté et Roger Varin se marièrent et ce dernier revint s'installer à Montréal en août 1945, alors qu'on lui offrait le poste de chef du secrétariat général de la Société Saint-Jean-Baptiste. Varin, qui était le «[...] cofondateur de la Ligue pour la défense du Canada (1941-1942)[37]», s'était illustré pendant la campagne du plébiscite sur la conscription. Il visitait alors régulièrement ses amis de la Centrale de la J. E. C., située au 430 est, rue Sherbrooke.

La même année, le groupe de la «Compagnie de loisirs», une équipe de jeunes filles, membres de la J. I. C. F. (Jeunesse Indépendante Catholique Féminine[38]), qui avait été conçue par Ninon Pednault[39] lors d'un séjour chez les moniales bénédictines de Saint-

---

[37]Organisme s'opposant à la conscription. (Lionel Groulx, *Mes mémoires*, tome 4, Montréal, Fides, 1974, p. 112., note 38.) Plusieurs des informations données sur la carrière de Varin proviennent de la notice biographique écrite par Groulx.

[38]Selon des renseignements fournis par l'Archevêché de Montréal, la J. I. C. F. est un mouvement spécialisé féminin fondé en 1936 par l'abbé Roger Marien et un groupe d'étudiantes de l'École normale de la Congrégation de Notre-Dame, mené par Maria Voukirakis. Selon le témoignage de Rita Landry (Cambron), la J. I. C. (Jeunesse Indépendante Catholique) des garçons aurait été fondée après celle des filles. L'abbé Marien, qui fut l'aumônier du mouvement jusqu'en 1953, voulait créer une équipe composée de jeunes filles qui venaient principalement de la classe moyenne et qui étaient sur le marché du travail. (Entrevue avec Rita Landry (Cambron), 21 septembre 2000.) Mme Cambron fut un membre actif de la J. I. C. F.

[39]«À Montréal, en septembre 1945, Ninon Pednault a formé une équipe: "Compagnie de loisirs", qui devait engendrer l'Ordre de Bon Temps. [...] Après avoir dirigé une école maternelle à Montréal, en

Eustache, sont venues voir Varin à son bureau au Monument national[40], rue Saint-Laurent, pour lui demander si elles pouvaient occuper une salle de l'édifice gratuitement. La J. I. C. F., l'aile féminine de la J. I. C., regroupait «des institutrices, des secrétaires de bureau, des infirmières, et puis des filles qui avaient un peu plus d'instruction[41].» Les membres de la «Compagnie des loisirs» ont expliqué à Varin qu'elles voulaient organiser des loisirs différents de ce qui existait alors. Cette équipe féminine d'environ quarante amies comprenait, entre autres, Yolande Cloutier[42], qui était à l'époque secrétaire de la fédération de la J. E. C., en plus de travailler pour les éditions Fides. D'autres co-équipières très actives de cette association étaient Jeanne Courtemanche et Jeanne Paquet. Les membres de la «Compagnie des loisirs» avaient

> [...] découvert, comme un cher trésor enfoui, chansons et danses populaires; de folklore? quelques-unes. Elles ont créé des danses (dont "guénillou"), monté des mimes, avec forces costumes, masques et décors, (dont un drame moral en trois actes..."Su l'pont du Nord"), question de prendre du métier quoi! Elles ont connu les excursions, les routes, les échanges d'idées autour de la même table[43].

1947, elle anime le Centre récréatif de St-Vallier, Québec, en 1948. Cette année [1950], elle s'emploie à [*sic*] une école maternelle de New-York. Elle y poursuit en même temps ses études de danse.» («Lettre de Ninon à XXX», dans *La Galette*, Montréal, vol. II, no 3, janvier 1950, p. 13.)

[40]«Conçu par la Société Saint-Jean-Baptiste en tant que centre culturel canadien-français, le Monument National sera tout au long de son histoire une tribune pour la cause française en Amérique. À l'intérieur, on peut admirer la plus ancienne salle de spectacles qui subsiste au Canada.» (François Rémillard et Brian Merrett, *L'Architecture de Montréal. Guide des styles et des bâtiments*, Montréal, éditions du Méridien, 1990, p. 92.) Notons que «depuis 1971, le bâtiment appartient à l'École nationale de théâtre qui y a installé ses ateliers et ses salles de répétition.» (*Ibid.*)

[41]Entrevue avec Rita Landry (Cambron), 21 septembre 2000.

[42]Yolande Cloutier deviendra l'épouse de Maurice Bouchard, qui était président national de la J. O. C., et qui sera plus tard professeur de sociologie à l'Université de Montréal. Les mariages entre des jeunes qui s'étaient connus durant leur passage dans les mouvements de l'Action catholique spécialisée sont fréquents. Ces mouvements, en plus de répondre aux besoins en loisirs, «[...] offrent un [...] cadre propice à l'amitié et à l'amour.» (Denise Lemieux, «Lieux de sociabilité de la jeunesse et changements socio-culturels dans la formation des couples (1880-1940)», dans Roger Levasseur (dir.), *De la sociabilité. Spécificité et mutations*, *op. cit.*, p. 148.)

[43]Jeanne Courtemanche, «En ce temps-là...Histoire de l'Ordre de Bon Temps depuis ses débuts», dans *La Galette*, vol. III, no1-2, [1951?], p. 3.

Yolande Cloutier et ses compagnes avaient auparavant tenté, sans succès, d'organiser de nouvelles activités à l'intérieur de la J. I. C. Elles avaient voulu mettre sur pied un autre camp pour jeunes filles qui aurait fonctionné d'une façon différente, moins stricte, que celui qui accueillait déjà les membres de la J. I. C. F. dans une maison d'été à Dorval[44], à cette époque un lieu de villégiature pour les Montréalais. La direction de la J. I. C. F. n'avait pas accepté cette offre, comme le déplorait Yolande Cloutier dans une lettre au Père Ambroise Lafortune :

> On nous a bêtement refusées. Absolument incompréhensible! Je crois qu'on craignait la révolution avec nous. Enfin! Nous n'allions pas pour si peu, renoncer à nos projets. Nous avons marché seules. Notre idée est d'amener les gens à s'amuser plus sainement, d'une façon chrétienne et française[45].

Frustrées que leur projet ne reçoive pas un meilleur accueil, les jeunes filles s'étaient donc tournées vers Roger Varin, qui leur offrit son aide et conseilla au groupe d'organiser des loisirs mixtes, une nouveauté à l'époque. Peu à peu, l'organisation prit forme.

Marcel Thérien, une connaissance de Varin intéressée par les mouvements de jeunesse et qui venait parfois voir celui-ci à son bureau du Monument national, suggéra d'appeler la jeune association l'Ordre de Bon Temps, du nom de l'ordre gastronomique qui s'était formé à Port-Royal autour de Champlain, de Jean de Biencourt de Poutrincourt et de

---

[44]«Depuis 1937, la J. I. C. F. a sur les bords du lac Saint-Louis, à Dorval, sa maison d'été, qui peut héberger vingt-cinq personnes. Cette maison offre à toutes les jeunes filles, jicistes ou non, des vacances reposantes, dans une atmosphère de vie chrétienne et apostolique.» (*Six ans après...Réalisations de l'Action catholique du diocèse de Montréal, op. cit.*, p. 56.)

[45]Lettre de Yolande Cloutier à Ambroise Lafortune, 15 janvier 1946, tirée du fonds d'archives personnelles d'Ambroise Lafortune.

Marc Lescarbot dans les premiers temps de la colonie pour divertir les troupes atteintes du scorbut et éprouvées par les longs hivers rigoureux et l'ennui de la mère-patrie. On organisait alors des festins avec les produits de la chasse, pendant lesquels on chantait. Arrivé à Port-Royal en mai 1606, Lescarbot, qui fut le chroniqueur de la colonie naissante, aurait joué un rôle de «[...] médiateur et d'organisateur de loisirs[46]»; en plus d'être l'auteur du premier recueil de poésie du continent, *La Défaite des Sauvages Armouchiquois* (1607), il a aussi écrit la première pièce jouée en Amérique du Nord, un spectacle nautique monté en novembre 1606 en l'honneur d'une expédition de son ami de Poutrincourt intitulé «Le Théâtre de Neptune en Nouvelle-France.» L'Ordre de Bon Temps première manière serait né de ce spectacle.

Varin trouvait que ce nom convenait, puisque, selon lui, les jeunes Canadiens français des années quarante, qui s'ennuyaient, semblaient eux aussi souffrir du «scorbut de l'âme[47]». Varin voyait grand : selon Jeanne Courtemanche (Auclair), dès les tout débuts de l'Ordre, il disait que ce mouvement constituerait une «vaste organisation de loisirs[48]». Ce ne serait pas un mouvement spécialisé du type de ceux de l'Action catholique, qui étaient réservés à des groupes particuliers ou à une certaine élite. Le nom même de leur mouvement témoignait de la volonté des membres de partager, «[...] le bonheur des gens simples et sincères[49].» Les jeunes de l'Ordre se défendaient bien d'ailleurs d'être

---

[46]*Les vingt-cinq ans du TNM*, Ottawa, éditions Leméac inc., tome 2, 1977, p. 16.
[47]Entrevue avec Roger Varin, 5 juin 1997.
[48]Entrevue avec Jeanne Courtemanche (Auclair), le 29 mai 1998.
[49]Louis Charbonneau, «L'Ordre de Bon Temps», dans *La Galette*, vol. II, no 7, mai 1950, p. 14. «Le "bon temps" [...] c'est la jouissance des petits bonheurs de la vie quotidienne, c'est la douceur de vivre, c'est la satisfaction de ce que l'on a sans aucune convoitise de ce que l'on n'a pas.» (*Ibid.*)

des bourgeois : «On n'est pas des bourgeois, c'est clair. On n'est pas des bourgeois parce qu'on ne reste pas assis sur notre acquis, parce qu'on aspire sans cesse à avancer plus loin, plus haut[50].» L'Ordre ne serait pas une association qui ferait la promotion de loisirs où les participants seraient des spectateurs passifs. Ce serait un mouvement ouvert à tous les jeunes qui en sentiraient le besoin et qui seraient prêts à s'engager directement :

> L'O. B. T. ne veut pas, comme d'autres organismes de loisirs, nourrir les gens comme des bébés, leur apporter doctoralement des solutions aux problèmes de leur temps libre. L'O. B. T. tient essentiellement à faire participer les gens, à les faire s'organiser eux-mêmes[51].

Ce serait une nouvelle façon, pour les jeunes, de s'exprimer, de devenir des adultes éclairés et responsables et de s'épanouir par le biais des loisirs. Les membres de l'O. B. T. voulaient se mettre au service de leur prochain, de la foule qu'ils amusaient et éduquaient, en toute simplicité. Ils rêvaient en fait de changer la société québécoise de l'intérieur, comme l'explique Guy Messier, un des premiers à se joindre au mouvement:

> Dans l'immédiat après-guerre, en 1946, donc en plein duplessisme, les jeunes de l'époque n'étaient pas politisés au sens d'aujourd'hui, mais plusieurs sentaient confusément, et certains de façon plus claire, que ce n'était pas tant les structures politiques qu'il fallait secouer, mais bien la société d'alors. Aujourd'hui on dirait: brasser la

---

[50]«Au 1er feu de bivouac», document tiré du fonds d'archives Roger Varin, Université du Québec à Trois-Rivières.

[51]Ambroise, ptre. «Ce qu'est l'Ordre de Bon Temps», dans *La Galette*, vol. III, no1-2, [1951?], p. 14.

> cage. Nous étions une société plutôt figée où les institutions pesaient lourdement sur les individus[52].

Les membres-fondateurs de l'Ordre se réunissaient alors, chaque dernier dimanche du mois, chez les Varin, quelquefois en présence du Père Germain-Marie Lalande, un aumônier de la J. E. C. qui était l'adjoint du Père Émile Deguire, afin de discuter des orientations à donner au mouvement et pour planifier différentes activités. Guy Messier se souvient de ces rencontres animées, boulevard Gouin :

> [Varin et moi], nous n'avions pas toujours les mêmes idées. Alors, Roger, toujours cordial, allumait un cigare, versait un verre de vin, mettait un disque, en particulier le tout premier disque de Félix Leclerc, sur cire molle, enregistré à l'ONF, «Un Petit Soulier Rose» d'un côté et «Apple Pie», une improvisation à la russe de l'autre[53].

Stimulés par l'énergie de Varin, les premiers membres de l'O. B. T. définissent leurs objectifs et leur plan d'action dans l'enthousiasme des débuts, comme en témoigne cette lettre de Yolande Cloutier à Ambroise Lafortune:

> La vie est plus belle que jamais. L'Ordre de Bon Temps s'en vient beau. Le comité directeur (hum!) s'est réuni dimanche en huit pour une journée d'études. Épatant! Nous avons fait des découvertes extraordinaires. [...] Le ménage Varin est très chic pour nous. Il nous reçoit à bras ouverts dans sa maison de Cartierville. Et Roger est le président le plus emballant qu'il y ait...[...][54]

---

[52]Guy Messier, *L'Ordre de Bon Temps. Une décennie d'ébullition et d'invention*, *doc. cit.*, p. 5.
[53]*Ibid.*, p. 10.
[54]Lettre de Yolande Cloutier à Ambroise Lafortune, 4 mars 1946, tirée du fonds d'archives personnelles d'Ambroise Lafortune.

L'événement qui a véritablement lancé l'O. B. T. dans la vie publique a été un bal costumé[55] organisé au Monument National, rue Saint-Laurent, et animé par Roger Varin en l'honneur de la Saint-Ambroise, en janvier 1946. On voulait ainsi fêter le Père Ambroise Lafortune, qui était alors l'aumônier de l'Ordre, tout en se moquant gentiment des bals de débutantes en vogue à l'époque[56]. Pour attirer les jeunes au bal, on avait peint des pancartes publicitaires : «Une pour la maison Archambault, une pour le Monument [National], une pour les Beaux-Arts..., une pour le Conservatoire de Musique[57].» De dix heures du soir à cinq heures trente du matin, les personnes qui participèrent à l'événement se sont amusées, sans orchestre ni alcool : «Les danses, les chansons, les conversations ont suffi à la réussite de la fête.[58]» Parmi les membres du jury d'honneur chargé d'évaluer les costumes des deux cents invités se trouvaient Mme Pierre Dupuy, l'épouse de l'ambassadeur du Canada à la Haye et le Père Legault[59], le directeur des Compagnons de Saint-Laurent. Rosario Fortin, le secrétaire de l'École des Arts graphiques, le violoniste Noël Brunet, qui représentait l'Orchestre Symphonique de Montréal et Félix Leclerc, alors connu par ses recueils de contes, comptaient parmi les invités de marque[60].

---

[55]Chaque jeune fille avait alors droit à un carnet de bal dans lequel les jeunes hommes avec qui elle voulait danser devaient signer. (Entrevue avec Lise Picard (Caron), le 11 juin 1999.)

[56]Entrevue avec Lorraine Desjarlais, 11 janvier 1999.

[57]Jeanne Courtemanche, «En ce temps-là...Histoire de l'Ordre de Bon Temps depuis ses débuts», dans *La Galette*, vol. III, no1-2, [1951?], p. 3.

[58]Rex Desmarchais, «Aperçus sur "l'Ordre de Bon Temps"», dans *L'École canadienne*, *op. cit.*, p. 144.

[59]«Le directeur des Compagnons de St-Laurent, le Père Émile Legault, était d'ailleurs lui-même présent à ce bal. Ce qui était [...] une nouveauté: à l'époque, on ne voyait guère de curés traîner dans les bals.» (Guy Messier, *L'Ordre de Bon Temps. Une décennie d'ébullition et d'invention*, *doc. cit.*, p. 8)

[60]Voir en annexe les photos du bal (p. xvi et xvii.)

La constitution même de ce jury montre comment l'O. B. T. a été, dès ses débuts, un véritable carrefour de réseaux. En effet, des gens de différentes classes sociales et de différents milieux artistiques s'y sont croisés, que ce soit le milieu du théâtre, celui des arts visuels ou celui de la musique. Des personnes d'origine modeste pouvaient ainsi côtoyer des gens qui avaient un grand prestige social. Parmi les invités du premier bal, on remarque le peintre Alfred Pellan, Françoise Gaudet-Smet, la directrice de *Paysana*, Luc Lacourcière, des Archives de folklore de l'Université Laval, Louis Pronovost, le chef des Routiers du Clan Saint-Jacques, Gérard Pelletier, de la J. E. C., pour ne nommer que ceux-là. Le bal au Monument National a signalé le départ de ce mouvement de loisirs laïques qui cherchait avant tout à former des animateurs, des «meneurs de jeux», afin que les jeunes puissent se divertir par eux-mêmes.

Le dynamisme de l'O. B. T. et de ses camps-écoles

L'Ordre de Bon Temps attirait des jeunes de moins de trente ans venus de différents milieux, «notamment, [d]es mouvements d'Action catholique (JEC, JOC, JIC, JAC) et [d]es Routiers, branche aînée du mouvement scout, surtout le clan St-Jacques et le clan Ste-Croix[61]»; des étudiants et des jeunes ouvriers de milieux modestes en faisaient également partie. Tous les mouvements de jeunesse encourageaient leurs membres à se mettre au service de leur prochain et à s'engager pleinement dans une action humanitaire. L'Ordre servait de «point de ralliement[62]» à des gens aux talents divers, venus de différents horizons;

---

[61]Guy Messier, *L'Ordre de Bon Temps. Une décennie d'ébullition et d'invention*, *doc. cit*, p. 7.
[62]Entrevue avec Olivier Marchand, le 5 mars 1997.

il n'était pas un mouvement réservé à une certaine classe ou à un milieu particulier, contrairement aux mouvements de l'Action catholique spécialisée. À l'O. B. T., on ne se préoccupait pas des origines sociales des membres; ce qui comptait, c'était la volonté de participer pleinement aux activités du mouvement. Il réunissait des jeunes femmes et des jeunes hommes enthousiastes, liés par une passion pour la culture populaire canadienne-française, qui étaient encouragés à développer leurs talents et leurs goûts dans le cadre des différentes activités qu'ils mettaient sur pied. Ce qui constituait, selon Guy Messier, la richesse de l'Ordre et ce qui attirait les jeunes était que le mouvement liait «le social, le culturel et même le religieux[63].»

L'O. B. T. n'était pas qu'une organisation qui faisait la promotion du folklore; il ne cherchait pas non plus à créer des loisirs dans un but commercial. Le mouvement voulait défendre la culture populaire canadienne-française contre l'oubli et contre l'invasion de la culture américaine, en valorisant le patrimoine et le folklore d'ici par l'éducation et l'action. En fait, l'Ordre voulait défendre la culture populaire, entendue comme «[...] un épanouissement et un rayonnement de la masse[64].» Pour Roger Levasseur, cette culture populaire est «[...] une culture partagée que les groupes et les collectivités se donnent[65]» et qui présente deux faces bien distinctes :

> une face défensive, c'est-à-dire qu'elle est résistance et survivance d'un mode de vie, d'une communauté, de solidarités de base; une face offensive, c'est-à-dire qu'elle

---

[63]Guy Messier, *L'Ordre de Bon Temps. Une décennie d'ébullition et d'invention*, *doc. cit*, p. 6.
[64]Ambroise, ptre, «L'O. B. T. et la culture populaire», dans *La Galette*, vol. III, no 5, 1951, p. 84.
[65]Roger Levasseur, *Loisir et culture au Québec*, *op. cit*., p. 27.

> enclenche un mouvement de lutte pour la réappropriation et l'affirmation de son identité et de son vécu quotidien[66].

Une des premières activités organisées par l'Ordre fut, selon Lise Picard, un des membres des débuts du mouvement, la célébration de la Saint-Jean-Baptiste en juin 1946. Les membres de l'O. B. T. allèrent alors dans tous les quartiers de Montréal pour faire danser les gens dans les rues qu'ils avaient fermées. Roger Varin avait eu l'idée de clore la fête «[...] par une procession aux flambeaux, du parc Lafontaine à l'église Notre-Dame[67].» À minuit, les jeunes allumèrent des feux le long du fleuve Saint-Laurent en chantant: «Voici la Saint-Jean, la belle journée/ tous les amoureux vont se rassembler...[68]» L'équipe fondatrice de l'Ordre mit également sur pied des «cours pratiques d'organisation des loisirs[69]», offerts à l'Institut Duvernay, «l'Université populaire du Monument National[70]», afin d'attirer des jeunes intéressés par la question des loisirs qui pourraient se joindre au mouvement.

Les jeunes de l'Ordre sentaient que la «grande culture», «l'apanage de l'élite[71]», était hors de leur portée et que la culture de masse commerciale ne correspondait pas à leur réalité. Ils voulaient mettre sur pied des loisirs à leur image. Roger Varin définit ainsi «l'esprit» de l'Ordre : «C'étaient des loisirs par les jeunes eux-mêmes -pas des loisirs commerciaux, imposés par les besoins de profit de tout le monde-, des loisirs qu'on se ferait nous-mêmes, à notre mesure, pour nous autres,

---

[66] *Ibid.*
[67] Lionel Groulx, *Mes mémoires*, tome 4, Montréal, Fides, 1974, p. 112, note 38.
[68] Entrevue avec Lise Picard (Caron), le 11 juin 1999.
[69] Brochure trouvée dans le fonds Roger Varin, Université du Québec à Trois-Rivières.
[70] *Ibid.*
[71] Guy Messier, *L'Ordre de Bon Temps. Une décennie d'ébullition et d'invention, doc. cit.*, p. 16.

pour ce temps-là, et puis, plongés dans nos racines[72].» On voulait que l'Ordre soit un véritable mouvement de jeunesse, c'est-à-dire un mouvement social formé et dirigé par des jeunes, et non pas une association de la jeunesse (comme par exemple le Y. M. C. A.), administrée par des adultes.

À ses débuts, l'O. B. T. a pu compter sur l'appui d'autres mouvements et d'autres groupes afin de se faire connaître et de se développer. Les jeunes du groupe de Montréal, comme l'explique Guy Messier, ont par exemple bénéficié d'une courte formation donnée par les Compagnons de Saint-Laurent, qui ont ainsi contribué au style de leurs spectacles:

> Jadis, à l'équipe de Montréal, M. [Guy] Hoffmann [un des fondateurs] des Compagnons, nous avait donné quelques cours de mime et d'improvisation. Malgré l'organisation sommaire de ces cours et leur peu de durée, ces cours amenèrent chez plusieurs une amélioration sensible, une évolution déjà prometteuse de leur maintien et de leurs facultés créatrices[73].

Les Compagnons de Saint-Laurent privilégiaient le théâtre poétique et dépouillé de Henri Ghéon, qui peignait «[...] avec émotion le miracle de l'existence humaine[74]. » Le «maître à penser» du Père Legault, le directeur de la troupe, était Jacques Copeau, qui prônait la

---

[72]Entrevue avec Roger Varin, 5 juin 1997.

[73]Guy Messier, «La Conférence de Roger [Varin]», dans *Rapport des sessions nationales de l'Ordre de Bon Temps tenues au Lac Ouareau du 2 au 10 septembre 1950*, édité par *La Galette*, p. 73. Messier ajouta que les jeunes de l'Ordre devraient utiliser la méthode enseignée dans ces cours de théâtre pour bien faire fontionner les camps : «Le même système appliqué rigoureusement à un camp, dans les équipes de camp même, donnerait, sans aucun doute, de magnifiques résultats.» (*Ibid.*)

[74]Hélène Jasmin-Bélisle, *Le Père Émile Legault et ses Compagnons de Saint-Laurent. Une petite histoire*, *op. cit.*, p. 20.

simplicité et la pureté dans le jeu des acteurs, ainsi «[qu'] une harmonie inconditionnelle entre l'auteur[75]» et le comédien. L'Ordre de Bon Temps s'est ainsi en quelque sorte «greffé[76]» sur cette troupe.

Mais un des regroupements de jeunes qui a sans doute le plus soutenu les efforts de l'Ordre naissant fut les Sagittaires, le «groupement culturel des jeunes de l'Est», mis sur pied la même année que l'Ordre par le Père Georges Saint-Aubin, qui enseignait alors aux garçons de l'Externat Sainte-Croix. Le Père Saint-Aubin avait voulu favoriser les contacts entre filles et garçons cultivés en réunissant dans un même groupe des étudiants de philosophie de son collège, des jeunes professionnels et des membre d'une section de la J. I. C. F. de la paroisse de la Nativité, sous la responsabilité de Rita Landry[77], alors secrétaire chez Fides. D'autres jeunes filles qui avaient fait des études avancées se sont aussi jointes au nouveau mouvement. Le Père Saint-Aubin était l'animateur de ce groupe mixte qui s'était donné, comme d'autres associations de jeunesse de l'époque, un conseil d'administration autonome. Par le biais d'activités culturelles comme des des concerts, de pièces de théâtre et des expositions, les membres des Sagittaires étaient appelés à développer le goût des arts et de la culture, «dans une compréhension lumineuse de la splendeur des choses[78]» :

> Ils entendent délivrer l'intelligence et le coeur d'une servitude en leur proposant le culte des beautés authentiques. La spiritualité, les arts, les loisirs, les

---

[75] *Ibid.*

[76] Entrevue avec Olivier Marchand, le 5 mars 1997.

[77] Les informations et les documents sur les Sagittaires nous ont été gracieusement fournis par Rita Landry (qui deviendra plus tard l'épouse de Jean-Louis Cambron, le trésorier des Sagittaires), lors d'une entrevue le 21 septembre 2000.

[78] Brochure sur les visées des Sagittaires, archives personnelles de Rita Landry (Cambron).

> inquiétudes et les problèmes d'ordre individuel et social leur offrent un merveilleux terrain de rajeunissement[79].

Ils invitèrent ainsi des musiciens, comme par exemple le pianiste François Morel — qui deviendra un compositeur important —, et des acteurs, comme certains membres des Compagnons de Saint-Laurent, à se produire en public. En mai 1943, à l'invitation de Maurice Gagnon, critique d'art et professeur d'histoire de l'art à l'Université de Montréal, plusieurs peintres, dont des élèves de Paul-Émile Borduas, participèrent à une exposition organisée par les Sagittaires à la Galerie Dominion de la rue Saint-Catherine ouest : sur «[...] vingt-trois jeunes peintres, [...] onze étaient des élèves de Borduas à l'École du Meuble et quatre fréquentaient son atelier[80].» Les membres de ce groupe mettaient également sur pied des séries de conférences ouvertes à tous, «Les Lundis des Sagittaires», qui avaient le plus souvent lieu à la salle de l'école du Saint-Nom-de-Marie, rue Hochelaga. Les Sagittaires vendaient eux-mêmes des billets, à bas prix, à leur secrétariat situé rue Dézery, mais on pouvait aussi se les procurer à la libraire Archambault et aux bureaux de la J. E. C., alors situés rue Sherbrooke. Le Père Saint-Aubin invitait alors des professeurs connus de différents collèges et universités à venir prononcer des conférences destinées à faire découvrir de nouveaux horizons aux jeunes. À titre d'exemple, en 1946, le Père Jean-Marie Gaboury, professeur de philosophie au Collège Saint-Laurent, propose cinq entretiens sur des auteurs contemporains[81]; la

---

[79] *Ibid.*

[80] François-Marc Gagnon, *Paul-Émile Borduas (1905-1960). Biographie critique et analyse de l'oeuvre*, Montréal, Fides, 1978, p. 151. Les Sagittaires organisèrent également une autre exposition de peintures d'élèves du cercle de Borduas en avril 1944 : «Elle a lieu à l'externat classique Sainte-Croix [...] et est due, comme la première, à l'initiative de Maurice Gagnon. Les élèves de Borduas y tiennent une place importante, mais il n'en est pas.» (*Ibid.*, p. 166.)

[81] Le Père Gaboury a ainsi parlé de Mauriac, de Delly, de Gide, de Maurois et de Duhamel. (*ibid.*)

même année, Maurice Gagnon prononce cinq conférences sur l'histoire de l'architecture. D'autres connaissances du Père Saint-Aubin, comme l'abbé Robert-E. Llewellyn ou le Père Paul-Émile Houle, ont eux aussi contribué aux soirées des Sagittaires, ainsi que le président-fondateur de l'Ordre, Roger Varin.

En effet, en avril 1946, peu de temps après le premier bal de l'Ordre, ce dernier fut invité par les Sagittaires à prononcer une conférence publique gratuite qui portait le titre : «Aspirations des jeunes '46[82].» Il fut accompagné pour cette occasion de «quelques folkloristes de l'Ordre de Bon Temps[83].» Cet événement a sûrement permis à Varin de faire connaître son mouvement, et de recruter de nouveaux adeptes. En septembre de la même année, les Sagittaires, qui s'intéressaient au folklore, ont présenté une «grande manifestation de folklore[84]» en collaboration avec l'Ordre qui s'intitulait : «Rondes sous la lune[85]». Ce spectacle, qui comprenait danses, chants et jeux dramatiques, s'est déroulé sur le terrain de jeux du Jardin Botanique. Ces deux activités chapeautées par les Sagittaires ont sans doute favorisé la croissance de l'Ordre, comme elles ont enrichi le programme de spectacles supervisé par le Père Saint-Aubin. Cette «sociologie agissante[86]», c'est-à-dire cette circulation productive entre les deux mouvements, a permis à chacun d'y trouver son compte.

---

[82]Carton d'invitation à la conférence de Varin, archives personnelles de Rita Landry (Cambron).
[83]*Ibid.*
[84]Carton d'invitation au spectacle des Sagittaires et de l'O. B. T. (*Ibid.*)
[85]*Ibid.*
[86]L'expression est de Rita Landry (Cambron), entrevue du 21 septembre 2000.

D'autres mouvements de jeunesse de l'époque s'intéressaient aussi au folklore et mettaient sur pied spectacles et manifestations. Par exemple, la J. E. C. organisait parfois «[...] des soirées de danses de folklore au Cercle Universitaire rue Sherbrooke[87]», et les scouts du Clan Saint-Jacques avaient formé un groupe mixte, «l'équipe la plus spécialisée à Montréal, et qui port[ait] le nom bien significatif de "Ouaouarons et sauterelles" [...][88]» Les Ouaouarons chantaient, les Sauterelles dansaient. Cette équipe du Clan voulait populariser les danses de folklore et présentait aussi des mimes et des jeux scéniques. Certains de ses membres, dont Georges Kelly, se sont d'ailleurs joints à l'Ordre, qui était «plus ouvert, plus polyvalent[89]» que le Clan et que la plupart des autres mouvements de jeunesse de l'époque. Ce qui distinguait peut-être le mieux l'Ordre des autres mouvements de l'époque était, selon Guy Messier,

> [...] ses idées neuves, son sens de la participation sans structures étouffantes, son sens de la fête, sa façon de mélanger les plans, sa façon de communiquer par des camps, des rencontres actives plutôt que par des discours [...][90]

Les activités de l'Ordre devaient être avant tout des manifestations de joie, non pas «une factice et superficielle gaieté[91]», mais une joie

---

[87]Guy Messier, *L'Ordre de Bon Temps. Une décennie d'ébullition et d'invention*, *doc. cit.*, p. 7.

[88]Jean Clermont, «Danse de folklore», dans *Impressions*, vol. 7, no 2, [1949-50], p. 25. Un des frères d'Ambroise Lafortune, Pierre, avait d'ailleurs composé une chanson pour cette équipe : «Dansez, légères sauterelles/Piaffez, rudes ouaouarons...» (Archives personnelles d'Ambroise Lafortune.)

[89]Entrevue avec Olivier Marchand, 10 juin 2000.

[90]Guy Messier, *L'Ordre de Bon Temps. Une décennie d'ébullition et d'invention*, *doc. cit.*, p. 8. Déjà, dans le premier éditorial du *Salaberry*, Roger Varin défendait des idées similaires : «Pour nous, dans notre équipe, nous sommes pour le constructif, en ce sens qu'un acte posé vaut plusieurs instants de verbiage. Nous voulons croire à cela dans nos vies personnelles.» (*Le Salaberry*, vol. 42, no 1, août 1943, p. 1)

[91]Roger Varin, «Loisirs anciens, loisirs modernes», dans *Jeunesse*, avril 1946, p. 8.

profonde et chrétienne, «[...] qui présuppose l'effort et le don[92]» et que chaque membre devait chercher à partager avec les autres : «Le premier effet de notre spiritualité sera la joie. Ayons la préoccupation de montrer aux gens du beau[93].» Le travail d'équipe, la collaboration, le rassemblement dans la liberté et dans l'amitié étaient privilégiés; les membres de l'Ordre qui venaient des mouvements de l'Action catholique avaient appris l'art de la concertation. On misait sur le sens de l'initiative des jeunes, sur leurs «coups de coeur[94]» dans la réalisation des loisirs, sur une action positive et une pensée *saine* dans une société qui semblait repliée sur elle-même. On voulait que le mouvement soit lui-même en mouvement, c'est-à-dire qu'il puisse suivre le rythme des jeunes et se transformer selon les besoins :

> L'O. B. T. [...] ne souffre ni ne jouit d'aucune stabilité immuable. Un mouvement ça bouge, ça suit un rythme. L'O. B. T. suit le rythme de la vie du milieu. Il avance, marche progresse selon ce rythme. L'O. B. T. est donc influencé dans son développement, au premier chef, par les besoins du milieu sur le plan des loisirs sains, enrichissants et formateurs[95].

Pour devenir membre du mouvement, il n'y avait pas de carte de membre à obtenir, alors que les jeunes des mouvements de l'Action catholique spécialisée devaient avoir la leur. L'Ordre était basé sur la libre association et revendiquait un grand désir d'autonomie. Il y avait un

---

[92]*Ibid.* Un article de Jean-Louis Mathieu paru dans *La Galette* abonde dans le même sens : «La Joie ne réside pas dans les cris, les frappements de mains ou de pieds, comme plusieurs le croient [...] La vraie joie réside dans la satisfaction d'avoir retiré quelque chose en retour de son énergie dépensée. Elle se prolonge après la fin de l'organisation par la prise de conscience d'une acquisition, d'un enrichissement personnel et par la satisfaction d'avoir fait son possible.» (*La Galette*, vol. III, no 8, 1951, p., 158.)

[93]«Le 28 août 1946. Récollection -Père Picard.», document tiré du fonds d'archives Roger Varin, Université du Québec à Trois-Rivières.

[94]*Ibid.*

[95]Ambroise, ptre. «Ce qu'est l'Ordre de Bon Temps», dans *La Galette*, vol. III, no1-2, [1951], p. 13.

refus très net de se laisser fondre dans les autres mouvements de jeunesse et d'en copier les structures, quoique les méthodes de l'Action catholique, comme par exemple l'enquête, étaient parfois fort utiles aux jeunes de l'Ordre[96]. Même si ses premiers membres provenaient en majorité des mouvements de l'Action catholique, l'O. B. T. a vite voulu prendre ses distances vis-à-vis de ces groupes : «L'Ordre ne se considère plus comme dépendant d'[un] autre mouvement. Il se considère lui-même mouvement et mouvement assez important, à cause du message qu'il apporte, pour avoir droit, lui aussi, à sa place au soleil[97].»

Les jeunes de l'O. B. T. ne recevaient pas d'aide financière ou de dons reconnus de communautés religieuses, mais il est arrivé à l'occasion que quelques sympathisants généreux fassent parvenir une contribution au mouvement ou que certains organismes qui faisaient appel à eux pour animer une soirée leur remettent un cachet. Les différentes équipes du mouvement devaient faire parvenir une cotisation annuelle au Comité national, qu'ils avaient parfois de la difficulté à amasser, la plupart des membres étant étudiants. Il va sans dire que tout au long de son existence, la situation financière du mouvement demeura précaire. Les jeunes qui se joignaient à l'Ordre n'avaient «[d']autre engagement que la satisfaction qu'ils en retiraient[98].» Personne à

---

[96]À titre d'exemple, lors du camp national de septembre 1950 tenu au lac Ouareau, les membres de l'Ordre ont voulu, lors des sessions de discussions, s'attaquer au «problème des réunions d'équipe.» Pour ce faire, il leur «[...] fallait un point de départ. Ce point de départ, dit quelqu'un, ce ne peut être qu'une bonne enquête. Chacun approuva du chapeau. Et l'on fit l'enquête.» (Guy Messier, «Enquête sur réunions d'équipes», dans *Rapport des sessions nationales de l'Ordre de Bon Temps tenues au lac Ouareau du 2 au 10 septembre 1950*, *doc. cit.*, p. 41.)

[97]Guy Messier, «Première discussion», dans *ibid.*, p. 33.

[98]Guy Messier, *L'Ordre de Bon Temps. Une décennie d'ébullition et d'invention*, *doc. cit.*, p. 23.

l'O. B. T. n'était rémunéré pour ses services, contrairement à la façon de fonctionner de la J. E. C. ou de la J. O. C. À l'époque, les membres permanents des Centrales de l'Action catholique et les dirigeants nationaux recevaient en effet un petit salaire. Seuls les professeurs employés lors des camps de formation de l'Ordre recevaient une maigre rémunération.

Les jeunes de l'Ordre faisaient preuve de simplicité et d'une grande générosité de leur temps et de leur personne. Les jeunes développaient ainsi le sens de la charité et l'esprit communautaire, comme l'illustre ce compte rendu d'une visite faite par des jeunes de l'Ordre aux orphelins de la Crèche Saint-Paul :

> Au début, nous nous sentions quelque peu figés, gênés même. Les enfants nous faisaient peur. La misère et l'abandon font toujours peur. Puis, sans qu'on sache trop comment, tout est rentré dans l'ordre, nous nous sommes surpris à faire sauter les enfants sur nos genoux et à embrasser les joues barbouillées. [...] Nous y sommes allés avec notre coeur et nos pauvres moyens. Et si ce geste a quelque répercussion sur nous, ce sera ou ça [sic] été ce que j'appelle de la vraie charité[99].

Chaque équipe du mouvement bénéficiait d'une grande liberté d'action à l'intérieur de l'Ordre, qui se voulait démocratique. Les membres d'une même équipe décidaient ensemble de leur champ d'activité, conformément aux buts généraux du mouvement. Ils élisaient

---

[99]Monique Meloche, «Quand les langues s'en mêlent...», dans *La Galette*, vol. II, no 5, mars [1950], p. 16. En 1940, l'Association des «Amis de l'orphelin», dont le «but était de récréer les petits enfants des crèches», avait été fondée à Montréal; «quelques années plus tard, elle fut intégrée à l'Ordre de Bon Temps», et «sous cette nouvelle formule, le rayonnement de l'équipe s'agrandit.» («Ordre de Bon Temps de Montréal. Grande quête publique les 4 et 5 décembre 1953», brochure trouvée dans le fonds d'archives personnelles de Gaston Miron.)

leur propre meneur, fille ou garçon, et se donnaient un nom particulier; ce pouvait être le nom de la paroisse ou de la ville où l'équipe s'était formée, ou un mot qui témoignait de l'amitié et de l'entrain du groupe (comme par exemple «les Malurons», «les Copains» ou «les Rigolos», comme on le lit dans *La Galette*, organe du mouvement).

Les jeunes de l'Ordre nourrissaient de grandes ambitions pour leur mouvement : ils souhaitaient qu'il soit national, c'est-à-dire que les équipes de toutes les régions se regroupent librement ensemble, sans pour autant s'insérer dans le cadre rigide d'une fédération, pour former «le pays de l'O. B. T.[100]», un pays dirigé par un «conseil législatif - Conseil National -, un comité exécutif - Comité National - [et] un comité de surveillance[101].» Très vite, des équipes de l'O. B. T. se sont formées dans plusieurs villes du Québec : il y eut, en plus de celles de différentes paroisses de Montréal, d'autres équipes à Québec, à Sherbrooke, à Rouyn-Noranda[102], à Drummondville et à Shawinigan, entre autres. Le mouvement s'est aussi étendu en Ontario, au Nouveau-Brunswick, à Saint-Boniface (Manitoba) et même à Boston.

Pour pouvoir atteindre leurs buts, les membres de l'O. B. T. mirent sur pied des camps de formation, comme on le faisait dans les mouvements d'Action catholique : «Le camp, c'est le tremplin qui nous plonge dans un esprit, une atmosphère, un climat de travail en

---

[100]Ambroise, ptre. «Ce qu'est l'Ordre de Bon Temps», dans *La Galette*, vol. III, no1-2, [1951], p. 15.

[101]*Ibid.*, p. 16.

[102]Afin d'attirer les jeunes dans son équipe de l'O.B.T., Guy Carle avait installé un «haut-parleur» à la fenêtre ouverte du local de l'Ordre, situé sur la rue principale au centre-ville de Rouyn : «Dès le moment qu'on pétait *[sic]* une gigue ou [...] un «set canadien», tu voyais ça rentrer...» (Entrevue avec Guy Carle, le 5 octobre 1997.)

équipe[103].» Les camps de l'Ordre attiraient des jeunes de partout; leurs déplacements les amenaient souvent à voyager «sur le pouce» et ce, à travers toute la province. Le premier camp national annuel, d'une durée de neuf jours, eut lieu en août 1946 à Contrecoeur, chez les Millet, une famille qui comptait plusieurs enfants membres de l'Ordre. Le Père André Picard, un clerc de Sainte-Croix, accompagnait alors les jeunes. Les filles couchaient dans un chalet, les garçons sous la tente. Discussions de fond en petits comités et en assemblées plénières, cours sur le décor de théâtre, l'art du masque et les danses canadiennes, messes en plein air, danses ainsi que feux de camp étaient au rendez-vous[104]. Chacun contribuait à défrayer les coûts.

On élit, pour une durée de deux ans, le premier comité national officiel, qui chapeautait en quelque sorte toutes les activités du mouvement. Ce comité comprenait, en plus du président Roger Varin et de la présidente Henriette Houle (une jeune fille de Québec), Ninon Pednault, Marcel Thérien, Georges Kelly, un Routier du Clan Saint-Jacques, Jean-Paul Geoffroy et Louise St-Amours. L'Ordre regroupait à cette époque environ cinq équipes à Montréal et trois à Québec[105]. L'année suivante, on répéta l'expérience au même endroit; il y avait alors deux fois plus de campeurs qu'en 1946. Le Père Saint-Aubin, le fondateur des Sagittaires, était de la partie. Le thème de ce camp était

---

[103]«L'Élan dans la course», document tiré du fonds d'archives Roger Varin, Université du Québec à Trois-Rivières.

[104]«Journal de bord. Camp de l'Ordre de Bon Temps. Contrecoeur, août 1946», document tiré du fonds d'archives Roger Varin, Université du Québec à Trois-Rivières.

[105]Ces informations sur le premier camp national ont été tirées d'un article de Jeanne Courtemanche, «En ce temps-là...Histoire de l'Ordre de Bon Temps depuis ses débuts», dans *La Galette*, vol. III, no1-2, [1951?], p. 6.

«[...] la "participation" réelle du public aux loisirs proposés[106].» En 1948, le troisième camp eut lieu cette fois au lac Ouareau, dans les établissements de la J. E. C. que l'O. B. T. a pu louer, de nouveau en compagnie du Père Saint-Aubin. L'O. N. F. a alors envoyé une équipe pour filmer ce qui est devenu le documentaire «Vieux airs, nouveaux pas[107]», réalisé par Gil La Roche. Le thème du camp était cette fois «[...] "humanisation", [dans le] sens d'épanouissement de la personne, prise individuellement et en groupe, ce que la machine et tout système combat souvent[108].» On a alors procédé à l'élection d'un nouveau comité national. Varin a conservé son poste de président; Jeanne Courtemanche est devenue présidente. La composition de ce comité reflétait la vigueur de l'Ordre, puisqu'il comprenait alors des membres venus de différentes villes de la province et même d'Ottawa.

Plusieurs camps se sont par la suite tenus au lac Ouareau ou dans des chalets situés dans les Laurentides loués par l'Ordre. Lors des camps d'été ou d'hiver, on voulait couvrir tout le champ des loisirs : la danse, la chanson, la musique, le théâtre, les arts plastiques, la poésie, les sports (comme, par exemple, le volley-ball ou la gymnastique). Les jeunes de l'O. B. T. voulaient se familiariser avec différentes disciplines. À l'aide de cours et de conférences, ils apprenaient de différentes personnes-ressources comment animer à leur tour des loisirs dans leur milieu, comment devenir de véritables meneurs : «Nous ne voulons pas de suiveux sur aucun plan, nous voulons des engagés à fond, des

---

[106] *Ibid.*, p. 7.

[107] «Vieux airs...nouveaux pas», Office national du film. Réalisateur: Gil La Roche, scénario et texte : Jacques Bobet, 1949, 21 minutes.

[108] Jeanne Courtemanche, «En ce temps-là...Histoire de l'Ordre de Bon Temps depuis ses débuts», dans *La Galette*, vol. III, no1-2, [1951?], p. 8.

responsables[109].» Un bon meneur jouait un rôle d'organisateur, un rôle de chef d'orchestre auprès de son groupe; on préférait d'ailleurs le terme de «meneur» à celui de «chef», un mot au sens péjoratif à l'Ordre, puisqu'il sous-entendait qu'une seule personne décidait du sort de l'équipe.

Lors des camps, on savait profiter des talents des membres du groupe : Jeanne Courtemanche a ainsi enseigné la décoration, Roger Varin l'art du théâtre et Hélène Loiselle — qui deviendra une comédienne reconnue — l'expression corporelle. Kim Yaroshevskaya — qui plus tard jouera le rôle de Franfreluche à la télévision de Radio-Canada — a, pour sa part, animé des ateliers de danse et de rythmique. Plusieurs personnalités ont aussi joué ce rôle de professeur auprès des futurs animateurs; à titre d'exemple, Pierre Giraudon et Maurice Correc ont tour à tour présenté différentes danses traditionnelles et Marius Barbeau, alors ethnologue au Musée national, a initié les jeunes, dont Guy Messier, au folklore :

> Mon souvenir [se rappelle Messier] le plus vif reste celui de notre rencontre avec Marius Barbeau [...] Il sortait de ses bagages un tambour, l'approchait du feu pour bien tendre la peau, le faisait résonner quelque peu, puis entonnait avec noblesse un chant iroquois ou montagnais[110].

Les membres de l'O. B. T. ont ainsi chanté le répertoire colligé par ce dernier et «[...] les chansons populaires recueillies par Ernest Gagnon

---

[109]Ambroise, ptre. «Ce qu'est l'Ordre de Bon Temps», dans *La Galette*, *ibid.*, p. 20.

[110]Guy Messier, *L'Ordre de Bon Temps. Une décennie d'ébullition et d'invention*, *doc. cit.*, p. 33-34.

et les archives de l'Université Laval[111].» Les participants aux camps ont aussi reçu la visite de gens comme Félix Leclerc et Françoise Gaudet-Smet, alors à la tête de la revue *Paysana*; cette dernière a accueilli à son tour les jeunes de l'Ordre à son domaine de Claire-Vallée. Lors des camps, il y avait aussi des excursions dans la nature, des chansons et des «jeux de nuits», sortes de promenades nocturnes à la chandelle où les participants étaient vêtus de draps. Les camps étaient aussi l'occasion de discussions passionnées. «On changeait le monde», dit Lorraine Desjarlais, qui a été un membre actif de l'Ordre: «on disait ce qu'il fallait changer au Québec, qu'est-ce qui n'était pas bon[112].» Chacun était encouragé à s'exprimer, à suggérer des idées pour des activités de l'Ordre; les échanges se faisaient dans la bonne humeur et le respect mutuel.

Pour financer le deuxième camp national et les autres qui ont suivi, on a fait appel à des fonds gouvernementaux spéciaux offerts aux jeunes pour leur formation par le Commissariat de l'Aide à la Jeunesse; ces subventions, modestes, couvraient les frais de transport et la moitié des frais de pension pour chacun, en plus de permettre de payer une modeste rétribution aux conférenciers, aux professeurs et aux employés des camps. Un fonctionnaire venait alors sur place vérifier que tout était dans l'ordre, et on s'assurait bien qu'il ait une impression favorable des camps, comme l'explique Guy Messier : «À son départ, Roger [Varin] glissait discrètement dans ses bagages une bouteille de whisky et notre fonctionnaire, que nous avions traité aux petits oignons durant tout son

---

[111] *Ibid.*, p. 28.
[112] Entrevue avec Lorraine Desjarlais, Radio-Canada FM, 14 mai 1999.

séjour, repartait de bonne humeur[113].» Selon le témoignage de Mathilde Ganzini, l'O. B. T. aurait directement demandé des subventions à Maurice Duplessis, qui aurait refusé à cause de la mixité du mouvement et de son antipathie pour le Père Ambroise Lafortune, conseiller spirituel de l'Ordre[114].

Tous les mouvements de jeunesse de l'époque avaient leur conseiller spirituel; l'Ordre ne faisait pas exception. L'O. B. T. prônait l'égalité dans les rapports entre tous les membres du mouvement; on refusait, contrairement aux mouvements de l'Action catholique spécialisée, de se soumettre à l'autorité d'un aumônier : «On s'entend pour affirmer qu'il n'est pas question d'un aumônier. Il s'agit tout simplement d'un conseiller[115].» Dieu lui-même était considéré comme un ami : «[...] Nous progresserons vraiment dans un sens donné que si nous vivons en état d'amitié avec Dieu, car l'amitié de Dieu nous permettra de surmonter cette nature déchue qui nous porte constamment à dévoyer[116].» Même si les fondateurs de l'Ordre ne voulaient pas définir leur mouvement comme étant confessionnel, les membres étaient invités à assister à la messe, qui était intégrée au programme des activités. On reconnaissait l'importance de la religion catholique, jugée essentielle à l'évolution saine du mouvement.

---

[113]Guy Messier, *L'Ordre de Bon Temps. Une décennie d'ébullition et d'invention*, *doc. cit.*, p. 34.

[114]Il faut dire que sous le règne duplessiste, les subventions faisaient l'objet d'un patronage, comme l'explique Gérard Pelletier : «Le trafic d'influences était la règle de son [celui de Duplessis] gouvernement. Aucune subvention, à l'époque, n'était statutaire. Aucune ne découlait d'un texte de loi dont on pût se prévaloir. Elles relevaient toutes de l'arbitraire et du bon plaisir partisan.» (Gérard Pelletier, *Les Années d'impatience. 1950-1960*, [Montréal], Stanké, 1983, p. 78.)

[115]«Ordre de Bon Temps. Réunion du 7 décembre 1946», document tiré du fonds d'archives Roger Varin, Université du Québec à Trois-Rivières.

[116]Notes de Roger Varin sur l'O. B. T., [sans titre], datées de 1946, *ibid.*

Le fait que le mouvement était bien encadré et que le conseiller spirituel n'était pas «gênant» aurait favorisé le développement de l'Ordre[117]. Le Père Ambroise Lafortune, l'abbé Marc Lecavalier, aumônier du Collège de l'Assomption, et plusieurs Pères de la communauté des Sainte-Croix (dont le Père Germain-Marie Lalande, qui en deviendra le supérieur général) ont tour à tour participé aux camps de l'O. B. T. et ont joué un rôle marquant dans l'essor du mouvement :

> Nous sommes allés [en 1948] chez les Pères [de Ste-Croix] quatre ou cinq fois, pour travailler l'interprétation de nos chansons et pour nous préparer au Festival de St-Louis. Les Pères sont des as du chant grégorien, et du chant folklorique[118].

Le Père Ambroise était un oiseau rare et quelque peu controversé dans le Québec de l'époque : prêtre missionnaire, il avait été ordonné en Martinique en 1945. Il pouvait ainsi célébrer la messe hors d'une église; il le faisait en face de l'assemblée, et permettait aussi qu'une femme l'assiste durant la célébration, ce qui était du jamais vu au Québec à l'époque. Les jeunes de l'Ordre aimaient les messes modernes du Père Ambroise, qui célébrait la liturgie en français et face aux fidèles, et ce, bien avant le Concile Vatican II[119].

---

[117]Selon Jean-Claude Rinfret, les jeunes qui n'allaient pas à la messe lors des camps n'étaient pas dérangés, ce qui n'était pas toujours le cas dans d'autres mouvements de jeunesse de l'époque. (Entrevue avec Jean-Claude Rinfret, le 15 octobre 1997.)

[118]Jeanne Courtemanche, «En ce temps-là...Histoire de l'Ordre de Bon Temps depuis ses débuts», dans *La Galette*, vol. III, no1-2, [1951?], p. 7. Le Festival de St-Louis eut lieu du 8 au 12 avril 1948 au Missouri. À cette occasion, des délégués de l'Ordre donnèrent un spectacle de folklore en costume de l'Île d'Orléans.

[119]«Moi, où [*sic*] j'ai aimé la messe, c'est quand Ambroise la disait devant moi, parce qu'il était toujours devant nous, et une femme pouvait aller l'aider.» (Entrevue avec Lise Picard (Caron), le 11 juin 1999.)

Le Père Ambroise, un conseiller spirituel très... particulier

Né le 5 décembre 1917, le Père Ambroise, qui est décédé en mai 1997, avait fait sa promesse scoute en 1927 et avait exercé diverses fonctions dans le mouvement scout avant de séjourner en Martinique. Il signait un roman-feuilleton et des articles dans *Le Scout catholique* de son «totem» (son surnom scout) «hibou taciturne». Son père, Napoléon Lafortune, qui employait les pseudonymes Napoléon Tellier et Max Sorel, avait dirigé *Le Nationaliste* d'Olivar Asselin avant de se joindre à l'équipe de fondation du *Devoir* où il avait occupé de nombreuses fonctions : «[...] reporter, chef du service des nouvelles, chroniqueur philatéliste, agent de voyages[120]», puis finalement administrateur. Il était ensuite passé à l'Action française de Lionel Groulx en 1918 où il avait occupé le poste de directeur des services administratifs et fondé la librairie d'édition et d'importation de cette ligue «[...] d'action et de défense nationales par le moyen de la propagande intellectuelle[121].»

Son fils Ambroise, très impressionné par son père, n'a cependant pas eu un grand succès académique. À cinq ans et demi, il avait tenté, sans succès, de tricher aux examens du Jardin de l'Enfance des Soeurs de la Providence. Plus tard, il sera renvoyé du Collège Saint-Ignace, et ensuite, de celui de Brébeuf. Sur les incitations de François Hertel, alors professeur de philosophie dans ce dernier collège, le jeune Ambroise mettra le feu au drapeau de l'Union Jack lors d'une cérémonie en l'honneur du centenaire des Troubles de 1837, voulant ainsi souligner l'événement...à sa manière. Hertel, un «jésuite-philosophe» qui, selon

---

[120]Lionel Groulx, *Mes mémoires*, tome 2, Montréal, Fides, 1971, p. 83.
[121]*Ibid.*, p. 85.

Guy Messier, «[...] préconisait (entre autres!) la nécessité de faire des gestes provocateurs, histoire de faire sortir les gens de leur torpeur, pour ne pas dire, de leurs gonds[122]», deviendra d'ailleurs un ami du Père Ambroise. Ce dernier, ayant échoué au baccalauréat en 1940, commença ensuite des études à l'École Normale Jacques-Cartier avant d'entrer au Grand Séminaire. Mais la rigidité de l'institution lui convenait mal : «[...] À cause de sa santé et surtout d'un moral au plus bas, il obtient [alors] de continuer ses études de théologie, comme externe, au Scolasticat des Jésuites[123]», rue Rachel.

Le soir, il participait à toutes sortes d'activités mises sur pied par différents mouvements de jeunesse, alors en pleine expansion; il était membre de la J. E. C. et aumônier collaborateur de la majorité des mouvements de l'Action catholique. Il était aussi l'adjoint de l'abbé Robert-E. Llewellyn, alors aumônier de l'Association générale des étudiants de l'Université de Montréal. L'abbé Llewellyn, d'origine française, avait été aumônier national de la Route dans son pays avant d'émigrer au Canada au début de la deuxième guerre[124]. Mais le Père Ambroise n'a pas conservé cette charge longtemps; il semble qu'il ait été peut-être «trop proche des étudiants[125].» Parce que Mgr Joseph Charbonneau avait refusé de l'ordonner prêtre, il se rendit en Martinique en 1945 pour recevoir le sacerdoce. Durant cette période, le Père

---

[122]Guy Messier, «Ambroise l'effervescent, le grand saltimbanque au coeur d'or et à la sacrée caboche», dans Pierre Valcour (dir.), *Ambroise...tout court*, Sillery, Éditions du Septentrion, 1999, p. 153.

[123]*Ibid.*

[124]L'abbé Llewellyn avait enseigné au Collège Stanislas, où il s'était occupé des troupes scoutes, avant de devenir l'aumônier de l'AGEUM en 1945. Il aurait travaillé «[...] en tandem avec Ambroise [...] jusqu'au jour où le Cardinal Léger expulsa R. Llewellyn de son diocèse [en 1950].» (Guy Boulizon, «Vous avez dit: "Ambroise"?», dans *ibid.*, p. 181.)

[125]Mireille Desjarlais-Heynneman, «Ambroise...parle-moi d'humour», dans *ibid.*, p. 164.

Ambroise entretint une correspondance avec des membres de divers mouvements de jeunesse, dont plusieurs du futur Ordre de Bon Temps. Il échangea plusieurs lettres, entre autres, avec Yolande Cloutier, une des fondatrices de l'O. B. T., prodiguant conseils et encouragements. À son retour au pays, il contribua, d'une manière plus directe, à la mise sur pied de l'Ordre.

Les activités de l'O. B. T. paraissaient plutôt frivoles aux yeux de certains. Guy Messier se souvient que «les gens dits sérieux, comme par exemple Claude Ryan, alors secrétaire général de l'Action catholique à l'archevêché de Montréal, ne pensaient jamais à nous sans un certain sourire condescendant. Nous gaspillions nos énergies dans de belles futilités, selon eux[126].» Les projets du Père Ambroise pouvaient parfois soulever aussi la controverse; il arrivait quelquefois que les activités de l'Ordre contrarient certains membres du clergé réfractaires à ce mouvement mixte. Il faut se rappeler qu'à l'époque, les adeptes des «danses collées» étaient décriés en chaire; les camps mixtes paraissaient risqués. La mixité représentait un danger pour le salut de l'âme des jeunes, comme l'explique Céline Dussault (Petit-Martinon), un des premiers membres de l'Ordre : «pour sortir de nos familles et aller passer quelques jours à l'extérieur, découcher, cela n'était pas facile[127].» Il fallait parfois que les jeunes de l'Ordre fassent certains compromis; par exemple, lors d'une excursion organisée par l'équipe de Rouyn, on a dû louer deux autobus, un pour les garçons, l'autre pour les filles[128]!

---

[126]Guy Messier, *L'Ordre de Bon Temps. Une décennie d'ébullition et d'invention*, *doc. cit.*, p. 20.
[127]Céline Dussault Petit-Martinon, «Ambroise Lafortune, un homme de coeur et de foi», dans *Ambroise...tout court*, *op. cit.*, p. 160.
[128]Anecdote racontée par Guy Carle dans une lettre du 19 mai 1998, qui nous était adressée.

Selon Mathilde Ganzini[129], il semble que quelques évêques aient même interdit au Père Ambroise de séjourner dans leur diocèse. L'archevêque de Rimouski, Mgr Courchesne, l'évêque de Trois-Rivières, Mgr Pelletier, et l'évêque de Sherbrooke, Mgr Cabana, auraient ainsi cherché à empêcher la tenue de spectacles de l'Ordre[130]; mais heureusement, la chose était plutôt rare, et on arrivait le plus souvent à un compromis. Un des frères du Père Ambroise Lafortune, Pierre, était à l'époque le secrétaire de Mgr Paul-Émile Léger, avec lequel le Père Ambroise avait d'ailleurs eu plusieurs démêlés; ce contact facilitait les choses lorsque l'Ordre avait des demandes à faire et donnait au mouvement une certaine protection, qu'illustre bien l'anecdote qui suit. Lors d'une visite à Mgr Léger, Mgr Bernier, évêque de Gaspé, aurait émis certaines réserves face aux camps mixtes qu'organisait l'Ordre; le Cardinal a alors tenté de le rassurer en lui expliquant que lors des camps organisés par le mouvement, «les filles couchent en haut, les gars couchent en bas», et qu'Ambroise Lafortune couche «dans l'escalier[131]»! À partir de 1951, Mgr Léger a d'ailleurs commencé à participer personnellement à des spectacles de l'Ordre[132].

Le Père Ambroise avait de plus une personnalité excentrique, voire fantaisiste. Il a joué des centaines de fois son sketch «Le Chapeau

---

[129]Entrevue avec Mathilde Ganzini, le 20 mars 1997.

[130]Guy Messier soutient que Mgr Courchesne aurait écrit à l'époque une lettre pastorale qui fustigeait l'Ordre. (Guy Messier, *L'Ordre de Bon Temps. Une décennie d'ébullition et d'invention*, *doc. cit.*, p. 18.)

[131]Anecdote racontée par Jean-Claude Rinfret, entrevue du 15 octobre 1997.

[132]En effet, en mars 1951, le Cardinal Léger a présidé un «concert semi-sacré»des disciples de Massenet organisé par une équipe de l'O. B. T. (Informations tirées d'un programme trouvé dans les archives personnelles de Gaston Miron.)

vert de ma belle-mère[133]», devant différents publics et dans différents pays. Il apportait à l'O. B. T. des projets originaux, sans chercher à imposer ses idées; il participait aux camps au même titre que les jeunes[134], qui l'appréciaient beaucoup. C'était un «[...] être accessible et rassembleur[135].» Gaston Miron, qui a fait la connaissance du Père Ambroise à cette époque, a d'ailleurs écrit, en 1954, un poème en son honneur intitulé «Bonjour Ambroise» :

> Bonjour Ambroise
> Ambroise du saut de Dieu à la perche dans notre
> vide amorti
> du vol en rase-mottes dans nos frayères de péchés
> le coeur tracé jusqu'à l'horizon
> le passeur de grâce à gué d'un salut cerné de la
> chair de poule de nos regards
> de gauche à droite nous basculons
> le haut-le-coeur longitudinal
> à crouler sur nos genoux cagneux
> bonjour Ambroise [...][136]

Jean-Claude Rinfret dit du Père Ambroise qu'il avait un «esprit supérieur», qu'il «était un bon aumônier, mais dans le sens vrai du mot, c'est-à-dire qu'il n'était pas prêchi-prêcha[137].» Ambroise, comme il souhaitait lui-même qu'on l'appelle, était l'ami de plusieurs personnalités à l'avant-garde de leur époque, dont le Père Georges-Henri Lévesque, Père dominicain opposé au gouvernement de Duplessis et fondateur en

---

[133]«Le Chapeau vert est une idée des Comédiens-Routiers, amenée au pays par l'abbé R. Llewellyn, enrichie des trouvailles d'Ambroise [Lafortune], ptre, alors qu'il voyageait de par le monde.» («Le Chapeau vert. Fantaisie sur l'histoire du théâtre, suivie d'un tour du monde, tout aussi fantaisiste», programme trouvé dans les archives personnelles de Gaston Miron.)

[134]Les «conseillers moraux» étaient considérés comme des «membres adjoints aux différents organismes et structures.» Ils n'étaient pas en position d'autorité. (*Statuts et règlements de l'Ordre de Bon Temps*, (édition préliminaire), janvier 1951, p. 16.)

[135]Albert Brie, «Esprit et spiritualité», dans *Ambroise...tout court*, *op. cit.*, p. 41.

[136]Gaston Miron, «Bonjour Ambroise», dans *ibid.*, p. 21.

[137]Entrevue avec Jean-Claude Rinfret, le 15 octobre 1997.

1938 de l'École des sciences sociales à l'Université Laval, ainsi que de François Hertel. Lise Picard décrit le Père Ambroise comme un «visionnaire», un «homme qui alimentait toutes nos folies. Il nous faisait sortir de notre coquille[138].» Ainsi, en 1951, il célébra la messe de minuit à Val David, dehors, dans la neige, ce qui était assez audacieux; l'autel avait été construit avec des branches de sapin, dans un endroit secret. Le Père Ambroise avait demandé aux jeunes de venir avec leurs skis et avec des flambeaux. Sous la direction d'un chef de file, les jeunes, à l'aide d'indices, devaient trouver la chapelle dans les bois. Selon le témoignage de Mathilde Ganzini, ce fut une expérience féérique.

En plus de ces camps, qui ont incidemment mené à la fondation des premières auberges de jeunesse, l'O. B. T. mit sur pied une foule d'activités et de spectacles de type participatif pour le public. Sans orchestre, le plus souvent avec des disques, les jeunes allaient dans les paroisses organiser des soirées de chant et de danse où le public était invité à participer. Chaque membre de l'Ordre recevait par courrier des invitations à participer aux manifestations des différentes équipes. Les jeunes louaient parfois un autobus pour aller offrir leurs spectacles à l'extérieur de la métropole, et aussi pour des excursions. Ils voulaient faire partager leur intérêt pour l'héritage folklorique canadien-français : chants traditionnels, rondes, «sets-callés» étaient au programme, ainsi que des mimes. Olivier Marchand se rappelle qu'ils «étaient pleins de feu, [qu'ils] pouvaient danser des heures[139]». Pour financer ces activités, on «passait le chapeau» à la fin de la veillée. Des groupes comme les

---

[138]Entrevue avec Lise Picard (Caron), le 11 juin 1999.
[139]Entrevue avec Olivier Marchand le 5 mars 1997.

Filles d'Isabelle, la Société Saint-Jean Baptiste, les Cercles Lacordaire, l'U. C. C. (Union des cultivateurs catholiques, qui deviendra par la suite l'U. P. A., l'Union des producteurs agricoles), les Cercles des fermières et les Chevaliers de Colomb retenaient leurs services pour animer leurs soirées; différents groupes leur prêtaient parfois des locaux ou les louaient à prix modique.

À l'instar des mouvements de l'Action catholique, l'Ordre a eu, à partir de novembre 1951, sa centrale, située au 3425 rue Saint-Denis, près de Sherbrooke, au quatrième étage de l'édifice du Quartier général des scouts[140]. Les scouts avaient en effet loué un de leurs locaux à l'O. B. T. pour que le mouvement ait sa centrale. Le Comité d'organisation et d'administration de la centrale, qui comprenait Guy Messier, Laurent Crevier et Claude Caron, avait installé dans un coin quatre lits de camps que l'Ordre louait à ses membres afin de défrayer les coûts[141]. Le mouvement a pu conserver sa centrale jusqu'en 1953. Des prêtres et des personnes qui avaient assisté à des spectacles des jeunes de l'Ordre ou qui en avaient entendu parler écrivaient à la Centrale pour avoir conseils, suggestions et documentation afin de savoir comment organiser des loisirs dans leur propre milieu. À titre d'exemples, dans une lettre datée du 5 septembre 1953, l'abbé Robert Nadeau de Notre Dame de Lourdes, au Manitoba, demande comment «crier» des danses de folklore; une autre lettre adressée à l'Ordre en 1953, cette fois par une dame du comté de Chambly, demande qu'on lui donne des conseils afin

---

[140]En 1949, la Fédération des scouts catholiques avait acheté cet immeuble qui avait auparavant appartenu aux éditions Fides.

[141]Guy Messier, *L'Ordre de Bon Temps. Une décennie d'ébullition et d'invention, doc. cit.*, p. 23.

qu'elle puisse mettre sur pied des loisirs dans sa paroisse[142]. Cette centrale servait de lieu de rencontre pour les membres des Comités Régional[143] et National et on y accueillait les jeunes de l'Ordre de passage à Montréal. On y tenait aussi des réunions régulières afin de discuter de projets variés.

Vive *La Galette...*

Un de ces projets était le journal *La Galette*, un bulletin de liaison visant à faire connaître aux abonnés les activités des différentes équipes de l'O. B. T. et permettait ainsi de «rallier toutes les régions[144].» Dans les années quarante et cinquante, un nombre impressionnant de publications sont nées des mouvements de jeunesse. Les mouvements de l'Action catholique, qui luttent alors contre l'inertie et la passivité qui régnaient dans les milieux étudiants en prônant la méthode du «voir, juger, agir», facilitent la multiplication de nombreux services dont les journaux et les revues étudiantes, qui encouragent les jeunes membres à propager leurs idées. Ces périodiques sont alors des outils privilégiés d'identification et de rassemblement pour les différents groupes, en plus d'être des instruments de propagande. Ils ont marqué les premiers pas de toute une génération d'intellectuels. Pour Andrée Fortin, qui a fait l'histoire du discours des intellectuels québécois dans leurs périodiques, lancer une revue,

---

[142]Archives personnelles de Gaston Miron.

[143]Le Comité Régional de Montréal avait été fondé en 1950 afin de chapeauter la quinzaine d'équipes de l'Ordre qui avaient été mises sur pied dans la métropole. Le Comité se composait de deux délégués de chacune des équipes, c'est-à-dire le meneur et la meneuse, en plus de «gens responsables de son bon fonctionnement.» («Équipe de Montréal», dans *La Galette*, vol. II, no 3, janvier 1950, p. 15.)

[144]Entrevue avec Lise Picard (Caron), le 11 juin 1999. Nous n'avons pu trouver la collection complète de tous les numéros publiés. Nous avons cependant pu mettre la main sur une vingtaine d'exemplaires de la *Galette*, parus entre 1950 et 1953.

> c'est prendre prendre la parole en tant que groupe intellectuel; c'est la prendre, de plus, comme groupe autonome (sinon on écrit dans les pages d'une revue déjà existante). Un livre est le fruit d'un travail individuel. Une revue, à de rares exceptions près, est un travail de groupe, d'équipe; s'y exprime la conscience d'un Nous qui prend la parole dans un milieu donné[145].

En plus d'offrir aux rédacteurs la chance de mettre leurs talents en écriture à l'épreuve, les bulletins des mouvements de jeunesse donnaient aux collaborateurs l'occasion d'apprendre sur le tas les différentes étapes de l'édition. Ces publications, le plus souvent encouragées et soutenues par les aumôniers des mouvements, constituaient donc des lieux d'expérimentation et de réflexion pour les jeunes, qui pouvaient y élaborer leur pensée. Elles étaient aussi des réalisations concrètes qui témoignaient du dynamisme et de la vigueur des mouvements.

En décembre 1946 paraît le premier numéro de *La Galette*, qui aurait été tiré à soixante-dix-neuf copies[146]. Cette petite revue sans prétention permettait aux membres de l'Ordre d'échanger des points de vue sur les orientations du mouvement, en plus de donner conseils et suggestions pratiques pour l'organisation des spectacles. Elle permettait aussi de développer le sentiment d'appartenance des membres. On avait donné à la publication le titre de la chanson qui servait de préambule aux spectacles offerts par les équipes de l'O. B. T. Ce titre quelque peu

---

[145]Andrée Fortin, *Passage de la modernité. Les intellectuels québécois et leurs revues*, Sainte-Foy, Les Presses de l'Université Laval, 1993, p. 8.

[146]Ces renseignements sur les débuts de *La Galette* ont été tirés d'un article de Jeanne Courtemanche, «En ce temps-là...Histoire de l'Ordre de Bon Temps depuis ses débuts», dans *La Galette*, vol. III, no1-2, [1951?], p. 6.

humoristique rappelait également le fait que la revue «était mince comme une galette[147].» *La Galette* était un petit périodique illustré, fondé à l'initiative des «trois Ziboulis», trois amies de l'équipe fondatrice de l'Ordre : Ninon Pednault, Louise St-Amours et Jeanne Courtemanche. Elles souhaitaient qu'en tant que «pâture nationale[148]» de l'O. B. T., *La Galette* permette aux jeunes de toute la province à la fois de garder le contact et de lire des textes encourageants et stimulants :

> LA GALETTE est un journal qui traite des loisirs [...]; elle les veut sains, enrichissants et formateurs. Elle présente chaque mois, des chants, des danses entraînantes, des mimes ébouriffants, des jeux emballants. Elle offre mille idées pour vivre réellement ses loisirs. Elle est une mine inépuisable de trucs et de techniques. Elle amorce des discussions, elle apporte des solutions. Elle oriente, elle fournit le matériel nécessaire aux réalisations sérieuses. Elle seule garde le contact entre tous les jeunes et les moins jeunes qui croient à l'éducation par les loisirs[149].

D'abord «feuille de chou[150]» imprimée durant les camps nationaux de l'Ordre pour tenir les participants au courant des activités du jour, *La Galette* est ensuite devenue un périodique plus étoffé qui était distribué à l'ensemble des abonnés du Québec, et aussi à ceux de l'extérieur de la province. Ainsi, le petit journal servait à raviver l'intérêt pour le patrimoine français dans plusieurs villes canadiennes; Lise Picard l'explique en disant que «dans le fin fond, on protégeait un peu la langue française[151].» On trouvait dans *La Galette* de courts essais écrits

---

[147]Entrevue avec Guy Messier, le 30 avril 1997.
[148]Devise de *La Galette*, qui est reprise dans tous les numéros.
[149]Bulletin de souscription à *La Galette*, archives personnelles de Lise Picard (Caron).
[150]Entrevue avec Lise Picard (Caron), le 11 juin 1999.
[151]*Ibid.*

par les aumôniers de l'Ordre ou par ses dirigeants qui rappelaient aux membres la pensée et l'esprit du mouvement; des comptes rendus de veillées ou d'excursions; des chansons et des danses à pratiquer en vue des veillées, et des textes plus techniques sur les différents types de loisirs explorés par les membres de l'Ordre, comme par exemple le théâtre ou les sports.

S'ajoutaient à cela un calendrier des activités à venir des équipes de toutes les régions, en plus des noms et adresses des responsables et des élus aux différents comités de l'Ordre, des informations qu'on prend grand soin de garder à jour. Dès les tout premiers numéros du journal, on note en effet un souci de rappeler aux lecteurs l'histoire de l'O. B. T. et de rendre compte de l'état présent du mouvement. Des articles ou des notes traitant des origines de l'Ordre paraissent régulièrement dans *La Galette*; ainsi, si le petit journal facilite l'intégration des nouveaux membres de l'Ordre en leur présentant l'évolution du mouvement, il joue également le rôle de gardien de sa mémoire. Cet intérêt marqué pour sa propre histoire est sans doute lié au désir des jeunes de l'O. B. T. de renouer avec les sources de la culture populaire canadienne-française :

> Les animateurs de l'Ordre de Bon Temps veulent retrouver dans leurs loisirs d'aujourd'hui l'esprit de création qui animait les pionniers. De cette atmosphère gaillarde, ils s'inspirent pour créer à leur tour, sans pour autant ressusciter le passé, des loisirs adaptés à notre temps[152].

---

[152]«Vieux airs...nouveaux pas», Office national du film. Réalisateur: Gil La Roche, scénario et texte : Jacques Bobet, 1949, 21 minutes.

Selon les données fournies par Jeanne Courtemanche, six numéros de la revue auraient paru en 1947 et en 1948; la périodicité serait passée à dix numéros en 1949 et en 1950[153]. Nous ne possédons pas de chiffres exacts pour les années qui suivent. Un an ou deux après la fondation du journal, l'équipe de *La Galette* a acquis son propre local. Elle se réunissait plusieurs fois par semaine chez Lise Picard, qui habitait chez ses parents rue Casgrain à Montréal, pour planifier et préparer les numéros. M. Picard leur prêtait alors son bureau, que Jean-Claude Rinfret avait décoré en peignant une murale qui reproduisait une des couvertures qu'il avait dessinées pour *La Galette*[154]. Ce local servait aussi de «pied-à-terre[155]» à certains membres de l'équipe, comme Jean-Claude Rinfret, qui venait de l'extérieur de la ville. L'équipe fréquentait aussi des cafés comme «La Petite Hutte», rue Sherbrooke, lieu où plusieurs chansonniers, comme par exemple Tex Lecor, ont fait leurs débuts. Les réunions du groupe étaient, selon les souvenirs de Rinfret, «très drôles; on s'amusait beaucoup [...] On se racontait des tas de trucs[156].»

En décembre 1949, une vingtaine de membres de différentes équipes de l'Ordre se sont réunis pour fonder une équipe nationale de *La Galette*; on souhaitait alors donner plus d'importance et d'influence à la petite revue à l'intérieur du mouvement. Cette équipe était aussi plus large et davantage structurée. Elle comptait «[...] 25 personnes réparties en 6 services : la Direction, la Rédaction, l'Administration, la Distribution,

---

[153]Jeanne Courtemanche, «En ce temps-là...Histoire de l'Ordre de Bon Temps depuis ses débuts», dans *La Galette*, vol. III, no1-2, [1951?], p. 6.
[154]Couverture de *La Galette*, vol. III, no 7, 1951.
[155]Entrevue avec Lise Picard (Caron), le 11 juin 1999.
[156]Entrevue avec Jean-Claude Rinfret, le 15 octobre 1997.

la Propagande, le Secrétariat, "l'Avisat"[157].» Cette dernière fonction était bien sûr remplie par le Père Ambroise Lafortune. Les tâches pour la réalisation du bulletin étaient alors assignées à chacun, et pouvaient varier en fonction des besoins. Du point de vue de l'Ordre, l'équipe de *La Galette* était une équipe spécialisée qui devait directement rendre compte de ses activités aux Conseils Régional et National. Elle comprenait un noyau de responsables permanents à Montréal, mais les collaborateurs pouvaient varier d'un numéro à un autre. Il y avait aussi des jeunes dont la charge était de distribuer *La Galette* dans les centres régionaux.

Ambroise Lafortune assistait aux réunions et participait aux discussions. Il savait faire la synthèse des propos de chacun à la fin de la réunion et encourageait les jeunes à développer leurs aptitudes, comme l'explique Lise Picard: «Il détectait tes qualités un moment donné, puis [disait]: toi, t'es capable de sortir de ta coquille![158]» Le Père Ambroise donnait d'ailleurs, lors de cérémonies qui réunissaient des membres de divers mouvements de jeunesse, des trophées et des décorations pour stimuler les jeunes. Il écrivait aussi régulièrement dans *La Galette*. L'équipe attendait de recevoir son texte avant d'imprimer le journal; mais, selon les souvenirs de Lise Picard, «s'il ne l'écrivait pas, on sortait quand même les *Galette*[159].» Le journal avait d'autres rédacteurs réguliers et des occasionnels. Pour obtenir des articles, ceux de l'équipe téléphonaient parfois directement à des membres de l'Ordre. Une fois les textes reçus, il fallait d'abord les dactylographier sur des stencils avant de

---

[157]La Direction, «Voici!», dans *La Galette*, vol. II, no 3, janvier 1950, p. 9.
[158]Entrevue avec Lise Picard (Caron), le 11 juin 1999.
[159]*Ibid.*

pouvoir les imprimer. Georges Lachance, qui enseignait aussi les «sets» canadiens aux membres de l'Ordre, a d'abord administré la revue, puis Gilles -surnommé «Carosse» - Beauregard en fut le directeur. Ce dernier dessinait également les couvertures et illustrait les textes en compagnie de Jean-Claude Rinfret, qui lui s'occupait de faire la mise en page.

Le journal était polycopié la nuit par l'équipe dans le sous-sol de l'orphelinat des Buissonnets, rue Sainte-Catherine ouest, où l'abbé Jean-Claude Champigny - le même qui fondera la librairie Champigny à Montréal - conservait sa presse Gestetner. Il permettait aux jeunes de l'Ordre de s'en servir; ils ne devaient payer que le papier. Une fois les feuilles du journal imprimées, il fallait ensuite les paginer et les assembler avant de faire parvenir les exemplaires aux abonnés. Selon Lise Picard, qui s'est occupée autant de la distribution du journal que de son administration, un numéro typique de *La Galette* était tiré à cent exemplaires; au début, le journal se vendait quinze sous. Les abonnés, en majorité des étudiants, se faisaient parfois prier pour envoyer leur contribution financière[160]; l'équipe a toujours eu du mal à éviter le déficit. On cherchait constamment des moyens de rentabiliser l'entreprise. L'équipe a organisé des bals et des *barn dances* au profit de la petite revue; à titre d'exemple, en décembre 1950, on a organisé un bal de la Saint-Ambroise, sous la présidence d'honneur de Roger Varin, afin d'amasser des fonds.

---

[160]On trouve à ce propos, dans plusieurs numéros de *La Galette*, des «rappels» aux lecteurs de soutenir financièrement leur journal, ainsi que des offres d'abonnements.

C'est grâce à *La Galette* que les six jeunes qui allaient publier *Deux sangs* se sont réunis. Gaston Miron et ses amis ont pris la relève de l'équipe de Gilles Beauregard au tout début des années cinquante, et c'est autour du petit bulletin que s'est peu à peu précisée l'idée de fonder une maison d'édition. Pour comprendre comment ces six amis en sont venus à travailler ensemble au sein du groupe de *La Galette*, nous allons maintenant voir en détail l'itinéraire personnel de chacun.

CHAPITRE III

Récits de vie

«Nous voulons être des hommes complets, c'est-à-dire penseurs, poètes, pratiques, sportifs, d'action. En somme, c'est l'intégration d'un monde.»
Gaston Miron, lettre à Guy Carle du 1er février 1950.

Afin de comprendre comment six jeunes dans la vingtaine ont un jour décidé, d'un commun accord, de mettre sur pied une maison d'édition en 1953, il est essentiel de connaître leurs origines. Il faut d'abord tracer la petite histoire familiale et intellectuelle de chacun des membres du groupe afin de savoir quel chemin les a amenés à se joindre à l'équipe de *Deux sangs*. On ne peut minimiser l'importance, dans tout parcours personnel, du cadre familial et social, de l'héritage culturel, des études accomplies et des lieux fréquentés, tous des facteurs qui influencent une vie de façon déterminante. Dans ce chapitre, nous allons tenter de faire, dans le cas des six membres fondateurs de l'Hexagone, ce qu'Alain Degenne appelle une «observation sociologique localisée[1]», dans laquelle

> l'individu n'est pas seulement décrit par ses caractéristiques, son appartenance de classe, même son histoire personnelle, il est aussi inséré dans le contexte local. Inséré, c'est-à-dire influencé et actif, adoptant une conduite qui tient compte de ce contexte et qui intervient aussi sur lui et le transforme[2].

Nous décrirons ici les milieux dans lequel ont vécu les membres-fondateurs avant de se rencontrer et comment ils ont influé sur leur itinéraire. Bref, nous allons voir comment se sont déroulées ce qu'on

---

[1]Alain Degenne, «Un langage pour l'étude des réseaux sociaux», dans *L'Esprit des lieux. Localités et changement social en France*, Paris, Centre National de la Recherche Scientifique, 1986, p. 291.
[2]*Ibid.*

pourrait appeler les années de formation des membres de la première équipe de l'Hexagone, afin de mieux comprendre leurs motivations et leurs intérêts personnels. Nous allons ainsi brosser le portrait de chacun des protagonistes, avant que leurs parcours ne les amènent à se croiser et à se lier d'amitié dans le Montréal d'après-guerre. Nous allons débuter par l'histoire d'Olivier Marchand, qui joua un rôle de catalyseur dans la création du réseau à l'origine de l'Hexagone.

Un poète en herbe : Olivier Marchand

Olivier Marchand, né le 31 mars 1928, vient d'une famille montréalaise qui a stimulé son intérêt pour le journalisme et la poésie. Son frère Jacques est son cadet de neuf ans. Son père, Pierre-Aimé Marchand, était un homme d'affaires qui n'avait pas fait de longues études : il était représentant de la compagnie J.B. Baillargeon, qui faisait du transport par camion. Son emploi l'avait amené à fréquenter des gens des milieux juifs et anglophones. Olivier Marchand compte plusieurs parents qui lui ont donné le goût de la lecture et de l'écriture. Son grand-père, Joseph-Olivier Marchand, avait entrepris des études de médecine, qu'il avait abandonnées. Il lisait beaucoup de romans à 5 sous. Il avait collaboré au *Courrier canadien*[3], un journal de Saint-Jérôme, avant de fonder, en avril 1894, un journal régional d'un conservatisme modéré, *L'Écho de Louiseville*[4], avec son frère Alfred. Au décès de ce dernier,

---

[3]Fondé en 1892, le *Courrier canadien* était un journal aux «ambitions nationales» qui traitait des questions du commerce, de l'industrie et de l'éducation. Il n'aurait paru qu'une seule année. (André Beaulieu, Jean Hamelin *et al.*, *La Presse québécoise. Des origines à nos jours*, tome 3 (1880-1895), Sainte-Foy, Les Presses de l'Université Laval, 1977, p. 286.)

[4]*L'Écho de Louiseville* fut un journal conservateur jusqu'en 1896, puis libéral sous le gouvernement de Wilfrid Laurier. Alfred Marchand occupait le poste de rédacteur et Joseph-Olivier Marchand en était le propriétaire, d'abord avec un certain Béland, puis ensuite avec Édouard-Honoré Tellier. (*Ibid.*, p. 312.) Avant de fonder l'*Écho*, il semble que Joseph-Olivier Marchand aurait été rédacteur

Joseph-Olivier Marchand était venu à Montréal et était entré à *La Presse*, comme «reporter de police». Clément Marchand, un parent éloigné d'Olivier, est poète et éditeur du journal et des éditions du *Bien public*; il a publié un seul recueil, *Les Soirs rouges*, qui lui a valu le prix David en 1939.

Olivier Marchand fait ses études primaires, d'abord au Jardin de l'enfance de l'Institut des sourdes-muettes, puis il fréquente l'école Jean-Jacques-Olier. Il fait ensuite des études scientifiques bilingues pendant sept ans au Mont-Saint-Louis, un collège pour garçons dirigé par les Frères des Écoles chrétiennes, situé rue Sherbrooke ouest, où il a apprécié un cours sur Shakespeare, en particulier l'étude approfondie d'*Hamlet*. Il a aussi étudié Racine[5]. Mais les mathématiques et la physique enseignées au collège le rebutaient quelque peu. Il obtenait d'excellentes notes, notamment en français, et fut premier de classe durant plusieurs années scolaires[6]. Marchand participait alors à plusieurs activités parascolaires. Il faisait partie du corps de cadets du collège, qui exigeait discipline et obéissance de la part de ses membres[7]. Son père avait un chalet à Sainte-Adèle, dans les Laurentides; c'est là

---

pour le *Guide du peuple* et qu'il aurait également participé, avec Édouard-Honoré Tellier, à la fondation de *L'Éclair* à Trois-Rivières, un journal libéral. (*Ibid.*, tome 4 (1896-1910), p. 18.)

[5]Dans une lettre adressée à Olivier Marchand, Gaston Miron, qui avait lu les notes prises par Marchand lors de ses cours de littérature, écrit : «Avec le recul du temps, je me rends compte, d'après la liste des auteurs que le Mont-Saint-Louis pour l'époque était à l'avant-garde pour l'enseignement de la littérature [...]» (Archives personnelles d'Olivier Marchand.)

[6]Durant quatre années consécutives (de 1941 à 1945), Olivier Marchand est membre de la «section d'honneur du Mont-Saint-Louis», c'est-à-dire qu'il est l'un de ceux qui «[...] ont conservé 80% des points et se sont distingués par leur conduite et leur esprit social.» (*M. S. L.*, vol. 14, nos 1-2, sept.-oct. 1943, p. 13.) En 1942-1943, Marchand obtient les meilleures notes de sa classe en français et en mathématiques et il est le deuxième en anglais et en matières secondes. En 1943-1944, il est également le premier de sa classe en français.

[7]«La formation militaire que donne le corps de cadets est une éducation en même temps qu'une sauvegarde contre l'apathie. Elle développe le caractère, stimule la volonté en inculquant le respect de l'autorité. Ces qualités fortifient et développent en nous le sens de l'honneur et du devoir qui font une grande nation.» (Jean-Raymond Denault, «Cinquante années de Milice au Mont-Saint-Louis», dans *M. S. L.*, vol. 12, no 9, mai 1942, p. 326.)

qu'Olivier Marchand avait appris à faire du ski, un sport qu'il a aussi pratiqué avec les étudiants du Mont-Saint-Louis. En janvier 1944, il met sur pied, avec d'autres confrères fervents de musique classique, l'Académie musicale, qui «[...] se propose de faire apprécier la vraie musique, la musique classique, splendide, délicieuse[8].» La même année, il participe à la fondation de la «*English literary society*[9]», dont le but est d'améliorer la connaissance de l'anglais chez ses membres, notamment par l'étude des oeuvres classiques de la littérature anglaise. Marchand est alors élu vice-président de ce cercle d'étude pour sa classe.

Adolescent, Olivier Marchand tenait un journal personnel, en plus d'écrire des poèmes, qui étaient pour lui une façon naturelle de s'exprimer. Il écrivait également dans la revue *M. S. L.* (Mont-Saint-Louis), l'organe bilingue des élèves de l'institution. C'est sans doute dans cette revue que sont publiés pour la première fois quelques-uns de ses poèmes, des sonnets de circonstances tout empreints du style poétique classique enseigné dans les collèges de l'époque, comme en témoignent ces vers écrits à l'occasion de l'anniversaire de la mort du Frère Marie-Victorin : «Ainsi que le penseur du grand sculpteur Rodin,/ Le Frère méditait cette plante inconnue./ La science point pourvoit. Le bûcheron

---

[8]Jean Poitras, «Académie musicale M. S. L.», dans *M. S. L.*, vol. 14, no 5, janvier 1944, p. 169.) «Chaque réunion met à l'affiche un conférencier qui nous entretient de la vie et des oeuvres d'un musicien célèbre, le tout agrémenté de l'audition de disques appropriés.» (*Ibid.*)

[9]«*Besides improving our mother-tongue, we all strive to get a better command of Shakespeare's language. The time has come for us to be a bilingual people in a bilingual country.* [...] *For that reason is a daily period devoted to the study of English, that is to say, composition, grammar, English classics all carried through the medium of English conversation only.*» (J. Martineau, «*Fourth scientific classes*», dans *M. S. L.*, vol. 14, no 7, mars 1944, p. 253.)

d'airain/ Dénoua le mystère. "Oh! pâquerette vue!"[...][10]» Marchand y publie également plusieurs textes traitant des tableaux peints par des étudiants et des professeurs du collège[11], ainsi qu'un texte très admiratif sur la poésie de Rimbaud : «Un siècle n'est pas encore passé depuis la naissance d'Arthur Rimbaud (1854), et il faut déjà le supplier de vouloir bien permettre à l'humanité de courir à sa suite, pour lui détacher son message transcendant[12].» En 1944, il fait le compte rendu d'une retraite à l'occasion de la rentrée scolaire[13], puis celui d'un voyage à Saint-Hyacinthe à la Maison Casavant Frères[14].

En 1946, il devient le responsable de la section religieuse de la revue. Il signe alors plusieurs textes édifiants qui abordent des questions religieuses qui peuvent préoccuper les lecteurs. Marchand voit dans sa «[...] chronique un moyen de se rapprocher de Dieu[15].» Ses articles, au style très imagé, sont empreints de poésie : «Et les sueurs qui aveuglent, et la bouche qui s'empâte, et le coeur qui tambourine, et l'âme qui s'évade, et Dieu!...On veut voir, on veut crier, on veut aimer, on veut croire : et c'est le silence qui nous enchaîne[16].» Les poèmes de

---

[10]«Lambris immaculé», dans *M. S. L.*, vol. 15, nos 9-10, mai-juin 1945, p 332. Marchand publie également «Le grand carillon de Noël» (vol. 17, no 4, décembre 1946, p. 144), ainsi que «Le Futur est le passé» (vol. 17, no 8, avril 1947, p. 360), à l'occasion de la fin de ses études.

[11]En 1941-1942, Marchand écrit deux critiques très positives des tableaux exposés au Mont-Saint-Louis. (*M. S. L.*, vol. 12, no 3, novembre 1941, p. 71, et vol. 12, no 5, janvier 1942, p. 152.) En 1945, il signe une critique de la peinture du Frère Gédéon («Un des nôtres folkloriste-peintre», dans *M. S. L.*, vol. 16, nos 1-2, sept.-oct. 1945, p. 14), son professeur de dessin. En 1946 et en 1947, il publie deux textes sur l'art en général : «La nature, grande dispensatrice» (vol. 16, nos 7-8, mars-avril 1946, p. 261-262.) et «Participation valsante» (vol. 17, nos 9-10, mai-juin 1947.)

[12]Olivier Marchand, «Rimbaud, l'inassouvi», dans *M. S. L.*, vol. 17, no 4, décembre 1946, p. 138.

[13]«Reconstruction», dans *M. S. L.*, vol. 15, nos 1-2, sept.-oct. 1944, p. 6-7.

[14]«Vers la cité de l'orgue», dans *M. S. L.*, vol. 15, no 3, nov. 1944, p. 62-63.

[15]Olivier Marchand, «Chronique religieuse. Lettre d'un rescapé», dans *M. S. L.*, vol. 17, nos 9-10, mai-juin 1947, p. 405.

[16]*Ibid.* Voici un aperçu des autres textes religieux signés par Marchand : «Où est la Thébaïde de tes jours?», qui paraît dans le numéro de janvier 1946 (vol. 16, no 5, p. 175-176), fait l'éloge de la méditation comme moyen pour le collégien de trouver sa voie; «Au Très Cher Frère Bérard des F. E. C. [Frères des Écoles chrétiennes]» (vol. 17, nos 1-2, sept.-oct. 1946, p. 7-8) et «Paroles d'outre-tombe» (vol. 17, no 6, février 1947, p. 262-263) rendent un hommage posthume à des membres du

Marchand semblaient être appréciés par ses confrères, comme le montre ce témoignage d'un ami paru dans la revue : «J'ai eu le bonheur de lire ses premières esquisses littéraires. Ce sont de purs chefs-d'oeuvre. Déjà, on sent la touche d'un maître[17].» Le père d'Olivier appréciait aussi la poésie de son fils. Il était assez ouvert à la poésie, plus que son épouse, Marguerite Brunelle, qui elle lisait très peu. Il aimait beaucoup Victor Hugo, entre autres *La Légende des siècles*. Quand le jeune Marchand jetait des choses qu'il avait écrites, son père, à son insu, les ramassait. Il lui disait parfois : «Tu as dû copier ça de quelque part![18]»

En décembre 1946, Olivier Marchand participe, à titre de représentant du conseil de *M. S. L.*, à une journée d'études de la Corporation des Escholiers griffonneurs tenue au Mont-Saint-Louis. Dirigée par Gérard Pelletier, cette Corporation était un des services de la J. E. C. qui cherchait à encourager les efforts des équipes à la tête des journaux étudiants[19]. La J. E. C. était implantée au Mont-Saint-Louis, comme dans la plupart des collèges de la province, et sa centrale était alors située tout près, rue Sherbrooke. Tous les directeurs et rédacteurs en chef de journaux de collèges sont alors invités à discuter des problèmes qu'ils rencontrent dans leurs fonctions. En 1947, Olivier

---

clergé. «Alerte! Un homme au Ciel!» (vol. 17, no 3, nov. 1946, p. 20-23) et «Le Don de Dieu» (vol. 17, no 8, avril 1947, p. 353-354) insistent sur l'importance de suivre les principes religieux tout au long de sa vie. «La Flamme et l'oeuf» (vol. 17, no 7, mars 1947, p. 313) parle de la gloire de la résurrection.

[17]A. L., «Olivier Marchand. Responsable : chronique religieuse», dans *M. S. L.*, vol. 17, no 3, nov. 1946, p. 114.

[18]Entrevue avec Olivier Marchand, le 5 mars 1997.

[19]«Cette Corporation n'a d'autre but que d'aider les diverses feuilles étudiantes soit dans leur approvisionnement de papier, de vignettes, etc., à meilleur prix, soit dans l'échange des revues entre collèges, soit dans la critique bienveillante faite par des experts en la matière, des revues qui le demanderont afin de recevoir privément des directives opportunes.» (Guy Thérien, «La Corporation des Escholiers griffonneurs», dans *M. S. L.*, vol. 14, no 4, déc. 1943, p. 92.) Fondée en 1944, la Corporation deviendra plus tard la P. E. N. (Presse Étudiante Nationale).

Marchand, qui a alors 19 ans, quitte le collège, sans avoir obtenu son diplôme. Il a échoué à certains examens à la fin de son cours. Il choisit alors de collaborer au journal de la J. E. C., *François*, ce qui lui donne un petit salaire. Il est membre de l'équipe de rédaction de ce périodique en compagnie de Lise Lavallée et de Réginald Boisvert, le même qui collaborera plus tard à *Cité Libre*.

Fondé en 1943 par Alec (Leduc) Pelletier et Pauline Lamy et édité par la maison Fides[20], *François* est destiné aux jeunes étudiants des écoles primaires et secondaires. On avait donné au journal son nom

> en l'honneur de François d'Assise, le patron de tous les jeunes du monde. En l'honneur de François 1er dont le règne apporta la découverte de notre beau pays, le Canada. En l'honneur de François Hertel, le jeune héros des Trois-Rivières, aux premiers temps de la colonie. En l'honneur de tous les grands François, qu'on appelle aujourd'hui Français[21].

François était abondamment illustré (entre autres, par Jeanne Courtemanche, de l'O. B. T.); les textes étaient rarement signés. Sa devise était «...en chantant, va son chemin tout droit.» Félix Leclerc, écrivain connu des jeunes, était, en 1947, le gouverneur de l'association

---

[20] *François* a pris la relève du journal *Vie étudiante*. Cette dernière publication était «[l']organe officiel» de la J.E.C., qui avait «été lancé par le Père Émile Legault au Collège Saint-Laurent» en 1935. *Vie étudiante*, qui a d'abord porté le nom de *J.E.C.: Journal jéciste mensuel*, s'adressait aux «étudiants des classes supérieures». Il a été dirigé entre autres, par Roger Varin en 1936 et, en 1938, par Gérard Pelletier. En 1938, on y trouvait quelques pages «à l'intention des étudiants plus jeunes. Celles-ci seront maintenues jusqu'à la création de *François*[...]» (André Beaulieu, Jean Hamelin *et al.*, *La Presse québécoise. Des origines à nos jours*, tome 7 (1935-1944), Sainte-Foy, Les Presses de l'Université Laval, 1985, p. 13.) Ambroise Lafortune fut l'un des collaborateurs, ainsi que Gilles Marcotte, Fernand Dumont, Jacques Hébert, Françoise Gaudet-Smet, Suzanne Cloutier, Réginald Boisvert et Pierre Juneau.

[21] *François*, no 17, Québec, 1er octobre 1947, p. 1.

des Amis de *François*, qui organisait des concours[22] et décernait des prix. L'équipe de rédaction du journal présentait des chroniques, des entrevues et des feuilletons qui défendaient des valeurs chrétiennes: «[...] il [*François*] voulait unir tous les étudiants du pays, les unir entre eux pour qu'ils s'aiment, les unir au Seigneur en faire des chrétiens et des étudiants de première force. Car FRANÇOIS est convaincu que les étudiants seront plus tard ce qu'ils sont aujourd'hui[23].» On voulait contrecarrer l'influence des publications de bandes dessinées populaires en faisant la promotion des valeurs jécistes : «Sous forme de contes et d'allégories, il [*François*] fait pénétrer dans les âmes la mystique de la J. E. C. Il a l'ambition de remplacer ainsi les journaux illustrés et les "comics"[24].» Olivier Marchand rédigeait des textes pour ce journal, mais il ne participait pas aux autres activités de la J. E. C., dont les longues discussions l'intéressaient assez peu. En 1947, il décide de s'inscrire à la Faculté des sciences sociales de l'Université de Montréal, afin d'étudier en journalisme[25]. Toujours, il continuait d'écrire des poèmes.

Gaston Miron : le «rapaillé» arrive en ville

Gaston Miron est né lui aussi en 1928, le 8 janvier, à Sainte-Agathe-des-Monts, un village des Laurentides. Il était l'aîné de cinq

---

[22]Félix Leclerc a d'ailleurs écrit une chanson en l'honneur de *François*, qui paraît dans le journal le 15 septembre 1948, p. 3 : «François, François, / C'est le brave écolier de mon pays, / Qui connaît l'écriture et la nature,/ Qui fil'tout droit son chemin./ François, François/ Dont les chansons réveillent le matin,/ Qui donc fera le monde aller demain?/ Le citoyen/ François» (refrain de «La Chanson de François».)

[23]*François*, no 17, *op. cit.*

[24]*Six ans après...Réalisations de l'Action catholique du diocèse de Montréal*, *op. cit.*, p. 78.

[25]La Faculté des sciences sociales, économiques et politiques définissait ainsi sa clientèle intéressée par le journalisme : «Elle offre son enseignement [...] à ceux qui choisissent la carrière du journalisme ou qui veulent répandre, par une collaboration régulière aux journaux et aux revues, les idées qu'ils ont acquises par une recherche attentive des vérités essentielles et par la connaissance des actualités canadiennes.» (*Annuaire général de l'Université de Montréal, 1947-48*, p. 140.)

enfants et le seul garçon. Son père, Charles-Auguste Miron, était menuisier-charpentier; avant de se marier, il avait travaillé sur les chantiers. Son entreprise de fabrication de portes, de fenêtres et de meubles était prospère et il employait une vingtaine de personnes durant l'été[26]. Le jeune Miron allait souvent voir travailler son père dans son atelier; ce dernier le laissait manier les outils. Lui qui ne savait pas lire des plans et devait faire venir quelqu'un à son atelier pour le faire, souhaitait que son fils fasse ses études à l'École polytechnique et prenne éventuellement la relève. Sa mère, Jeanne Michaudville dit Raymond, s'occupait de la famille. Son grand-père maternel, Maxime Michaudville, était analphabète[27]. Il possédait une terre à Saint-Agricole [aujourd'hui Val des lacs], dans le canton de l'Archambault, près de Sainte-Agathe, et accueillait son petit-fils lors de ses vacances d'été dans les années 30. Le jeune Miron visitait également ses oncles du Lac à l'Orignal, des trappeurs et des chasseurs qui l'emmenaient avec eux lorsqu'ils faisaient du braconnage et de la pêche dans la région, ce qui l'a fortement impressionné : «J'ai vécu une vie d'homme des bois et dans toute ma poésie par la suite, j'aurai une imagerie de forêt, une imagerie animalière[28].» Son enfance fut «[...] heureuse, dans une nature merveilleuse[29].»

---

[26]Entrevue avec Denise Miron (Lévis), l'aînée des soeurs de Gaston Miron, 13 décembre 2000. La plupart des informations sur l'enfance de Miron proviennent de cette entrevue.

[27]Le jeune Miron racontait à son sujet une anecdote qui l'avait profondément bouleversé : «"J'avais une dizaine d'années et, assis sur la galerie de la maison de ferme de mon grand-père, je lisais je ne me souviens plus quel livre. Mon grand-père, illettré, s'est approché et il m'a dit : "T'es donc chanceux de savoir lire...Je donnerais ma vie pour pouvoir lire..."Cet instant a été un des grands saisissements de ma vie.» (Gaston Miron, cité par Louis-Guy Lemieux, dans «Miron : l'homme qui a vu l'homme qui a vu...la poésie», dans *Le Soleil*, 24 février 1979, p. D4.)

[28]Gaston Miron, 1ère entrevue avec Michel Roy, émission de Radio-Canada du 17 juin 1964, série «Témoignages d'écrivains», réalisateur : Fernand Ouellette, 28 minutes.

[29]*Ibid.*

Miron fait ses études chez les Frères du Sacré-Coeur, d'abord au Collège de Sainte-Agathe-des-Monts, où il complète son cours primaire. Il pratique alors des sports comme le hockey et fait partie des Croisés, qui participent à des activités essentiellement religieuses, et sert la messe le dimanche. Durant la saison estivale, la population du village triplait alors que les touristes, en majorité anglophones, arrivaient à Sainte-Agathe, ce qui pouvait causer quelques frictions. Un jour, à la fin des années trente, le curé Jean-Baptiste Bazinet avait déploré en chaire le fait que plusieurs Canadiens-français avaient vendu à des anglophones leurs terres situées autour du lac des Sables, perdant ainsi, selon lui, leur pays. Miron et quelques copains, «sous le coup de la harangue du curé[30]», étaient alors allés sur la plage du lac armés de branches pour fouetter les touristes qui s'y trouvaient. Les jeunes furent arrêtés et emmenés au poste de police. Miron dira plus tard, non sans une pointe d'ironie, que ce fut sa «première arrestation pour cause de nationalisme[31].»

Le père de Miron était membre des Chevaliers de Colomb et aimait lire *La Presse* à tous les jours. Sa mère, qui lisait beaucoup de revues, découpait «des petites poésies[32]» et conservait par écrit «[...] des choses qu'elle avait entendu [...] à la radio ou qu'elle avait lues puis qu'elle aimait[33].» La bibliothèque familiale ne comptait que deux livres, *Geneviève de Brabant* du Chanoine Shmid et *L'Enfant perdu et retrouvé ou Pierre Cholet* de l'abbé Jean-Baptiste Proulx, que la mère de Miron

---

[30]Gaston Miron, entrevue avec Pierre Paquette, émission de Radio-Canada du 30 juin 1976, série «Pierre Paquette», réalisateur : André Hamelin, 55 minutes.
[31]*Ibid.*
[32]Entrevue avec Denise Miron (Lévis), 13 décembre 2000.
[33]*Ibid.* Comme le montrent ses archives personnelles, Gaston Miron aura la même habitude que sa mère; il conservera par écrit des propos qui lui auront plu lors de conversations, ainsi que des passages de livres qu'il aura lus ou des extraits de conférences auxquelles il aura assisté.

«lisait et relisait les soirs d'hiver[34]» à ses enfants. À la suite du décès de son père en mars 1940, sa famille éprouve des difficultés financières; sa mère doit vendre la maison et l'entreprise paternelle et elle fait des ménages et des lavages pour faire vivre les siens. Les Frères du Sacré-Coeur offrent alors à Mme Miron de s'occuper de l'instruction de son fils. C'est ainsi qu'à partir d'avril 1941, le jeune Miron entre au juvénat du collège de Granby. Il passe au noviciat le 24 juin 1943. Un an plus tard, il prononce ses voeux temporaires et entre au scolasticat. Miron suit alors les cours du brevet d'enseignement complémentaire II, en vue de devenir Frère enseignant. Il demeure à Granby jusqu'en 1946; sa famille ne le visite qu'une seule fois.

C'est pendant ces études chez les Frères du Sacré-Coeur que le jeune Miron découvre la littérature dite, à l'époque, canadienne-française. Deux professeurs en particulier, celui de 8e année et l'autre de 10e année, lui transmettent le goût de la littérature. À cette époque, il lit Alfred Desrochers, qu'il a plus tard décrit comme l'idole de son adolescence[35], Pamphile Lemay, ainsi que «[...] Crémazie, Fréchette, Chapman, Rivard et le Frère Marie-Victorin et il est frappé par leur sens de l'héritage français[36].» C'est à Granby, loin de son village natal, que Miron commence à écrire ses premiers poèmes — il fut d'ailleurs puni pour avoir écrit un poème pendant la période d'étude[37] — et à découvrir

---

[34]Marie-Andrée Beaudet, «La bibliothèque de Gaston Miron. Circonstances et bilan d'un inventaire», dans dans *Gaston Miron. Un poète dans la cité*, numéro spécial de la revue *Études françaises*, vol. 35, nos 2-3, 1999, p. 179.

[35]Miron a rencontré Desrochers en 1954 et il est devenu un ami.

[36]Cécile Cloutier, «Gaston Miron : pivot de la poésie québécoise», dans *The Canadian Modern Language Review*, vol. 32, no 1, oct. 1975, p. 6. Cécile Cloutier fait dans cet article le compte rendu d'une rencontre avec Miron qui a eu lieu en avril 1973.

[37]Miron se rappelle que sa punition fut de lire un traité de versification classique et d'en réciter des passages par coeur. (Entrevue avec Pierre Paquette, émission de Radio-Canada du 30 juin 1976, série «Pierre Paquette», réalisateur : André Hamelin, 55 minutes.)

la «tradition poétique québécoise[38].» Miron aurait fait paraître quelques poèmes dans le journal étudiant du collège, *La Voix*[39]. Il est alors considéré comme un «étudiant modèle» et talentueux, un «garçon mince aux yeux brillants, un peu sombres, mais toujours attentifs[40].»

Mme Miron se remarie en 1943 avec Gilbert Forget. De cette union, naîtra un fils, Robert. La famille déménage à Saint-Jérôme en 1944. Miron rejoint les siens en 1946, après ses études à Granby. Il tente alors d'obtenir une chronique dans un journal local, mais sans succès. Il finit par travailler «quelques mois comme apprenti-plombier chez un oncle. [Il] découvre alors les réalités de la condition ouvrière[41].» À partir du mois d'août de la même année, Miron travaille à titre d'instituteur à l'école Ernest, située à Ville Jacques-Cartier, en banlieue de la métropole. Il enseigne à des garçons de 6e année. Il entretient alors une correspondance avec des confrères et des professeurs du collège de Granby, à qui il fait parvenir, de temps à autre, certains de ses poèmes et qui lui donnent en retour conseils et suggestions, comme le montre cette lettre du Frère Laurent :

> [...] J'apprécie par-dessus tout, chez vous, le "talent" religieux, et puis, votre talent littéraire. À ce propos, je remarque comme vous vous cultivez à tout point de vue :

---

[38]Marie-Andrée Beaudet, «Chronologie», dans Gaston Miron, *L'Homme rapaillé*, Paris, Gallimard, (coll. «Poésie»)1999/Montréal, Typo, 1998, p. 182.

[39]«Je viens encore vous demander l'aumône de votre esprit, de vos talents littéraires, de votre coeur bien chaud. À la Saint-Cyprien, un scolastique nous a récité avec beaucoup de grâce un morceau littéraire de Ménestrel qui m'a enchanté. Je veux parler de "Ronde à la joie." Je viens donc vous demander la permission de le mettre dans la Voix de Noël.» (Frère Alban, lettre à Gaston Miron du 16 décembre 1946. Archives personnelles de Gaston Miron.) Un autre confrère, le Frère Luc, lui écrit pour lui parler du même événement : «Vous toujours "véreux"; je vous félicite. À la fête du Frère Directeur, votre morceau a été déclamé. Nous avons ri, mais c'était beau.» (Frère Luc, lettre à Gaston Miron du 27 décembre 1946, *ibid.*)

[40]«Gaston Miron. Les outils du poète», film réalisé par André Gladu, 16mm, couleur, les productions du lundi matin, 1994, 52 minutes.

[41]*Ibid.*

> physique, intellectuel, social, littéraire, humain, religieux, moral, surnaturel proprement dit. [...] Aimez Dieu, et faites de la poésie. Mais ne faites pas un dieu de la poésie[42].

À l'automne de 1947, Miron, alors âgé de dix-neuf ans, renonce définitivement, après mûre réflexion[43], à consacrer sa vie à la religion et il part s'installer à Montréal. Il est très démuni financièrement. Il dit vouloir vivre «[...] une vie honnête, sans fautes, mais d'action catholique, conforme à mon talent et ma tendance[44].» Il souhaite devenir «journaliste (après [une] longue préparation) et écrivain si possible (malgré les obstacles.)[45]» Cette arrivée dans la grande métropole fut pour Miron un choc culturel; Montréal, à l'époque, dit-il, était «la plus grande ville anglaise de langue française. Tout était en anglais[46].» Un de ses oncles, Henri Miron, avait accepté de l'héberger chez lui, rue Duluth. Le soir, Miron suivait des cours à la Faculté des sciences sociales, économiques et politiques à l'Université de Montréal[47]. Un cousin, Guy Trempe, lui avait prêté les fonds nécessaires pour son inscription.

---

[42]Frère Laurent, lettre à Gaston Miron datée du 26 mars 1947, tirée des archives personnelles de Gaston Miron. L'auteur souligne. Le Frère Laurent, un des professeurs de Miron, croyait que ce dernier s'intéressait trop à la poésie. Miron avait dit à son professeur qu'il lisait Verlaine, ce que le Frère Laurent déplorait, car selon lui, ce poète était un être «maladif.» (*Ibid.*)

[43]On trouve dans les archives personnelles de Gaston Miron un document intitulé «Vocation- critique impartiale devant le Seigneur», dans lequel il pèse le pour et le contre avant de prendre sa décision.

[44]On trouve ces propos de Miron dans le document «Vocation- critique impartiale devant le Seigneur.» (*ibid.*)

[45]*Ibid.*

[46]«Gaston Miron. Les outils du poète», film réalisé par André Gladu, 16mm, couleur, les productions du lundi matin, 1994, 52 minutes.

[47]Les dossiers scolaires de l'Université de Montréal montrent que Gaston Miron a été inscrit dans ce programme de 1947 à 1950, ce que confirme un curriculum vitae conservé au Centre d'études québécoises de cette même université, dans lequel Miron dit avoir fait, de 1947 à 1950, sa «scolarité complète en Sciences sociales.»

Mathilde Ganzini : des horizons européens

Mathilde Ganzini est née à Montréal le 27 mars 1931. Sa famille est d'origine européenne : sa mère, Irène Andréino, vient de Suisse, d'un milieu petit-bourgeois, et son père, Giovanni Ganzini, qui a beaucoup voyagé, vient de la paysannerie du Nord de l'Italie. Le couple Ganzini s'est connu au Québec, et a élu domicile à Montréal, au coin des rues De Lorimier et Beaubien; les grands-parents maternels de Mathilde habitaient avec eux. Giovanni Ganzini était anticlérical, ce qui allait plus tard causer des problèmes avec les responsables de l'école francophone de sa fille. Les voisins croyaient, à tort, que les Ganzini étaient des gens «immoraux». Le père de Mathilde n'allait pas à la messe; il n'aimait ni Napoléon ni Mussolini. Il lisait le *Star*; il parlait l'italien, l'anglais et le français, que son épouse lui avait enseigné. Il était poseur de céramique; c'est lui qui, à sa grande honte, avait posé, pour gagner sa croûte, les carreaux du faisceau fasciste à la *Casa Italia*, rue Jean-Talon. Il avait assisté à quelques réunions des «chemises noires» d'Adrien Arcand, mais leurs discours le choquaient et il les trouvait ridicules. Le grand-père maternel habitait avec eux.

Mathilde Ganzini a été, tout comme sa soeur aînée Agnès, sensibilisée à l'écriture dès son enfance. Elle a d'ailleurs appris à lire et à écrire avant d'aller à l'école. Sa mère et son grand-père maternel écrivaient à l'occasion des poèmes. Une des tantes de Mathilde, Angéline Andréino, avait été gouvernante pendant dix ans dans une famille noble en Italie; elle a traduit, de l'italien au français, des documents pour la biographie d'Emma Lajeunesse (la cantatrice Emma Albani), écrite par une amie de la mère de Mathilde, Hélène

Charbonneau[48]. Angéline, qui était célibataire et qui habitait avec les Ganzini, écrivait des contes pour ses nièces, ainsi que des histoires pour leur théâtre de marionnettes. Les deux soeurs Ganzini montaient des spectacles pour les enfants du voisinage. Tante «Line» leur prêtait également des livres, et leur donnait des cours de français et d'italien. Chaque année, les deux jeunes filles devaient apprendre des récitations dans les deux langues.

Une autre tante nommée Ellen, qui habitait Rivière-du-Loup durant la guerre, avait incité ses nièces à créer un journal hebdomadaire qui racontait, à l'aide de personnages calqués sur les animaux domestiques de la famille, la vie quotidienne des Ganzini. Par ce biais, la famille gardait le contact et les deux jeunes filles s'habituaient à écrire. Écrire ce journal familial était pour elles un véritable exercice de langue, car les fautes n'étaient pas tolérées. En plus de ce journal familial, tous les Ganzini entretenaient une correspondance avec la parenté demeurée en Europe; c'était pour eux très important. À l'époque, les deux soeurs lisaient *La Revue de la pensée française*, qu'elles achetaient à la libraire Tranquille, rue Sainte-Catherine; cette revue leur a fait découvrir des écrivains comme Claudel, Mauriac et Saint-Exupéry. Lorsque Mathilde a eu quinze ans, elle réussit à se procurer *Le Grand Meaulnes*, dont la lecture la bouleverse. Adolescente, elle a aussi pu lire *Madame Bovary*.

---

[48]Voir Hélène Charbonneau, *L'Albani : sa carrière artistique et triomphale*, Montréal, [1938], 171 p. Hélène Charbonneau (1894-1964), aussi connue sous le pseudonyme de Marthe des Serres, est une poète et une romancière de Montréal qui a donné des récitals de chant avant de publier des poèmes. En 1924, elle publie *Opales*, qui aurait eu trois rééditions au Québec avant de paraître à Paris en 1928. En 1926, son unique roman, *Châteaux de cartes*, est édité chez Ducharme à Montréal. En 1929, elle obtient les palmes académiques du gouvernement français. Au début de la Crise, elle signe des chroniques sur le théâtre et les concerts pour *Le Canada*, et collabore également à d'autres périodiques en tant que critique d'art. («Charbonneau, Hélène», dans Réginald Hamel, John Hare et Paul Wyczynski, *Dictionnaire des auteurs de langue française en Amérique du Nord*, [Montréal], Fides, 1989, p. 275-276.)

Un oncle de Mathilde était éclairagiste pour une grande chaîne cinématographique américaine; il avait droit à des laissez-passer pour les cinémas montréalais de l'entreprise, comme le Rialto et le Plazza. C'était une tradition chez les Ganzini de fréquenter les salles de cinéma, qui présentaient des films francophones du lundi au mercredi; la famille se partageait les billets. Seul le père était peu intéressé par le cinéma français. Le mardi après-midi, les grands-parents allaient voir les films à l'affiche; ils en faisaient ensuite la critique pour le reste de la famille. La tante «Line» y allait le mardi soir. Le mercredi soir, c'était au tour de la mère de Mathilde; sa soeur Angéline gardait alors les enfants, qui s'en réjouissaient puisqu'ils avaient alors droit à une des histoires pleines de rebondissements racontées par leur tante.

Mathilde Ganzini rêvait d'aller en France pour travailler dans les ateliers des grands couturiers. Elle a suivi un cours de haute couture à l'École des arts et métiers, puis elle s'est ensuite trouvé un emploi dans ce domaine. Mais au bout de trois mois, elle s'est rendu compte que faire des vêtements pour une clientèle aisée l'intéressait assez peu. Un de ses professeurs de l'École, Roger Régor[49], qui avait plusieurs contrats, lui a alors proposé de collaborer avec lui à la confection de robes pour un grand mariage juif, une expérience pendant laquelle Mathilde Ganzini a beaucoup appris.

---

[49]Roger Régor, de son vrai nom Roger Larose, n'aimait pas son nom de famille. Il avait décidé d'inverser les lettres de son prénom pour en faire son nouveau nom. (Entrevue du 28 février 2001 avec Mathilde Ganzini.)

Jean-Claude Rinfret : décorateur

Jean-Claude Rinfret, né le 3 septembre 1929, vient de Shawinigan, où il a fait ses études. Son père, Antonio, était employé dans une banque. La famille Rinfret comptait trois enfants, deux garçons et une fille. Jean-Claude Rinfret avait du talent pour le dessin; alors qu'il était en douzième année, il eut un professeur qui aimait beaucoup ce qu'il faisait. Le jeune Rinfret rêvait alors de devenir décorateur pour des théâtres où on présentait des spectacles de ballet, qu'il appréciait particulièrement. Il a donc décidé d'aller aux Beaux-Arts, rue Saint-Urbain à Montréal, pour apprendre à mieux dessiner; son professeur de dessin de Shawinigan lui avait écrit une lettre de recommandation.

Sa mère, Florida, très catholique, craignait un peu la métropole, une «grande ville de perdition[50].» Mme Rinfret voulut se rassurer en amenant son fils consulter l'abbé Deschamps de la paroisse Saint-Bernard de Shawinigan, qui, par chance pour Jean-Claude, faisait lui aussi de la peinture; il avait décoré une partie de l'église. Il a béni le projet et a dit à Mme Rinfret qu'il fallait laisser partir son fils. Son père, mieux disposé, l'a même aidé à payer ses études, complétant le pécule de Rinfret, qui avait pu mettre de l'argent de côté en travaillant dans une usine. Il est arrivé à Montréal en 1948, en compagnie d'un copain de Shawinigan, Paul-Antoine Couture[51], afin de suivre en sa compagnie les cours de l'École des Beaux-Arts, alors dirigée par Roland-Hérard Charlebois[52].

---

[50] Entrevue avec Jean-Claude Rinfret, le 15 octobre 1997.

[51] Plus tard, alors qu'il sera à l'emploi de Radio-Canada, Jean-Claude Rinfret a offert à cet ami un poste au service des Arts graphiques.

[52] Roland-Hérard Charlebois fut le directeur de l'École de 1946 à 1956; il était le successeur de Charles Maillard, qui avait dirigé l'institution de 1926 à 1945.

L'École se vantait d'offrir un enseignement «dispensé par des professeurs de culture française qui portent en eux un goût latin pour les beaux-arts[53]»; les élèves devaient d'abord réussir les cours de l'année préparatoire avant d'être officiellement admis au cours régulier. Ils choisissaient ensuite la spécialité vers laquelle ils voulaient s'orienter. Rinfret a choisi l'art publicitaire; il eut comme professeurs Pellan, Cosgrove, Jacques de Tonnancour et Maurice Raymond[54]. Pendant ses études, Rinfret habitait une maison de chambres de trois étages de la rue Saint-Hubert que des étudiants de Shawinigan lui avait recommandée. Rinfret participait à toutes les activités de l'École des Beaux-Arts où il faisait preuve de plusieurs talents[55].

Un «cowboy» : Gilles Carle

Les parents de Gilles Carle viennent d'un milieu rural, plus précisément de la région de la Vallée-de-la-Gatineau, en Outaouais. Son arrière-grand-mère du côté paternel était irlandaise, alors que celle du côté maternel était indienne et avait «dû adopter un nom français[56]» afin

---

[53]*Prospectus de l'École des Beaux-Arts de Montréal*, [1949-50.], p. 7. Fonds d'archives de l'École des Beaux-Arts, conservé à la Bibliothèque des Arts de l'Université du Québec à Montréal.

[54]Maurice Raymond enseignait la composition décorative.

[55]Rinfret s'est mérité plusieurs prix de fin d'année pendant ses cinq années d'études. À tous les deux ans, l'École invitait les journalistes et le grand public à une exposition des oeuvres des élèves; on publiait un catalogue des meilleurs travaux l'année où il n'y avait pas d'exposition. À chaque année, les professeurs, réunis en différents jurys, accordaient des prix et des mentions aux élèves qui le méritaient. Pour l'année scolaire 1950-51, Rinfret a obtenu un des neuf prix d'honneur des professeurs, ainsi que plusieurs prix accordés à sa cohorte : le 2e prix en décoration, le 2e prix en technique graphique, un des trois premiers prix en esthétique, ainsi qu'une des quatre mentions en histoire de l'art. En 1951-1952, alors que l'École accueillait 800 élèves, Rinfret s'est mérité un des dix prix du directeur, un des deux premiers prix en dessin pour les élèves de troisième année, ainsi qu'un des trois premiers prix en gravure. Lorsqu'il a terminé ses études en 1953, Rinfret a obtenu un des trois prix du ministre (à l'époque l'Honorable Omer Côté) et un des trois premiers prix en dessin. (Fonds d'archives de l'École des Beaux-Arts, Université du Québec à Montréal.)

[56]Gilles Carle, *La Nature d'un cinéaste*, Montréal, Liber, 1999, p. 37. Pour cette partie sur Gilles Carle, les références à cet ouvrage seront données dans le texte, entre parenthèses, immédiatement après chaque citation. Plusieurs informations sur Carle sont aussi tirées du film de

de pouvoir se marier. Gilles Carle est né le 31 juillet 1929[57], dans la petite ville de Maniwaki, où dominait une industrie de pâte à papier, la «Canadian International Paper (23).» Le père de Carle, Georges, était un «antiduplessiste à mort (36)» qui regrettait d'avoir voté une fois pour le Chef; il était un catholique plutôt particulier qui n'allait pas à la messe s'il n'aimait pas le curé[58]. Il possédait alors une entreprise qui regroupait une laiterie, une fromagerie et une beurrerie, toutes durement touchées par la Crise. Après leur faillite, elles furent «réduites en cendres au milieu de la nuit (23)» par une main criminelle. Criblé de dettes, Georges Carle partit seul en Abitibi se chercher du travail[59] et sa femme et ses enfants s'installèrent alors sur une ferme à Northfield, chez un de ses frères.

C'est dans cet endroit que Gilles Carle fait sa première rencontre pour le moins inattendue avec...un acteur d'Hollywood. En effet, Franchot Tone[60], alors marié à Joan Crawford, habitait à l'époque, par un concours de circonstances extraordinaires, à côté de la ferme de son oncle. Il faisait faire aux enfants Carle des randonnées dans sa belle *Packard*, et, parlant français, «il parlait de film, de cinéma, de *pictures*(30)» et expliquait aux jeunes, qui ne comprenaient alors pas

---

l'O. N. F. et des Productions Imavision «Moi, j'me fais mon cinéma» (1999, 75 minutes), une «autobiofilmographie» dont Gilles Carle est le réalisateur et l'auteur du scénario ainsi que du texte.

[57]Un fait cocasse est à noter à ce sujet. Dans une demande d'emploi qu'il complète en 1954 pour un poste de «*graphic designer*» à Radio-Canada, Carle écrit qu'il est né en 1926, probablement dans le but de paraître plus «mature» pour un travail à la Société d'État. Cependant, sur le formulaire, il inscrit à la mention «âge au dernier anniversaire» qu'il avait à l'époque 26 ans, ce qui contredit ce qui précède.

[58]Gilles Carle dit qu'il a été élevé selon «un catholicisme un peu spécial» et dit n'avoir «pas connu toutes ces formes de jansénisme et de puritanisme sauf, peut-être, un peu par ma mère.» (Carol Faucher et Michel Houle, *Gilles Carle*, Conseil québécois pour la diffusion du cinéma (coll. «Cinéastes du Québec; no 2»), 1976, p. 8.)

[59]Georges Carle avait l'habitude de dire : «Quand t'es chômeur et que tu veux plus l'être, mets un chapeau de cowboy. T'es plus chômeur, t'es cowboy!» («Moi, j'me fais mon cinéma», film écrit et réalisé par Gilles Carle, O. N. F. et productions Imavision, 1999, 75 minutes.)

[60]Franchot Tone était «[...] un acteur de cinéma qui était, avant Cary Grant, la plus grande vedette aux États-Unis pour les comédies légères, les comédies amoureuses et les films d'aventure.»(Gilles Carle, *La Nature d'un cinéaste*, *op. cit.*, p. 30.)

grand-chose à ce qu'il racontait, l'art cinématographique. Les enfants Carle sont allés retrouver leur père lorsque ce dernier s'est trouvé un emploi de technicien dans une laiterie de Rouyn. Plusieurs familles éprouvées par la Crise trouvaient ainsi refuge en Abitibi à l'époque[61]. Gilles Carle dit qu'aller vivre dans cette région, «à l'époque, était une sorte de condamnation (24).»

La ville de Rouyn avait alors mauvaise réputation; c'était une ville minière, une ville-frontière où les conditions de vie n'étaient pas toujours faciles. Lorsqu'elle a accueilli son septième enfant, la famille Carle habitait un logement à Rouyn qui ne comportait que quatre pièces. Gilles Carle dit aujourd'hui que même s'il a grandi dans un milieu modeste, «on a eu, nous les garçons, une enfance extraordinaire, divine, une enfance de rêve (30).» Vivre ainsi à proximité les uns des autres a contribué à développer les liens fraternels. L'été, les enfants Carle faisaient des expéditions dans la nature environnante et pratiquaient différents sports. Ils exploraient aussi les puits des mines abandonnées, ce qui était dangereux, mais exaltant. Une autre activité assez audacieuse consistait à accueillir les prostituées «à l'avion pour les accompagner jusqu'au bordel[62].» Ces dernières récompensaient les enfants qui les aidaient à porter leurs valises en leur donnant des tablettes de chocolat, un luxe pour les jeunes de Rouyn.

---

[61]«Pour ceux qui avaient tout perdu à cause de la crise, comme mon père, le clergé du Québec prônait un retour à la terre. L'État, lui, prônait le travail dans les mines. D'une manière ou d'une autre, l'honnête citoyen était piégé.» (Gilles Carle, *ibid.*, p. 24.)

[62]Propos de Gilles Carle recueillis par Jean-Pierre Tadros, «Les "Corps" de Carle», dans *Le Devoir*, 22 septembre 1973, p. 22.

Les enfants Carle entraient aussi en contact avec différentes cultures, car le voisinage était multiethnique. Des Chinois habitaient près d'eux (il y avait un cimetière chinois près de leur maison où les enfants allaient piller l'hiver les offrandes de fruits gelés pour s'en servir comme rondelles de hockey[63]), ainsi qu'un juif orthodoxe, qui donnait cinq sous à Gilles Carle pour qu'il allume son poêle le jour du sabbat; le quartier comprenait aussi des Polonais et des Italiens, dont une famille où le père, lorsqu'il pelletait la neige, béret sur la tête durant une tempête, installait un haut-parleur à sa fenêtre pour écouter des chansons napolitaines[64]. Le milieu familial des Carle était aussi très stimulant. Les parents «avaient une culture bourgeoise[65]» qu'ils transmettaient à leurs enfants. Le père aimait la poésie, en particulier celle de Baudelaire et de Péguy; il en discutait avec sa famille à table, le dimanche. La chose n'était pas rare à Rouyn, puisque d'autres familles voisines des Carle avaient connu avant la Crise un mode de vie plutôt bourgeois avant leur arrivée en Abitibi :

> Cela peut paraître singulier qu'on lise Baudelaire à table dans une famille ouvrière, dans un pays aussi dur que l'Abitibi. Mais on n'était pas les seuls. Il y avait les Villemure, les De La Chevrotière à côté, les Lapointe un peu plus loin...et beaucoup d'autres qui se préoccupaient de culture. Qu'on lise Baudelaire à table ne surprenait personne à Rouyn (37).

---

[63]Plusieurs informations de cette partie nous ont été fournies par Gilles Carle lui-même lors d'une entrevue réalisée le 13 septembre 1997.

[64]Carle dit que cette expérience l'a marqué; il dit n'avoir jamais employé de musique banale pour accompagner la neige dans ses films. (Entrevue avec Gilles Carle, 13 septembre 1997.) En fréquentant ses voisins italiens, Carle a aussi développé un intérêt pour leur langue; il suivit, en 1952-53, des cours d'italien à l'Université Laval, lors de son séjour à Québec.

[65]*Ibid.*

Georges Carle était, selon son fils, un «très bon éducateur[66]», malgré qu'il avait tendance à «disparaître» de temps à autre, sans explications, pendant quelques jours, ce qui inquiétait beaucoup son épouse[67]. Même s'il avait de la parenté irlandaise, il refusait de parler anglais chez lui. La famille lisait aussi plusieurs journaux, dont *Le Devoir* (Georges Carle aimait beaucoup André Laurendeau), *Le Droit* d'Ottawa et *La Frontière* de Rouyn-Noranda, car plusieurs des enfants étaient premiers de classe et les recevaient en récompense: «Ça nous gardait informés (37).» Le roman québécois favori de la famille était *Maria Chapdelaine*, de Louis Hémon, «car il nous représentait[68].» Gilles Carle a fait son cours primaire et commencé ses études secondaires au Collège Saint-Michel de Rouyn. Entre 1935 et 1945, les enfants Carle avaient pu découvrir le théâtre grâce à des troupes itinérantes qui présentaient des mélodrames :

> D'ordinaire, leur répertoire ne comportait qu'une seule nouvelle pièce par saison, un mélodrame à succès qui justifiait à lui seul le voyage. Ce mélodrame se devait de rencontrer le succès, autrement la tournée s'arrêtait net avant d'avoir atteint Rouyn-Noranda, où vivait ma famille. La venue d'une troupe ne passait jamais inaperçue. La pièce la plus inoffensive suscitait des controverses parmi les professeurs et aussi dans les familles (171).

C'est dans le sous-sol de l'église Saint-Michel de Rouyn que Gilles Carle a assisté à son premier film, «Rin Tin Tin[69]», et il était déjà

---

[66] *Ibid.*

[67] «Moi, j'me fais mon cinéma», film écrit et réalisé par Gilles Carle, O. N. F. et productions Imavision, 1999, 75 minutes.

[68] *Ibid.* Un des jeux préférés de Gilles Carle était d'ailleurs d'incarner le personnage de François Paradis; son frère Guy devait aller trouver le corps inanimé du coureur des bois dans la neige. En 1983, Gilles Carle a réalisé la première adaptation cinématographique du roman faite au Québec.

[69] Gilles Carle, cité par Michel Coulombe, dans *Entretiens avec Gilles Carle. Le chemin secret du cinéma*, Liber (coll. «De vive voix»), 1995, p. 15.

intéressé, à quatorze ou quinze ans, par la technique cinématographique. Les effets spéciaux, les truquages le fascinaient. Il dessinait aussi beaucoup. Madame Carle, Yvonne Clément, de son nom de jeune fille, qui avait été institutrice pendant dix ans à Northfield avant de se marier à 26 ans, incitait souvent ses enfants à écrire et à dessiner; elle leur donnait des dictées[70]. C'était une «*romantique*: chanson et piano du dix-neuvième siècle. Elle aimait Chopin [...](26)» Gilles faisait preuve d'un grand talent pour le dessin[71]; son frère Guy se passionnait pour l'écriture.

Lorsque Gilles Carle eut quinze ans, sa mère vit dans un journal une annonce pour un cours de dessin à l'École des Beaux-Arts à Montréal. Elle croyait que ce cours conviendrait à son fils, mais son mari hésitait; «il venait de lire la vie de Van Gogh, qui avait crevé de faim toute sa vie[72]», et se demandait bien comment Gilles gagnerait sa vie en faisant ce genre d'études. Mais quelques jours plus tard, une autre publicité de l'École paraît, annonçant cette fois des études en dessin commercial: «Le mot *commercial*, mot magique, a eu raison de toutes les objections (41).» Il fallait cependant avoir seize ans pour pouvoir s'y inscrire et aussi avoir terminé son cours secondaire. Gilles Carle a alors terminé, en six mois, ses études secondaires par correspondance et

---

[70]Entrevue avec Guy Carle, le 5 octobre 1997.

[71]Il semble que Mme Carle ait eu une façon particulière de cultiver le talent de son fils: «Ma mère m'a toujours affirmé que je n'ai jamais fait du dessin d'enfant. [...] Je crois qu'elle se trompait volontairement. Dire que je n'ai jamais fait du dessin d'enfant est une énormité. Cela faisait de moi — et c'est ce qu'elle voulait — un adulte instantané. "Voyez comme Gilles est brillant, il saute des étapes, il ne perd pas de temps dans les gribouillages." Oui, j'ai perdu mon temps à faire des gribouillages, mais elle les a détruits.» (Gilles Carle, *La Nature d'un cinéaste*, *op. cit.*, p. 61.)

[72]Gilles Carle, «Moi, j'me fais mon cinéma», film écrit et réalisé par Gilles Carle, O. N. F. et productions Imavision, 1999, 75 minutes.

occupé divers métiers (laitier, mineur[73], draveur, assistant-mesureur pour la Canadian International Paper, aide-camionneur, bûcheron), afin de se «ramasser de l'argent (42)» pour ses études; il a également été «rédacteur pour le journal publicitaire de l'Association des pâtes et papiers[74].» Toutes ces expériences auront une influence déterminante sur sa production cinématographique.

Gilles Carle est donc arrivé seul à Montréal en 1945 pour étudier aux Beaux-arts, après un voyage de vingt-quatre heures en train. Lui qui n'avait jamais vu une grande ville de sa vie a été très impressionné par la métropole : «Une sirène de police me fait peur. Ça klaxonne partout, je mets dix minutes à traverser la rue Sainte-Catherine...(42)» Trop timide pour prendre un taxi ou le tramway, il a décidé de marcher avec ses valises, en prenant son temps, «avec un plaisir incroyable[75]». Il a remonté la rue Saint-Laurent pour se rendre chez une parente qui l'attendait, Mme Cousineau, au 6308, rue Chambord. Ayant réussi sans peine l'examen d'entrée aux Beaux-Arts -«en dessinant un bronze de Dollard des Ormeaux (42)»- il est admis au cours préparatoire, qui se donnait alors au Monument National, rue Sherbrooke. Il se rend vite compte que l'organisation de l'École lui convient :

> Un, il y a des filles dans ma classe; deux, avant d'aborder ma spécialité, je dois faire une année ou deux dans des cours d'ordre général. J'aime mieux ça que de tomber tout de suite dans le *dessin commercial*. Sans trop savoir pourquoi, les mots «dessin commercial»

---

[73]Carle a d'ailleurs écrit en 1949 un poème sur cette expérience: «[...] Je sors du trou/ Savonne lave secoue/ Déprime déprime/ En toi terre terre/ Je m'abîme!» (*La Nature d'un cinéaste*, *op. cit.*, p. 146.)

[74]Gilles Carle, cité par Michel Coulombe, dans *Entretiens avec Gilles Carle. Le chemin secret du cinéma*, *op. cit.*, 1995, p. 6.

[75]Entrevue avec Gilles Carle, le 13 septembre 1997.

> m'embêtaient. Je voulais être un artiste. Faire d'abord du paysage et du nu féminin (43).

Mais le paysage n'était plus à la mode à l'École des Beaux-Arts; il fallait peindre comme Picasso, Matisse ou Dali, des artistes «modernes» qui utilisaient des «couleurs vives (43).» L'École se disait «[...] moderne, mais dans le sens universel du terme : enrichie de la discipline des grandes traditions; curieuse des méthodes contemporaines d'enseignement; mais jalouse, avant tout, de son entière liberté d'action[76].» Carle s'est adapté sans difficulté; on jugeait qu'il était doué[77]. Carle dit avoir eu la chance d'entrer en contact, durant la période heureuse de ses études, avec un «réseau de modernisme[78]»; d'excellents professeurs lui ont enseigné, comme Jean Simard, René Chicoine, Carl Dair, Alfred Pellan en peinture ainsi qu'Henry Eveleigh, qui venait du Chicago Art Institute, en arts graphiques. Il décrit l'École comme un «lieu de discussion, lieu d'effervescence [où] toute idée nouvelle nous séduisait[79].» C'est en 1947, avec un ami de l'École des

---

[76]*Prospectus* [1948-1949], archives de l'École des Beaux-Arts, conservées à la Bibliothèque des Arts de l'Université du Québec à Montréal. Cette «liberté d'action» semble se refléter dans les oeuvres des élèves et surprendre quelque peu le public, comme en témoigne ce compte rendu de l'exposition annuelle de 1950 : «Cette année, l'École des Beaux-Arts a joui dans son enseignement d'une liberté inouïe dans son histoire. Il est certes trop tôt sans doute pour dégager les résultats nets de cette liberté. Nous n'étions en tout cas pas habitués de trouver un coin comme celui de la classe de Louis Archambault où la sculpture moderne a trouvé asile.» (Maurice Huot, «Un grand vent de liberté artistique règne à l'École des Beaux-Arts», dans *La Patrie*, 6 juin 1950, p. 16.)

[77]Carle se mérite d'ailleurs plusieurs prix et mentions pendant ses études. Pour l'année 1946-47, il s'est mérité un 2e prix en dessin, une mention honorable en décoration ainsi que le prix du directeur. En 1947-48, il a reçu un des prix d'honneur du directeur, ainsi que les prix suivants accordés aux élèves de sa cohorte : un des quatre premiers prix en dessin «moyen antique», un des quatre deuxièmes prix en art publicitaire. En 1948-49, il s'est encore mérité l'un des prix du directeur, un second prix en dessin, un des trois premiers prix en art publicitaire et un des quatre premiers prix en croquis. En 1949-50, Carle a reçu un des prix du ministre; il s'est aussi distingué lors de l'exposition annuelle par un portrait intitulé «Liseuse», dont la photo a paru dans *La Presse* (6 juin 1950). Il participait aussi aux activités de l'École : en 1950, il est un des publicistes du comité masculin chargé d'organiser le bal des finissants, un bal de 250 invités qui se tenait cette année-là au Cercle universitaire, sous la présidence de M. Omer Côté, Secrétaire de la Province, et de son épouse. (*La Patrie*, 1er mars 1950.)

[78]Entrevue avec Gilles Carle, le 13 septembre 1997.

[79]*Ibid.*

Beaux-Arts, Roland Truchon, qu'il réalise son premier film, «Police», qui présentait pendant dix-huit minutes «des images de policiers de Montréal en accéléré[80]»; cette première expérience, qui se voulait à la fois politique et humoristique, lui donne le goût de faire du cinéma.

Un «gentilhomme tranquille[81]» : Louis Portugais

Louis Portugais[82], né le 13 janvier 1932, vient d'une famille aisée de Montréal. Son père, Joseph Maurice Portugais, né à Rimouski, était un ingénieur civil qui posséda sa propre entreprise, Delorimier construction Ltée, avant de travailler pour le gouvernement. Sa mère, Béatrice La Haie, née à Grondines, avait une formation d'infirmière, mais elle ne pratiquait pas sa profession. La famille comptait deux enfants: Louis et Madeleine. Lors de ses études primaires, Louis Portugais a fréquenté l'École Nouvelle, dirigée par Mlle Camille Bernard,

> [...] dont le studio "Théâtre des Petits" fonctionna de 1930 à 1965 approximativement, [et qui] dispensait à des enfants de deux à dix ans une formation axée sur la carrière d'acteur ou de chanteur. Elle les orientait vers des troupes professionnelles qui se produisaient à Montréal et les emmenait en tournée avec ces compagnies[83].

---

[80]Gilles Carle, cité par Michel Coulombe, dans *Entretiens avec Gilles Carle. Le chemin secret du cinéma*, *op. cit.*, p. 26. Coulombe dit que ce film a été réalisé «au début des années cinquante», mais d'autres bio-filmographies de Gilles Carle, comme par exemple celle de Carol Faucher et de Michel Houle (*Gilles Carle*, Conseil québécois pour la diffusion du cinéma (coll. «Cinéastes du Québec; no 2»), *op. cit.*, p. 122) ou celle d'Anna Gural et de Benoît Patar (*24 images*, no 9, mai-juin 1981, p. 23), en situent la réalisation en 1947. Gilles Carle dit que la seule copie de «Police» aurait été perdue à la suite de l'accident automobile mortel de Roland Truchon; ce dernier était un des signataires du manifeste de «Prisme d'Yeux», le groupe d'Alfred Pellan. (Michel Coulombe, *op. cit.*, p. 26-27.)

[81]L'expression est de Guy Carle. (Entrevue du 5 octobre 1997.)

[82]La plupart des informations de ce paragraphe nous ont été fournies par Madeleine Portugais (Dumont), la soeur de Louis Portugais, lors d'un entretien téléphonique le 12 octobre 1999.

[83]«Entrevue avec la comédienne Mimi Jutras, novembre 1971», note 54 de l'article de Muriel Gold, [traduction de Jean-Guy Laurin] «Le Petit-Monde de Madame Audet (1933-1969)», dans *L'Annuaire théâtral. Théâtre et éducation. L'Enfance de l'art*, no 16, automne 1994, p. 188. Sur le formulaire de sa première demande d'emploi à Radio-Canada, Louis Portugais a donné comme référence le nom de Mlle Bernard, dans la partie «certificat de bonne conduite.» (Dossier sur Louis Portugais, no X-23-7, archives de Radio-Canada.)

Puis, à partir de septembre 1940, Portugais fut étudiant au Collège Stanislas. Sa famille habitait alors rue Mc Kenna. Selon sa soeur Madeleine, il aurait à cette époque participé, comme louveteau, au mouvement scout. Le jeune Louis lisait beaucoup; sa famille possédait une bibliothèque assez garnie, et lire était une activité qui était très valorisée. Il allait aussi souvent au cinéma. Selon les souvenirs de sa soeur, une de ses activités au Collège, en plus de la troupe de louveteaux, était de s'occuper de l'organisation des séances de cinéma du vendredi soir. Il semble qu'il était un étudiant appliqué, puisqu'il s'est mérité quelques prix durant ses études, notamment en «instruction religieuse[84]». Cependant, Portugais ne termina pas ses études à Stanislas, mais plutôt en suivant des cours privés jusqu'en 1951[85].

Pendant ses études, il occupa divers emplois. Il travailla à temps partiel pour son père, comme assistant-ingénieur. Il fut aussi inspecteur, arpenteur et moniteur dans une école. En août 1947, alors qu'il n'avait que quinze ans et qu'il était encore étudiant, il compléta une demande d'emploi à la Société Radio-Canada. On lui offrit un poste de remplaçant comme commis («office boy») dans les studios de Montréal pour une période de trois semaines. Sa lettre d'embauche le décrit ainsi : «*He appears to be very bright and has a nice personality*[86].» En juin 1948, on lui proposa un emploi d'été, toujours à titre de commis; le gérant du

---

[84]Dans une brochure de l'institution qui donne la liste des prix obtenus par les étudiants pour l'année scolaire 1944-45, on note que Louis Portugais, alors élève de la classe de «cinquième verte», s'est mérité un des deuxième prix d'honneur et un «accessit» en «instruction religieuse». (*Stanislas. Montréal, année scolaire 1944-45. Distribution des prix*, p. 25.)

[85]Portugais dit qu'il a terminé «la rhétorique du cours classique de l'Université de Paris.» (Dossier sur Louis Portugais, no X-23-7, archives de Radio-Canada.)

[86]*Ibid.*

personnel, le colonel J. R. Samson, croyait qu'il était le meilleur candidat disponible («*he is the best candidate we have available*[87].») Portugais retourna aux études à la fin de ce contrat.

Un trio d'amis poètes

Tous les futurs membres de l'Hexagone dont nous venons de tracer le portrait se sont trouvés à Montréal à la fin des années quarante. La plupart d'entre eux fréquentaient à l'époque les grandes institutions d'enseignement de la métropole. Un de ces prestigieux établissements fut le théâtre des premiers contacts amicaux des deux auteurs de *Deux sangs*. En effet, c'en 1948, alors que tous deux étudiaient en sciences sociales à l'Université de Montréal, qu'Olivier Marchand et Gaston Miron firent connaissance. Pour se rendre à l'Université, Marchand montait dans le tramway numéro 29, qui desservait la ligne «Outremont.» C'est dans ce tramway que Marchand a connu Miron, son «voisin de banquette[88]», ainsi que Guy Carle, le frère aîné de Gilles, qui étudiait lui aussi le soir à l'Université. Les trois étudiants sont vite devenus de bons amis[89] qui se voyaient très souvent. D'après Guy Carle, ils étaient des

---

[87]*Ibid.* Selon Olivier Marchand, Portugais était un homme fiable, soigné et dévoué; il avait une personnalité assez fermée et plutôt austère; c'était un «perfectionniste.» Selon Gilles Carle, Portugais était un homme fascinant, un véritable «*character*» qui avait un grand souci du détail: «il était si tatillon, par exemple, sur l'orthographe que Gaston Miron hésitait à l'inviter quand nous nous réunissions pour écrire un rapport quelconque au gouvernement sur la littérature et la poésie. Il disait: «Comment inviter Louis et s'assurer qu'il ne vienne pas?»(Gilles Carle, cité par Michel Coulombe, dans *Entretiens avec Gilles Carle. Le chemin secret du cinéma*, *op. cit.*, p. 39.). Le rapport auquel Carle fait référence doit être un mémoire soumis par les éditions de l'Hexagone à la Commission Fowler, qui était la commission royale chargée de l'enquête sur la radio et la télévision, texte inédit écrit en 1956 et cité par Gilles Marcotte. Les auteurs «revendiquaient [...] le droit pour les écrivains — en tant que citoyens — d'avoir voix au chapitre des affaires de l'État.» (Gilles Marcotte, *Le Temps des poètes*, *op. cit.*, p. 25.)

[88]Olivier Marchand, «Frère balbutié d'aube», dans Simone Bussières (dir.), *Les Adieux du Québec à Gaston Miron*, *op. cit.*, p. 173.

[89]Miron a d'ailleurs écrit en mars 1954 un poème (inédit) en l'honneur du fils de Guy Carle, intitulé «Pour Daniel, le fils de Guy et de Marcelle».

«idéalistes[90]»; la culture française était au centre de leurs préoccupations.

À son arrivée à Montréal en 1947[91], Guy Carle demeura chez son frère Gilles quelques semaines avant de se trouver une chambre rue Iberville. Guy s'occupait alors de l'éducation littéraire de son cadet. Tous les samedis, Gilles venait voir son aîné, qui lui donnait des cours de littérature: «On continuait l'ouvrage de ma mère[92].» Il lui fit lire, par exemple, *Les Caves du Vatican* d'André Gide et *L'Histoire de France* de Lavisse et Rambaud (43). Tout comme son frère, Gilles Carle écrivait alors des poèmes, mais il n'éprouvait pas le besoin de les voir publier. À cette époque, Guy Carle avait fondé le «Cercle Nouvelle-France[93]», une équipe masculine comptant cinq membres qui voulaient faire la promotion du «bon parler français». Lorsque Carle rencontra Gaston Miron, il le convainquit de se joindre au Cercle, dont les réunions avaient lieu une ou deux fois par semaine. L'équipe s'agrandit alors rapidement; Olivier Marchand et Gilles Carle participent aux activités du Cercle, ainsi que Louis Portugais, Roland Lapointe, Louis-Marc Monastesse[94] et quelques autres étudiants.

---

[90]Entrevue avec Guy Carle, le 5 octobre 1997.

[91]Après avoir complété des études supérieures scientifiques à Berthierville, Guy Carle était revenu chez ses parents, à Rouyn, en 1946. En 1947, il avait demandé un transfert à son employeur d'alors, la Banque Toronto Dominion, afin d'étudier le soir à l'Université de Montréal. (Ces informations nous ont été fournies par Guy Carle).

[92]Entrevue avec Guy Carle, le 5 octobre 1997.

[93]Les informations sur ce Cercle nous ont été données en grande partie par Guy Carle, lors de l'entrevue du 5 octobre 1997. Les citations de ce paragraphe proviennent de cet entretien. Il est intéressant de noter que le Cercle Nouvelle-France était aussi le nom d'une association littéraire fondée vers 1895, dont les membres se faisaient entre eux des conférences pour parfaire leur culture. Un des membres de ce Cercle était Edouard-Zotique Massicotte. Les membres du groupe de Guy Carle reprenaient en fait les buts et les méthodes de ce premier Cercle; ils renouaient ainsi avec des sociabilités plus anciennes.

[94]On trouve leurs noms sur une lettre adressée aux membres du Cercle par un certain Marcien [?], un étudiant du Séminaire de Joliette. (Lettre du 30 janvier 1951, archives personnelles de Gaston Miron.)

À la demande de Miron[95], les membres décident bientôt de changer le nom de leur groupe en celui de «Cercle Québec». Ils étaient, selon Guy Carle, de véritables «apôtres laïcs de la langue française» et ils cherchaient à parfaire leur savoir. Les membres du groupe devaient à tour de rôle écrire une lettre sur un sujet qui les intéressaient et la lire aux autres, qui la commentaient. Gaston Miron a ainsi écrit un texte portant le titre «L'Éternité», qui abordait la question religieuse «[...] en fonction de la Béatitude, de la mort, du présent.[96]» Il a également écrit une lettre circulaire intitulée «Pour l'Épopée de demain!», qui dénonçait «la désintégration d'une humanité par la chair et la matière [...][97]» et qui encourageait les Canadiens-français à offrir

> [...] au monde le témoignage vigoureux et indéniable d'un peuple enfant de la Lumière et de la Vérité, d'un peuple d'une race et d'une civilisation qui ne sait pas mourir comme le veut Menaud maître-draveur, peuple au coeur d'or, capable de gestes homériques.

Pour appuyer ses propos, Miron citait dans ses textes des oeuvres d'auteurs aussi variés que Péguy, Baudelaire, Alain Grandbois[98], Rilke, Saint-Exupéry et Sully Prud'homme.

---

[95]«Humblement, je demande la révision du vocable du cercle, soit celui : «Nouvelle-France». Sans doute, il fut adopté à l'unanimité dans une réunion embryonnaire, en novembre 48, laquelle comptant cinq membres. Mais tel ne sont plus les faits. Du cinq primitif nous sommes passés au neuf actuel. Selon les normes de toute assemblée, le choix d'un vocable doit se faire, après les noms proposés, par voix de suffrage.» (Lettre écrite de la main de Gaston Miron, non datée et incomplète, trouvée dans ses archives personnelles.) Il semble que Miron ait voulu ce changement afin de rendre le nom du Cercle plus actuel, comme le laisse croire la dernière partie — incomplète — de la lettre : «Nouvelle-France! À cette évocation, déjà défilent dans vos esprits toute la caravane de nos souvenirs historiques. Rien de plus reconnaissant aussi envers cette France qui nous engendra. Soit!» (*Ibid.*)

[96]Lettre de Gaston Miron portant le titre «L'Éternité», 17 février 1949. (Archives personnelles de Gaston Miron.)

[97]Lettre de Gaston Miron portant le titre «Pour l'Épopée de demain!», 20 février 1949. (*Ibid.*)

[98]«À Montréal, en 1948, j'ai acheté *Les îles de la nuit* d'Alain Grandbois chez le libraire Henri Tranquille : l'ouvrage était en liquidation parce que l'éditeur avait fait faillite, à vingt-cinq ans. À

Les activités du Cercle ont permis des échanges et des rencontres qui furent déterminantes pour chacun. Selon Olivier Marchand, les échanges qu'il avait avec Gaston Miron à l'époque se faisaient surtout sur le plan littéraire[99]. Tous deux parlaient de leurs lectures et échangeaient des livres. C'est grâce à Marchand que Miron a découvert des poètes modernes comme Saint-Denys Garneau et Éluard[100]. Miron aurait d'ailleurs, selon les souvenirs de Mathilde Ganzini, commencé à écrire de la poésie moderne après avoir lu *Regards et jeux dans l'espace*. Carle, Miron et Marchand écrivaient tous les trois des poèmes, qu'ils se lisaient mutuellement et qu'ils corrigeaient, le soir, après les cours et le travail. Plusieurs des textes de Miron et de Marchand écrits à cette époque ont été rassemblés dans *Deux Sangs*; comme l'explique Guy Carle, «le gros de *Deux sangs* [...], on a fait ça ensemble[101].» Miron dit alors des poèmes de Marchand qu'«ils se caractérisent par une grâce d'enfance, une fraîcheur, une spontanéité peu commune[102].»

À cette époque, Olivier Marchand tente toutes sortes d'expériences plus ou moins fructueuses; il a toujours eu, de son propre aveu, «besoin de bouger beaucoup[103]». Il n'a fréquenté l'Université de Montréal qu'une

---

travers ce livre, je suis entré en contact avec la langue moderne québécoise.» (Gaston Miron, cité par Lise Gauvin dans «Les années de formation. Entretien avec Gaston Miron», dans *Gaston Miron. Un poète dans la cité*, numéro spécial de la revue *Études françaises*, *op. cit.*, 1999, p. 163.)

[99]Miron dira d'ailleurs de la rencontre avec Olivier Marchand qu'elle fut sa «première rencontre littéraire.» (cité par Yrénée Bélanger, *Gaston Miron : un homme et une oeuvre en marche*, vol. 1, Université de Montréal, Thèse de doctorat, novembre 1985, p. 101.)

[100]Lorsque Miron, sur «la recommandation d'Olivier Marchand», lit Saint-Denys Garneau pour la première fois en 1949, «il avoue alors ne pas l'avoir compris.» (*Ibid.*)

[101]Entrevue avec Guy Carle, le 5 octobre 1997.

[102]Lettre de Gaston Miron à Guy Carle, 1er février 1950. (Archives personnelles de Guy Carle.)

[103]Entrevue avec Olivier Marchand, 20 mars 1997.

seule année[104]. D'un tempérament plutôt «velléitaire[105]», il avait de la difficulté à se «soumettre à une discipline[106]». À l'été de 1948, Marchand va à Sherbrooke, où il a décroché un emploi à *La Tribune*[107]; il fait alors la connaissance de la famille Desrochers. Alfred Desrochers, qui était revenu à *La Tribune* en 1946, aimait bien la présence d'Oliver Marchand. Le patron de ce dernier, Antoine Desroches, appréciait lui aussi le travail du jeune journaliste; mais Marchand s'ennuyait, il trouvait que les soirées à Sherbrooke étaient «longues». Il quitte donc cet emploi, même si Desrochers essaie de le retenir. Par la suite, il travaille temporairement à la Poste. À l'été de 1949, Marchand travaille un certain temps à la Banque de Montréal de Pointe Saint-Charles; son père souhaitait qu'il entre dans les affaires. La même année, il part pour la base de Trenton, en Ontario, et entre dans l'aviation, qu'il laisse non sans difficulté au bout de quelques mois, même s'il avait signé un contrat de 5 ans. Il rêvait alors «d'être pilote, comme tout le monde; au lieu de ça, ils lui ont donné le manche à balai[108].» Il revient alors à Montréal, où il reprend rapidement ses activités dans les mouvements de jeunesse.

En septembre 1949, Guy Carle quitte Montréal pour retourner à Rouyn travailler à la mine Noranda, comme son frère Gilles l'avait fait avant lui. Il voulait alors économiser afin de pouvoir entreprendre des

---

[104]Olivier Marchand n'a été inscrit à l'Université de Montréal que pour l'année 1947-48, selon les dossiers scolaires conservés par l'Université.
[105]Entrevue avec Mathilde Ganzini, 23 août 1998.
[106]Entrevue avec Olivier Marchand, 20 mars 1997.
[107]Gilles Marcotte, à qui Gaston Miron et Olivier Marchand feront parvenir des poèmes lorsqu'il sera critique littéraire au *Devoir*, a fait ses débuts comme journaliste à *la Tribune* en 1947, avant d'entrer au Devoir en 1948.
[108]Mathilde Ganzini, entrevue du 23 août 1998.

études de jour à la Faculté des Lettres[109]. Miron et Carle entreprennent alors une correspondance qui s'est échelonnée sur une période de deux ans, de 1949 à 1951. Ces lettres témoignent de façon remarquable de la variété des lectures de Miron durant cette période. En plus de raconter sa vie quotidienne, les activités de sa «vie de bohême[110]», de donner des nouvelles d'amis communs et de parler de ses préoccupations religieuses, Miron fait dans ses lettres la liste de ses lectures, en ajoutant souvent des commentaires. On peut ainsi avoir un aperçu de ce qu'il a lu durant cette période; cet inventaire témoigne en fait des années de formation littéraire et intellectuelle de Miron et de son éveil à la poésie moderne.

On y trouve d'abord les oeuvres d'auteurs français «classiques» et celles d'écrivains populaires à l'époque. Ainsi, Miron dit avoir lu les *Pensées* de Pascal, *Adrienne Mesurat* de Julien Green, *L'Heure qui change* de Jacques de Lacretelle, les *Inédits* de Léon Bloy, *Le Diable au corps* de Raymond Radiguet, *La Princesse de Clèves* de Mme de Lafayette («[...] nous avons affaire à un auteur qui connaît avec une rare profondeur le coeur humain[111]»), *Calligrammes* d'Apollinaire («Merveilleux poète. Je le tiens comme le novateur d'une grande partie de la poésie contemporaine[112]»), *La Dame aux camélias* de Dumas et les écrits de Péguy, Mallarmé, Villon, St-Exupéry et de Patrice de la Tour

---

[109] Guy Carle revient à Montréal en septembre 1950. Il devient alors membre de l'équipe des «Gais danseurs» de l'O. B. T., de la paroisse de l'Immaculée Conception. Il retourne de temps à autre à Rouyn pour visiter sa famille. Il obtient sa licence en sciences sociales, économiques et politiques de l'Université de Montréal en mai 1951. (Ces informations nous ont été fournies par Guy Carle.)

[110] Lettre de Gaston Miron à Guy Carle, 28 mai 1950. (Archives personnelles de Guy Carle.)

[111] *Ibid.*, 29 mai 1950.

[112] *Ibid.*

du Pin. Il a aussi découvert des auteurs moins connus, comme le poète Charles Bladier qui a écrit *Avec le vent.*

S'ajoutent à cela des oeuvres critiques, comme l'étude sur Verlaine de Francis Carco, *Patries de la poésie* par Robert Goffin, *D'Eschyle à Giraudoux*, par Edmond Jaloux. On peut ajouter à cette liste de lectures des oeuvres d'auteurs en traduction, comme *Cosmogonie* de Max Heindel et *Les pauvres gens* de Dostoïevski, et des ouvrages d'histoire comme *La Bataille de Dieu* d'Henri Guillemin et l'*Histoire de la presse* de Mazédier. Miron a de plus lu des correspondances, comme celle de Jacques Rivière avec Paul Claudel, ainsi que des biographies, dont celles de Pasteur et de Beethoven, car, selon Miron, «quand la vie est sombre, que nous nous désolons devant notre faiblesse et nos misères, rien ne stimule plus que l'exemple des grands hommes, que l'amour des grandes choses[113].»

Cette liste de lecture comprend également des oeuvres d'auteurs canadiens-français : *Juana, mon aimée* de Harry Bernard, *La Sève immortelle* de Laure Conan, *La Coupe vide* d'Adrienne Choquette, *Hôtel de la Reine* de Jean Simard, *Le Survenant* de Germaine Guèvremont, que Miron qualifie de «[...] vrai roman. Un roman de roman! Je considère l'auteur comme étant parmi les cinq écrivains qui écrivent le mieux le français au Canada avec F.-A. Savard, Ringuet, Robert Charbonneau et Léopold Desrosiers[114].» Miron a aussi lu la poésie de Saint-Denys Garneau, qu'il décrit comme «un grand poète qu'alimentait une vie

---

[113] *Ibid.*, 15 décembre 1949.
[114] *Ibid.*, 23 janvier 1950.

intérieure intense et tragique[115].» Miron cite aussi certains auteurs, souvent en tête de ses lettres : on trouve ainsi des vers de Nelligan, de Rimbaud, de Chesterton, et des citations de Rilke, de Marivaux, de Georges Bernanos et de Raymond Radiguet. Miron citait aussi à l'occasion des passages de la Bible.

En plus de parler de ses lectures, Miron faisait à l'occasion pour son ami le portrait culturel et littéraire de Montréal; il annonçait alors les dernières parutions d'auteurs canadiens, comme par exemple celles d'Anne Hébert ou d'Yves Thériault. Ces lettres témoignent aussi des premiers contacts de Miron avec des personnalités du milieu littéraire; à titre d'exemple, Miron décrit sa rencontre avec « [...] M. Simpson, directeur des Éditions du même nom[116].» Les missives à Guy Carle témoignent également des nombreuses activités sportives, telles que la marche, le patin au Parc Lafontaine ou le ski sur le Mont-Royal, exercées par Miron à l'époque : «Le sport est une école, pour qui sait la voir, de volonté, de maîtrise, de courage; c'est aussi celle qui donne la confiance en soi-même[117].» Miron parle aussi de ses sorties culturelles. Il assistait alors à des concerts, des spectacles artistiques et des représentations cinématographiques, à des pièces de théâtre et de ballet[118], en compagnie de ses amis. Il fréquentait aussi la Cité des livres, une libraire

---

[115] *Ibid.*, 27 mars 1950.

[116] *Ibid.*, 28 mai 1950.

[117] *Ibid.*, 15 décembre 1949.

[118] Grâce aux lettres conservées par Guy Carle, on peut dresser la liste de spectacles auxquels a assisté Gaston Miron entre 1949 et 1951. Ce dernier critiquait parfois les pièces qu'il voyait. En décembre 1949, Miron a vu *Molière* au théâtre des Compagnons, un spectacle des Ballets Morenoff, une représentation de *Fantasio* de Musset à l'Université et un spectacle de Henri Ghéon, «Noël sur la Place.» En janvier 1950, il a vu le «Chant du berceau» des Compagnons; en février de la même année, il a assisté à la soirée de Studio-théâtre, au spectacle des Ballets de Paris au His Majesty's, «Le Combat, l'oeuf à la Coque et Carmen», ainsi qu'au film «Martin Roumagnac». En avril 1950, il a vu le film «Casse-pieds» de Noël-Noël, qu'il a beaucoup apprécié; en mai 1951, il a assisté à la projection de «La Beauté du diable» au Cinéma de Paris.

populaire de la ville. Cette période marque pour Miron les débuts d'une activité intellectuelle très dynamique, malgré des difficultés financières évidentes :

> [...] les soucis d'argent me harcèlent sans relâche. C'est stupide de vivre pour payer des dettes; c'est pourtant mon cas. Je suis abruti. Mais je sens que ma puissance intellectuelle monte et s'élargit de plus en plus. Je sais que je n'ai pas le droit de reculer[119].

Miron écrivait toujours des poèmes, dont il faisait souvent parvenir des extraits à Carle. Sa production poétique semble constamment menacée par ses problèmes monétaires, et il s'en plaint souvent à Carle : «Après six mois de silence poétique, je compose "Le Monde et l'Amour retrouvés" que tu trouveras ci-joint. Mais j'ai bien peur de me taire pour longtemps encore, car les soucis matériels me suffoquent[120].» Ses deux premiers poèmes publiés, «Solitaire» et «Désemparé» (ce dernier sera repris par *Amérique française* en 1952), paraissent dans *Le Courrier littéraire* d'Ottawa en 1949[121]. Miron avait soumis cette année-là un texte à la Corporation des lettres du Caveau d'Ottawa, qui avait organisé un concours littéraire de poésie. Il s'était alors mérité la «quatrième mention[122]» : «Cela m'est une consolation à mon angoisse et à ma solitude[123].» Les lettres à Guy Carle témoignent de l'évolution de

---

[119]Lettre de Gaston Miron à Guy Carle, 15 décembre 1949. (Archives personnelles de Guy Carle.)

[120]*Ibid.*, 14 février 1950. D'autres lettres témoignent des difficultés financières de Miron, comme par exemple celle du 13 avril 1950 : «La situation n'est pas reluisante [...] du côté de la finance. De fait, je suis sans emploi depuis une semaine. Voici la misère de nouveau, et les dettes déjà si nombreuses et si élevées. Le chômage sévit. Ce qu'il me faut un miracle pour me trouver de l'ouvrage!» Miron exprime aussi souvent des craintes face à sa santé.

[121]Gaston Miron, «Solitaire» et «Désemparé», dans *Le Courrier littéraire*, no 3, 1949, p. 73-74.

[122]Lettre de Jacques Gouin, secrétaire de la Corporation, 14 juin 1949. (Fonds Gaston Miron, no MSS-410, Archives nationales du Québec.)

[123]Lettre de Gaston Miron à Guy Carle, 15 décembre 1949. (Archives personnelles de Guy Carle.)

l'écriture de Miron par les réflexions que fait ce dernier sur les transformations de son style :

> En littérature, c'est le travail qui compte : cette application à tout ce que l'on fait. Durant nos classes, on (des professeurs ennuyeux sauf un ou deux) nous apprit à bannir de nos rédactions [...] tous les petits trucs techniques du style. Bien oui! Mais aujourd'hui, la sincérité, le désir d'être soi-même, bref s'adonner à son travail de son mieux, voilà la vraie manière[124].

C'est l'époque où Miron a adhéré au vers libre, que pratiquait alors son ami Olivier Marchand, un «grand poète[125]» que Miron lisait et critiquait. Miron expliquait à Guy Carle qu'«on pense souvent que vers libre équivaut à facilité. [...] Mais on ne sait pas assez combien le vers libre exige lui aussi de patience, de polissage, de technique[126].» Miron était fasciné par la poésie, qui, pour lui, s'élevait au-dessus des autres genres littéraires. Inspiré par l'exemple de Rimbaud, il accordait alors au poète des pouvoirs particuliers utiles pour la société : «Mais ce sont les poètes qui entre[nt] dans l'invisible, qui, avant de se taire, reculent cette ligne de la connaissance, de l'équilibre, en recréant un nouvel équilibre de la connaissance, pour l'humanité qui en bénéficie[127].»

Fait intéressant, en plus de composer des vers, Miron projetait alors d'écrire une étude des poèmes de Carle, dont le titre provisoire était : *Présentation d'un poète*. Miron avait aussi commencé la rédaction d'un roman intitulé *Poings meurtris*, dont il fit parvenir quelques extraits à

---

[124] *Ibid.*, 19 avril 1950.
[125] *Ibid.*, [8 mai 1950.] Miron souligne.
[126] *Ibid.*
[127] *Ibid.*, 21 juin 1950.

son ami. Ce roman, qui a, comme l'étude des poèmes de Carle, vraisemblablement été laissé en plan, semblait centré sur un personnage, André Jolicoeur, qui était étranger à lui-même et qui souffrait d'un malaise qu'il ne pouvait identifier : «Son existence, jusqu'ici, n'a été qu'un jeu d'impuissant et de stérile. Ç'a été son drame à lui. Et à nous[128].» Le «nous» des extraits incluait l'ensemble des lecteurs potentiels, qui semblaient unis par un même mal de vivre; à l'époque, Miron lui-même éprouvait certains moments de souffrance intense, qu'il partageait avec son ami : «[...] J'ai souffert d'amnésie, suite d'un surmenage nerveux. Encore aujourd'hui, j'ai peine à me souvenir[129].» Son enthousiasme revenait lorsqu'il se lançait dans une de ses nombreuses activités sociales.

Miron fréquentait différents milieux, dont certains cercles d'écrivains et d'artistes, Ces rencontres étaient pour lui très stimulantes; par exemple, sa publication dans *Le Courrier littéraire* lui a permis de connaître des poètes de différentes régions et d'élaborer un projet d'édition avec eux :

> Dernièrement, je rencontrais quelques jeunes écrivains et poètes d'Ottawa, de Montréal et autres localités, réunis chez les Dominicains de N. D. G. Je fus surpris de ne trouver parmi eux aucun esprit conventionel [*sic*] ou académique. J'estime que cela crée un climat de ferveur, des échanges de vues, des contacts enrichissants. On revient à son foyer avec une intelligence plus ouverte. Ainsi, nous avons projeté pour l'été prochain l'édition d'un volume de poésies : "Montréal 50"[130].

---

[128]Extrait du roman de Miron joint à sa lettre à Guy Carle du 10 mars 1950.
[129]*Ibid.*, 19 avril 1950.
[130]*Ibid.*, 29 décembre 1949.

C'est Olivier Marchand qui introduisit Miron dans le milieu de l'Ordre de Bon Temps. Marchand participait aux activités de ce mouvement depuis ses débuts. Il avait en effet assisté, en 1946, à sa première soirée de l'O. B. T. à la paroisse Saint-François Solano à Montréal, soirée qui avait été annoncée dans un journal. Il avait ensuite participé au premier camp national de l'Ordre à Contrecoeur. Marchand s'intéressait déjà depuis plusieurs années au folklore. En 1945, alors qu'il était étudiant au Mont-Saint-Louis, il avait signé, dans la revue *M. S. L.*, un texte intitulé «La Voix des aïeux et notre voix» qui montrait l'importance du folklore dans l'identité du peuple canadien-français :

> Je ne vois rien qui puisse resserrer davantage les liens de camaraderie que la bonne vieille **chanson à répons** ou la vigoureuse **chanson de route**. Au jeu, l'âme transpire adéquatement au dehors. Alors, si nous sommes en fait de sincères et nobles Canadiens, nous l'entonnerons à pleine gorge notre allégeance à l'ancestrale tradition. [...] Le folklore, chez nous, assurerait une magnifique cohésion entre les membres de notre population. Les bonnes danses et les bons chants font rire ensemble et c'est en riant ensemble qu'on s'aime vraiment[131].

Avec de tels propos, on comprend que Marchand ait pu apprécier sa première expérience de l'Ordre : «Personnellement, l'O. B. T. m'a défoncé. Il a mis de la bourrasque dans mon univers[132].» Marchand invita Miron à l'accompagner à une de ces soirées. Les deux amis

---

[131]Olivier Marchand, «La Voix des aïeux et notre voix», dans *M. S. L.*, vol. 16, no. 4, déc. 1945, p. 118. (Les caractères gras sont de Marchand.) Dans cet article, Marchand suggère également aux gens intéressés de puiser, entre autres, dans les travaux de Marius Barbeau et dans «l'oeuvre de la Bonne Chanson» pour raviver la «vie nationale» : «Connaissons nos airs, ils le méritent; délectons-nous en. Il faut chanter en français, le folklore nous y aidera. Combattons avec lui comme une arme, suivons son sillon; vers le ciel, ce sera un cri plus touffu à la joie; sur terre, une maçonnerie irréductible.» (*Ibid.*)

[132]Olivier Marchand, «Lettre à mes copains», dans *La Galette*, vol. III, no 5, 1951, p. 86.

participèrent au camp régional de l'Ordre tenu au Camp des Scouts de Vaudreuil en août 1950, puis au camp national de septembre tenu un mois plus tard au lac Ouareau, où ils prirent part à plusieurs sessions de discussions sur le fonctionnement du mouvement et assistèrent à diverses conférences, dont une sur la psychologie de l'équipe, donnée par le Père Noël Mailloux, professeur de psychologie à l'Université de Montréal, et une autre de Marius Barbeau, portant sur la chanson populaire et sur son art poétique particulier, ce qui touchait de près les intérêts personnels de Marchand et de Miron. Marius Barbeau, alors convaincu «[...] que le vers de douze pieds a été trop employé, qu'il végète depuis Corneille et Racine[133]», enjoint aux jeunes de l'Ordre à «[...] choisir d'autres formes si l'on ne veut pas voir la poésie française mourir bientôt.[134]» Selon Barbeau, le vers libre n'est cependant pas «la solution»; c'est plutôt «[...] dans l'art poétique de la chanson populaire qu'il faut puiser, si l'on tient à la poésie et si l'on veut la renouveler dans des formes vraiment vivantes.[135]» On devine combien les deux camarades ont pu être séduits par un tel discours.

Grâce en grande partie aux activités de l'Ordre, Marchand et Miron prennent tous deux contact, au tournant des années cinquante, avec beaucoup de jeunes avec qui ils vivent des expériences nouvelles. Ils font également la connaissance de membres de divers mouvements

---

[133]Guy Messier, «Conférence de Marius Barbeau», dans *Rapport des sessions nationales de l'Ordre de Bon Temps tenues au lac Ouareau du 2 au 10 septembre 1950*, édité par *La Galette*, p. 29.
[134]*Ibid.*
[135]*Ibid.*

comme la J. E. C.[136] et la J. O. C.[137]. Les deux amis font ensemble plusieurs voyages «sur le pouce» qui leur font découvrir le Québec. Marchand et Miron sont alors inséparables. Marchand a joué auprès de son camarade un rôle de médiateur, d'«introducteur[138]», car en plus de faciliter l'intégration de Miron dans le groupe de l'O. B. T., il lui a présenté plusieurs personnes qui sont devenues très importantes pour lui, comme par exemple Gilles Marcotte :

> Le 24 [mai 1950], j'ai connu M. Gilles Marcotte, critique littéraire au "Devoir". Un type cultivé, mon vieux, et, qualité rare, ouvert sur l'avenir. J'ai marché avec lui, quelque 20 minutes, jusqu'à la [Bibliothèque] Municipale. Plus jeune, je m'imaginais ces sortes d'hommes comme des dieux, des dieux sur un olympe. Aujourd'hui, je constate [...] que ces hommes sont comme tous les autres, comme toi, comme moi. Je dois spécifier que cette heureuse rencontre, je la dois à Marchand. (Ce qu'il en connaît du monde, Marchand!)[139].

C'est ainsi que Miron, arrivé depuis peu à Montréal, rencontra beaucoup de jeunes. Son talent d'animateur et son goût pour le folklore l'amenèrent tout naturellement à se joindre au mouvement de l'O. B. T., dans lequel il trouve rapidement sa place. La première initiative de Miron et de Marchand à l'intérieur de l'Ordre fut de former, avec Lorraine Desjarlais, l'équipe des «quatre semelles» de la paroisse St-Jean Baptiste. Jean-Marie Da Sylva - un Routier qui s'était lui aussi joint au

---

[136]Dans une lettre du 16 janvier 1950 adressée à Guy Carle, Miron dit avoir visité, en compagnie de Marchand, «[...] les bureaux de la J. E. C. et de "Vie étudiante."» (Archives personnelles de Guy Carle.)

[137]À titre d'exemple, le 10 mai 1951, Miron dit qu'il a assisté à une «danse à l'Accueil jociste, avec Max et Jeanne Paquette, de concert avec les filles de la Cordée (Colonie N[otre]-D[ame]).» (Lettre à Guy Carle du 29 mai 1951.)

[138]Gaston Miron, 2e entrevue avec Michel Roy, émission de Radio-Canada du 24 juin 1964, série «Témoignages d'écrivains», réalisateur : Fernand Ouellette, 28 minutes.

[139]Lettre de Gaston Miron à Guy Carle, 28 mai 1950. (Archives personnelles de Guy Carle.)

mouvement - , Paul-André Perrier, Denise Guénette - une des jeunes filles dont Miron s'était épris à l'époque - , Jean-Louis Mathieu - le même qui participera plus tard à la fondation de «La Butte à Mathieu», une boîte à chanson du nord de Montréal[140] - et d'autres jeunes intéressés par la danse se joignent alors à l'équipe. Les «quatre semelles» produisaient et dirigeaient des spectacles de folklore et présentaient des mimes comme «Le Sieur de Framboisy» ou «Perrine», souvent en compagnie d'une autre équipe de l'Ordre, celle des Veillées dirigée par Guy Messier, dans des salles paroissiales ou des écoles. L'équipe avait même composé sa propre chanson-thème :

> Dans toutes les rues/ Sous tous les ciels, tous les ciels/ Ce n's'ront jamais de fausses semell's même si jamais il ne leur poussera d'ailes/ [Refrain] Vive les quatre semell's/ les quatr' semell's s'en vont là-bas/ Suivons-les, suivons-les, /Suivons-les là-bas[141].

À la même époque, Olivier Marchand et Gaston Miron participent également aux activités du Clan Saint-Jacques. L'expérience de la Route fut déterminante pour Miron, qui a lui-même dit avoir beaucoup appris à l'intérieur du Clan : «Ma grande université fut le scoutisme[142]».

À l'école du Clan Saint-Jacques

Olivier Marchand s'était en effet joint au Clan Saint-Jacques en août 1950; en novembre 1950, suite à sa demande, Miron a reçu à son

---

[140]Dans les années soixante et soixante-dix, Gaston Miron y donnera des récitals de poésie.

[141]Archives personnelles de Gaston Miron. Parmi les «réalisations» de l'équipe de Miron, il y a des soirées chez les «Fusilliers Mont-Royal», à «l'Oeuvre du Service Familial», à «l'Équipe de Sociologie Saint-Louis» et chez les «Mousquetaires». (Gaston Miron, «Les 4 semelles», dans *La Galette*, vol. III, no 3, 1950, p. 61.)

[142]Gaston Miron, cité par Yrénée Bélanger, *Gaston Miron : un homme et une oeuvre en marche*, vol. 1, *op. cit.*, p. 102.

tour une lettre signée par le chef du Clan Saint-Jacques, Louis Pronovost, un chef exigeant qui a joué un rôle déterminant dans le développement du scoutisme dans l'ensemble du Québec[143]. Cette lettre informait Miron de son acceptation officielle comme membre du Clan, en plus de faire état des attentes vis-à-vis d'un Routier :

> Tous les membres du groupe s'efforceront de t'aider à acquérir la formation et l'esprit routier. De ton côté tu devras collaborer loyalement à cette fin, en te conformant rigoureusement à tous nos règlements et coutumes, et en participant à toutes les réunions et sorties de rigueur. Il est entendu, en outre, que tu t'engages à te procurer l'uniforme réglementaire du Clan, ainsi que tout l'équipement nécessaire, dans le plus bref délai possible[144].

Le Clan Saint-Jacques, fondé en 1939[145] par le Père Julien Perrin et l'étudiant en médecine André Mackay, était un regroupement de scouts routiers affiliée à la paroisse du même nom située au bas de la ville de Montréal et incorporée à la Fédération des Scouts catholiques du Québec. Il regroupait des étudiants d'université, mais aussi des jeunes professionnels et des ouvriers. Son cri de ralliement, qui lui servait aussi de devise, était: «Au plus dru![146].» Le Clan accueillait des jeunes hommes qui avaient entre 17 et 21 ans -certains membres étaient

---

[143]Louis Pronovost est né à Trois-Rivières né en 1910. En 1931, il fonda et dirigea le premier clan routier de la Fédération des Scouts catholiques.

[144]Lettre tirée des archives personnelles de Gaston Miron.

[145]Beaucoup d'informations sur le Clan Saint-Jacques et sur le *Godillot* nous ont été fournies par Louis Pronovost, lors d'une entrevue le 18 août 1999.

[146]Selon Louis Pronovost, cette devise, qui était aussi un cri de ralliement, avait été adoptée à la suite d'un vote unanime des Routiers. Elle était extraite d'une prière des scouts de Saint-Louis, en France, qui était une troupe émérite qui se signalait par son savoir-faire et sa débrouillardise. Plusieurs des rituels du Clan ont d'ailleurs été inspirés par ceux des Scouts français, comme l'a montré Pierre Savard («Une jeunesse et son Église : les scouts-routiers. De la Crise à la Révolution tranquille», dans *Les Cahiers des Dix*, Sainte-Foy, éditions La Liberté, no 53, 1999, pp. 117-165.) Les Routiers du Clan Saint-Jacques découvraient de cette façon la culture et les rites de leurs ancêtres français. Ils se voyaient en quelque sorte comme des chevaliers des temps nouveaux et les défenseurs d'une culture traditionnelle en danger de se perdre.

cependant plus âgés - qui voulaient expérimenter ou poursuivre le style de vie scout, après leur passage chez les Éclaireurs. Au tout début, les activités organisées par le Clan se limitaient principalement à l'étude des encycliques et à des activités physiques tenues habituellement à la Palestre nationale. Chaque Routier portait fièrement l'uniforme et le foulard rouge et or du Clan qui était très prestigieux et qui jouissait d'une grande renommée, comme en témoigne le Cardinal Jean-Paul Turcotte, qui a été scout à Saint-Vincent de Paul :

> Composé d'étudiants d'université, c'était l'orgueil du scoutisme montréalais. Il avait une grande renommée et était connu de tous grâce à son chef, monsieur Louis Pronovost, et un de ses aumôniers, le Père Ambroise[147].

Le Père Ambroise, en plus d'être le Chef du Quartier général des Scouts du Canada depuis 1944, participait en effet régulièrement aux activités du Clan. Il travaillait alors en collaboration avec l'abbé Robert-E. Llewellyn, qui avait déjà fait en France l'expérience de la Route et qui était l'aumônier du Clan depuis 1941. Le Père Ambroise a d'ailleurs lui-même témoigné de l'importance de ce clan, dont les membres étaient présents à tous les échelons de la Fédération scoute et qui était considéré comme «l'épine dorsale de toute la formation "Route" au Canada français[148].» Le mot «Route» avait pour les Routiers une importance capitale, et il avait différentes acceptions. Il désignait «[...]

---

[147]Jean-Claude Turcotte, «Un Noël pas comme les autres», dans Pierre Valcour (dir.), *Ambroise...tout court*, *op. cit.*, p. 19.
[148]Ambroise Lafortune, *Par les chemins d'Ambroise*, *op. cit.*, p. 171.

tantôt la branche de ce nom, tantôt sa méthode et tantôt son esprit[149].» C'était toujours, pour les membres du Clan, un idéal.

Le scoutisme, on le sait, est un mouvement fondé en Grande-Bretagne en 1907 par Baden-Powell qui accueillait des garçons de toutes religions. Au Canada, il a d'abord pris racine chez les anglophones, qui ont mis sur pied l'association des «*Boys scouts of Canada.*» Au Québec, l'abbé Lionel Groulx aurait été le premier membre du clergé canadien français à manifester un intérêt pour ce type de formation des jeunes. Malgré les craintes que pouvaient susciter l'origine britannique du mouvement et sa tolérance religieuse, l'abbé Groulx aurait été séduit par ce mouvement d'éducation apte «[...] à développer l'esprit de débrouillardise, d'initiative, d'observation[150].» Le scoutisme voulait être en effet une véritable école pour les jeunes hommes et leur offrir une formation complète :

> Tel que conçu par Baden-Powell, le scoutisme est une méthode de formation physique, intellectuelle, morale, sociale, civique et religieuse. Pour atteindre sa fin, cinq buts précis lui ont été fixés: la santé, le caractère, la débrouillardise, le service du prochain, la recherche de Dieu[151].

Le clergé du Québec a cherché à adapter le scoutisme au caractère canadien-français tel qu'il le concevait à l'époque, en faisant du patriotisme et de la religion catholique les clefs de voûte du mouvement,

---

[149]Pierre Savard, «Une jeunesse et son Église : les scouts-routiers. De la Crise à la Révolution tranquille», dans *Les Cahiers des Dix*, *op. cit.*, p. 118, note 2.

[150]Lionel Groulx, *Mes mémoires*, tome 2, Montréal, Fides, 1971, p. 320.

[151]*Mémoire de la fédération des scouts catholiques de la province de Québec à la Commission royale d'enquête sur les problèmes constitutionnels*, 20 mars 1954, p. 1.

comme l'illustre un article de *L'Action française* en 1926 : «Nous réprouverions des tentatives qui ne se préoccuperaient pas suffisamment d'adapter les pratiques du scoutisme aux habitudes et aux aspirations de nos compatriotes[152].» Les scouts arrivés à l'âge adulte étaient invités à se joindre aux Routiers afin de poursuivre leur cheminement, comme l'expliquait le Père Ambroise Lafortune :

> Qu'arrive-t-il quand un scout convaincu sort de l'adolescence et s'avance vers sa vie d'homme?Une solution: la Route. On appelle ainsi la branche aînée du scoutisme masculin, la troisième étape [après l'étape des louveteaux et celle des scouts] de la formation [qui] [...] appelle au jugement, à l'engagement pour le reste de sa vie. Le tout forme un homme authentique, un chrétien vrai[153].

Baden-Powell a défini la pratique du scoutisme routier dans un livre intitulé *La Route du succès* (*Rovering to success*). Un clan de Routiers regroupait des aspirants et des novices dans des patrouilles qui avaient chacune leur propre chef; ces patrouilles faisaient à leur tour partie de différentes troupes. Il y avait certaines étapes à franchir dans l'apprentissage de la Route. Le candidat qui n'avait jamais fait de scoutisme était d'abord stagiaire ou aspirant routier, ce qui signifiait qu'il vivait une période d'essai où il était invité à se familiariser avec les techniques de la Route et la «vie rude». Si le Clan, à l'instar de l'Action catholique spécialisée, voulait faire de ses membres des apôtres du Christ, les moyens mis en oeuvre pour les former lui étaient particuliers. Le Clan était réservé à ceux qui, peu importe leurs origines sociales, acceptaient de marcher pendant de longs kilomètres, été comme hiver,

---

[152]Jean Tavernier, tel que cité par Lionel Groulx dans *Mes mémoires*, tome 2, *op. cit.*, p. 322.
[153]Ambroise Lafortune, *Par les chemins d'Ambroise*, *op. cit.*, p. 171.

jusqu'à ce que de nombreuses ampoules fassent souffrir les pieds[154] : «Cet effort physique, le même pour tous les marcheurs, détruit tous les préjugés de classe et développe l'esprit d'entraide[155]», disait le Routier André Rochon. Par la marche, le Routier pouvait ainsi espérer accéder à la sainteté authentique, qui était pour lui «une réalité musclée et virile[156]», et non pas l'affaire des «mous», c'est-à-dire des «saintes nitouches et [d]es grenouilles de bénitier[157]» :

> [La marche] doit occuper la plus grande partie des réunions et des sorties. Nous croyons à la marche comme à un des moyens les plus efficaces de formation du caractère, de formation à la débrouillardise, de sanctification même. Le monde moderne souffre d'être assis[158].

Le jeune homme qui avait déjà prononcé sa promesse scoute avant de se joindre au Clan faisait un stage de noviciat-routier, qui était une étape dite d'exploration pendant laquelle le jeune homme devait approfondir les apprentissages qu'il avait effectués auparavant. Finalement, un candidat qui se sentait prêt pouvait demander à faire son «départ routier», l'étape qui marquait la fin de son apprentissage à l'intérieur du clan. Une cérémonie spéciale marquait alors le début de ce

---

[154]Fait cocasse, la direction du Clan avait d'ailleurs créé «l'Ordre de la sainte ampoule», qui «[...] entendait réconforter et honorer les vaillants abrutis qui, surmontant douleurs et boursouflures, [...] s'obstina[ie]nt à se charcuter joyeusement les pieds jusqu'à l'étape, pour l'honneur de l'uniforme et la plus grande gloire du rambling [la randonnée pédestre].» (Louis Pronovost, *Les Godillots de feu*, Sillery, Éditions du Septentrion, 2000, p. 241.) Il va sans dire que tous les Routiers du Clan étaient, à leur tour, membres de cet Ordre.

[155]André Rochon, «Un Clan Routier. Conférence prononcée devant les membres du Club Richelieu-Montréal, le 15 juillet 1948», p. 5. (Fonds Louis Pronovost, no 06-MP 200, Archives nationales du Québec.)

[156]Louis Pronovost, *Les Godillots de feu*, *op. cit.*, p. 28.

[157]*Ibid.*

[158]André Rochon, «Un Clan Routier. Conférence prononcée devant les membres du Club Richelieu-Montréal, le 15 juillet 1948», *op. cit.*, p. 4.

«stade de l'individualisation complète de la formation[159]». Le Routier professait alors sa foi dans la philosophie de la Route et prenait un engagement envers sa communauté. À l'intérieur des clans, on insistait sur le caractère propre de chaque individu, plus qu'on ne le faisait dans les mouvements de l'Action catholique, comme l'expliquait André Rochon : «Le but de la Route n'est pas de former des individus issus d'un même moule, mais bien au contraire des personnalités originales capables de réagir personnellement devant une situation[160].» Dans les groupes d'Action catholique, on se concentrait davantage sur l'idée et la force du mouvement de masse.

Lorsque Louis Pronovost devient le chef du Clan Saint-Jacques en 1940, il lance un mot d'ordre qui précise le sens de la Route : «la Route, c'est quand on marche.» Les activités du Clan reliées au plein air étaient alors plus nombreuses qu'auparavant et elles exigeaient une bonne condition physique. Un candidat qui souhaitait se joindre à la Route devait respecter certaines conditions : «Pour avoir accès à la Route, tu dois commencer par sortir de ta maison et de toi-même, renoncer à ton égoïsme, à ton confort et à ta sécurité, rechercher ce qui est difficile et vouloir vivre rudement[161]». La formation du Routier se faisait ainsi hors des «[...] structures familiales et scolaires[162]»; il découvrait ainsi un nouvel «espace de liberté[163].» Le Clan valorisait avant tout l'action bien

---

159 Brochure intitulée *Clan Routier Jacques-Buteux*, Trois-Rivières, Séminaire Saint-Joseph, 1956, p. 32. (Fonds Louis Pronovost, no 06-MP 200, Archives nationales du Québec.)

160André Rochon, «Un Clan Routier. Conférence prononcée devant les membres du Club Richelieu-Montréal, le 15 juillet 1948», *op. cit.*, p. 10.

161*Godillot*, Montréal, XIe année, numéro 45, 10 mai 1952, 4e de couverture.

162Pierre Savard, «Une jeunesse et son Église : les scouts-routiers. De la Crise à la Révolution tranquille», dans *Les Cahiers des Dix*, *op. cit.*, p. 123.

163*Ibid.*

ancrée dans le réel, par le biais de l'activité physique en pleine nature, qui permettait au Routier de mieux se connaître et de vivre aux côtés des autres : «On était, explique Louis Pronovost, un mouvement d'action, [...] d'éducation, une éducation basée sur la pratique du plein air, de la vie de camp, du travail d'équipe, du service engagé dans la société[164].» Le Clan favorisait ainsi le développement d'une riche solidarité masculine et d'un solide esprit de corps.

Chaque membre du Clan était invité à consigner ses réflexions et ses progrès dans un carnet de route, qui devait l'aider à mieux intégrer son expérience scoute. Gaston Miron a ainsi noté dans un cahier ce que signifiait la Route pour lui:

> Tout parole est une semence. À nous d'être une bonne terre. Toute parole a une promesse. Celle de la fleur, de l'arbre, du blé, de l'homme. On ne peut définir la route? peut-être! Mais on peut, par des palabres, des réalisations concrètes, la cerner, lui toucher du doigt, la sentir, la palper, la vivre. Qu'elle nous livre la semence de sa graine! On peut découvrir la mystique de route[165].

Le Routier devait prendre un engagement envers lui-même et envers son prochain, dans le respect de la vie chrétienne. Il était appelé à rendre service à sa communauté dans un esprit de solidarité et de fraternité. La formation personnelle, toute imprégnée d'«[...] une spiritualité foncièrement personnelle et christocentrique[166]», débouchait sur une action sociale. Le Routier étaient appelé à se dépasser lui-même,

---

[164]Entrevue avec Louis Pronovost, 18 août 1999.

[165]Réflexion portant la date «23 fév.», reprise d'un cahier trouvé dans les archives personnelles de Gaston Miron. Le soulignement est de lui.

[166]Pierre Savard, «Une jeunesse et son Église : les scouts-routiers. De la Crise à la Révolution tranquille», dans *Les Cahiers des Dix*, *op. cit.*, p. 132.

à devenir le maître d'oeuvre de son propre apprentissage et à développer des qualités de chef. Il devait avoir «le souci de sa culture générale[167]», qu'il devait chercher à développer et à parfaire : «son éveil à la culture se manifeste par la joie qu'il éprouve à voir de belles oeuvres ou à essayer d'en créer[168].» Chaque Routier devait ainsi acquérir «le sens de ses origines: canadien-français[169]», en plus de développer ses capacités physiques.

Sous la direction de Pronovost, le Clan diversifie ses activités afin de favoriser une formation équilibrée des Routiers : «Ne devenir ni ange ni bête; ni strictement intellectuel ni carrément empirique. Se doter d'une tête et de deux pieds, quoi! Tel était, chez nous, l'équilibre proposé aux stagiaires et aux novices routiers[170].» Pour parfaire la formation de ses membres, le Clan mit sur pied, en plus de randonnées dans la nature, plusieurs équipes qui pratiquaient différents types d'activités sociales et humanitaires. Plusieurs projets qui favorisaient les échanges intellectuels furent exécutés. Des troupes du Clan organisaient alors des cercles d'études et des discussions, autant «politiques que littéraires[171]», ainsi que des pèlerinages, des concerts, des rallyes et des camps. Le Clan a aussi créé, en 1942, l'équipe spécialisée des Attafs ou des jeunes ménages, qui était d'abord

---

[167]Brochure *Clan Routier Jacques-Buteux*, *op. cit.*, p. 32.

[168]*Statuts et Règlements de la Fédération des Scouts Catholiques de 1954*, cité par Pierre Savard dans «Une jeunesse et son Église : les scouts-routiers. De la Crise à la Révolution tranquille», dans *Les Cahiers des Dix*, *op. cit.*, p. 125.

[169]Brochure Clan Routier Jacques-Buteux, *op. cit.*, p. 33.

[170]Louis Pronovost, *Les Godillots de feu*, *op. cit.*, p. 95.

[171]Jérôme Choquette, Routier au Clan Saint-Jacques, cité par Ambroise Lafortune dans *Par les chemins d'Ambroise*, *op. cit.*, p. 188.

> [...] composée de quelques ménages dont le mari était routier et d'un prêtre, aumônier du clan, M. l'abbé Robert-E. Llewellyn. Les premières rencontres eurent pour but de concilier les exigences de la vie conjugale avec celles du scoutisme chez les adultes. Cette préoccupation devint bientôt secondaire car, au groupe primitif, s'étaient joints des ménages d'anciens dirigeants et militants de l'Action catholique spécialisée[172].

C'est ainsi que des couples venus de différents milieux ont participé aux activités des Attafs : les Pronovost, les Mackay, les Varin, les Pelletier et les Leclerc, pour n'en nommer que quelques-uns, ont fait partie de l'équipe, qui produisait en collaboration avec l'aumônier son propre bulletin, *Ton foyer*. Plusieurs membres de ce groupe ont aussi collaboré au développement de l'École des Parents[173]. Une autre équipe mixte du clan avait pu profiter de la présence de l'abbé Llewellyn, celle des «ouaouarons et des sauterelles[174]», qui présentait des spectacles de folklore. L'abbé Llewellyn, un homme cultivé qui connaissait bien le folklore français, avait enseigné aux membres de cette équipe des danses et des chants de son pays d'origine. Lorsqu'il était invité à donner des conférences, il demandait souvent aux «ouaouarons et sauterelles» de l'accompagner. Cette équipe de six ou sept couples comprenait, entre autres, les Routiers Bernard Galarneau et Roland Bourret, ainsi que deux jeunes filles, Claire Sansregret et Marguerite Marquis, qui devaient voir à la qualité des spectacles offerts et

---

[172]«Les équipes de ménages ou équipes de foyers», feuillet no 1. (Archives personnelles de Rita Landry (Cambron).

[173]Fondée en 1938, l'École des Parents a été dirigée par l'épouse du Routier Jean Vallerand, Claudine, qui prodiguait des conseils à la radio que la revue *Paysana* reproduisait en 1945. L'École organisait aussi des colloques et a publié, à partir de 1942, le périodique «Lettre aux ménages», en collaboration avec le secrétariat central des Attafs. Plus tard, Mme Vallerand a joué le rôle de Maman Fonfon pour les jeunes téléspectateurs. (Ces informations sont tirées de l'ouvrage de Jeanne Desrochers, *Françoise Gaudet-Smet*, Varennes, les éditions de Varennes, 1992, p. 70.)

[174]Les informations sur cette équipe nous viennent de Louis Pronovost (entrevue du 18 août 1999).

qui s'occupaient de faire de la recherche afin d'enrichir le répertoire de danses folkloriques.

Le Clan avait aussi mis sur pied d'autres équipes spécialisées. L'équipe de musique Opus organisait des concerts. L'équipe Saint-Paul se réunissait tous les mercredis, tantôt chez le docteur Mackay, tantôt chez Ambroise Lafortune, afin d'étudier la Bible, les encycliques, les textes de Thomas d'Aquin et recevoir divers conférenciers, dont certains très prestigieux, comme Léon Blum. Ces rencontres étaient ouvertes à tous, garçons et filles, et donnaient lieu à des discussions passionnées sur toutes sortes de sujets; c'était la règle que chacun dise quelques mots. Des scouts d'autres clans, comme par exemple Jacques Parizeau, ont participé à ces soirées. Le Père Ambroise Lafortune avait catalogué toutes ces activités sous d'amusantes étiquettes : le clan, le paraclan, le bataclan et le clinclan. Le clan, c'était bien sûr la vie quotidienne des Routiers; le paraclan désignait les équipes spéciales au coeur de la vie du clan; le bataclan regroupait «[...] tout ce qui naissait du Clan, en dehors de la route, et prenait de l'ampleur[175].» Quant au clinclan, il «[...] faisait référence aux fêtes, aux célébrations, aux décorations...à tout le panache[176].»

En 1950, alors que le Québec comptait une quarantaine de clans[177], Gaston Miron et Olivier Marchand faisaient partie de la

---

[175]Dossier sur la série «Par les chemins d'Ambroise», archives personnelles d'Ambroise Lafortune.
[176]Ambroise Lafortune, *Par les chemins d'Ambroise, op. cit.*, p. 180.
[177]Pierre Savard, «Une jeunesse et son Église : les scouts-routiers. De la Crise à la Révolution tranquille», dans *Les Cahiers des Dix, op. cit.*, p. 129.

patrouille Louis-Hébert[178] du Clan Saint-Jacques, qui était affiliée à la troupe des Chevaliers de Saint-Louis. Chaque patrouille portait le nom d'un personnage célèbre qui devait servir de modèle pour les Routiers, et était supervisée par un «compagnon» routier. Les membres de la patrouille Louis-Hébert se réunissaient dans un local situé rue Dunlop. Dans un cahier qui comprenait les «rapports des réunions hebdomadaires» de l'année 1950-51 écrit de la main de Gaston Miron, la patrouille a ciblé les nombreuses activités auxquelles elle voulait se consacrer: «Nos réunions comporteront: Prières- Liturgie- Chants- Technique scoute- Palabre. Notre apport au Clan, cette année, sera précisément dans le domaine du chant, (danse et musique).[179]» Durant cette période, un de leurs projets humanitaires fut de s'occuper des enfants défavorisés de la ruelle Leduc, qui semblaient être laissés à eux-mêmes : «Il nous semble que c'est un devoir de Routiers d'entreprendre l'éducation de quelques gamins de rue. [...] Le scout est fait pour servir et sauver son prochain. Qu'est[-ce que] servir sinon se rendre esclave d'une cause qui nous dépasse[180].» Les membres de la patrouille Louis-Hébert faisaient également de nombreuses activités physiques.

Miron et Marchand appréciaient les longues randonnées dans la nature que faisaient les Routiers, suivies des palabres, moments d'échange et de synthèse où chacun parlait de ses expériences et de ses

---

[178]Louis Hébert (1575-1627) était un apothicaire français venu s'installer en Nouvelle-France. Il fut l'un des premiers colons de la région de Québec. Il s'intéressa à la flore de la colonie «[...] et y introduisit plusieurs variétés de plantes européennes, dont le pommier.» (*Petit Robert 2.*) Hébert aurait participé aux activités de l'Ordre de Bon Temps première manière.

[179]Extrait, daté du mardi 12 septembre 1950, d'un cahier trouvé dans les archives personnelles de Gaston Miron.

[180]«Patrouille Louis-Hébert. Discussion portant sur les activités de la ruelle Leduc», document de travail trouvé dans les archives personnelles de Gaston Miron.

idées. Les deux camarades aimaient beaucoup le plein air et les sports; ainsi, ils ont tous deux participé, en mai 1951, au «Challenge '51» des Routiers, qui était une compétition annuelle d'athlétisme. Le Clan avait aussi une équipe qui, sous la direction de René Émond, faisait des activités régulières d'entraînement physique[181]. Gaston Miron était un habitué de l'activité physique et il fréquentait à cette époque le Centre paroissial de l'Immaculée-Conception[182], rue Papineau, complexe sportif mis sur pied en 1951 par les Jésuites et dirigé par le Père Marcel de la Sablonnière (le Père Sablon). Miron encourageait aussi les efforts du Club de Montagne et camping de Montréal, dont les principes se définissaient ainsi : «Par la Beauté de la Montagne, par la joie de l'effort, endurcir les corps, élever les âmes, tendre les coeurs à la fraternité, promouvoir un monde meilleur[183].» Les membres de ce club faisaient des excursions dans les Laurentides, lieu d'origine de Miron avec lequel il a toujours gardé «[...] une grande filiation[184]», en plus de «[...] faire connaître aux jeunes l'alpinisme et le camping[185]» par des sorties, des films, des réunions. Ce Club a d'ailleurs organisé une excursion en collaboration avec le Clan. Miron et Marchand ont aussi participé aux soirées de l'équipe Saint-Paul[186].

---

[181]On peut présumer que Gaston Miron ait fait partie de ce groupe, puisqu'il a conservé dans ses archives personnelles une lettre datée du 17 juin 1952 l'invitant à s'y joindre.

[182]Le centre de l'Immaculée-Conception «[...] est né dans un poulailler derrière le scolasticat des théologiens» dans les années 1937-1938, avant qu'on construise le complexe de la rue Papineau. (Ambroise Lafortune, *Par les chemins d'Ambroise*, *op. cit.*, p. 241.)

[183]Lettre du président du Club, Julien Labedan, à Gaston Miron [non datée.] Archives personnelles de Gaston Miron. Un texte de Labedan qui fait l'éloge de l'alpinisme et qui avait d'abord paru dans *La Galette* est d'ailleurs repris dans *Le Godillot* en 1953.

[184]Miron disait qu'il «[...] ne pourrai[t] jamais oublier les couchers de soleil derrière les hanches des montagnes. [...] Mon imagerie poétique réfère toujours à la montagne, à la nature.» (cité par Louis-Guy Lemieux, dans «Miron : l'homme qui a vu l'homme qui a vu...la poésie», dans *Le Soleil*, *op. cit.*, p. D4.)

[185]Lettre de Julien Labedan à Gaston Miron. Archives personnelles de Gaston Miron.

[186]Miron fera d'ailleurs de la publicité pour les soirées de l'équipe Saint-Paul lorsqu'il dirigera *La Galette* : «Fidèle aux vieilles traditions du Clan, l'Équipe Saint-Paul sera ouverte à tous les jeunes et spécialement aux animateurs et animatrices de l'Ordre de Bon Temps. Nous sommes et entendons

L'expérience du *Godillot*

En plus des activités de leur patrouille, Miron et Marchand se sont joints à la rédaction du «bulletin de liaison» du Clan Saint-Jacques, le *Godillot*[187]. Fondé en décembre 1942 par le chef du Clan, Louis Pronovost, ce périodique était «rédigé et réalisé par l'équipe plume-agile[188]». Cette équipe supervisait l'ensemble des revues scoutes, dont *Le Noeud*, «bulletin polycopié des journées fédérales[189]», *Scout catholique*, dédié aux garçons et *Servir*, «[...] alors la revue nationale des routiers et des chefs scouts[190]». Les membres de «plume-agile» assumaient la responsabilité des textes, des dessins, des mises en page et de l'orientation générale des périodiques. Jacques Parizeau, Hubert Reeves et Jacques-Yvan Morin, pour ne nommer que ceux-là, ont fait partie de cette équipe qui accueillait des Routiers de différents clans. Plusieurs membres du Clan Saint-Jacques avaient ainsi acquis de l'expérience dans la rédaction et l'édition de revues.

---

rester catholiques. Si tu connais des types de valeur qui passent dans le patelin, donne un coup de téléphone. Ils viendront, comme par le passé, échanger leurs idées et vivre avec nous.» (Gaston Miron, «Les Équipes St-Paul», dans *La Galette*, vol. IV, no 1, 1951-1952, p. 2. Le soulignement est de Miron.)

187 Élise Salaün dit, dans un article qui porte sur des revues qui ont précédé l'Hexagone, que *le Godillot* «serait disparu en 1952», mais la collection de Louis Pronovost que nous avons pu consulter comprend des numéros qui s'échelonnent de 1942 à 1959. (Élise Salaün, «Vers une poésie nationale sans frontières. De *La Galette* à l'Hexagone», dans Jacques Beaudry (dir.), *Le rébus des revues. Petites revues et vie littéraire au Québec*, Québec, Presses de l'Université Laval, 1998, p. 81.)

188 *Godillot*, Montréal, XIe année, numéro 45, 10 mai 1952, p. 1. Cette équipe «regroupait ceux et celles qui ont orienté et rédigé toutes les revues du scoutisme, fort nombreuses. C'est en ces temps-là que chacun s'est mis à écrire.» (Ambroise Lafortune, *Par les chemins d'Ambroise*, *op. cit.*, p. 182.)

189 Pierre Savard, «Une jeunesse et son Église : les scouts-routiers. De la Crise à la Révolution tranquille», dans *Les Cahiers des Dix*, *op. cit.*, p. 129, note 18. Les journées fédérales réunissaient «[...] les dirigeants scouts de tous les niveaux, depuis celui de chef d'unité (troupe d'éclaireurs, meute de louveteaux, clan routier) jusqu'au commissaire national.» Tous échangeaient alors sur un thème particulier. (*Ibid.*, p. 128.)

190 *Ibid.*, p. 142, note 47. *Servir* était une revue mensuelle, fondée en 1937.

Le Clan avait aussi créé ses propres éditions fondées, selon les souvenirs de Louis Pronovost, par le Routier André Rochon, qui leur avait donné un nom humoristique, les éditions du Fumier; elles servaient à publier des rapports de diverses activités, par exemple les programmes des soirées de l'équipe Opus, ou les «encycliques» du Père Ambroise[191]. En 1947, les éditions du Clan prennent le nom des Éditions de l'eau potable, et on publie, en plus d'une «encyclique», «[...] les textes d'un jeu de Noël et ceux d'un jeu de l'Épiphanie[192].» Plusieurs membres du Clan publiaient également des récits ou des textes édifiants; à titre d'exemple, l'abbé Llewellyn, le Père Ambroise, Louis Pronovost et le chef de troupe Guy Boulizon[193], qui était aussi un collègue de l'abbé Llewellyn à Stanislas, étaient auteurs de romans scouts parus en 1943 et en 1944 dans la collection «récits et légendes» des éditions Variétés, une collection destinée aux jeunes d'ailleurs dirigée par l'abbé Llewellyn.

Le Godillot, de facture modeste, paraissait environ une fois par mois durant l'année scolaire et comprenait habituellement seize pages. Son titre faisait référence aux grosses chaussures portées par les Routiers[194]. La revue était d'ailleurs destinée à ses débuts aux membres

---

[191]Selon le témoignage d'Ambroise Lafortune, Gaston Miron aurait été à l'origine des éditions du Fumier (*Par les chemins d'Ambroise*, p. 183.) Mais Miron n'est pas arrivé à Montréal avant 1947, et il s'est officiellement joint au Clan, nous l'avons dit, en 1950; les éditions du Fumier avaient pourtant déjà publié une «encyclique» du Père Ambroise en 1945. Les souvenirs de Louis Pronovost semblent donc plus précis à ce sujet.

[192]Louis Pronovost, *Les Godillots de feu*, *op. cit.*, p. 69.

[193]Né à Nevers, Guy Boulizon (1906-) avait fait sa promesse scoute à Paris en 1927. Il avait participé aux premières activités des Comédiens-routiers de Léon Chancerel. Il avait aussi fait de la propagande pour le scoutisme français par le biais d'articles, de conférences et d'émissions de radio, en plus de composer la musique de plusieurs chants scouts et d'illustrer de nombreux textes du *Scout de France*. (Informations tirées des archives personnelles d'Ambroise Lafortune.) Guy Boulizon, qui avait enseigné au Collège Stanislas de Paris, et son épouse, Jeannette, ont tous deux participé à la fondation du Collège Stanislas de Montréal à leur arrivée au Canada en 1938.

[194]«"Godillot"? Pourquoi ce nom? D'abord parce que ça se dit bien. Cela sonne à l'oreille d'un routier comme le martèlement rythmé des semelles ferrées sur l'asphalte des grands chemins. Ensuite, parce que c'est un nom qui renferme en lui une règle, une mystique.» (*Godillot*, Montréal, 1ère année, numéro 1, décembre 1942, p. 1.)

du Clan qui étaient enrôlés dans l'armée, afin de les informer des activités de leurs amis Routiers. Après la guerre, le Clan a continué la publication du bulletin, qui permettait à chacun de suivre le cheminement du Clan. Louis Pronovost faisait paraître dans le *Godillot* des articles reliés à des champs d'intérêt divers, par exemple des rapports d'activités scoutes, des critiques de films à l'affiche et des textes sur la spiritualité de la Route. Il signait habituellement le premier article du bulletin, un texte qui tenait lieu d'éditorial édifiant sur la philosophie scoute.

Il y avait d'ordinaire une rubrique, intitulée à partir de 1946 «Le Plat à salade», où étaient rassemblées les dernières informations à propos des Routiers. Si on manquait de textes à faire paraître, on reprenait alors des textes d'autres publications de l'époque; il arrivait même qu'on fasse paraître certains textes écrits en anglais, par exemple des articles tirés du *Reader's Digest*. Louis Pronovost était alors responsable de toute la production: il écrivait les textes sur des «stencils», il les passait à la Gestetner, il les brochait et les distribuait[195]. Il travaillait alors pour une compagnie de pâtes et papiers, la «Consolidated Paper Co.», qui avait son siège social dans l'édifice Sun Life; ses patrons, qui avaient été eux aussi des «boy scouts», étaient prêts à soutenir ses efforts et ils lui permettaient d'imprimer gratuitement le *Godillot* le samedi sur les presses du bureau. Ils lui fournissaient également le papier.

Plus tard, d'autres Routiers, comme Gaston Miron, ont pris la responsabilité de certains numéros. En mai 1951, Miron est devenu le

[195] *La Galette*, le bulletin de l'O.B.T., se faisait suivant le même procédé.

directeur du *Godillot*[196]. L'expérience de la publication du bulletin scout a permis à Marchand et à Miron de faire leurs premières armes dans le domaine de l'édition. Avant l'arrivée de Miron et de Marchand, l'équipe du *Godillot* publiait rarement des textes qui portaient sur la littérature; on faisait plutôt paraître des listes de livres qu'on recommandait ou des courts articles qui encourageaient les Routiers à lire, comme le montre ce texte intitulé «L'Obligation de lire» paru en décembre 1949: «Celui qui ne lit jamais meurt chaque jour, petit à petit, au-dessus des oreilles. Le routier qui veut être un homme complet, n'a pas le droit de négliger cette excellente source de culture que constituent les bons livres. Habitue-toi donc à lire chaque jour[197].» Avec Miron à la tête du *Godillot*, on note certains changements dans le style des textes publiés, et dans la facture même du bulletin :

> Sous la conduite de GASTON [...], GODILLOT a ouvert les yeux encore plus grand et a scruté plus attentivement le monde scout ou non qui l'entoure. Il a fait un pas de plus vers une plus grande maturité. Par son volume, son fini, par le poids de ses écrits, GODILLOT a [...] fait pâlir bien des publications plus connues et normalement de plus d'envergure que lui[198].

Des informations précises concernant des amis de Miron sont données. En septembre 1951, on annonçait qu'Olivier Marchand avait fait sa promesse scoute lors de la Route du Clan annuelle de la fin juin, en Mauricie. Dans ce même numéro parut le premier texte écrit par Olivier

---

[196]«22 mai : prends en main la direction de la revue "Godillot" du Clan St-Jacques.» (Lettre à Guy Carle, 29 mai 1951. Archives personnelles de Guy Carle.) Miron signait parfois des textes sous le pseudonyme de Yvan Dupanache.

[197]*Godillot*, Montréal, VIIIe année, numéro 34, décembre 1949, p. 14. Pour Louis Pronovost, la lecture était une «nécessité absolue» et un «aliment vital» pour former l'esprit critique. Il recommandait aux Routiers la lecture d'un livre par semaine. (Louis Pronovost, *Les Godillots de feu*, *op. cit.*, p. 69 et 70.)

[198]*Godillot*, XIe année, numéro 46, novembre 1952, p. 1.

Marchand dans le *Godillot* intitulé «Froide fraternité», où il rendait compte de «méditations de Route[199]» : «Le coeur comme l'âme, t'enserre comme une pieuvre. [...]S'il fallait n'avoir que quelques grands mystères à éventrer, je n'en saurais rien faire. Mais si, dans cette route, le mystère est partout, il est constant souci, aide inconsommée et support des pas![200]» C'était la première fois qu'était publié dans le bulletin un texte au style si «poétique». Ces «méditations» de Marchand, qui se sont poursuivies dans deux autres numéros, témoignent d'un changement dans le style des articles qui sont publiés dans le petit journal: il y aura dorénavant une certaine place accordée aux textes poétiques dans le *Godillot*, si minime soit-elle. Dans le numéro des mois d'octobre et de novembre 1951 paraît le premier texte signé par Miron, un compte rendu du Jamboree tenu à Vaudreuil intitulé «Une visite au Jam[201].»

Le choix de certaines annonces témoigne sans doute des intérêts particuliers de la nouvelle équipe en place. Dans le numéro de décembre 1951[202], on signale la tenue d'une «veillée» de l' O. B. T. et d'une représentation à l'École Technique[203] du sketch «Le Chapeau vert de ma belle-mère» du Père Ambroise Lafortune. Dans un des numéros du bulletin préparés par Gaston Miron et auquel a collaboré Olivier Marchand se trouvent différents articles expliquant l'organisation et la philosophie du Clan. Marchand, qui est alors novice-routier, y signe une

---

199 *Ibid.*, numéro 42, septembre 1951, p. 4 .

200 *Ibid.*, p. 5.

201 *Ibid.*, numéro 43, octobre-novembre 1951, p. 8-12. Selon des notes personnelles prises par Miron, celui-ci voulait publier, dans ce même numéro, un article sur «Le cinéma et nous», écrit par Louis Portugais; l'article n'a cependant pas paru, à la demande de Portugais.

202 *Godillot*, Montréal, XIe année, numéro 44, décembre 1951, p. 8.

203 L'Institut de Technologie de Montréal (mieux connu sous le nom d'École Technique) était situé au 200, rue Sherbrooke ouest et offrait différents cours techniques aux étudiants.

étude sur le cinéaste Robert J. Flaherty, qui «a donné sa vie à la découverte de l'homme», et dont l'oeuvre «révèle un nouveau cinéma, un cinéma de la simplicité, de la lumière, de la limpidité[204].» Marchand valorise les films qui sont le miroir de la vie, qui ne sont ni de pures fictions, ni des mélodrames. Il admire les films de Flaherty qui sont authentiques et sobres.

On trouve aussi dans ce numéro du *Godillot* quelques textes de Gaston Miron, lui aussi alors «novice-routier», dont une critique d'un des écrits du chanoine Raoul Drouin dans *D'Estoc et de taille*. Ce dernier était l'aumônier diocésain des scouts et guides catholiques de la ville, en plus d'être économe à l'Archevêché de Montréal et président du Conseil pédagogique de la Commission scolaire catholique de Montréal. Il supervisait ainsi les activités du Clan et des autres troupes scoutes de la métropole. La direction du Clan Saint-Jacques - ce que l'on nommait la routemaîtrise - avait parfois maille à partir avec le chanoine Drouin, qui ne semblait pas partager la même philosophie de la Route : «Il nous est arrivé de détester cordialement monsieur le chanoine pour ses prises de position incompréhensibles sur l'orientation, la pédagogie et l'organisation de la Route[205]», se rappelle Louis Pronovost.

---

[204]*Godillot*, Montréal, XIe année, numéro 45, mai 1952, p. 26. Le même article sera repris dans *La Galette*, que Miron dirige également à cette époque. («Étude sur Robert J. Flaherty», dans *La Galette*, vol. IV, no 4, 1951-1952, p. 8.)

[205]Louis Pronovost, *Les Godillots de feu*, *op. cit.*, p. 184. Pronovost brosse dans ce livre un portrait somme toute peu flatteur du chanoine Drouin et de sa façon de diriger l'organisation scoute diocésaine : «Légèrement misogyne et gêné aux entournures, au demeurant saint homme d'une moralité et d'une sincérité à toute épreuve, il donne l'impression de croire que l'autorité divine lui a été impartie, doublée d'un don d'infaillibilité indiscutable. À l'occasion, il bardasse ses confrères aumôniers et bonapartise ses collègues [...] Ces traits de caractère en font un chef pas toujours commode et un interlocuteur impressionnant.» (*Ibid.*)

Le chanoine Raoul Drouin était l'auteur de plusieurs textes sur les principes du scoutisme. Gaston Miron jugeait, dans sa critique publiée dans *Le Godillot*, que *D'Estoc et de taille* était un texte dépassé et trop sombre. Le chanoine y associait la mission du Routier à celle du chevalier du Moyen âge. Un Routier devait, selon le chanoine Drouin, livrer un combat sans merci contre les forces du mal: «Nous vivons [...] en des jours où un violent combat est engagé contre des puissances terribles qui s'acharnent à détruire l'ordre du bien: une fausse exaltation de la liberté; la crise de l'autorité; l'empire du matérialisme, du sensualisme, du naturalisme[206].» La critique de Miron révèle avant tout son point de vue sur le scoutisme; Miron croyait qu'un scout ne devait pas avoir peur du présent et qu'il devait se montrer à la hauteur des défis de son époque:

> Nous sommes beaucoup à vouloir vivre une vie d'homme simple et vraie, à vouloir compter sur la grâce de Dieu, à aimer passionnément notre siècle: parce qu'il y a beaucoup à faire. Nous ne voulons pas jouer le jeu de l'autruche non plus, fermant les yeux sur les dangers auxquels nous devons faire face. Mais de là à jouer aux héros et aux martyrs à chaque fois, il y a de la place pour l'affrontement quotidien[207].

Miron dévoile aussi dans ce texte sa conception de l'écrit, c'est-à-dire qu'il explique ses idées sur le style littéraire. Un bon texte, selon lui,

---

[206]Drouin, Raoul, chanoine. «Le mot d'ordre», dans *D'Estoc et de taille*, Montréal, [1952], p. 7-8. Dans un autre texte sur les principes du scoutisme, le chanoine Drouin précise quelles forces négatives s'acharnent sur les jeunes : «Les influences qui s'unissent pour détruire le travail des parents et des maîtres sont des plus diverses et les plus violentes: littérature amorphe ou licencieuse, cinéma pervers, programmes médiocres à la radio et sur les scènes, spectacles compromettants de la rue et des parcs.» (Chanoine Raoul Drouin, *En Cordée. 48 en Cordée*, Montréal, [1948?], p. 9-10.)

[207]Gaston Miron, «Les Livres. *D'Estoc et de taille*», dans *Godillot*, XIe année, numéro 45, mai 1952, p. 30. Les autres références à cette critique dans cette partie seront données entre parenthèses à la fin de chacune des citations.

ne doit pas être trop farci de citations, car la pensée prend alors «l'allure froide et impassible de la dogmatique et le style, cette couleur, cette saveur humaine, en est diminué (29).» Le texte ne doit pas être trop «intellectuel (29)», mais on doit pouvoir sentir la touche personnelle de l'auteur, cette «étreinte de vie (29)» qui saisit le lecteur et l'amène à s'engager. Le style doit épouser son époque; le vocabulaire doit être «rigoureux et précis (29)» afin de répondre «à la conception des êtres et des choses de notre temps (29).» D'ailleurs, dans son cahier de routier, Miron a noté, en plus de ses remarques sur son expérience scoute, quelques réflexions sur la langue qui allaient dans le même sens: «Je ne suis pas pour une langue pure, sans alliage. Mais pour une langue amalgamée, de classicisme, de terroir, de faubourg, de ville, de verdeur, de tout enfin. Une langue où [...] se trouvent la vie, les hommes[208].» Miron expliquera dans d'autres textes du *Godillot* l'importance de l'authenticité et du naturel dans l'écriture d'un texte. Par exemple, il fera en 1953 une critique sévère d'un sonnet écrit par André Cailloux pour inviter les jeunes à se joindre au mouvement scout :

> Je comprends très bien les "bonnes intentions" de M. André Cailloux. Mais je ne vois pas très bien ce que la poésie (qui est inexistante ici) vient faire comme réclame à la campagne scoute. Voyons. Il y a assez longtemps que nous gueulons contre le mièvre, le prêche moralisant exécrable, au profit du témoignage, de l'authentique, de la maturité, sans nous laisser couvrir de nouveau et encore de ridicule et de juvénile[209].

---

[208]Réflexion non datée reprise d'un cahier trouvé dans les archives personnelles de Gaston Miron.
[209]Gaston Miron, «Notes sur un poème», dans *Godillot*, XIIe année, numéro 48, septembre 1953, p. 5.

Miron termine sa critique de *D'Estoc et de taille* en défendant la radio, le cinéma et la télévision, qui sont, pour le chanoine Drouin comme pour l'ensemble du clergé de l'époque, des «puissances du mal (30)». Le Routier conclut son compte rendu en affirmant qu'au lieu de s'acharner «CONTRE, luttons POUR une radio, un cinéma, une télévision, éthiques et esthétiques (30)[210].» Les réflexions de Miron sur les médias et le style littéraire, de même que l'étude cinématographique de Marchand rejoignent les idées et les valeurs que prônait, nous l'avons vu, l'Ordre de Bon Temps. Les loisirs sains, la pensée positive et l'action concrète à l'intérieur de la société actuelle que valorisait l'Ordre répondaient aux aspirations que les deux amis exprimaient à travers leurs textes dans le *Godillot*. Même si les activités organisées et les moyens utilisés étaient différents, les visées générales du scoutisme rejoignaient, de plus d'une façon, celles de l'Ordre de Bon Temps.

[210]Les majuscules sont de Gaston Miron.

CHAPITRE IV

La création de l'Hexagone

«Aujourd'hui, ce temps nous fait peut-être sourire, mais il était la vie même, engagée, comme nous nous plaisions à la définir. La fondation de l'Hexagone a été pour nous à ce moment, l'une des rares actions qui pouvait être à notre mesure : il s'agissait de passer de la fraternité individuelle à la fraternité collective.»
Louis Portugais, *Forum*, 20 avril 1970.

L'Ordre de Bon Temps et le Clan Saint-Jacques voulaient amener les jeunes à s'épanouir par des loisirs sains et encourageaient l'initiative personnelle. Ces deux mouvements visaient également l'épanouissement complet de leurs membres; ils constituaient, chacun à leur manière, de véritables écoles de formation pour les jeunes. D'ailleurs, il y avait des échanges de service entre les deux groupes et des activités communes : à titre d'exemple, à chaque année, les jeunes de l'Ordre se joignaient aux Routiers du Clan, ainsi qu'à d'autres mouvements de jeunesse, pour la célébration de la Saint-Cayaboum, une grande fête animée par Ambroise Lafortune qui avait lieu où se trouve aujourd'hui le centre sportif de l'Université de Montréal. Ce rassemblement «avait lieu le 15 mai de chaque année. La devise en était simple: "Mouille pas mouille, Saint-Cayaboum. [...] C'était toujours le même scénario: nous avions un grand jeu, un repas, un feu de camp avec décorations[1].» Les échanges entre les deux mouvements étaient sans doute facilités par le fait qu'ils partageaient le même aumônier, le Père Ambroise. Le Chef du Clan, Louis Pronovost, a écrit dans *La Galette*[2]; de plus, des Routiers se trouvaient parmi les premiers membres de l'O. B. T.

---

[1]Ambroise Lafortune, *Par les chemins d'Ambroise*, *op. cit.*, p. 185.
[2]Voir Ambroise Lafortune, ptre et Louis Pronovost, «Les sports et l'O. B. T.», dans *La Galette*, [1951?], vol. III, no1-2, p. 27-29.

Le Clan et l'O. B. T. : buts communs

L'esprit du scoutisme rejoignait celui de l'O. B. T.; les deux mouvements étaient ancrés dans la culture d'expression française et favorisaient l'expression personnelle. On incitait les scouts à faire des récitals de poèmes, des danses folkloriques, des mimes et des jeux dramatiques (en particulier, ceux de Léon Chancerel[3]) lors des feux de camps, comme on le faisait à l'Ordre de Bon Temps. Mais il existait certaines différences de vues entre le Clan et l'O. B. T., concernant entre autres la mixité et la question religieuse. Les activités du Clan Saint-Jacques était essentiellement réservées, contrairement à ce qui se passait dans l'Ordre, aux jeunes hommes; les filles pouvaient faire partie de certaines équipes du Clan, mais leur place était somme toute assez limitée. Les activités du Clan avaient aussi une dimension religieuse qui ne se vivait pas de la même façon à l'O. B. T. Un aspirant routier devait, selon le chanoine Raoul Drouin, respecter les consignes de son chef, ainsi que de son aumônier, et accepter de se mettre au service des autres, dans l'esprit chrétien :

> Entre dans un clan, pourrait-on dire au jeune homme, et là tu verras ce que tu dois être. Les palabres, les conseils, les exemples, la marche sous la pluie et le soleil, les doux colloques avec le grand Chef dans la prière, la méditation et la réception quotidienne de l'Eucharistie, tout cela, à longueur d'année, refait un corps et une âme selon le type même que propose le Seigneur et Maître des hommes. Entre dans un clan et là tu apprendras qu'il faut servir [...] [4]

---

[3]C'est Léon Chancerel qui «a établi le style particulier des jeux dramatiques scouts»; les campeurs pouvaient jouer les pièces de Chancerel, mais on les encourageait aussi à développer leur propre style et à créer leur répertoire. On les invitait également à fabriquer leurs propres masques et costumes, ainsi qu'à jouer des instruments de musique. (Fédération des scouts catholiques, *Cibles. Manuel des techniques scouts* [*sic*], Montréal, La Cordée, 1958, p. 382.)

[4]Chanoine Raoul Drouin, *Scoutisme et famille*, Montréal, 1948, p. 8-9.

«Aujourd'hui, ce temps nous fait peut-être sourire, mais il était la vie même, engagée, comme nous nous plaisions à la définir. La fondation de l'Hexagone a été pour nous à ce moment, l'une des rares actions qui pouvait être à notre mesure : il s'agissait de passer de la fraternité individuelle à la fraternité collective.»
Louis Portugais, *Forum*, 20 avril 1970.

L'Ordre de Bon Temps et le Clan Saint-Jacques voulaient amener les jeunes à s'épanouir par des loisirs sains et encourageaient l'initiative personnelle. Ces deux mouvements visaient également l'épanouissement complet de leurs membres; ils constituaient, chacun à leur manière, de véritables écoles de formation pour les jeunes. D'ailleurs, il y avait des échanges de service entre les deux et des activités communes : à titre d'exemple, à chaque année, les jeunes de l'Ordre se joignaient aux Routiers du Clan, ainsi qu'à d'autres mouvements de jeunesse, pour la célébration de la Saint-Cayaboum, une grande fête animée par Ambroise Lafortune qui avait lieu où se trouve aujourd'hui le centre sportif de l'Université de Montréal. Ce rassemblement «avait lieu le 15 mai de chaque année. La devise en était simple: "Mouille pas mouille, Saint-Cayaboum. [...] C'était toujours le même scénario: nous avions un grand jeu, un repas, un feu de camp avec décorations[1].» Les échanges entre les deux mouvements étaient sans doute facilités par le fait qu'ils partageaient le même aumônier, le Père Ambroise. Le Chef du Clan, Louis Pronovost, a écrit dans *La Galette*[2]; de plus, des Routiers se trouvaient parmi les premiers membres de l'O. B. T.

Le Clan et l'O. B. T. : buts communs

[1]Ambroise Lafortune, *Par les chemins d'Ambroise*, *op. cit.*, p. 185.
[2]Voir Ambroise Lafortune, ptre et Louis Pronovost, «Les sports et l'O. B. T.», dans *La Galette*, [1951?], vol. III, no1-2, p. 27-29.

L'esprit du scoutisme rejoignait celui de l'O. B. T.; les deux mouvements étaient ancrés dans la culture d'expression française et favorisaient l'expression personnelle. On incitait les scouts à faire des récitals de poèmes, des danses folkloriques, des mimes et des jeux dramatiques (en particulier, ceux de Léon Chancerel[3]) lors des feux de camps, comme on le faisait à l'Ordre de Bon Temps. Mais il existait certaines différences de vues entre le Clan et l'O. B. T., concernant entre autres la mixité et la question religieuse. Les activités du Clan Saint-Jacques était essentiellement réservées, contrairement à ce qui se passait dans l'Ordre, aux jeunes hommes; les filles pouvaient faire partie de certaines équipes du Clan, mais leur place était somme toute assez limitée. Les activités du Clan avaient aussi une dimension religieuse qui ne se vivait pas de la même façon à l'O. B. T. Un aspirant routier devait, selon le chanoine Raoul Drouin, respecter les consignes de son chef, ainsi que de son aumônier, et accepter de se mettre au service des autres, dans l'esprit chrétien :

> Entre dans un clan, pourrait-on dire au jeune homme, et là tu verras ce que tu dois être. Les palabres, les conseils, les exemples, la marche sous la pluie et le soleil, les doux colloques avec le grand Chef dans la prière, la méditation et la réception quotidienne de l'Eucharistie, tout cela, à longueur d'année, refait un corps et une âme selon le type même que propose le Seigneur et Maître des hommes. Entre dans un clan et là tu apprendras qu'il faut servir [...] [4]

---

[3]C'est Léon Chancerel qui «a établi le style particulier des jeux dramatiques scouts»; les campeurs pouvaient jouer les pièces de Chancerel, mais on les encourageait aussi à développer leur propre style et à créer leur répertoire. On les invitait également à fabriquer leurs propres masques et costumes, ainsi qu'à jouer des instruments de musique. (Fédération des scouts catholiques, *Cibles. Manuel des techniques scouts* [*sic*], Montréal, La Cordée, 1958, p. 382.)

[4]Chanoine Raoul Drouin, *Scoutisme et famille*, Montréal, 1948, p. 8-9.

Si les deux mouvements donnaient à l'aumônier un rôle semblable, la présence et l'autorité de l'aumônier étaient beaucoup plus marquées chez les Routiers que dans l'O. B. T. L'aumônier du Clan était perçu comme une figure paternelle, alors qu'il était plutôt un ami, un frère dans l'Ordre de Bon Temps. Mais, dans les deux mouvements, les aumôniers avaient un rôle plus discret que celui qu'ils occupaient à l'intérieur des groupes de l'Action catholique.

Les activités d'Olivier Marchand et de Gaston Miron dans le mouvement scout et dans l'O. B. T. étaient complémentaires; comme l'explique Mathilde Ganzini, «il y avait une symbiose entre les deux[5].» Grâce à ces deux mouvements, les deux amis font la «[...] découverte d'une mystique de l'action[6]» et font «[...] l'apprentissage de la fraternité et de la solidarité[7].» Compte tenu des liens entre les deux mouvements, Miron et Marchand ont ainsi pu participer aux deux mouvements en même temps, et ont même, à leur manière, favorisé les échanges entre les deux. Par exemple, Miron donnera, en mai 1951, un cours «[...] théorique et pratique sur les techniques d'O. B. T.[8]» aux membres du Clan. Il va sans dire que la vie des deux camarades était bien remplie et que leur horaire était très chargé, mais ils aimaient accomplir cette mission d'entraide et de partage auprès de la collectivité :

> Et ainsi va la vie. Sur les Routes. À l' O. B. T. Au Clan. Route des enfants. Route des hommes. Rencontres, carrefour, paysages. Tout ce que nous voyons, apprenons,

---

[5]Entrevue avec Mathilde Ganzini, 10 juin 2000.
[6]Gaston Miron, cité par Denise Boucher dans «Salut Miron! Et ne dis plus que tu n'es pas poète...», dans *Perspectives*, no 6, 10 février 1968, p. 34.
[7]*Ibid.*
[8]Lettre de Gaston Miron à Guy Carle, 29 mai 1951. (Archives personnelles de Guy Carle.)

> disons, faisons. Tout ce que nous avons aimé, tous ceux que nous aimons. Avec nous. Notre belle vie rude, saine, sincère. Pour un monde plus humain. Notre beau métier de Meneur de Jeux. Amitié née, nouée, gagnée. Tout ça à oeuvrer, mériter, ramasser, conserver, afin que nous arrivions devant le Père comme des hommes qui ont fait tout ce qu'il leur était possible de faire![9]

Marchand et Miron s'intéressaient aussi tous deux à la littérature, particulièrement à la poésie. L'Ordre et le Clan Saint-Jacques favorisaient le développement de la culture chez leurs membres et les encourageaient à produire des oeuvres personnelles. Le *Godillot* marque les débuts, bien que modestes, de Miron et de Marchand dans l'édition et donne un avant-goût de leurs textes poétiques à venir. Par ce bulletin scout, les deux amis mettaient ainsi leurs habiletés en écriture et en édition au service de leurs compagnons; ils accomplissaient ainsi leur devoir de Routiers.

Rencontres et échanges

Forts de leur expérience au *Godillot*, Olivier Marchand et Gaston Miron ont poursuivi, à l'intérieur de l'O. B. T., leurs activités de rédaction et d'édition en devenant membres de l'équipe de *La Galette*. L'Ordre a permis aux deux amis de faire la connaissance de jeunes qui partageaient leurs intérêts, et d'aller de l'avant dans leurs projets poétiques. Le mouvement était en fait, nous l'avons vu, un terrain propice au développement des capacités de chacun, comme en témoignait Olivier Marchand : «L'O. B. T. a ouvert un monde à un grand nombre de jeunes. Comment ne pas être hanté par le goût de poursuivre la route,

---

[9] *Ibid.*, 8 août 1951.

d'ouvrir un monde pour d'autres![10]» Tout membre de l'Ordre devait par définition chercher à cultiver ses talents, comme l'expliquait Mathilde Ganzini : «Chacun possède richesses et talents; que ces derniers soient dissimulés ou tangibles, il est du devoir de tous de ne pas les ignorer[11].» En facilitant le regroupement des jeunes en équipes liées par des préoccupations et des projets communs, l'Ordre a ainsi favorisé la rencontre des fondateurs de l'Hexagone. Selon les numéros de *La Galette* que nous avons pu consulter, Marchand se serait joint à l'équipe responsable de la petite revue au tout début de l'année 1950. Lorsque Miron écrit son premier texte dans le numéro de Noël 1950, un article consacré à son équipe des «quatre semelles», elle comptait déjà parmi ses collaborateurs, en plus de Marchand, Hélène Pilotte[12], Mathilde Ganzini, Gilles Carle et Jean-Claude Rinfret.

Ce dernier croit se souvenir que c'est par l'intermédiaire de Gilles «Carosse» Beauregard, étudiant lui aussi aux Beaux-arts, qu'il fit à l'époque la connaissance d'un groupe de jeunes dynamiques, membres de l'Ordre de Bon Temps, qui avaient également des liens avec le Clan Saint-Jacques. Rinfret se joignit à l'Ordre à son tour, et participa à *La Galette*, le bulletin de liaison de l'O. B. T. fondé par «Carosse», à titre d'illustrateur : «Comme j'étais à ce moment-là à l'École des Beaux-Arts, il m'incombait, avec mon ami Gilles Beauregard, de dessiner des en-têtes, des couvertures, d'agrémenter les articles de graphiques et autres,

---

[10]Olivier Marchand, «Lettre à mes copains», dans *La Galette*, vol. III, no 5, 1951, p. 86.

[11]Mathilde Ganzini, «Chacun possède», *ibid.*, p. 88.

[12]Née à Montréal le 1er juillet 1933, Hélène Pilotte était la fille unique d'Aldéric Pilotte (1895-1986), cigarier à l'Imperial Tobacco, et de Béatrice Paquette (1904-1978), ménagère. Au début des années cinquante, elle habitait toujours chez ses parents au 2275, rue Sherbrooke Est.

et de voir à la mise en page[13].» Rinfret menait une «vie très active», marquée par des «réunions régulières» de l'O. B. T.: «On y croyait tous[14].» De 1948 à 1950, en plus d'illustrer *La Galette*, il peignait les décors des Compagnons :

> Il a pris le virus du théâtre définitivement lorsqu'il alla chez Les Compagnons de Saint-Laurent aider un copain à peindre un décor. La vie d'équipe et l'amour du théâtre de ce groupement l'emballa. Il se mit à lire des tas de pièces et à en imaginer les décors pour son seul plaisir. Un livre combla sa curiosité : "Architecture et Dramaturgie". Il s'agit d'un recueil de notes sténographiques sur un vaste colloque tenu à la Sorbonne en '48, avec Jouvet, Barsacq, Le Corbusier, Jean Vilar, Étienne Decroux et autres[15].

À la même époque, Rinfret fonda dans sa ville natale, en compagnie de ses amis, la troupe de théâtre des Compagnons de Shawinigan, dont la devise était : «l'Art pour l'art.» Il s'occupait alors des décors. Sous la direction de Rodolphe Ricard, cette troupe a monté, entre autres, «Le Médecin malgré lui». Rinfret a de plus organisé des danses, sur le boulevard Saint-Maurice, qui attiraient des centaines de jeunes. Il a également participé à l'implantation d'équipes de l'Ordre à Grand-Mère, puis à Trois-Rivières, avec Pauline Julien, qui était à l'époque une guide (un membre du mouvement féminin de scoutisme) «très timide[16].» Le fait d'être membre de l'Ordre, d'être ainsi connu dans sa ville, lui a ouvert des portes; en 1951, lors du grand jeu organisé pour le cinquantième

---

[13]Jean-Claude Rinfret, cité par Ambroise Lafortune dans *Par les chemins d'Ambroise*, *op. cit.*, p. 264.

[14]*Ibid.*

[15]«Pour le 10e anniversaire du Théâtre-Club, le 100e décor de Jean-Claude Rinfret», copie d'un article tiré du dossier sur Jean-Claude Rinfret faisant partie du fonds de l'École des Beaux-Arts de l'Université du Québec à Montréal. Bien que nous ayons effectué de nombreuses recherches dans plusieurs périodiques de l'époque, il nous fut impossible de déterminer la référence exacte de cet article. En effet, nous avons constaté que la date (23 janvier 1963) indiquée sur la copie conservée par l'UQAM est erronnée.

[16]*Ibid.*

anniversaire de la ville de Shawinigan et dirigé par Roger Varin et Guy Messier, on lui demanda de décorer les chars allégoriques pour les parades dans les rues.

Durant cette période, Portugais participait lui aussi à des activités de l'Ordre de Bon Temps[17]; de plus, il était «secrétaire de la commission permanente des campistes à la fédération des mouvements de jeunesse du Québec [F. M. J. Q.][18]», qui avait ses bureaux rue Saint-Denis. Il faisait également des études sur la sociologie des «mass média» à l'Université Laval. Gaston Miron était alors son grand ami. Quant à Gilles Carle et Jean-Claude Rinfret, ils s'étaient connus lors de leurs études à l'École des Beaux-Arts et ils faisaient des dessins pour accompagner les textes du bulletin. Par l'entremise de son frère Guy et des activités du Cercle-Québec, Gilles Carle avait fait la connaissance de Miron et Marchand; son frère aîné l'avait incité à suivre, à partir de 1948, des cours du soir en sciences sociales et en lettres à l'Université de Montréal, dont ceux du Père Ernest Gagnon[19], ainsi que des cours de littérature anglaise.

Gilles Carle ne comptait pas parmi les membres actifs de l'Ordre de Bon Temps, et il n'a jamais fait partie du mouvement scout. Il participait à l'occasion à quelques activités de l'Ordre, mais il était séduit

---

[17]On trouve dans les archives personnelles du Père Ambroise Lafortune une photo de Louis Portugais, datée de 1949, prise lors d'un camp de l'O. B. T. au lac Ouareau.

[18]Dossier sur Louis Portugais, archives de l'O. N. F. Fondée en novembre 1947, la F. M. J. Q. était le produit de l'affiliation de vingt-cinq associations de la jeunesse de la province. Elle regroupait, entre autres, les mouvements d'Action catholique, les Scouts et Guides catholiques et l'Association catholique de la jeunesse canadienne-française (A. C. J. C.)

[19]Carol Faucher et Michel Houle, *Gilles Carle*, Conseil québécois pour la diffusion du cinéma (coll. «Cinéastes du Québec; no 2»), *op. cit.*, p. 9. Gilles Marcotte, qui a obtenu sa maîtrise ès arts (lettres) de l'Université de Montréal en 1950, a lui aussi suivi les cours du Père Gagnon. Ce dernier était, selon Marcotte, un excellent professeur de poésie contemporaine. (Entrevue avec Gilles Marcotte, le 29 juin 1999.) Le Père Gagnon est l'auteur de l'essai *L'Homme d'ici* ([Québec], Institut littéraire du Québec, [1952], 139 p.)

par les idées et l'art modernes plutôt que par le patrimoine canadien-français; en ce sens, l'O. B. T. était plus ou moins digne d'intérêt à ses yeux. La vie de l'École des Beaux-Arts était pour lui plus attirante et elle favorisait toutes sortes de rencontres. Durant ses études, Carle eut comme camarades de classe le poète Paul-Marie Lapointe, qui, en 1948, à l'âge de dix-neuf ans, publiait *Le Vierge incendié*, ainsi que Gilles Beauregard, un des premiers directeurs de *La Galette*. Gilles Carle présenta Miron et Marchand à Jean-Claude Rinfret. Grâce à l'O. B. T., les amis ont aussi fait la connaissance d'Hélène Pilotte et de Mathilde Ganzini, qui deviendra l'épouse de Marchand.

L'Ordre de Bon Temps a agi, nous l'avons vu, comme un pôle d'attraction pour des jeunes qui avaient leur culture à coeur et qui partageaient les mêmes valeurs. En plus de favoriser les amitiés, l'O. B. T. facilitait aussi les rencontres entre garçons et filles. Les relations amoureuses n'étaient pas découragées, mais il fallait éviter - on pouvait s'y attendre - les épanchements d'affection en public[20]. Les activités de l'Ordre ont ainsi servi de cadre à la relation entre Olivier Marchand et Mathilde Ganzini. Le couple s'est connu en septembre 1950, lors d'une sortie-spectacle de l'O. B. T. mise sur pied par Laurent Crevier, un ami de Marchand qui était à la tête de l'équipe des Orphelins, à l'orphelinat de la crèche Youville, rue Côte-de-Liesse. Marchand avait connu Laurent Crevier à l'école normale Jacques-Cartier, située à l'angle

---

[20]«On ne peut empêcher qu'un amour sain naisse entre un garçon et une fille de l'équipe et qu'ils pensent au mariage. Au contraire, il faut se réjouir que l'un ou l'une des vôtres se choisisse un compagnon ou une compagne dans un bon milieu. Seulement, il y a un danger pour l'équipe s'ils font groupe à part. Si un amour véritable naît dans l'équipe, il faudrait que le couple fasse le sacrifice des témoignages publics d'affection pendant qu'il est avec le groupe.» (Père Henri D. Lecavalier, équipe Ottawa-Hull, dans *La Galette*, vol. IV, no 1, 1951-1952, p. 20.)

Sherbrooke et Atwater, où tous deux étaient alors inscrits au cours en enseignement[21]. L'Ordre avait d'ailleurs tenu des réunions et des danses dans le gymnase de cette école à la fin des années quarante[22].

Marchand habitait alors rue Mentana, près de la rue Roy[23], et se rendait à l'École à pied; durant le trajet, il apprenait des poèmes par coeur. Il abandonnera ce cours l'année suivante, car l'enseignement ne lui convenait pas. «On lui a gentiment fait comprendre que ce n'était pas sa vocation[24]», dit Mathilde Ganzini. Il se sentait quelque peu paralysé devant un groupe. Il préférait s'asseoir en arrière de la classe et lire *Les Frères Karamazov*. Les jeunes de l'équipe de Laurent Crevier visitaient souvent les crèches, les hôpitaux et les orphelinats pour divertir et amuser les enfants et organisaient des pique-niques avec eux. Lors de la sortie à la crèche Youville, Olivier Marchand, Gaston Miron et Guy Durocher, un membre de l'Ordre qui était un voisin et un ami de la famille Ganzini, étaient allés faire danser les orphelins. Durocher avait proposé à Marchand d'inviter les deux filles de la famille, Agnès et Mathilde, à se joindre au groupe. Les deux soeurs ont accepté l'invitation et elles ont participé au spectacle donné aux orphelins. Le groupe a chanté, entre autres, «Les Feuilles mortes se ramassent à la pelle...», une chanson de

---

[21]Marchand avait en effet été admis au «cours complémentaire 2e année», qui était réservé aux bacheliers ès arts et aux diplômés du Mont-Saint-Louis qui réussissaient l'examen d'entrée en français. (*Prospectus. École Normale Jacques-Cartier 1950-1951. 96ième session*, p. 7.)

[22]Guy Messier a assisté à plusieurs de ces réunions : «On y dansait des rondes, on se divisait en équipes pour discuter, répéter des chansons mimées, préparer une prochaine manifestation, qui pouvait aussi bien être une soirée de danse grand public, un concert ou toute autre activité pourvu qu'elle reflète l'originalité et l'esprit nouveau qui nous habitait.» (Guy Messier, *L'Ordre de Bon Temps. Une décennie d'ébullition et d'invention*, *doc. cit.*, p. 11.)

[23]Hubert Aquin habitait alors à proximité.

[24]Entrevue avec Mathilde Ganzini, 23 août 1998. À la fin de l'année scolaire, Marchand se mérite une «mention favorable» en histoire littéraire, ainsi qu'en anglais; cependant, il n'obtient que 69,3% à l'examen final de juin 1951, ce qui était une des notes les plus faibles. (*Prospectus. École Normale Jacques-Cartier 1950-1951. 96ième session*, p. 19-20.)

Prévert, chantée par Yves Montand, qui était très à la mode. Mathilde Ganzini se souvient d'avoir aussi récité à Marchand un poème de Prévert qu'il ne connaissait pas, cherchant ainsi à l'impressionner.

Dans le tramway du retour, Gaston Miron voulait que le groupe chante une chanson quelque peu grivoise, «Perrine était servante[25]»; il pensait que les filles ne la connaissaient pas, et il cherchait sans doute à les agacer quelque peu. Mathilde Ganzini avait été élevée suivant les traditions européennes, ce qui, selon le témoignage d'Olivier Marchand, pouvait parfois faire croire à des Canadiens français qu'elle était «*snob*». Miron lui aurait d'ailleurs dit durant cette première rencontre : «Parle donc comme nous autres![26]» Mathilde a cependant relevé le défi lancé par Miron; elle lui a dit qu'elle connaissait la chanson de Perrine, et elle l'a chantée dans l'autobus.

Cette première sortie marque le début de la relation entre Olivier Marchand et Mathilde Ganzini. Tous deux avaient des goûts communs : ils aimaient la chanson française à la façon d'Yves Montand et de Charles Trenet et ils aimaient danser. Marchand a invité sa nouvelle amie à une autre sortie de l'Ordre; ils ont ainsi commencé à se fréquenter, et Mathilde Ganzini s'est jointe à l'équipe des «quatre semelles». Marchand lui a aussi fait découvrir le camping, ce qui inquiétait beaucoup la mère de Mathilde. Le jeune frère d'Olivier, Jacques, leur servait souvent de

---

[25]«Perrine était servante (bis) /chez monsieur le curé /(...) Son amant vint la voire (*sic*) /Un soir après le dîner. /Perrine, ô ma Perrine,/ J'voudrai t-i ben t'baiser./ Eh! grand nigaud qu't'es bête,/ Ça s'prend sans s'demander. (...)» (*Chasse-galerie. Chansonnier de l'équipe des excursions*, Ordre de Bon Temps, Montréal, 199 p. 44. Archives personnelles de Mathilde Ganzini et d'Olivier Marchand.)

[26]Mathilde Ganzini affirme que Miron n'a plus fait ce genre de remarques à partir du moment où il est revenu de son premier voyage en Europe.

chaperon. Ensemble, Mathilde et Olivier faisaient de la bicyclette, des activités de plein air et des sorties culturelles. À l'époque, Olivier Marchand était membre des Cercles Lacordaire, des associations amicales antialcooliques. Le père de Mathilde, qui faisait son propre vin, trouvait quelque peu étrange ce garçon qui refusait de prendre un verre avec lui. En août 1951, la famille Marchand déménage rue Trenton, à Ville Mont-Royal, ce qui ne plaît pas à Olivier. Il ne veut plus vivre chez ses parents. Les Ganzini acceptent alors d'héberger Olivier; on lui permet de coucher...dans la cave. Marchand était alors employé à la carrière Miron, où on l'avait d'abord fait travailler avec le marteau-piqueur, ce qui ne lui convenait pas du tout; en conséquence, on lui avait demandé de transporter des sacs de ciment. Mathilde lui préparait ses repas. L'expérience a duré une semaine, jusqu'à ce que Marchand trouve une chambre à louer chez Ellen, la tante de Mathilde, ce qui contrariait beaucoup les parents d'Olivier.

De *La Galette* à l'Hexagone

Ainsi, c'est d'abord par le biais des diverses activités organisées par l'Ordre de Bon Temps, particulièrement grâce à *La Galette*, que Gaston Miron, Olivier Marchand, Jean-Claude Rinfret, Louis Portugais, Mathilde Ganzini, Gilles Carle et aussi Hélène Pilotte ont pu prendre contact et développer leur amitié au tout début des années cinquante, que ce soit lors des danses, des excursions ou des différentes sorties communautaires de l'Ordre. En août 1951, ils participent tous au camp national d'été tenu à Saint-Michel de Wentworth[27]. Leur amitié s'est

[27]Fiches sur les activités des membres de l'O. B. T., archives conservées par Paul Millet et Thérèse Maillé (Millet).

cimentée principalement autour de *La Galette*, à laquelle ils ont tous collaboré, chacun à leur manière. L'équipe de la petite revue se réunira d'ailleurs, à partir de l'automne 1952, dans le sous-sol de la maison familiale de Louis Portugais, rue Lacombe[28], qui deviendra le centre des activités éditoriales de l'Hexagone. Carle participait alors au bulletin comme dessinateur; Rinfret était alors responsable de la mise en page et des illustrations. Miron et Marchand étaient rédacteurs; à l'occasion, Mathilde Ganzini écrivait des articles, ainsi qu'Hélène Pilotte, alors membre de l'équipe de théâtre de l'Ordre.

Cette dernière était une étudiante douée qui avait terminé son cours en lettres-sciences au collège Sainte-Catherine en deux ans seulement, au lieu de quatre. En 1949, elle avait commencé son cours classique au Collège Jésus-Marie. Elle était aussi guide[29] (son totem scout était "Lune des moissons"). Elle avait choisi Ambroise Lafortune, qui était l'aumônier du Camp Marceau, un camp-école provincial de formation pour les meilleures guides, comme conseiller spirituel[30]; elle était aussi une amie d'une des soeurs du Père Ambroise, Marie-Paule Lafortune. Elle s'intéressait depuis longtemps à l'écriture et au cinéma. Elle avait été, comme Louis Portugais qu'elle a d'ailleurs fréquenté,

---

[28]En 1950, la famille Portugais a quitté la rue Mc Kenna pour la rue Lacombe, située dans le quartier Côte-des-Neiges.

[29]Hélène Pilotte expliquait ainsi ce qu'elle avait développé dans ce mouvement: «J'y ai appris et pratiqué la débrouillardise, l'endurance physique, l'esprit de décision rapide, la maîtrise de soi, la simplicité.» (Dossier sur Hélène Pilotte (no X-395-38), archives de Radio-Canada.)

[30]Il semble qu'Hélène Pilotte ait eu une relation privilégiée avec le Père Ambroise, telle qu'en témoigne sa correspondance avec lui: «Voyez-vous, vous êtes la seule et la première personne à qui je consente à me livrer complicitement [. .] Chez moi, je vais et je viens, sans plus. Avec mes amies, je discute (ce n'est pas la même chose) j'écoute, très rarement je me confie» (Archives personnelles d'Ambroise Lafortune, lettre du 8 janvier 1951.) L'écriture semblait être pour elle un moyen plus facile de s'exprimer: «Pour ma part, j'en dis souvent bien plus par écrit.» (Lettre du 15 juillet 1950.)

«responsable des comités de cinéma» lors de ses études, et avait dirigé le journal du Collège Jésus-Marie, *l'Étincelle* :

> J'ai eu là l'occasion d'apprendre mes premières notions de mise en page et d'impression d'un journal. J'ai eu à coordonner le travail des rédactrices et à tenter d'exprimer, sans trahison, la pensée étudiante de mes compagnes. Il est toujours nécessaire dans un travail intellectuel de savoir écrire convenablement, même sur des sujets d'importance relative. À ce point de vue, ce poste de rédactrice-directrice m'a été utile[31].

La Galette, comme *Le Godillot*, n'était pas une revue proprement littéraire; mais les deux périodiques encourageaient, chacun à sa manière, les membres de leur mouvement respectif à lire et à écrire. La rédaction du *Godillot* faisait paraître, nous l'avons vu, des critiques de livres et des listes de lectures recommandées; l'équipe de *La Galette* encourageait la création en publiant à l'occasion des textes, contes, etc., des jeunes de l'Ordre. Les deux revues servirent de banc d'essai, de pierre de touche pour plusieurs rédacteurs qui sont devenus journalistes ou écrivains. Il y avait d'ailleurs des échanges entre le Clan et l'Ordre du point de vue de leurs bulletins. Les deux revues étaient lues par des membres des deux mouvements; par exemple, en décembre 1953, Miron distribua *La Galette* aux membres de l'équipe Saint-Paul[32] du Clan Saint-Jacques. De plus, certains Routiers écrivirent des textes dans la revue de l'O. B. T.

---

[31]Curriculum vitae d'Hélène Pilotte. (Dossier sur Hélène Pilotte (no X-395-38), archives de Radio-Canada.)

[32]Lettre de Gaston Miron à Camille Messier, 10 janvier 1953. (Archives personnelles de Gaston Miron.)

En décembre 1951, le comité national de l'Ordre, qui avait évalué plusieurs candidats pour le poste, demanda à Gaston Miron de prendre la relève de Gilles «Carosse» Beauregard, qui avait remis sa démission à la tête de l'équipe de *La Galette*. Gaston Miron s'était déjà engagé activement dans beaucoup d'activités de l'O. B. T. et il collaborait déjà au bulletin du mouvement. Il était toujours prêt à participer pleinement et à se lancer dans de nouveaux projets, malgré ses difficultés financières. Depuis son arrivée à Montréal, il exerçait, pour survivre, diverses fonctions. Il avait été tour à tour commis de bureau et expéditeur en chef chez «Froz-ex products», «[...] embouteilleur dans une entreprise, travail[leur] dans un studio de photographie, waiter dans un hôtel, [...] secrétaire au Palais de Justice[33]», ainsi que manoeuvre sur les chantiers de construction et menuisier comme son père. Il croyait à l'époque que ses études l'avaient mal préparé à la réalité du monde du travail : «Nous [«les jeunes issus des écoles supérieures»] avons reçu une éducation et une instruction floues, sans concrétisation, et qui ne débouche sur rien de pratique[34]», sauf un hypothétique travail de bureau. Il vivait à la limite de la pauvreté; Guy Carle raconte qu'il ne mangeait pas toujours à sa faim[35]. Miron logeait alors dans différents logements de ce qu'on appelle aujourd'hui le Plateau Mont-Royal, chez des amis ou des parents.

En 1951, Miron avait participé à la mise sur pied, en compagnie de Claude Dansereau (qui sera d'ailleurs toute sa vie un ami intime de Miron) et d'autres membres de l'O. B. T., de la première auberge de

---

[33]Lettre de Gaston Miron à Louise Deneault-Turcot, 22 novembre 1968. (*Ibid.*)

[34]Lettre de Gaston Miron à Guy Carle, 4 juillet 1950. (Archives personnelles de Guy Carle.)

[35]«Gaston Miron mangeait des pommes pendant, des fois, trois ou quatre mois. Rien d'autre.»(Entrevue avec Guy Carle, 5 octobre 1997.)

jeunesse du mouvement située à Val David, le chalet Beaumont. Miron occupait aussi à cette époque le poste de trésorier au sein du comité régional de Montréal. Il accepta l'offre du comité national, et il devint ainsi le directeur de *La Galette* pendant pendant un an et demi. Prendre en charge la publication de la revue signifiait, en fait, participer à toutes les étapes de l'édition, et non pas, vu les moyens limités de l'équipe et le nombre de ses membres, simplement superviser la production. Miron devait, selon les besoins, écrire des articles et en solliciter, faire la mise en page, s'occuper des abonnements et de l'administration. Il avait l'aide des membres réguliers de l'équipe et de celle des collaborateurs occasionnels. L'équipe comprenait alors, en plus d'Olivier Marchand et d'Hélène Pilotte, d'autres rédacteurs qui avaient vécu l'expérience des journaux de collège, comme par exemple Monique Meloche. Cette dernière avait été rédactrice en chef de la revue du Collège Marguerite-Bourgeoys, le *Bourg-Joie*. L'administrateur de *La Galette*, durant la période où Miron en a été le directeur, était un ami, Paul Millet.

Devenu directeur, Miron tente de donner à *La Galette* un nouveau souffle. Il hérite d'une revue qui souffre de plusieurs problèmes, dont une dette qui «[...] se situe dans l'ordre de $700[36]», une somme considérable à l'époque. Le Comité national de l'O. B. T. souhaitait que l'équipe de *La Galette* fasse une demande de subvention au gouvernement provincial, idée que Gaston Miron et ses collaborateurs refusaient. En effet, ces derniers voulaient que la revue demeure indépendante, c'est-à-dire qu'elle conserve, et ce dans l'esprit même de l'Ordre, «[...] une

[36]«Bref mémoire soumis par l'équipe de La Galette à l'attention du Conseil national réuni en assemblée spéciale à Montréal, les 17 et 18 janvier 1952», signé par Gaston Miron et Louis Portugais. (Archives personnelles de Gaston Miron.)

composante créatrice de liberté qui veut que ce qui soit réglé par nos initiatives ait une valeur de formation plus grande[37].» L'équipe de Miron craignait devoir passer par «[...] une certaine filière politique» pour obtenir de l'argent, ce qu'elle considérait être un «[...] compromis qui invite à des complaisances ou à des sympathies[38].» Miron et ses amis ne voulaient pas tomber dans le piège de la «[...] main tendue à toute raison et à toute occasion[39].» Pour redresser l'état financier de *La Galette*, ils proposaient la solution suivante : l'auto-financement, formule pour laquelle ils avaient «une conception haute[40].»

La nouvelle équipe espérait en fait obtenir l'appui de plus de membres de l'O. B. T. pour rentabiliser la publication de la revue; selon Gaston Miron, il fallait repenser «tout ce qui se rapportait à son édition, sur le plan pratique, composition et organisation [...][41]». En tant que directeur, Miron nourrissait de grandes ambitions pour *La Galette*. Il considérait qu'elle reflétait, avec «ses hauts et ses bas[42]», ce qui se passait à l'Ordre, mais elle devait être, selon lui, plus que «l'une des expressions[43]» du mouvement: «Elle doit être un état d'alerte, de recherche. Elle doit donner le ton. C'est un lieu d'échanges, de dialogues[44].» Miron souhaitait que le lecteur de *La Galette* participe directement au succès de la revue : «Tes suggestions, tes idées, tes

---

[37] *Ibid.*
[38] *Ibid.*
[39] *Ibid.*
[40] *Ibid.*
[41] «Rapport de l'équipe de La Galette au Conseil National de l'Ordre de Bon Temps, réuni en assemblée régulière à Contrecoeur, du 21 au 30 juin 1952. Rapport rédigé par Gaston Miron et Louis Portugais, avec l'assentiment de l'Équipe La Galette, le 22 juin 1952.» (Archives personnelles de Gaston Miron.)
[42] Lettre de Gaston Miron à Rémi Prévost, 12 juin 1953. (*Ibid.*)
[43] *Ibid.*
[44] *Ibid.*

constatations, le fruit de tes recherches ou celles de ton équipe, qui sait, auront une importance qui ne sera point négligée[45].» Pour Miron, la vie d'équipe était essentielle à la réussite du projet, et il suggérait à ses collaborateurs de faire diverses activités de groupe, «des activités "extra équipe"[46]» pour mieux se connaître et échanger, comme par exemple des auditions de disques et des randonnées.

Avec Miron à la barre, Louis Portugais devient le bras droit du directeur dans l'administration de la revue ainsi que chroniqueur de cinéma. En plus de continuer sur la lancée du directeur précédent et de publier des articles de fond sur le fonctionnement de l'Ordre, des comptes rendus de ses activités, des chants et des danses, Miron donne à la revue une orientation plus littéraire en faisant paraître plus régulièrement des contes et des poèmes[47], comme il le faisait pour *Le Godillot*. Miron publie même dans *La Galette* un poème de Louis Portugais[48], ainsi qu'un de ses propres poèmes, composé en 1948, intitulé «En chemin[49]» :

Au septembre des rosées
Douceur verte d'un chemin
Frôlant des odeurs de foin
Dans l'aube fraîche érisée[50].

---

[45]*La Galette*, vol. IV, no 3, 1951-1952, p. 49.

[46]«Rapport de l'équipe de La Galette au Conseil National de l'Ordre de Bon Temps, réuni en assemblée régulière à Contrecoeur, du 21 au 30 juin 1952. Rapport rédigé par Gaston Miron et Louis Portugais, avec l'assentiment de l'Équipe La Galette, le 22 juin 1952.» (Archives personnelles de Gaston Miron.)

[47] Parmi les poèmes qui ont été publiés dans *La Galette* sous la gouverne de Miron se trouvent un poème de Guy L'Écuyer, «Les Rois» (vol. IV, no 2, 1951-1952, p. 29), ainsi qu'un poème de Pierre Haim, «Mon Dieu d'émoi aidez-moi à dépouiller...» (vol. V, no 1, septembre 1952, p. 7.)

[48]Voici un extrait du poème de Portugais : «Cette nuit d'hiver / Plus chaude que les autres / Malgré les vents de malheur / Les Tempêtes des hommes / Terrestres.» (*La Galette*, vol. V, no 4, décembre 1952, p. 65.)

[49]Gaston Miron, «En chemin», dans *La Galette*, vol. IV, no 1, 1951-1952, p. 9.

[50]Il faut sans doute lire «irisée.»

Verse aurore qui rougeoie
Dans l'âme un peu de saveur
Et coule par tout le coeur
Ton ivresse qui festoie.

Les branches ont leurs chansons
Les fenêtres leur visage
Dans les ciels purs les passages
Sur les rivières le pont.

Va, cela grimpe ou descend
Cela file ou cela tourne
Va, de peur que tu séjournes
Ô pas ô consentement.

Miron signe également des articles valorisant la lecture et la littérature, comme par exemple ce texte intitulé «De la lecture...» : «Disons que le livre te provoque, qu'il t'arrache à tes enlisements et tes routines de pensée bourgeoise, c'est-à-dire stationnaire. Si tu le veux, il sera pour toi occasion de révolution et de renouvellement[51].» Il applaudit également les efforts des membres de l'Ordre qui ont réussi à se faire publier. Il félicite Jeanne Courtemanche lorsque la compagnie Procter & Gamble accepte de distribuer gratuitement - «avec l'achat de deux boîtes de savon[52]» (!) - la brochure *Points de Croix*, une brochure de chansons préparée sous la supervision de Françoise Gaudet-Smet et illustrée par Jeanne Courtemanche. Il souligne les efforts de Camille Messier lorsqu'elle fait paraître *Pilou*, un conte pour enfants illustré par Jean-Claude Rinfret. Ce dernier est également mis en valeur dans les pages de *La Galette* lorsqu'il prononce deux conférences sur l'art à la radio de

---

[51]Gaston Miron, «De la lecture...», dans *La Galette*, vol. IV, no 7, juin 1952, p. 132.

[52]«Nouvelles», dans *La Galette*, vol. IV, no 2, 1951-1952, p. 36. «"Points de Croix" est un véritable compagnon au long des heures de vie. Il est pour jeune fille : des heures d'amour, de promesse et d'engagement; pour maman : les heures de repos, de tendresse et de joie; pour grand'maman : les heures de souvenirs, de jeunesse et d'amour. Cette initiative mérite d'être félicitée.» (*Ibid.*)

Shawinigan[53]. Un texte sur le sujet de l'art contemporain intitulé «Entretien sur les Beaux-arts[54]», que Rinfret a écrit en collaboration avec son ami «Carosse», paraît dans la revue. L'équipe menée par Miron cherche également à améliorer la présentation graphique de la revue, même si «le procédé d'impression "off-set" se prête assez difficilement à l'aération et à la fantaisie, du moins dans le cas de La Galette[55].»

En plus de diriger la revue, Miron répondait personnellement au courrier adressé à l'équipe de *La Galette*; il semble que les personnes intéressées par l'O. B. T. en général faisaient également parvenir leurs lettres aux bureaux de la petite revue. Gaston Miron est ainsi devenu une sorte de responsable des relations publiques du mouvement, rôle qu'il semblait apprécier, comme on peut le constater à la lecture d'une lettre adressée à un certain Henri Gobeil de *La Patrie*, qui souhaitait obtenir de l'information sur l'Ordre : «Chaque jour, je reçois, comme ça, des lettres de gens qui sont intéressés à l'Ordre de Bon Temps, et chaque fois cela nous est un puissant stimulant[56].» C'est sans doute à cause de toutes ces demandes que Miron eut l'idée de constituer un centre de documentation «[...] sur tout ce qui touche aux loisirs, aux organismes de jeunesse, à l'information dans ces domaines[57]», documentation dont on

---

[53]«On a de quoi se gourmer d'orgueil! Pensez-donc, notre artiste illustrateur, Jean-Claude Rinfret, a prononcé deux causeries sur l'ART (ma chère), au poste C. K. S. M. de Shawinigan.» (Gaston Miron, «Hum!», dans *La Galette*, vol. V, no 3, novembre 1952, p. 41.)

[54]Jean-Claude Rinfret et Gilles «Carosse» Beauregard, «Entretien sur les Beaux-Arts», dans *La Galette*, vol. IV, no 6, 20 mai 1952, p. 102-103.

[55]*Ibid.*

[56]Lettre de Gaston Miron à Henri Gobeil, 6 juin 1953. (Archives personnelles de Gaston Miron).

[57]«Rapport de l'équipe de La Galette au Conseil National de l'Ordre de Bon Temps, réuni en assemblée régulière à Contrecoeur, du 21 au 30 juin 1952. Rapport rédigé par Gaston Miron et Louis Portugais, avec l'assentiment de l'Équipe La Galette, le 22 juin 1952.» (Archives personnelles de Gaston Miron.)

pourrait «[...] user à volonté[58].» Mais publier *La Galette* était son mandat premier.

Un autre rapport détaillé signé par Miron et remis au Conseil National de l'O. B. T. «réuni en assemblée régulière au lac Ouareau[59]» en septembre 1953, fait état du fonctionnement de l'équipe de *La Galette* sous sa conduite. Ce rapport mentionne que l'équipe avait occupé jusqu'à l'automne 1952 le local du Comité National, rue Saint-Denis, où Gaston Miron louait alors un lit de camp. L'adresse de *La Galette* était ensuite devenue celle de la famille de Louis Portugais. Selon le rapport, la revue avait, en 1952-53, un «tirage moyen (1)» de 350 à 400 copies, dont «250 exemplaires étaient réservés aux abonnés et le restant s'écoulait par vente libre ou encore servait à constituer des collections complètes par volume (1).» Sous la direction de Miron, on note une nette amélioration dans le nombre d'abonnements, qui montent à «environ 150[60]» dès la première année de gestion de la nouvelle équipe; par comparaison, en 1950, même si l'on tirait la revue à 500 exemplaires, on n'avait que «35 abonnés[61].»

Le texte de Miron énumérait aussi les problèmes auxquels son équipe, composée d'une dizaine de membres bénévoles, avait dû faire face: difficultés avec l'imprimeur qui avaient entraîné des retards dans la

---

[58] *Ibid.*

[59] «Rapport de l'équipe de La Galette», 4 pages. (Archives personnelles de Gaston Miron.) Les citations qui suivent et qui se terminent par un numéro de page entre parenthèses sont toutes tirées de ce même rapport.

[60] «Rapport de l'équipe de La Galette au Conseil National de l'Ordre de Bon Temps, réuni en assemblée régulière à Contrecoeur, du 21 au 30 juin 1952. Rapport rédigé par Gaston Miron et Louis Portugais, avec l'assentiment de l'Équipe La Galette, le 22 juin 1952.» (Archives personnelles de Gaston Miron.)

[61] L'administration, «Des abonnements, S. V. P.», dans *La Galette*, vol. II, no 3, janvier 1950, p. 8.

parution de la revue, obstacles dans les relations avec les autres équipes et les régions, manque d'argent ne permettant pas d'éponger le déficit de *La Galette*. Miron expliquait ainsi les défis rencontrés par son groupe à un correspondant d'Amos qui voulait notamment savoir «comment former une équipe»:

> Nous n'avons comme outils qu'un dactylo et qu'une plume ou pinceau pour réaliser un numéro. Des problèmes? Tant qu'on en veut. Les argents nécessaires à trouver. (Les abonnements ne suffisent pas pour le moment). Il nous faut couvrir les régions avec de pauvres petites fins de semaine, quand on le peut[62].

Miron cherchait constamment des façons de rentabiliser *La Galette* afin d'assurer la publication du bulletin et de pouvoir mettre sur pied d'autres activités. Dans les premiers mois de l'année 1953, son équipe prévoyait d'accroître ses activités éditoriales en publiant des manuels, «[...] tout autant à l'usage des gens de l'Ordre qu'à celui des gens qui n'en sont pas[63]» :

> Nous devons recourir souvent à d'autres sources de revenus. Au début de l'année, nous nous étions proposés de faire paraître des cahiers techniques et documentaires sur diverses questions ou techniques. Hélas! le manque d'argent nous a fait renoncés [*sic*] pour le moment, à de telles publications. Ainsi, le cahier sur les danses de M. Georges Lachance, a dû rester en plan[64].

---

[62] Lettre de Gaston Miron à Rémi Prévost, 12 juin 1953. (Archives personnelles de Gaston Miron.)

[63] «Rapport de l'équipe de La Galette au Conseil National de l'Ordre de Bon Temps, réuni en assemblée régulière à Contrecoeur, du 21 au 30 juin 1952. Rapport rédigé par Gaston Miron et Louis Portugais, avec l'assentiment de l'Équipe La Galette, le 22 juin 1952.» (Archives personnelles de Gaston Miron.)

[64] Lettre de Gaston Miron à Henri Gobeil, 6 juin 1953. (Archives personnelles de Gaston Miron).

Un conflit, non résolu, existait aussi quant au public visé par la revue, ce qui devait en influencer le contenu : devait-on, se demandait Miron, réserver *La Galette* aux seuls membres de l'Ordre ou «s'adresse[r] à un public plus large (2)», intéressé par les loisirs? Le développement et la popularité de l'Ordre en avaient fait en quelque sorte un chef de file dans le domaine du loisir, et la revue était lue par des gens qui, sans faire partie du mouvement, tiraient profit des articles du bulletin. Miron proposait comme solution la publication de deux périodiques, un premier qui serait destiné exclusivement aux membres de l'Ordre et leur servirait de bulletin de liaison interne, et un deuxième qui s'adresserait au public en général et dont les sujets d'intérêts seraient plus généraux. Chercher à concilier ces deux orientations dans une même revue était, selon lui, difficile.

Malgré ces difficultés, l'équipe dirigée par Miron a réussi à mettre en place des mesures qui ont amélioré la visibilité de *La Galette*. Elle envoyait à des «représentants actifs à différents endroits (1)» des exemplaires du journal en consignation; ses membres visitaient les régions quand ils le pouvaient - ils avaient peu de moyens - et assistaient aux activités de l'O. B. T. «un peu partout (2).» L'équipe de Miron a également entretenu une correspondance importante avec plusieurs personnes intéressées par les activités de l'Ordre. Elle a aussi créé des liens «avec d'autres organismes de loisirs et de jeunesse, soit dans le sens d'une recherche, d'un échange ou sur le plan d'une collaboration et d'une coordination (3).» C'est ainsi que Miron et ses amis ont pris contact

avec Luc Lacourcière[65], alors directeur des Archives de Folklore de l'Université Laval, et ont établi des relations avec la F. M. J. Q. (Fédération des mouvements de jeunesse du Québec)[66], avec la J. E. C. et avec d'autres mouvements et organismes auxquels ils faisaient parvenir des exemplaires gratuits de *La Galette*, pour en faire la «propagande»[67].

En plus d'éditer la revue, l'équipe a aussi organisé deux soirées populaires et un concours de photos et elle a contribué, en juin 1952, à une exposition organisée par la «Canadian Association for Adult Education» à l'Université McGill, qui «[...] groupait des revues et volumes sur plusieurs sujets ayant trait à l'éducation populaire, dont les loisirs[68].» Pour souligner tous ses efforts, on décerne «solennellement» au directeur de *La Galette*, lors de la Saint-Cayaboum annuelle, «la décoration de l'étoile d'argent de la Reine du Congo, pour services rendus au même titre à La Galette et au Godillot, journal du Clan Saint-Jacques, dont il est aussi le directeur[69].» Le groupe de Miron a

---

[65]L'équipe de *La Galette* a consulté Luc Lacourcière à propos de la publication de chansons de folklore. Dans une lettre adressée à Huguette Corbeil, Lacourcière répond à une demande concernant l'exactitude des paroles d'une chanson intitulée «Gorloton glin glon», qu'on veut faire paraître dans la revue. Lacourcière dit qu'il ne «saurai[t] trancher péremptoirement le conflit qui sépare les partisans de "filles et femmes pas mouillées" et ceux de "filles et femmes, poules mouillées." Il explique qu'il serait nécessaire «au préalable de faire la critique d'authenticité folklorique de chacune des versions», mais il rassure sa correspondante en lui disant qu'elle peut «sans inconvénient, du point de vue folklorique, continuer de chanter cette chanson comme [elle l'a] apprise.» (Lettre de Luc Lacourcière à Huguette Corbeil, 17 décembre 1952. Archives personnelles de Gaston Miron.)

[66]En novembre 1951, Miron et Hélène Pilotte représentent, avec d'autres délégués, l'O. B. T. lors de l'assemblée générale de la F. M. J. Q. (Archives nationales du Québec. Fonds Louis Pronovost, no 06-MP 200, Archives nationales du Québec.)

[67]«Un certain nombre de Galettes sont données comme propagande. Aussi, à cet effet, 500 circulaires ont été expédiées à des gens que nous avions sur nos listes. Des dépliants ont été distribués. Mais la meilleure propagande fut encore celle de personne à personne.» («Rapport de l'équipe de La Galette au Conseil National de l'Ordre de Bon Temps, réuni en assemblée régulière à Contrecoeur, du 21 au 30 juin 1952. Rapport rédigé par Gaston Miron et Louis Portugais, avec l'assentiment de l'Équipe La Galette, le 22 juin 1952.» (Archives personnelles de Gaston Miron.)

[68]«Nouvelles», dans *La Galette*, volume IV, no 8, juillet 1952, p. 150.

[69]*Ibid.*

également tenu un camp en octobre 1952 afin de décider des orientations de la revue à l'intérieur de l'Ordre et «d'approfondir les techniques inhérentes (4)» au travail d'édition.

Gaston Miron dirige *La Galette* jusqu'en juillet 1953. Dans sa lettre de démission, datée du 12 juin 1953 et adressée au Comité national de l'Ordre, Miron demandait qu'on lui trouve un remplaçant le plus vite possible: «Il serait de toute urgence de connaître le nouveau directeur de "La Galette" avant la fin du mois. Car des problèmes d'envergure (au niveau de la parution évidemment) sont à solutionner[70].» Miron ne donnait aucune raison précise pour justifier son départ: «Je m'excuse de ne vous donner aucun [*sic*] explication officiellement, car j'ai horreur qu'on "interprète" l'explication comme une justification ou une plainte[71].» Peut-être ne voyait-il pas de solution aux problèmes financiers et administratifs de *La Galette*; peut-être souhaitait-il se consacrer à un autre projet d'édition, dont il était aussi le maître d'oeuvre. Il est en effet intéressant de noter que Miron a remis sa démission au moment où il travaillait à l'édition de *Deux Sangs*, dont le lancement a eu lieu en juillet de cette année-là. Il est cependant clair que Miron ne sentait pas que ses efforts étaient véritablement soutenus par les autres membres du mouvement : «Sur le plan de l'Ordre, nous avons souvent l'impression de nous adresser à des fantômes[72].» Paul-André Perrier, un copain des «quatre semelles», accepta de lui succéder à la tête de la revue.

---

[70]Archives personnelles de Gaston Miron.
[71]*Ibid.*
[72]Lettre de Gaston Miron à Guy [Carle], le 1er avril 1953. (Archives personnelles de Gaston Miron.)

Itinéraires montréalais

Au début des années cinquante, les futurs fondateurs de l'Hexagone parlaient de poésie, de théâtre, de romans, d'essais, et aussi de musique et de peinture[73]; ils discutaient aussi de la langue française, de ses droits et de la façon de la conserver[74]. Selon Gilles Carle, ils constituaient un groupe à la fois «émotif» et «intellectuel[75]», c'est-à-dire une équipe formée spontanément, liée par l'amitié et la culture commune de ses membres, comme c'était la loi pour la plupart des groupes de jeunesse de l'époque. Jean-Claude Rinfret dit qu'ils «étaient tous très jeunes, et [qu'ils] communiquaient de façon instinctive, directe. [...] On ne se posait pas de problèmes[76].» Ils étaient liés par des intérêts et des goûts similaires.

Tous les membres du groupe devenaient à leur tour, selon l'expression de Gilles Carle, des «agents culturels»: chacun se faisait «[...] l'agent littéraire, le publiciste d'un livre qu'on aimait. Et tout le monde le lisait[77].» Ils fréquentaient assidûment les librairies et les bibliothèques de la ville. Les membres du groupe «se reconnaissaient» et s'influençaient les uns les autres, par «imprégnation» : «Je ne pouvais pas assister aux réunions de l'Hexagone, explique-t-il, sans être imprégné d'une nouvelle mentalité, qui donnait lieu à un modernisme

---

[73]Gilles Carle présentait souvent au groupe des photos de gravures et de peintures, trouvées entre autres dans *La Presse*. (Entrevue avec Gilles Carle, 13 septembre 1997.)

[74]Selon Gilles Carle, Gaston Miron, son frère Guy et lui parlaient de l'idée de l'indépendance du Québec avant même que l'Hexagone soit fondé. (*Ibid.*)

[75]Entrevue avec Gilles Carle, 13 septembre 1997. Carle donne comme autres exemples de ce type de groupe ceux de *Cité Libre* et d'Erta, ainsi que l'équipe française de l'O. N. F. et celle de Radio-Canada.

[76]Entrevue avec Jean-Claude Rinfret, 15 octobre 1997.

[77]C'est ainsi que Carle a découvert, grâce à Gaston Miron, des auteurs comme Pierre Jean Jouve et Tristan Tzara et des récits comme *Uranus* de Marcel Aymé. (Entrevue avec Gilles Carle, 13 septembre 1997.) Carle décrit cette période comme celle de son «éducation littéraire.» («Entretien avec Gilles Carle», [1964?], dossier de l'O. N. F. sur Carle, p. 8.)

[...][78]». Ses amis «exprim[aient] les mêmes idées, se rapproch[aient] du même but, souhait[aient] la même vie» que lui. L'amitié du groupe était «solide». Ils aimaient le folklore et chantaient ensemble, accompagnés par la «musique à bouche» de Gaston Miron.Chacun encourageait l'autre à se dépasser lui-même, à aller au bout de ses aspirations. «Tout le monde poussait sur tout le monde, explique Carle; [...] on s'encourageait mutuellement[79].» Gilles Carle est celui qui aurait fait découvrir à Gaston Miron la poésie de Patrice de la Tour du Pin, qui lui révéla «[...] le sens de sa démarche poétique[80]». Selon les souvenirs de Carle, c'est Miron qui l'aurait encouragé à se lancer en cinéma, et tout le groupe aurait poussé Louis Portugais à se joindre à l'O. N. F.

Anti-duplessistes, les camarades discutaient du droit de penser et de dire librement. Ils rêvaient, selon Gilles Carle, «d'élargissement social[81]», alors que selon eux, le chef de l'Union nationale avait une vision rétrécie de la société, comme l'expliquait Miron dans une de ses lettres à Guy Carle : «Plus encore que des partis, nous avons besoin d'hommes à la hauteur des événements. [...] Il est temps de mettre fin aux allures dictatoriales de M. Duplessis, par une bonne opposition[82].» Olivier Marchand avait d'ailleurs signé une pétition[83], parue dans *Le Devoir*, pour soutenir le Père Lévesque, menacé par Duplessis de perdre

---

[78]Entrevue avec Gilles Carle, 13 septembre 1997.

[79]*Ibid.*

[80]Marie-Andrée Beaudet, «Chronologie», dans Gaston Miron, *L'Homme rapaillé*, *op. cit.*, p. 182. C'est lors d'une visite en 1949 au «Père Coutlée, un laïc», en compagnie de Gilles Carle, que Gaston Miron aurait découvert *La Quête de la joie* : «Tous les pays qui n'ont plus de légende/ seront condamnés à mourir de froid.» (Yrénée Bélanger, *Gaston Miron : un homme et une oeuvre en marche*, vol. 1, *op. cit.*, p. 101.)

[81]Entrevue avec Gilles Carle, 13 septembre 1997.

[82]Lettre de Gaston Miron à Guy Carle, 29 mai 1950. (Archives personnelles de Guy Carle.)

[83]Duplessis a réagi en faisant des menaces aux signataires de la pétition, ce qui a causé certaines inquiétudes à Marchand. (Entrevue avec Olivier Marchand, 23 août 1998.)

son poste de doyen à la Faculté des sciences sociales de l'Université Laval[84]. Le groupe adhérait alors, comme l'ensemble des intellectuels de l'époque, aux valeurs défendues par l'équipe de *Cité Libre*, qui s'opposait alors ouvertement aux politiques de Duplessis, qui, écrira Miron, : «[...], par son blocage, incarnait le mal absolu[85].»

Les camarades participaient aussi pleinement à la vie littéraire et culturelle du Montréal de l'époque. Ils assistaient à des pièces des Compagnons de Saint-Laurent - Mathilde Ganzini suivait alors les cours de théâtre de Guy Hoffmann -, à des conférences comme celle donnée en 1951 par le poète français Pierre Emmanuel de la revue *Esprit*[86]. Gilles Carle amenait ses amis voir les expositions des étudiants à l'École des Beaux-Arts[87]; il lisait d'ailleurs certains vers de Miron à ses compagnons de classe. Il avait des loisirs de jeune intellectuel: il s'intéressait beaucoup à la littérature russe et fréquentait les cinéma montréalais. Il aimait particulièrement les «films de répertoire[88].» Il fréquentait la librairie Tranquille, où il découvrit plusieurs livres, dont

---

[84]«La liberté universitaire fut une victime privilégiée du régime [duplessiste]. Par recteur interposé, le pouvoir harcelait tous ceux qui bravaient, même timidement, le conservatisme mesquin du *Chef* ou la férule cléricale. À Québec, la Faculté des Sciences sociales et son doyen, le Père Georges-Henri Lévesque, offraient une cible de choix. Foyer de résistance à l'intégrisme duplessiste, l'institution devait payer le prix du non-conformisme qu'elle encourageait.»(Gérard Pelletier, *Les Années d'impatience. 1950-1960*, *op. cit.*, p. 75.)

[85]Gaston Miron, «Un long chemin», dans *Parti Pris*, vol. 2, no 5, janvier 1965, p. 32, note 3. Miron s'intéressait à cette époque à la question ouvrière. Il assistait à des conférences sur les relations de travail du monde ouvrier, comme celle organisée en 1950 par le Comité du Travail contre l'Intolérance Raciale du Canada portant sur les relations entre Canadiens, à laquelle participait Gérard Pelletier. (Informations tirées d'une brochure trouvée dans les archives personnelles de Gaston Miron.)

[86]En 1951, Pierre Emmanuel fait une visite au Québec. Il donne alors à la salle des Compagnons de Saint-Laurent une conférence pendant laquelle il fait l'éloge d'Alain Grandbois.

[87]«Enfin, j'ai visité l'expo 50 de l'École des Beaux-Arts; les oeuvres de Gilles [Carle] m'ont réjoui. (Tu le lui diras, tout bas, de peur...!)» (Lettre de Gaston Miron à Guy Carle, 20 juin 1950. Archives personnelles de Guy Carle.)

[88]Carle dit avoir spécialement apprécié les films de Buster Keaton, dont «Le mécano de la "General"», qui est, selon lui, «génial sur le plan documentaire.» (Gilles Carle, cité par Michel Coulombe, dans *Entretiens avec Gilles Carle. Le chemin secret du cinéma*, *op. cit.*, p. 23-24.)

Souvenirs de la maison des morts de Dostoïevski et des titres mis à l'Index[89]. Carle était du genre touche-à-tout et, «très individualiste», il se promenait «à travers tous les groupes[90],» ce qui lui permettait de côtoyer des gens de différents milieux.

Il avait aussi des occupations moins...conformistes. Il pratiquait la contrebande de cigarettes[91], ce qui lui rapportait assez d'argent pour pouvoir se louer une petite chambre secrète dans le «Red Light». Il a aussi fait à cette époque de la figuration pour les «ballets grecs et égyptiens de Maurice Morenoff[92] au Monument National», et il a également été «*show boy*» pour les spectacles de «Lily Saint-Cyr au théâtre Gayety, théâtre porno (44)[93]». Carle a également fait «un peu de

---

[89]Gilles Carle dit qu'Henri Tranquille lui a d'ailleurs dédié un livre, car le libraire se souvenait que Carle aimait «fouiller» dans sa librairie. (Entrevue avec Gilles Carle, 13 septembre 1997.) Tranquille aimait recevoir des clients qui voulaient découvrir des oeuvres : «Dans la librairie, il y a un aspect qui m'a toujours frappé et vers lequel j'étais porté particulièrement. Les autodidactes qui errent dans leurs recherches, mais qui ont vraiment le goût de se cultiver, ce sont eux qui sont le plus prêts à accepter un conseil ou une opinion. Et ils sont travailleurs, bûcheurs. Je crois beaucoup à l'intelligence des autodidactes.» (Henri Tranquille, *Entretiens sur la passion de lire*, Montréal, Éditions Québec/Amérique (coll. «Littérature d'Amérique»), 1993, p. 290.)

[90]Carle dit qu'il s'intéressait plus aux individus eux-mêmes qu'aux groupes: «[Ce sont] les gens que j'aimais, et leurs idées. Je n'étais pas lié fondamentalement à un groupe.» (Entrevue avec Gilles Carle, 13 septembre 1997.)

[91]Cette contrebande lui rapportait, dit-il, de 700 à 800 dollars par mois, somme considérable pour l'époque. Cependant, cette activité a brusquement pris fin lorsque le chef du réseau, un avocat de Sherbrooke, s'est fait arrêter. Pour survivre, Carle s'est alors mis à peindre des «cravates de style moderne.» («Moi, j'me fais mon cinéma», film écrit et réalisé par Gilles Carle, O. N. F. et productions Imavision, 1999, 75 minutes.)

[92]Dans une lettre adressée à Guy Carle et datée du 7 décembre 1949, Gaston Miron dit avoir découvert la danse grâce aux ballets de Maurice Morenoff: «Samedi dernier, j'assistais à une représentation des Ballets Morenoff, à l'Auditorium du Plateau. Je fus enchanté. Cela m'introduisait dans un domaine inconnu de moi. Le programme comprenait une histoire de la danse à travers les siècles, des divertissements de danses exotiques et un Ballet Romantique en l'honneur de Chopin. Ce soir-là, je découvrais la beauté et l'harmonie de la danse de Ballet; ainsi je faisais un pas de civilisé hors de mon ignorance crasse et creuse à ce sujet. Au même titre que la Musique avec laquelle elle est intimement liée, au même titre que le verbe littéraire, j'ai découvert que la danse était un moyen d'expression. Il y a en elle une recherche constante d'équilibre, une pureté de lignes; à un moment le geste atteint une fixité éternelle.»

[93]Les spectacles de Lily Saint-Cyr, originaire de Québec, attiraient une grande foule au Gayety, qui «[...] était plein à craquer. Les vendredis soirs, les étudiants délaissaient leurs petites amies [en faveur du Gayety].» On y présentait alors un spectacle de variétés (chanteurs, magiciens...) qui se terminait par le numéro de Lily Saint-Cyr et de Peaches, une autre «strip-teaseuse». Fait cocasse, le Gayety était la propriété du chef de police Bélanger. Ce théâtre, au coeur du «Red Light», fut fermé en 1953. (*Les vingt-cinq ans du TNM*, Ottawa, éditions Leméac inc., tome 2, *op. cit.*, p. 12-13.)

dessins pornos[94].» Toutes ces expériences - pas toutes connues de ses camarades à l'époque! - influenceront plus tard les scénarios de ses films. Carle faisait d'ailleurs avec humour à ses amis son «petit rapport quotidien, hebdomadaire et mensuel sur l'état de la culture à Montréal[95].»

Le groupe assistait à des spectacles à prix réduit grâce à l'Association des Amis de l'Art. Cette organisation spécialisée, qui se développait en quelque sorte en même temps que l'O. B. T., attirait des jeunes qui voulaient découvrir les arts et assister à différents spectacles et représentations à prix avantageux. Elle avait été fondée en 1942 par Aline Perrier, l'épouse de l'honorable Hector Perrier, un avocat qui était alors professeur à la Faculté des sciences sociales de l'Université de Montréal, en plus d'être député provincial de Terrebonne, secrétaire de la province de Québec et directeur du département de l'Instruction publique. Les objectifs de l'Association s'apparentaient de près à ceux de l'Ordre :

> Le but des Amis de l'Art est d'apporter à la jeunesse des loisirs sains et d'occuper l'esprit des jeunes par le beau et le vrai, les détournant ainsi des mille pièges et trahisons de l'existence. Son but est aussi de développer le goût des choses de l'art chez l'étudiant; de l'inviter à mieux connaître les artistes de chez nous; d'exercer son jugement et d'accroître son esprit critique. Les Amis de l'Art est une armée de 15,000 soldats, travaillant au redressement moral et artistique des gens du Québec[96].

---

[94]Gilles Carle, cité par Michel Coulombe, dans *Entretiens avec Gilles Carle. Le chemin secret du cinéma,* , *op. cit.*, p. 31-32.

[95]Entrevue avec Gilles Carle, 13 septembre 1997.

[96]Labrie, Ivar. «Les Amis de l'art», dans *Impressions*, vol. 7, no 2, [1949-1950] p. 37.

On comptait parmi ses membres des jeunes de l'Ordre, des étudiants de l'École des Arts graphiques, de l'École des Beaux-Arts et d'autres institutions. Les membres pouvaient se procurer des laissez-passer pour les représentations au secrétariat de l'Association, situé sur l'avenue Calixa-Lavallée; ils avaient aussi droit à certains spectacles gratuits offerts par les Variétés Lyriques et à des concerts de la Petite Symphonie. Les membres pouvaient ainsi assister aux pièces des Compagnons de Saint-Laurent. De plus, ils bénéficiaient de rabais dans certaines librairies de Montréal. Mathilde Ganzini et Olivier Marchand se souvienne bien d'avoir obtenu des billets à prix réduit pour différents événements artistiques. En 1952, Miron participait aussi aux activités de «l'Accord», une «équipe de néo-canadiens[97]» de l'O. B. T. qui, suivant le modèle des Amis de l'Art, permettait à ses membres de recevoir des rabais sur le coût des billets pour des sorties culturelles, des conférences, des soirées de cinéma, en plus d'offrir une réduction sur l'achat de livres chez Fides. «L'Accord» organisait aussi des auditions de disques et des soirées de spectacle de l'Ordre et cherchait à faciliter les rencontres entre les Canadiens français de souche et les «néo-canadiens». Toutes les activités du groupe contribuaient à élargir leur réseau de connaissances.

Les amis s'aidaient financièrement les uns les autres. Ils fréquentaient des restaurants peu dispendieux (c'étaient des étudiants; la majorité d'entre eux n'était pas riches) comme le café Saint-Louis, près du Carré du même nom, le restaurant Laval ou le *Pig'n'whistle*, angle Sherbrooke et Saint-Famille, au-dessus duquel Gaston Miron habita un certain temps en compagnie de deux de ses amis de l'Ordre, Claude

---

[97]«Les responsables actuels», dans *La Galette*, [1951?], vol. III, no1-2, p. 10.

Dansereau et Claude Caron. On allait aussi à la Petite Europe et à la Hutte suisse, située en face de l'École des Beaux-Arts, cafés de prédilection des automatistes. C'est là que Miron fit la connaissance de Claude Gauvreau et de Guido Molinari[98]. Tous ces restaurants et cafés étaient des lieux de rencontre populaires et importants. Ils permettaient de cimenter des amitiés et de se faire de nouveaux camarades. Pour Miron, qui, depuis son arrivée à Montréal, changeait souvent de domicile, ces modestes établissements prenaient toute la signification d'un lieu d'appartenance :

> Les petits cafés ont toujours joué un rôle important pour moi. Ce furent autant de "chez moi", n'ayant jamais eu de "chez moi", hors des chambres. Bref d'innombrables soirées et nuits à discuter, à s'engueuler, à se lire, à parler culture, littérature, arts plastiques, révolution...[99]

En 1951, Miron habitait presque en face de chez Olivier Marchand, dans une maison de chambres située à l'angle Saint-Hubert et Duluth, tenue par un couple, Pierrette Goyette et Gérard Cléroux, qui avait onze enfants. Cléroux était Routier au Clan Saint-Jacques; il faisait partie de l'équipe de liturgie. Mathilde Ganzini se souvient bien de cette maison, puisqu'elle allait souvent garder les enfants de la famille. Elle en profitait alors pour aller fouiller dans les livres de Miron, et c'est ainsi qu'elle découvrit des auteurs comme Max Jacob et Robert Desnos[100]. D'autres membres de l'O.B.T., comme Jean-Marie Da Silva et Claude Caron, ont

---

[98]Denise Boucher, «Salut Miron! et ne dis plus que tu n'es pas poète...», dans *Perspectives*, *op. cit.*, p. 34 et 36.

[99]Lettre de Gaston Miron à Louise Deneault-Turcot, 22 novembre 1968. (Archives personnelles de Gaston Miron.)

[100]Entrevue avec Mathilde Ganzini, le 28 février 2001.

aussi habité cette maison, surnommée «la cabane à Cléroux[101]». La bande se réunissait aussi chez d'autres amis de l'O. B. T., comme par exemple chez Mireille et Lorraine Desjarlais[102], qui habitaient rue Saint-Denis, ou chez Gisèle Mathieu, dont le logement était adjacent à la Bibliothèque municipale, où son père travaillait.

Leurs activités les amenaient à parcourir les rues du quartier Saint-Jacques, un des quartiers montréalais les plus dynamiques à l'époque, qui était fréquenté par «l'intelligentsia laïque[103]» francophone qui, selon Ambroise Lafortune, allait «marquer tout le Québec, toute la réalité francophone du Canada et tout le pays canadien[104].» Le Père Ambroise habitait lui-même ce coin de la ville; lorsqu'il n'était pas parti en Martinique ou au Mexique, il logeait dans la maison familiale, rue Delorimier. Le quartier Saint-Jacques, «lieu géographique dont l'épine dorsale aurait été la rue Saint-Denis et l'épicentre, le quartier Saint-Louis[105]», était l'endroit où plusieurs organismes — comme par exemple la Palestre nationale —, plusieurs «clubs sociaux et politiques[106]» et «presque toutes les centrales des mouvements de jeunesse[107]» — comme celle de la J. A. C., de la J. E. C., et de la J. O. C. —, s'étaient implantés dans les années quarante.

---

[101]Lettre de Gaston Miron à Andrée Maillet-Hobden, 9 mai 1952. (Archives personnelles d'Andrée Maillet-Hobden et de Lloyd Hobden.)
[102]Le père des deux jeunes filles, Robert Desjarlais, était maître d'armes et professeur d'escrime à la Palestre nationale; il dirigeait des scènes de combat au théâtre et aussi, plus tard, à la télévision. Il était le gendre de Louis-Joseph Doucet, un poète que Gaston Miron admirait. Gérard Cléroux fut un des élèves de Robert Desjarlais, et il a pris la relève de ce dernier. (Entrevue avec Mathilde Ganzini, le 23 août 1998.)
[103]Ambroise Lafortune, *Par les chemins d'Ambroise*, *op. cit.*, p. 96.
[104]*Ibid.*
[105]*Ibid.*, p. 95.
[106]*Ibid.*, p. 96.
[107]*Ibid.*, p. 95-96.

À côté les uns des autres se trouvaient, rue Saint-Denis, les locaux des éditions Fides et le quartier général des scouts, dans lequel se trouvait la centrale de l'O. B. T. Cette proximité favorisait les réunions et les rencontres spontanées entre jeunes de différents groupes. Il faut dire que les mouvements de jeunesse de l'époque n'étaient pas exclusifs, et que les interrelations entre les membres de différents groupes et associations étaient fréquentes, et même encouragées; à titre d'exemple, en mai 1949, l'A. C. J. C. (Association catholique de la jeunesse canadienne-française) a mis sur pied une manifestation sur le thème de la jeunesse, à laquelle participaient, entre autres, les membres du Clan Saint-Jacques et ceux de l'O. B. T. Cette circulation entre des mouvements d'orientations parfois divergentes favorisait la discussion et stimulait les esprits. Gaston Miron et ses amis habitaient presque tous le quartier Saint-Jacques; cette proximité géographique favorisait les liens de voisinage dans un cadre urbain. Les centrales de la rue Saint-Denis et les restaurants du carré Saint-Louis leur servaient de points de chute et de lieux de rencontre. Miron considérait d'ailleurs la rue Saint-Denis comme un «axe spirituel[108]», puisqu'il y faisait toutes sortes de rencontres intéressantes.

Parties de campagne

En plus de parcourir à pied les rues de la métropole, Miron, Marchand et leurs camarades fréquentaient aussi d'autres lieux à l'extérieur de Montréal. Ils séjournaient dans les camps et les auberges

---

[108]Gaston Miron, entrevue avec Pierre Paquette, émission de Radio-Canada du 30 juin 1976, série «Pierre Paquette», réalisateur : André Hamelin, 55 minutes.

de jeunesse mis sur pied par l' O. B. T.; ils visitaient des membres du mouvement partout dans la province, et allaient même au-delà[109]. Miron et ses amis ont également fait, au cours des années quarante et cinquante, la connaissance de plusieurs personnalités du milieu théâtral. Par le biais de l'Ordre de Bon Temps, ils ont connu le chansonnier Félix Leclerc, alors installé dans les Chenaux de Vaudreuil avec d'autres membres de la troupe des Compagnons de Saint-Laurent. L'abbé Lionel Groulx avait en effet offert au Père Legault un domaine situé à Vaudreuil, près du lac Saint-Louis, qui comprenait plusieurs maisons occupées par des membres des Compagnons; Félix Leclerc, Jean Coutu et leurs familles sont quelques-unes des personnes qui ont habité cette propriété. Mathilde Ganzini se souvient que plusieurs membres de l'Ordre allaient visiter Leclerc, pour chanter avec lui pendant qu'il jouait de la guitare, bien avant qu'il soit un chansonnier reconnu par le public.

Le groupe d'amis a aussi eu des contacts avec d'autres troupes de théâtre, dont celle de la Compagnie du Masque[110], fondée par Charlotte Boisjoli et Fernand Doré, qui étaient d'anciens membres des Compagnons de Saint-Laurent, et qui comprenait Pauline Julien, qui faisait également partie de l'O. B. T. Le Père Ambroise Lafortune en était

---

[109]«Les gens de l'Ordre se sont visiblement donné le mot pour voyager cet été. [...] Denise Chalut, Mariette Thibault, Hélène Pilotte, Louis Portugais et Gaston Miron font le tour du lac Saint-Jean, sur le pouce. [...] Mathilde Ganzini, Camille Messier, Lise Picard, Lucille Martin, Thérèse Élie, Mariette Thibault, Denise Chalut, Gaston Miron, Olivier Marchand et Claude Dansereau visitent la famille des chanteurs Trapp, à Stowe, dans le Vermont, U. S. A. [...]» (Gaston Miron et Louis Portugais, «De juin...à septembre», dans *La Galette*, vol. V, no 1, septembre 1952, p. 8-9.) Cet article mentionne également d'autres voyages faits par les amis : l'équipe de *La Galette*, en compagnie d'autres membres de l'Ordre, a fait le tour de l'Île d'Orléans à bicyclette, Hélène Pilotte et Louis Portugais sont allés en Abitibi. Cet été-là, Gaston Miron et Louis Portugais ont visité, avec d'autres amis, l'équipe de l'Ordre de Rouyn, alors dirigée par leur vieux copain Guy Carle; Miron est également allé à Ottawa, en tant que délégué de l'Ordre, à une réunion qui visait «[...] la formation du Comité canadien de la WAY (Assemblée mondiale de la Jeunesse).» («Nouvelles», dans *La Galette,* volume IV, no 8, juillet 1952, p. 151.)

[110]Plusieurs informations sur cette troupe sont tirées du mémoire de maîtrise de Danielle Cadoret de Martigny, *La Compagnie du masque (1946-1951)*, Université de Montréal, 1978, 127 p.

l'aumônier et Jacques Hébert s'occupait, avec Jacques Dupire, des relations avec la presse. Cette troupe, qui a existé de 1946 à 1951, offrait des spectacles de théâtre expérimental et populaire. La Compagnie du masque favorisait, comme l'Ordre, les chansons de folklore et les sketches, ainsi que les farces médiévales et les jeux dramatiques. Elle a donné la plupart de ses représentations, destinées à un public de scouts et d'enfants, lors de tournées dans des villages du Québec et de l'Ontario.

Les membres de la troupe vivaient en groupe dans le cadre d'une école-laboratoire de formation, à l'image de celle que Léon Chancerel, un ancien élève de Jacques Copeau, avait mis sur pied pour ses Comédiens routiers[111]. Pour survivre, ils s'étaient lancés dans la culture de légumes sur une ferme près de Vaudreuil, près du domicile de Félix Leclerc, croyant pouvoir les vendre au marché. Les membres de la troupe ne mangeaient pas toujours à leur faim; les jeunes de l'O. B. T., des «sympathisants à la cause[112]», les aidaient en sarclant leurs jardins, et aussi en vendant des billets et en assistant «aux pièces de théâtre qu'elle [la troupe] montait[113].» Des comptes rendus de leurs représentations paraissaient dans *La Galette*, ce qui constituait une publicité intéressante pour la troupe. Des membres de l'Ordre ont aussi collaboré avec la Compagnie en mettant en scène «Su'l' Pont du Nord», une pièce si

---

[111]Ce sont les Compagnons de Saint-Laurent qui avaient d'abord eu, au tout début des années quarante, le projet d'une école de théâtre «[...] qui prendrait modèle sur le Centre Kellerman, établi grâce à la ville de Paris et dirigé par Léon Chancerel, directeur fondateur des Comédiens routiers. Cependant, faute de fonds, ce projet est resté sur les tablettes.» (Hélène Jasmin-Bélisle, *Le Père Émile Legault et ses Compagnons de Saint-Laurent. Une petite histoire*, *op. cit.*, p. 43 et p. 122.) Les Compagnons de Saint-Laurent ont eu leur école à partir de 1949.

[112]Entrevue avec Mathilde Ganzini, le 23 août 1998.

[113]Entrevue avec Lorraine Desjarlais, Radio-Canada FM, 14 mai 1999.

appréciée qu'elle devint, dit Guy Messier, «[...] une sorte de marque de commerce de l'Ordre de Bon Temps. Elle a été jouée des milliers de fois, et en tous lieux, y compris à l'extérieur du Québec [...][114]»

Miron et ses amis allaient également camper avec d'autres membres de l'Ordre à Claire-Vallée, le domaine de Françoise Gaudet-Smet, situé à Saint-Sylvère, près de la rivière Bécancour, qui était un «[...] rendez-vous des poètes, mais aussi un camp d'été pour des étudiants, des scouts, des enfants en difficulté, des noces de campagne[115].» Miron a dit avoir fréquenté Claire-Vallée entre 1953 et 1958; il y aurait rencontré, en plus d'Alfred DesRochers, l'auteur favori de son adolescence, des gens marquants comme le journaliste Michel Pierre «[et le] compositeur [André] Mathieu, etc.[116]»

Mme Gaudet-Smet, qui avait fréquenté le cercle d'écrivains autour d'Albert Pelletier à Montréal et celui autour du poète Alfred DesRochers à Sherbrooke, accueillait différents groupes de jeunes, dont le séjour était subventionné par le gouvernement de Duplessis. Les membres de l'O. B. T. y étaient les bienvenus et ils participèrent à plusieurs célébrations. Des cours d'été y étaient aussi organisés. En 1951, la famille DesRochers a aussi habité l'endroit, dont la décoration est bien particulière : «Chaque chambre porte le nom d'une oeuvre littéraire canadienne, *Trente arpents*, *En pleine terre*, etc. On retrouve des slogans

---

[114]Guy Messier, *L'Ordre de Bon Temps. Une décennie d'ébullition et d'invention*, *doc. cit.*, p. 12.

[115]Jeanne Desrochers, *Françoise Gaudet-Smet*, Varennes, les éditions de Varennes, 1992, p. 7. La plupart des informations sur Claire-Vallée et sur *Paysana* proviennent de cet ouvrage signé par la fille d'Alfred Desrochers, qui était une amie de Mme Gaudet-Smet et qui a séjourné à Claire-Vallée.

[116]Lettre de Gaston Miron à Louise Deneault-Turcot. (Archives personnelles de Gaston Miron.)

sur les murs, dans les assiettes, dans le fond des cendriers[117].» De 1938 à 1949, Mme Gaudet-Smet avait dirigé *Paysana*, un magazine qui lui servait de tribune et qui était distribué à 50 000 foyers de la province; son slogan était «on n'attend pas les temps meilleurs, on les fait[118].» Ses amis du Cercle des écrivains de l'Est y collaboraient. Pour fêter les dix ans du périodique, en 1948, on organisa une grande fête à laquelle participèrent les danseurs de l'Ordre de Bon temps.

Par sa revue, mais aussi par ses conférences et ses autres écrits, Mme Gaudet-Smet voulait «[...] faire reconnaître l'apport de la femme rurale dans la sauvegarde du patrimoine, faire reconnaître la valeur de l'artisanat traditionnel[119].» Le magazine faisait aussi la promotion des mouvements de jeunesse, dont la J. E. C. et l'O. B. T. Il comportait également un volet consacré à la littérature, un des intérêts privilégiés de sa directrice; c'est dans le premier numéro de *Paysana*, que Germaine Guèvremont livrera ses premiers récits sur la famille Beauchemin, qui préfigurent le *Survenant*. Mme Gaudet-Smet caressait également plusieurs projets éditoriaux; elle avait fondé les éditions Paysana, devenues éditions Claire-Vallée lorsque la revue disparut, afin de publier les textes de ses conférences, des albums de modèles pour le tricot, le crochet, la courtepointe, ainsi qu'*En pleine terre*, le premier roman de Mme Guèvremont, publié en 1942. Plusieurs personnalités de passage à Claire-Vallée, comme l'ethnologue Marius Barbeau et le célèbre auteur de manuels de cuisine Jehane Benoit, livrèrent des conférences pour les groupes invités, comme on en faisait dans les camps de formation de

---

[117]Jeanne Desrochers, *Françoise Gaudet-Smet*, *op. cit.*, p. 133.
[118]*Ibid.*, p. 15.
[119]*Ibid.*, p. 9.

l'O. B. T. Claire-Vallée ouvrit aussi ses portes aux jeunes poètes dès le début des années cinquante:

> Jusqu'aux abords des années 1960, Claire-Vallée sera le refuge des poètes de la génération montante. Gaston Miron, Louis Portugais, Denise Boucher, Olivier Marchand, Louise Pouliot s'y rencontrent les fins de semaine. Toujours généreuse, la maîtresse des lieux leur demande à peine ce qu'il faut pour les nourrir. Elle aime les discussions autour du feu, "pour régler le sort du monde"[120].

L'écrivain Denise Boucher, qui dit avoir découvert la poésie à Claire-Vallée[121], se souvient de ces réunions animées et enjouées où régnaient les chansons : «[...] tout le folklore y passait, y compris les chansons de bûcherons. Imaginez Gaston Miron reprenant un "succès" d'Alfred DesRochers: "Ah! que l'papier coûte che-er dans le ba-as Canada!"[122]» Mathilde Ganzini se rappelle avec enthousiasme les feux de camp qui s'éternisaient, et Mme Gaudet-Smet, «caricaturale par son exubérance», qui était une véritable «mère de famille», une «grande soeur[123]» pour tous ceux qu'elle accueillait. Lors du décès de cette dernière en 1986, Denise Boucher lui rendra hommage dans un adieu qui montrait l'importance de l'expérience libératrice de Claire-Vallée pour les jeunes de l'époque : «Nous sommes partis de chez toi armés de vigueur pour changer le monde et le mettre à notre mesure. [...] Tu craignais pour nous mais tu n'en nourrissais pas moins nos élans[124].»

---

[120] *Ibid.*, p. 151.
[121] *Ibid.*, p. 156.
[122] Bruno Roy, «Une voix pour écrire», dans *Lettres québécoises*, no 94, été 1999, p. 14.
[123] Conversation téléphonique avec Mathilde Ganzini, 8 juillet 2000.
[124] Denise Boucher, citée par Jeanne Desrochers dans *Françoise Gaudet-Smet*, *op. cit.*, p. 152.

La poésie des camarades

Mais revenons à notre petite bande. Ce qui la liait avant tout, ce qui la distinguait des autres équipes de l'O. B. T., était la passion pour la poésie. Olivier Marchand écrivait, tout comme Miron, des poèmes depuis son adolescence. Gilles Carle, qui s'intéressait beaucoup à la poésie et en écrivait lui-même[125], avait lu certains poèmes de Marchand et les avait beaucoup aimés, au point d'insister, selon le témoignage de Mathilde Ganzini, pour qu'ils soient publiés. Carle, qui avait reçu son diplôme en «art décoratif et publicitaire[126]» de l'École des Beaux-Arts en 1950, était revenu d'un séjour de plus d'un an dans la ville de Québec, où il était allé travailler. Il y avait alors occupé diverses fonctions. Il avait d'abord collaboré durant un an au journal *Le Soleil* et y avait exercé les métiers «de dessinateur, caricaturiste et artiste graphique[127].» Il avait mis sur pied pour ce journal le studio de dessin; il avait alors acquis de l'expérience en lettrage et caractères d'imprimerie[128]. Il avait ensuite décidé de «[...] se "lancer dans les affaires" et était devenu assistant-directeur et agent de liaison de "La photogravure artistique", toujours à Québec[129]», ce qui l'avait amené à voyager en Ontario. Il avait ainsi appris l'art du «*lay-out.*» Il avait également travaillé durant la même période dans le domaine de l'édition et du cinéma :

> Il me fut possible à Québec, avec l'approbation de mon employeur du moment, de réaliser divers travaux

---

[125]«À ce moment-là, j'écrivais des poèmes et je les montrais de temps en temps à Gaston, qui semblait les apprécier [...]» (Gilles Carle, *La Nature d'un cinéaste*, *op. cit.*, p. 85.)
[126]«L'Exposition de l'École des Beaux-Arts manifeste une large variété d'efforts», dans *Le Devoir*, 6 juin 1950, p. 6.
[127]Carol Faucher et Michel Houle, *Gilles Carle*, Conseil québécois pour la diffusion du cinéma (coll. «Cinéastes du Québec; no 2»), *op. cit.*, p. 6.
[128]Dossier sur Gilles Carle (numéro X-58-31), conservé par le service des archives de Radio-Canada.
[129]*Ibid.*

> artistiques pour Les Presses Universitaires Laval et les Productions Lacia Inc. [*sic*] J'eus même à quelques reprises l'occasion de réaliser la partie artistique de certains films commerciaux devant être montrés dans les théâtres locaux [...][130]

Revenu à Montréal, Carle retrouve rapidement ses amis, avec lesquels il avait gardé le contact. Il n'avait pas perdu son intérêt pour la poésie et il voulait qu'Olivier Marchand publie ses poèmes. En septembre 1950, deux poèmes de Marchand, «Le Tout jour[131]» et «Immortalité[132]», étaient parus dans la revue *Liaison*, dirigée par Victor Barbeau. Mais Marchand ne voulait pas entendre parler de publication de recueil; il déchirait souvent les poèmes qu'il écrivait. Il lui arrivait d'annoncer à ses amis qu'il en avait assez de composer des vers; Miron lui répondait alors que tant qu'il le connaîtrait, il l'empêcherait d'arrêter d'écrire. Mathilde Ganzini ramassait les poèmes rejetés par Marchand, comme le père de ce dernier l'avait fait auparavant, et en recollait les morceaux; un jour, en cachette, elle a montré aux amis les poèmes de Marchand qu'elle avait «sauvés».

Le groupe d'amis considérait alors la poésie comme une «grande dame»; la poésie était au centre de leurs préoccupations et de leurs activités. Elle était la compagne de leur quotidien. Alors que Gaston Miron était le responsable des «quatre semelles», l'équipe avait organisé ce qui semble être la première causerie publique de poésie mise sur pied par Gaston Miron. En effet, en janvier 1951, les «quatre semelles» avaient présenté une causerie de Jean-Marie Da Sylva intitulée «À la

---

[130]Demande d'emploi de Gilles Carle, *ibid.*
[131]*Liaison*, vol. 4, no 36, septembre 1950, p. 332.
[132]*Ibid.*, p. 349.

recherche de Claudel d'après son théâtre.» Selon les informations dont nous disposons, il semble que c'était la première fois qu'une manifestation proprement poétique était présentée à l'Ordre; cet événement a marqué les débuts de l'activité poétique publique de Miron et de Marchand. Les deux amis apportaient ainsi une contribution particulière à l'O. B. T., qui ne s'était pas jusqu'alors intéressé à la poésie. Cependant, il semble que ce ne sont pas tous les membres de l'Ordre qui appréciaient les activités poétiques du groupe d'amis de Miron; certains trouvaient que les amis étaient peu abordables, qu'ils étaient «élitistes», voire «*snobs*». Maurice Thibeault, un membre de l'Ordre, aurait dit à Mathilde Ganzini que sa bande d'amis constituait une sorte de «chapelle» impénétrable[133].

Écrire, réciter des poèmes semblait aller de soi pour le groupe; c'était naturel. Gilles Carle explique qu'à l'époque, «la poésie était un mot-clé pour nous. Il n'y avait rien d'éthéré dans le mot; rien de subliminal. Gaston [était] poète comme un autre est docteur[134].» Pour le groupe, écrire de la poésie, c'est exprimer, chanter leurs expériences de vie dans toute leur justesse. À l'époque, Gaston Miron doutait même qu'on puisse considérer ses vers comme des poèmes, au sens convenu du terme. Il souhaitait plutôt composer des poèmes sans prétention qui seraient accessibles à tous : «[...] Je rêve d'une poésie populaire de grand art[135].» Tous les membres de la bande d'amis lisaient de la poésie, la plupart en écrivaient; ils s'échangeaient des textes, ils

---

[133]Entrevue avec Mathilde Ganzini, 20 mars 1997.
[134]Entrevue avec Gilles Carle, 13 septembre 1997.
[135]Lettre de Gaston Miron à Andrée Maillet-Hobden, 9 mai 1952. (Archives personnelles d'Andrée Maillet-Hobden et de Lloyd Hobden.)

soumettaient au jugement des autres leurs propres poèmes[136], sans toutefois se critiquer trop sévèrement[137]. La poésie était perçue, selon Mathilde Ganzini, comme «un personnage vivant entre nous, qui s'assoyait à table avec nous et qui avait voix au chapitre. C'était tangible, la poésie. Partout, partout[138].» Ils étaient convaincus que leur poésie les révélerait au monde: Gilles Carle raconte qu'à l'époque, ils se disaient : «Plus tard, on va tous être des grands poètes, des grands écrivains, on va être connus mondialement [...][139]»

Gaston Miron avait, comme Olivier Marchand, écrit et même déjà publié des poèmes dans des périodiques. À l'époque, il y avait peu de publications ou de maisons d'édition qui faisaient une place à la jeune poésie. Gilles Marcotte, le critique du *Devoir* que les deux amis avait rencontré, publiait les premiers vers de poètes : «J'étais au *Devoir*, j'occupais le meilleur poste possible pour parler de poésie, j'ai publié leurs poèmes, j'ai parlé de leurs recueils. Je leur ai donné l'impression d'être lus, d'être reçus, compris[140].» Les articles de Marcotte étaient lus par les camarades qui découvraient ainsi d'autres jeunes auteurs de poésie; ils lui envoyaient aussi certains poèmes. Le 26 mai 1951, «La

---

[136]Jean-Claude Rinfret se rappelle qu'à l'époque, Miron venait parfois, sans préavis, sonner à sa porte rue Saint-Hubert à onze heures trente du soir pour lui réciter d'une voix forte son dernier poème, cigare à la bouche; Rinfret se souvient que «Gaston, lui, quand il écrivait un poème, il fallait qu'il le lise à quelqu'un. Il fallait qu'il ait une réaction, il fallait que quelqu'un lui dise s'il aimait ça ou pas.» Après lui avoir lu son poème une première fois, Miron demandait à Rinfret: «As-tu bien saisi? Je vais te le relire!» Deux ou trois jours après, Miron pouvait lui dire que le poème en question «était nul. Je l'ai entièrement refait- C'était pas bon!» (Entrevue avec Jean-Claude Rinfret, 15 octobre 1997.)

[137]Jean-Claude Rinfret dit que Miron pouvait être «très susceptible» quant à sa poésie; s'il inventait un mot nouveau qui plaisait plus ou moins à un de ses amis, Miron lui disait: «Tu n'as rien compris, je vais te dire pourquoi!». Selon Rinfret, le groupe n'osait pas toujours critiquer la poésie de Miron. (*Ibid.*)

[138]Entrevue avec Mathilde Ganzini, 20 mars 1997.

[139]Entrevue avec Gilles Carle, 13 septembre 1997.

[140]Gilles Marcotte, cité par Pierre Popovic, *Entretiens avec Gilles Marcotte. De la littérature avant toute chose*, Liber (coll. «De vive voix»), 1996, p. 71.

Mer», un poème d'Olivier Marchand dédié à Mathilde Ganzini, était paru dans *Le Devoir*. Être publié soulevait toujours l'enthousiasme du groupe d'amis. Andrée Maillet, qui avait pris la relève de sa mère, Corinne Dupuis-Maillet, à la tête d'*Amérique française*, encourageait aussi les efforts de jeunes poètes[141].

En mai 1951, elle avait demandé à Gaston Miron de collaborer à la revue : «Ils veulent publier mes poèmes. Mes contes. Ils m'ont invité à écrire un roman! Nous verrons[142].» En plus d'éditer leurs premiers poèmes et de faire le compte rendu des plaquettes publiées, Andrée Maillet tenait une sorte de salon littéraire où étaient conviés les écrivains de toutes générations[143]. Mais il n'existait pas de maison d'édition au Québec consacrée véritablement aux premières oeuvres de jeunes poètes et dirigée exclusivement par des jeunes[144]. Les «maisons d'éditions ordinaires», selon Hélène Pilotte, étaient alors «avant tout préoccupées de l'aspect commercial de la chose à publier, puisque ces éditeurs y trouvent leur gagne-pain[145].» Elles n'osaient pas toujours

---

[141]Alain Horic, un poète qui se joindra à l'équipe de direction de l'Hexagone dans les années soixante, décrit ainsi le rôle important qu'a joué *Amérique française* pour les jeunes poètes : «C'était en quelque sorte un banc d'essai pour tous les jeunes auteurs qui feront, par la suite, la réputation nationale et internationale de la poésie québécoise.» (Richard Giguère et André Marquis, «Le Défi d'un éditeur littéraire. Interview avec Alain Horic, directeur des éditions de l'Hexagone», dans *L'Édition de poésie*, *op. cit.*, p. 13.)

[142]Lettre de Gaston Miron à Guy Carle, le 29 mai 1951. (Archives personnelles de Guy Carle.)

[143]C'est d'ailleurs lors de soirées chez Andrée Maillet (Hobden) qu'Alain Horic a fait la connaissance de Roland Giguère et de Gaston Miron: «Je suis arrivé au Canada en 1952 et j'ai pris contact avec Miron l'année suivante par l'entremise d'Andrée Maillet. [...] Il y avait là des gens de ma génération et des deux générations précédentes. J'y ai rencontré la plupart des écrivains débutants ou chevronnés de l'époque, dont Roland Giguère en 1954.» (Richard Giguère et André Marquis, «Le Défi d'un éditeur littéraire. Interview avec Alain Horic, directeur des éditions de l'Hexagone», dans *L'Édition de poésie*, *op. cit.*, p. 13.)

[144]Richard Giguère explique «[qu'] au cours des années 50, à part Erta, seuls les Éditions Chantecler (4 titres), l'Hexagone (3), l'Institut littéraire du Québec (3), Malte (3) et des éditeurs étrangers (6) publieront de la poésie québécoise [...]» (Richard Giguère, «Un surréalisme sans frontières. Les éditions Erta», dans *L'Édition de poésie*, *op. cit.*, p. 58.)

[145]Document accompagnant le curriculum vitae d'Hélène Pilotte, dossier no X-395-38, archives de Radio-Canada.

investir dans le projet poétique d'un novice, qui devait donc souvent avoir recours au compte d'auteur (on pense à Alain Grandbois ou à Jean-Guy Pilon[146]) afin d'être publié.

D'abord des poèmes, puis une maison d'édition

En janvier 1953, naît l'idée de faire paraître un recueil de poèmes qui regrouperait les textes d'Olivier Marchand. Gilles Carle, qui revenait alors de son premier voyage en Europe qu'il avait pu faire grâce à bourse d'études[147], tenait beaucoup à ce que la poésie de Marchand soit offerte au public. Le projet d'édition s'est peu à peu précisé: on voulait convaincre Gaston Miron de publier ses poèmes en même temps que ceux de Marchand. Miron fut d'abord réticent - il le sera toujours - face à la publication; Olivier Marchand se rappelle qu'il répétait souvent : «je ne suis pas un écrivain!». Il remettait souvent en question sa vocation littéraire et ce, depuis ses débuts comme poète, comme le montre cette lettre à Guy Carle :

> Je dois te dire que je ne crois plus, ou presque plus, à une carrière d'écrivain. Je me suis beaucoup abusé moi-même à ce sujet. Certains m'ont dit avoir du talent, soit! Mais c'est précisément ce "talent" qui me fait peur. Le talent gâche tout, le talent sent la suffisance et la fatuité. Je ne veux pas avoir du talent. J'ai horreur qu'on m'appelle poète

---

[146]Né à Saint-Polycarpe en 1930, Jean-Guy Pilon fait partie d'une famille de huit enfants dont le père est cultivateur. Pilon a fréquenté les collèges de Valleyfield et de Rigaud avant d'entrer à la Faculté de droit de l'Université de Montréal. (Entrevue avec Jean-Guy Pilon, 23 juin 1997.)

[147]Marié depuis juin 1952 avec Suzèle Lachapelle, alors jeune «violoniste à l'orchestre symphonique des femmes» (Gilles Carle, *La Nature d'un cinéaste*, *op. cit.*, p. 44), Carle avait fait, la même année de son mariage, une demande de bourse pour étudier à l'étranger, bourse qu'il avait obtenue. Le couple avait alors, pendant quelques mois, quitté Montréal pour l'Europe : «Après une réception au salon des anciens du Mont Saint-Louis, M. et Mme Carle s'embarquèrent à bord de "l'Atlantic" pour un séjour de quatre mois en Europe.» (Annonce du mariage «Carle-Lachapelle», dans *La Presse*, 30 juin 1952, p. 5.) Pendant son séjour, Carle avait alors eu la chance d'étudier dans différents musées européens, dont au Louvre.

> ou écrivain. Je suis tout simplement un bonhomme qui veut être attentif à la vie[148].

Pour Miron, l'écrivain était un être exceptionnel, au-dessus du reste des hommes : «Nous croyons l'écrivain plus qu'un autre capable de confiance en l'homme, malgré sa faiblesse. Nous savons sa foi en l'homme, en cet homme d'aujourd'hui, qu'on reconnaît à peine, impersonnel, défigurer [sic?] [...][149]» Miron relisait et corrigeait constamment ses poèmes. Malgré sa réserve, il finit par accepter de publier. On choisit alors de donner le titre de *Deux sangs* au recueil des deux amis, titre qui évoquait à la fois le travail en commun des deux auteurs et leur contribution distincte. Gilles Carle croit que ce qui a incité le groupe à se lancer dans l'édition, c'est d'abord qu'il «avait les outils disponibles[150]», qu'il avait la «possibilité de le faire[151].»

En effet, les amis avaient avaient l'avantage de posséder les moyens techniques et les aptitudes nécessaires pour publier de la poésie: Carle avait accès à une machine à ronéotyper qui se trouvait dans la cave de l'École des arts graphiques, rue Kimberley, où il avait suivi des cours du soir d'Arthur Gladu[152]. Carle dit qu'il aurait en effet

---

[148]Lettre de Gaston Miron à Guy Carle, 10 mars 1950. (Archives personnelles de Guy Carle.)

[149]Lettre de Gaston Miron à Camille Messier, 10 janvier 1953. (*Ibid.*)

[150]Entrevue avec Gilles Carle, 13 septembre 1997.

[151]*Ibid.*

[152]Né à Montréal en 1918, Arthur Gladu a obtenu un diplôme en imprimerie de l'École Technique; il a aussi étudié à l'École des Beaux-Arts en dessin et en modelage, ainsi qu'à l'Université de Montréal en sciences sociales. Pendant la guerre, il a été militaire durant quatre ans et demi à l'unité «films et photos» de la section des relations publiques de l'armée canadienne. Il a alors voyagé en Europe, et a contribué à fonder en Allemagne un journal pour l'armée, «*The Maple Leaf*». De retour au pays en 1946, il est embauché comme professeur de typographie et de maquette à l'École des Arts graphiques. Gladu est une figure importante du monde des arts depuis ce temps. Il a été, entre autres, membre du groupe d'avant-garde «Prisme d'yeux», animé par Alfred Pellan de 1947 à 1950; il a participé à diverses expositions à la Librairie Tranquille et à l'École des Beaux-Arts. En 1947-48, il a réalisé les «premiers cahiers d'art du Canada français», les *Ateliers d'arts graphiques*; il a aussi collaboré à titre de graphiste à plusieurs revues, dont *Graphis*, *Métropole*, *Canadian Business*, *Thémis*, *Technique* et *Reprorama*, de Belgique. Gladu a également été membre de plusieurs

fréquenté, en 1947-1948, l'École Technique, située immédiatement à côté de l'École des Arts graphiques et qui faisait, en quelque sorte, partie de cette institution. Carle y aurait étudié la photographie et il dit avoir entraîné Gaston Miron à y suivre des cours d'imprimerie avec lui. Roland Giguère fréquentait alors l'École des Arts graphiques; c'est en 1949 qu'était paru son premier recueil de poèmes, *Faire naître*, qui marquait les débuts des éditions Erta. Cette institution était un milieu très stimulant, autant pour les imprimeurs que pour les poètes, qui se rassemblaient autour de la revue *Les Ateliers d'arts graphiques.* Elle a été le lieu où plusieurs étudiants, comme par exemple Gilles Hénault et Éloi de Grandmont, ont fait leurs premières tentatives comme éditeurs. À l'époque, cette école «[...] s'impose [alors] comme atelier et foyer[153]»; l'influence de cette institution, selon Suzanne Beaudoin-Dumouchel,

> [...] vient de ce qu'elle a transformé des hommes de métier en professeurs, en pédagogues, en organisateurs, et en animateurs de la jeunesse. L'École a donné aux jeunes des métiers nouveaux, une instruction possible [...] L'École a donné au pays un outil de propagande, un débouché sur le marché du travail. Elle a fait naître une vingtaine de métiers d'art.[154]

---

associations et jurys. (Dossier sur Arthur Gladu, fonds d'archives de l'École des Beaux-Arts, Université du Québec à Montréal.)

[153]Laurent Mailhot, *La Littérature québécoise*, [Paris], Presses universitaires de France (coll. «Que sais-je?»), 1975 [1974], p. 70.

[154]Suzanne Beaudoin-Dumouchel, *La première école d'arts graphiques en Amérique : fondée par Louis-Philippe Beaudoin (1900-1967)*, Montréal, Concordia University, [1975], p. 65 et 67. L'auteur de cette thèse, qui est par ailleurs la fille du fondateur de l'école, Louis-Philippe Beaudoin, et qui a épousé Albert Dumouchel, un de ses célèbres professeurs, souligne qu'à l'époque, l'industrie de l'imprimerie avait une grande importance dans l'économie canadienne : «Les métiers des arts graphiques occupent le premier rang pour le nombre d'employés, le premier rang aussi pour les salaires et gages» au pays. (*Ibid.*, p. 65.)

À l'époque, le Père Ambroise Lafortune (encore lui!) était l'aumônier de l'École des Arts graphiques[155], en plus d'y enseigner la sociologie, ce qui a dû faciliter les choses. Gilles Carle dit qu'à l'époque, publier un roman était hors de question, à cause des coûts et de l'organisation que cela demandait. La poésie était matériellement plus accessible, comme l'explique Gaston Miron : «Ce sont des raisons de financement qui nous ont fait commencer par la poésie[156].» Les amis ont d'abord commencé à publier des poèmes sur des feuilles, qu'ils offraient «à tout le monde[157].» Ils se sont ensuite consacrés au projet de la plaquette de Miron et de Marchand.

L'idée de publier les oeuvres des membres qui avaient du talent pour l'écriture avait déjà circulé à l'O. B. T. En effet, on peut lire dans le procès-verbal du camp de Vaudreuil de juin 1951 que l'abbé Marc Lecavalier, un des participants, incitait les jeunes à parler du «projet d'édition de l'Ordre[158].» Guy Messier expliquait ainsi aux membres l'intérêt d'un tel projet : «Dans l'Ordre, on a des poètes, des gens qui composent, des écrivains, etc. Si on pouvait éditer toutes les patentes [*sic*] de ces gens-là : bonne affaire[159].» La qualité des oeuvres publiées était cependant une condition essentielle pour Messier : «Nous ne voulons [pas] assurément imprimer...pour imprimer- bien sûr[160].» On se

---

[155]Selon les dossiers du fonds d'archives de l'École des Arts graphiques, le Père Ambroise a été l'aumônier de l'École durant deux ans, du 1er octobre 1951 au 1er octobre 1953.
[156]Gaston Miron, entrevue avec Réginald Martel, émission de Radio-Canada du 9 mars 1979 à l'occasion du 25e anniversaire de l'Hexagone, série «Présent à l'écoute», réalisateur : Francine Laurendeau, 57 minutes.
[157]Entrevue avec Gilles Carle, 13 septembre 1997.
[158]Procès-verbal pris par Lorraine Desjarlais lors du troisième forum du camp de Vaudreuil, juin 1951, trouvé dans les archives personnelles de Gaston Miron.
[159]*Ibid.*
[160]*Ibid.*

demandait si ce projet devait être la responsabilité de l'équipe de *La Galette.*

En août de la même année, alors que Rinfret, Carle, Portugais, Miron et Marchand participaient à l'élaboration de la revue, l'équipe avait décidé de fonder les «éditions du Bouleau[161]». Pendant toute la durée de la collaboration de Miron et de Marchand au périodique, l'idée d'éditer des recueils et des manuels était toujours en gestation dans leur esprit. En septembre 1951, on mit sur pied un camp de *La Galette* afin de mieux organiser l'équipe du journal, de «faire la liste des futurs responsables régionaux[162]» du périodique et de faire les plans des futurs numéros. On a alors chargé l'équipe de *La Galette*, une «équipe spéciale nationale[163]», de certaines obligations. En plus de produire le journal de l'Ordre, l'équipe devait s'occuper de l'édition des «autres publications demandées par le comité national»; on lui donnait le droit «[d']éditer toute autre publication dont le projet a été ratifié par le comité national[164].» On voulait mettre sur pied des éditions qui serviraient les intérêts et les besoins du mouvement.

De toute évidence, le projet d'éditions supervisées par l'équipe de *La Galette* sous le nom d'«éditions du Bouleau» n'a pas porté fruit, mais en décembre 1951, l'équipe de la revue publiait un recueil de chants de Noël intitulé *Un enfant nous est né*. Le projet d'édition était lancé et il

---

[161]«1er août [1951] : réunion équipe "La Galette". Fondons les éditions du Bouleau.» (Lettre de Gaston Miron à Guy Carle, 8 août 1951. Archives personnelles de Guy Carle.)
[162]Lettre de Mireille Desjarlais du 10 septembre 1951 adressée à Ambroise Lafortune. (Archives personnelles d'Ambroise Lafortune.)
[163]*Statuts et règlements de l'Ordre de Bon Temps*, (édition préliminaire), janvier 1951, p. 16.
[164]*Ibid.*

mûrissait. Selon Jean-Claude Rinfret, c'est d'ailleurs à cause de sa participation à *La Galette* que le groupe aura le désir de publier une première plaquette. *Deux sangs* était, en quelque sorte, le prolongement de la revue : «L'idée [de publier *Deux sangs*] est partie de *La Galette*[165].» C'est le désir de publier une plaquette, et non pas celui de fonder une maison d'édition, qui a amené le groupe d'amis à créer l'Hexagone, en toute simplicité[166]. La maison d'édition a donc été créée à la suite de l'engagement dans le projet de publication de *Deux sangs*[167], de façon, comme l'explique Jean-Claude Rinfret, «tout à fait empirique[168].» Les jeunes voulaient, à leur manière, passer à l'action en poésie et faire partager leur passion pour les poèmes de deux amis. Mathilde Ganzini raconte ainsi le moment décisif de la fondation de l'Hexagone :

> Un soir d'hiver 1953 -était-ce en janvier?peut-être-, je reçois un coup de fil de Gaston. Il m'invite à une rencontre où ils sera question de publier les poèmes d'Olivier Marchand. Je devrai «rapailler» tous les écrits que j'ai en ma possession, enfin tout ce qui n'a pas été jeté à la corbeille. Je me retrouve au carré Saint-Louis dans une chambre d'étudiant, chez Gilles Carle, où se trouve aussi Louis Portugais. C'est donc ce soir-là, dans la quiétude de

---

[165]Entrevue avec Jean-Claude Rinfret, 15 octobre 1997.

[166]Gilles Marcotte explique ainsi les ambitions plutôt modestes de la première équipe de l'Hexagone: «On n'envisage pas de faire de très grandes choses, une révolution par exemple, de renouveler la face de la terre ou celle de la poésie. [...] Au contraire de ce qui s'était passé trop souvent au Québec, on aura commencé à constituer le corpus avant de le proposer comme représentatif.» (Gilles Marcotte, *Littérature et circonstances*, *op. cit.*, p. 113.)

[167]Gilles Carle dit que la fondation de la maison d'édition s'est faite après l'élaboration de *Deux sangs*, «pour avoir des éditions, autrement, c'était la machine, tout simplement. [...] L'idée d'un recueil est venue avant l'idée de l'édition.» (Entrevue avec Gilles Carle, 13 septembre 1997.) Louis Portugais abonde dans le même sens lorsqu'il dit qu'«[...] il ne s'agissait pas de fonder une maison d'édition, il s'agissait de publier un recueil, point.» («Les 25 ans de l'Hexagone», Service des transcriptions et dérivés de la radio, Maison de Radio-Canada, émissions «Actuelles», du 20 au 24 novembre 1978, réalisateur : André Major, p. 6.)

[168]Entrevue avec Jean-Claude Rinfret, 15 octobre 1997.

> ce petit cénacle, quatre amis animés d'un même élan, sous la houlette de Gaston, que l'Hexagone a pris naissance[169].

L'équipe devait alors baptiser la nouvelle maison d'édition. Le nom de l'Hexagone aurait été choisi, selon Mathilde Ganzini, sans référence explicite à la France; selon elle, il évoquait simplement les six membres qui faisaient alors partie de l'équipe. Mais Gilles Carle raconte une version quelque peu différente du choix du nom:

> On s'est attardé longtemps là-dessus, cherchant quelque chose de moderne, de nord-américain, mais qui tiendrait compte de notre appartenance à la culture française. Après avoir épuisé les noms les plus évidents, genre «Les Éditions de l'Amérique française» [...], et chassant aussi les noms trop prétentieux, comme «Poésie d'aujourd'hui», quelqu'un a suggéré -je crois que c'était Olivier Marchand- les éditions de l'Hexagone. Nous étions *six* fondateurs, donc un hexagone de poètes et, de surcroît, il y avait là une référence populaire à la France, qui a géographiquement six côtés. De toute façon, nous étions tous fatigués[170].

Carle explique que le groupe voulait conserver, par le nom de la maison, un lien culturel avec le France, mais sans en être dépendant. Selon Carle, Gaston Miron et lui auraient voulu que l'Hexagone «soit lié à la France, mais que ça se sache le moins possible[171].» Tous deux croyaient que s'ils publiaient un jour en France, les gens ne seraient pas «dépaysés» de voir des livres paraître à une maison d'édition nommée l'Hexagone; mais ils ne voulaient pas être perçus comme étant à la remorque de Paris. Carle l'explique ainsi: «Les idées du groupe, c'était

---

[169]Mathilde Ganzini-Marchand, «Un soir d'hiver», dans Simone Bussières (dir.), *Les Adieux du Québec à Gaston Miron*, *op. cit.*, p. 89.

[170]Gilles Carle, *La Nature d'un cinéaste*, *op. cit.*, p. 85-86. Jean-Claude Rinfret dit aussi que le choix du nom de l'Hexagone s'est fait à cause de la référence à la France. (Entrevue avec Jean-Claude Rinfret, 15 octobre 1997.)

[171]Entrevue avec Gilles Carle, 13 septembre 1997.

qu'il fallait se débarrasser de la métropole culturelle qu'était Paris. C'était de ne plus faire du Anne Hébert, du Alain Grandbois; ne plus souhaiter être un auteur français, mais québécois[172].» Le groupe voulait faire de la poésie québécoise dynamique et originale, sans pour autant tomber dans le piège du pittoresque ou du régionalisme, comme le reflètent ces propos de Carle : «Ce qui est important, c'est qu'en se parlant, on avait tous le même état d'esprit : nous, on a lâché la culture française. On a parlé de ce que l'on connaissait, d'ici. On voulait être vrai[173].»

La maison Erta, dirigée par Roland Giguère, était à l'époque «le plus gros éditeur[174]» de poésie et aurait pu, au premier abord, attirer les jeunes de l'Hexagone. Mais, de 1949 à 1952, la production d'Erta ne compta que neuf titres, dont huit écrits par Giguère lui-même. Erta était, dans les faits, l'affaire d'un seul homme, plutôt qu'une entreprise collective d'édition : «Giguère est vraiment le maître d'oeuvre, il est seul responsable de sa maison d'édition et ses collaborateurs sont tous des volontaires qui travaillent sur une base irrégulière[175].» Les tirages étaient aussi très limités; en moyenne, on compte, selon les calculs de Richard Giguère, «85 exemplaires par livre[176].» Les membres-fondateurs de l'Hexagone visaient une diffusion beaucoup plus grande; il faut aussi noter que l'O. B. T. encourageait ses membres à mettre sur pied leurs propres projets, ce qui a sans doute favorisé la création d'une nouvelle maison d'édition. Mais ce qui différenciait sans doute le plus les

---

[172]Carol Faucher et Michel Houle, *Gilles Carle*, Conseil québécois pour la diffusion du cinéma (coll. «Cinéastes du Québec; no 2»), *op. cit.*, p. 9.
[173]François Piazza, «La vraie nature de Gilles Carle», dans *Montréal-Matin*, 2 avril 1972, p. 12-13.
[174]Erta a publié «douze titres» entre 1950 et 1954. (Richard Giguère, «Un surréalisme sans frontières. Les éditions Erta», dans *L'Édition de poésie*, *op. cit.*, p. 58.)
[175]*Ibid.*, p. 62.
[176]*Ibid.*, p. 64.

éditions Erta du projet de l'Hexagone était la tendance surréaliste adoptée par Giguère, qui privilégiait au tournant des années cinquante «[...] la poésie surréaliste, surréalisante ou expérimentale (tout ce qui se situe autour ou dans le prolongement du surréalisme)[177].» L'équipe des tous débuts de l'Hexagone se voulait ouverte à tous les courants, à toutes les tendances et refusait d'adopter une ligne directrice particulière. Elle voulait mettre fin à la situation peu reluisante des jeunes poètes de l'époque, telle que décrite dans *Le Petit Journal* :

> Il est évident qu'un jeune écrivain de talent n'est pas toujours certain de percer chez nous. Les occasions qui lui sont données de se faire valoir comme, par exemple, les concours littéraires (où après tout il n'y a ordinairement qu'un vainqueur) sont trop rares. Et puis les plus riches de nos maisons d'édition, par goût du "placement sûr", refusent généralement de risquer un peu d'argent pour "des inconnus." C'est pour briser ce cercle infernal qu'un groupe de jeunes ont fondé les *Éditions de l'Hexagone*[178].

Selon Gilles Carle, le groupe était convaincu dès le début que son projet connaîtrait un grand succès. Cependant, d'autres membres de l'équipe soutiennent que les ambitions de la première équipe étaient plutôt modestes. Selon Mathilde Ganzini, la maison aurait vu le jour essentiellement pour publier les poèmes de Miron et de Marchand. Le groupe, selon elle, n'entrevoyait pas du tout l'importance de la création de l'Hexagone : «Personne ne pensait qu'il y aurait un avenir à ça; c'était une petite chose que l'on faisait comme cela pour publier. Ce n'était vraiment pas un moment historique dans notre vie. On ne savait

---

[177] *Ibid.*, p. 76-77.

[178] Jean-Paul Robillard, «Nouvel éclair dans le ciel morne de notre littérature», dans *Le Petit Journal,* 9 mai 1954, p. 60.

pas ce qu'on faisait à cette époque-là[179].» Jean-Claude Rinfret abonde dans le même sens lorsqu'il dit aujourd'hui que jamais l'équipe fondatrice n'aurait cru que l'Hexagone «aurait duré si longtemps[180].»

Mais selon Carle, les amis songeaient même à l'époque à se préparer à prendre la parole en public, car ils s'attendaient à être sollicités. C'est ainsi qu'ils auraient commencé à «se pratiquer à donner des conférences, à parler aux gens, à l'université, partout[181]»; ils auraient même créé à cette fin la «Société des conférences du boulevard Saint-Joseph[182].» La publicité pour ces conférences se faisait de bouche à oreille. Chacun devait faire une recherche et préparer, comme on le faisait au Cercle Nouvelle-France de Guy Carle, un texte sur un sujet culturel et le présenter à l'auditoire. L'expérience aurait duré quelques mois[183].

Un mode de financement particulier

Une fois la décision prise de publier les poèmes de Miron et de Marchand, il fallait aussi penser à un public de lecteurs potentiels. L'équipe se demandait comment rejoindre les amateurs de poésie au Québec, et comment soulever leur intérêt. Il fallait régler les questions suivantes: «Comment lancer des poèmes sur le marché. Savait-on seulement s'il existait un public de la poésie. Dans tous les cas, il (ce

---

[179]Entrevue avec Mathilde Ganzini, 23 août 1998.

[180]Entrevue avec Jean-Claude Rinfret, 15 octobre 1997.

[181]Entrevue avec Gilles Carle, 13 septembre 1997.

[182]Cette anecdote nous a été racontée par Gilles Carle, qui ajoute que «personne n'en a jamais parlé.» (*Ibid.*)

[183]Lorsque le tour de Gilles Carle de donner une conférence est arrivé, il a trouvé, dans la bibliothèque des Beaux-Arts où il étudiait, un livre sur l'art étrusque qu'il a décidé de copier, en ajoutant quelques petits commentaires personnels qui ont provoqué bien des quolibets. (*Ibid.*)

public) n'avait pas encore montré signe de vie[184].» L'O. B. T. avait déjà vendu avec succès des recueils de chansons, comme les scouts en faisaient. L'équipe de l'Hexagone croyait pouvoir compter sur l'appui des nombreux jeunes du mouvement. On a alors décidé de vendre la plaquette par souscription, une méthode de financement innovatrice dans le milieu de l'édition à l'époque, afin d'amasser assez d'argent pour faire face à la dépense[185]. Il n'était pas question, pour l'équipe, de faire payer les frais en tout ou en partie par l'auteur, comme l'explique Gaston Miron :

> Nous réagissions au fait que dans les grandes maisons de l'époque, l'éditeur ne prenait aucun risque et, pour la poésie, presque toujours l'auteur payait ou contribuait pour se faire éditer. Soit qu'il payait entièrement ou en partie, moyennant un nom d'éditeur reconnu sur son livre, une distribution et le pourcentage de ses droits, soit qu'il achetait un nombre important de livres[186].

Pour Miron et ses amis, un véritable éditeur digne de ce nom devait prendre ses responsabilités face à l'auteur : «Pour éditer une oeuvre, [...] il faut y croire jusqu'au point d'en assumer les risques financiers. Sinon on ne mérite pas de porter le titre d'éditeur[187].»

On a donc dressé la liste de tous les amis de l'équipe, membres de l'Ordre et autres, afin de solliciter leur participation au projet. Le passage

---

[184]Pierre Luc, «Gaston Miron à l'Hexagone: la poésie de porte en porte», dans *La Patrie du dimanche*, 11 juin 1961, p. 23.

[185]Il semble que d'autres modes de financement aient peut-être été utilisés pour soutenir la publication de *Deux sangs* : Gilles Carle dit que l'équipe a fait du «porte à porte» (entrevue du 13 septembre 1997), Claude Haeffely se souvient que Gaston Miron passait le chapeau lors de rencontres entre amis (entrevue avec Claude Haeffely, 1er juillet 1999.)

[186]Gaston Miron, cité par Jeanne Gagnon, «Rencontre avec...Gaston Miron», dans *La Bascule. La revue littéraire de l'auto-édition*, vol. 1, no 2, hiver 1986, p. 8.

[187]Gaston Miron, cité par Pierre Luc, «Gaston Miron à l'Hexagone: la poésie de porte en porte», dans *La Patrie du dimanche*, *op. cit.*, p. 23.

de Gaston Miron et de plusieurs équipiers au *Godillot* et à *La Galette* leur avait permis de se faire connaître, ce qui a été très utile pour trouver les noms de souscripteurs possibles[188]. Grâce à ces deux bulletins de liaison, le dialogue entre l'éditeur et son public était en quelque sorte déjà engagé. On fit parvenir à tous les camarades et connaissances du groupe un prospectus qui les invitait à envoyer leur contribution de 50 sous. Ce premier prospectus, écrit par Miron et par Portugais, a été analysé par Gilles Marcotte[189]. Il était directement adressé à l'«ami» qu'on tutoie, au camarade de l'Ordre sur lequel les membres de l'équipe (réunis dans un «nous»[190]) avaient déjà pu compter - entre autres par son appui à *La Galette* - et qui partageaient leurs valeurs. On lui demandait de contribuer à un projet d'«artisans[191].» Ainsi, en souscrivant au projet, le lecteur était naturellement intégré au réseau de l'Hexagone naissant. Il participait directement, par sa contribution, à la fabrication même du livre : «Sur le plan de l'édition, enfin auteurs et lecteurs se rencontrent[192].» Il n'y avait pas d'intermédiaire; l'éditeur dialoguait ouvertement avec les futurs lecteurs.

Par ce geste de confiance des camarades, les jeunes de l'Hexagone pouvaient payer à l'avance le papier et le matériel

---

[188]À titre d'exemple, on trouve dans le fonds d'archives que Louis Pronovost, le chef du Clan Saint-Jacques, a déposé aux Archives nationales du Québec, le prospectus que lui a fait parvenir Gaston Miron. Fait intéressant, ce dernier a inscrit de sa main la note suivante sur le prospectus : «On liquide son adolescence!»

[189]Voir Gilles Marcotte, «L'Hexagone et compagnie», dans *Littérature et circonstances*, *op. cit.*, p. 113-122.

[190]«Ainsi, du «nous» (éditeur, poète) et du «tu» (lecteur), le prospectus constitue un «nous» agrandi, où se dessine l'image d'une société idéale. Cette société serait amicale, familière (remarquons la familiarité du «tu») pour ainsi dire «hors commerce», fondée sur des relations horizontales, collaboration, partage.» (Gilles Marcotte, *ibid.*, p. 117.)

[191]Prospectus de 1953 annonçant la publication de *Deux sangs*, tiré du dossier Gaston Miron du Centre d'études québécoises de l'Université de Montréal.

[192]Jean-Victor Dufresne, «L'auto-finance ou l'art d'être lu», dans *Radio*, Ottawa, vol. 11, no 7, juillet-août 1955, p. 8.

nécessaire à la publication. En sollicitant ainsi directement les gens, on créait de toutes pièces un intérêt pour la poésie, on formait ainsi un public. La formule d'auto-financement permettait aussi de faire des projections quant au nombre de copies qui seraient écoulées et on croyait ainsi éviter l'accumulation de livres invendus. C'est donc l'amitié qui est au coeur du succès du premier projet de l'Hexagone, la plupart des ventes de la plaquette étant basées sur l'encouragement d'un camarade, au lieu d'être l'unique résultat de l'intérêt d'un public amateur de poésie : «Par bonheur, explique Mathilde Ganzini, le mouvement de jeunesse auquel nous adhérions, *l'Ordre de Bon Temps*, nous permit de rejoindre de multiples sympathisants de bonne volonté[193].»

Le premier prospectus des éditions de l'Hexagone se situait dans la ligne de pensée de l' O. B. T. par sa valorisation de l'amitié et par l'intérêt accordé à l'action d'un projet d'édition. Les membres du groupe, une «équipe de jeunes», revendiquaient leur jeunesse, ils voulaient, par le biais de la poésie, prendre la parole sur la place publique, ce qui correspondait à la démarche même de l'Ordre, comme l'illustrent ces notes personnelles écrites par Gaston Miron : «À travers ce que j'étais alors, je devenais et pressentais, encore mal éclairé et informé, le rôle positif que pouvai[en]t jouer les jeunes dans le monde. Des jeunes qui ont leur mot à dire[194].» L'équipe fondatrice de l'Hexagone insistait dans son premier prospectus sur le besoin de partager son vécu quotidien; elle voulait «porter à l'attention du public, ce qui est dans la tête et dans le

---

[193]Mathilde Ganzini-Marchand, «Un soir d'hiver», dans Simone Bussières (dir.), *Les Adieux du Québec à Gaston Miron, op. cit.* , p. 89. Les caractères italiques sont de Mathilde Ganzini-Marchand.

[194]Notes éparses écrites par Gaston Miron et trouvées dans ses archives personnelles.

coeur de nos vies[195]». Créer l'Hexagone, c'était aussi accomplir d'une certaine façon le devoir des Routiers, qui devaient chercher, nous l'avons vu, à se mettre au service de leur communauté. L'équipe de l'Hexagone fait partie du «bataclan[196]» des Routiers, tel qu'inventé par Ambroise Lafortune; née du Clan, elle continuait sur sa lancée. Les membres fondateurs voulaient offrir aux jeunes auteurs la chance de voir leurs poèmes publiés et d'être accueillis et reconnus par des sympathisants à leur cause.

Mais il n'y a pas que l'édition qui contribue à souder la petite équipe. Le 6 avril 1953, Olivier Marchand et Mathilde Ganzini se marient. Marchand est alors employé à titre d'agent des douanes à Montréal. Le mariage est célébré par le Père Ambroise Lafortune, celui-là même qui avait béni leurs fiançailles lors du réveillon de Noël précédent. La cérémonie a lieu dans la chapelle de l'auberge de l'O. B. T. à Val Morin, en présence de membres des familles des époux, ainsi que de plusieurs amis de l'Ordre; on comptait en tout plus d'une centaine d'invités. Fait cocasse, Gaston Miron est celui qui attrapa le bouquet de la mariée![197] Ce mariage fut un événement digne des fêtes de l'O. B. T. : ce sont des membres qui préparèrent la nourriture et qui s'occupèrent d'animer la soirée. En effet, les jeunes ont chanté et fait danser tous les invités en

---

[195]Prospectus de 1953 annonçant la publication de *Deux sangs*, tiré du dossier Gaston Miron du Centre d'études québécoises de l'Université de Montréal. Les prospectus suivants publiés par l'Hexagone reprendront ces thèmes ainsi que celui de la «joie», liée au partage de la poésie qui doit être accessible à tous.

[196]Dossier sur la série «Par les chemins d'Ambroise», archives personnelles d'Ambroise Lafortune.

[197]Entrevue du 28 février 2001 avec Mathilde Ganzini.

allant les chercher un à un par la main[198]. Les nouveaux mariés partirent ensuite en voyage de noces au Lac Saint-Jean.

Les Hexagones : la dynamique de l'équipe

Le mois suivant, la jeune équipe de l'Hexagone constate, qu'elle a amassé assez d'argent pour pouvoir publier *Deux sangs*, la première oeuvre de la nouvelle maison d'édition. Tout le groupe a alors mis la main à la pâte. Olivier Marchand et Gaston Miron ont dactylographié et corrigé les textes. Jean-Claude Rinfret, Gilles Carle et Mathilde (qui signe «Mati») Ganzini avaient tous de l'expérience en dessin et ils ont pu créer les petits tableaux qui accompagnent les poèmes; c'est Carle qui a dessiné la couverture du recueil. Les dessins ont été exécutés sur des «stencils» en aluminium, puis imprimé selon le système Multilith[199]. Hélène Pilotte, qui travaillait alors comme professeur suppléant et comme aide sociale à Montréal et qui n'était pas à ce moment un membre «officiel» de l'équipe, aurait participé, tout comme Mathilde Ganzini, elle aussi aide sociale à cette époque[200], à la campagne de souscription pour financer la plaquette. L'équipe a confié l'impression du recueil à l'abbé Champigny (le même qui imprimait *La Galette*).

---

[198]Le mariage fut souligné par la rédaction de *La Galette* : «Ce matin du 6 avril, tous les coeurs étaient joyeux du bonheur de nos amis à tous, Olivier Marchand et Mathilde Ganzini qui s'épousaient à Val Morin. [...] On chanta, on dansa, puis l'on se sépara sur une note de gaieté parfaite après un dernier cri de "Vive les mariés".» (*La Galette*, vol. V, no 8, avril 1953, p. 126.)

[199]Louis Portugais, «Les 25 ans de l'Hexagone», Service des transcriptions et dérivés de la radio, Maison de Radio-Canada, *doc. cit.*, p. 4.

[200]Grâce à Camille Messier de l'O. B. T., Mathilde Ganzini était entrée, en 1952, à l'aide sociale pour les familles de Montréal, après avoir décidé de quitter son travail avec Léopold Hébert. Elle aurait laissé ce travail lors de sa première grossesse. (Entrevue avec Mathilde Ganzini, 28 février 2001.)

Gaston Miron et Olivier Marchand avaient, nous l'avons vu, participé à la publication du *Godillot* . De plus, le groupe d'amis avait pu également bénéficier de l'expérience en édition acquise au sein de l'équipe de *La Galette*. Dans son rapport adressé au Comité National de l'O. B. T. sur les activités de cette équipe, Gaston Miron reconnaissait lui-même la valeur des connaissances acquises dans le domaine de l'édition grâce à ce petit bulletin :

> Sans aucun doute, et c'est là l'une des principales richesses tirées de notre travail, nous avons fait un pas immense en ce qui concerne la connaissance technique en matière de publication. Nous avons découvert bien des choses quant au fond et à la forme que doivent avoir les publications de ce genre. D'ailleurs, c'était là un de nos buts cette année que de travailler certaines techniques de mise en page et de composition, qui se sont, toute proportion gardée, avérées fructueuses. Cette partie de notre travail a beaucoup absorbé de notre temps en consultations, en essais et en expérimentations. Nous croyons qu'un tel effort contribue à faire passer La Galette à un stade plus adulte[201].

L'équipe fondatrice de l'Hexagone a pu mobiliser tout ce savoir-faire pour éditer *Deux sangs*. Le passage de Marchand et de Miron à l'Hexagone s'est fait naturellement, puisque *Le Godillot* et *La Galette*, deux bulletins de facture semblable, visaient en grande partie les mêmes objectifs que *Deux sangs*. Au Clan Saint-Jacques et à l'O. B. T., on voulait que les périodiques tissent des liens entre les membres; à l'image des deux revues qui l'ont précédé, le recueil de Marchand et de Miron sera aussi une «tentative de communion» entre «fraternels[202]». Comme

---

[201] «Rapport de l'équipe de La Galette», p. 2. (Archives personnelles de Gaston Miron.)

[202] Olivier Marchand et Gaston Miron, *Deux sangs*, Montréal, Les Éditions de l'Hexagone, 1953, p. 4 et 5.

l'explique Élise Salaün, «[...] le regroupement prépare et permet l'activité littéraire; à la limite, la poésie est subordonnée à la volonté commune de se rejoindre mutuellement en publiant[203].»

La campagne de souscription auprès des amis de l'équipe de l'Hexagone est une réussite. 500 exemplaires de *Deux sangs* ont été publiés, comme il est indiqué dans le recueil :

> Il a été tiré de cet ouvrage : 200 exemplaires, numérotés de 1 à 200 et autographiés par les auteurs, spécialement destinés à ceux dont la confiance et le soutien permirent la présente édition. 300 autres exemplaires pour satisfaire la demande[204].

Les recueils sont assemblés et brochés par l'équipe, en grande partie dans le sous-sol des parents de Louis Portugais, qui habitaient au 3074 rue Lacombe, à Côte-des-Neiges. Ce lieu, tranquille et pratique avec son entrée indépendante et qui avait déjà servi de point de chute à l'équipe de *La Galette*, servait à ce moment-là de lieu de siège social aux jeunes éditions de l'Hexagone[205]. Chaque membre de l'équipe apportait alors sa collaboration selon ses intérêts et ses aptitudes, comme on le faisait à l'Ordre de Bon Temps; les amis se partageaient les tâches selon les besoins. La structure de l'équipe n'était pas rigide; on n'écrivait pas

---

[203]Élise Salaün, «Vers une poésie nationale sans frontières. De *La Galette* à l'Hexagone», dans Jacques Beaudry (dir.), *Le rébus des revues. Petites revues et vie littéraire au Québec*,*op. cit.*, p. 72.

[204]Olivier Marchand et Gaston Miron, *Deux sangs*, *op. cit.*, 2e de couverture.

[205]«Alors, c'était un secrétariat qui ne nous coûtait rien et qui était à la fois un lieu de rencontre, un lieu de travail, un secrétariat. C'est là que la correspondance arrivait; comme c'était grand, c'est là que les bouquins s'empilaient, c'est là que les couvertures se collaient, c'est là aussi qu'on se réunissait, peut-être même pas pour parler seulement d'édition, mais aussi pour parler de poésie, et puis prendre un verre et puis se lire des affaires et puis, bon...» (Louis Portugais, «Les 25 ans de l'Hexagone», Service des transcriptions et dérivés de la radio, Maison de Radio-Canada, *doc. cit.*, p. 5.)

de procès-verbal, ni de manifestes. Personne ne recevait alors un salaire. L'entreprise était sans but lucratif :«Avant tout, les Éditions de l'Hexagone veulent donner une chance aux jeunes poètes[206].» À l'occasion, l'équipe recevait l'aide de membres de l'O. B. T.

Les réunions de l'équipe étaient, selon les souvenirs de Gilles Carle, «drôles à mourir»; «tout était permis[207].» Elles étaient l'occasion de discussions animées, de jeux de mots, de critiques passionnées, jusqu'à ce que Gaston Miron, qui tenait à ce que l'équipe fasse preuve de «rigueur éditoriale[208]», dise qu'il fallait travailler sérieusement, de façon plus «pratique». Le groupe d'amis constituait alors une véritable équipe telle que la concevait l'O. B. T.:

> L'équipe ne se limite pas aux danses, aux chants, excursions, sorties, en commun. [...] Le travail le plus important consiste en échange d'idées et en réalisations échafaudées à partir de ce point de départ qu'est l'excursion ou le cinéma etc. Cet échange d'idées ne doit pas remplir un cadre strict dans l'horaire d'une réunion d'équipe mais venir naturellement dans les conversations [...] Une équipe n'a de bonne influence qu'en autant que ses membres se connaissent, se comprennent, ne font qu'un dans une réalisation commune[209].

Le «point de départ» pour les amis de l'Hexagone était leur passion pour la poésie, et chaque membre de l'équipe se consacrait à sa manière au projet de publication. Dans les notes personnelles de Gaston

---

[206]Monique Bosco, «Les Éditions de l'Hexagone», dans *Le Journal musical canadien*, mai 1956, p. 6.
[207]Entrevue avec Gilles Carle, 13 septembre 1997.
[208]Jean Royer, «Nous sommes tous les héritiers de Gaston Miron», dans Simone Bussières (dir.), *Les Adieux du Québec à Gaston Miron*, *op. cit.*, p. 203.
[209]Denise G. Guenet, «Une opinion...suggestions», dans *La Galette*, Montréal, vol. III, no 7, 1951, p. 143-144.

Miron portant sur le rôle d'une équipe, ce dernier reprend à son compte les principes de l'Ordre :

> L'Équipe : membres, gens de même culture, classes, niveau. Un équipier doit être équipier dans sa vie privée. L'Équipe ne nivelle pas les personnalités mais les enrichit [...] Équipe : non pas foule, nombre. Mais participants à un même sens de vie[210].

Miron avait dirigé, nous l'avons vu, *Le Godillot* et *La Galette*; il avait mené des équipes de l'Ordre et organisé des manifestations et des spectacles. Il prenait à coeur son rôle de meneur d'équipe et s'efforçait à devenir un «vrai chef[211]». On l'invitait d'ailleurs à parler de son expérience, ce qu'il fit par exemple lors d'une réunion de l'O. B. T. à la Palestre nationale en 1952[212]. On trouve sur ce sujet plusieurs textes et réflexions personnelles dans ses archives, dont une lettre écrite en 1951 où il donne des conseils à un camarade de l'Ordre. Miron croyait alors que par le libre rassemblement des esprits naissait l'amitié, et qu'une mise en commun des forces et des talents de chacun entraînait une prise de conscience des possibilités d'action du groupe. Un bon meneur devait adroitement pousser son équipe dans cette direction :

> N'essaie pas de les endoctriner, mais suggère et suscite. Réunissez-vous d'abord dans le but d'avoir du plaisir, ensemble, dans le but de devenir une bande d'amis. Peu à peu, vous vous connaîtrez, vous apprendrez à vous aider, à vous aimer non plus seulement sur un plan de rencontre, mais par l'intérieur, par la vérité, par le Christ. Il viendra un temps où vous vous arrêterez par besoin, et par

---

[210]Archives personnelles de Gaston Miron. On peut penser que ces notes ont pu servir pour un discours de Miron ou un échange lors d'une activité organisée par l'Ordre.

[211]«Combien j'ai encore de chemin avant de me conquérir en entier, d'être un vrai chef, un homme merveilleux!» (Notes manuscrites de Gaston Miron, tirées de ses archives personnelles. Miron souligne.)

[212]Informations tirées des archives personnelles de Miron.

> besoin mettrez chacun vos richesses en commun. [...] Avec ton aide, ensemble, chacun, ils devront parcourir intérieurement le chemin que toi, avant eux, tu auras parcouru. Et ainsi naîtra l'engagement[213].

Miron avait un penchant naturel à prendre en charge un projet, et il a ainsi pris les rênes de l'Hexagone naissant. Miron était celui qui, selon Mathilde Ganzini, «pensait à tout», il était le «chef d'orchestre[214]». Louis Portugais était l'administrateur de l'Hexagone, quoiqu'il fût très effacé[215]; il était le bras droit de Miron. Depuis janvier 1953, il travaillait à titre d'assistant de production à l'O. N. F., dont les bureaux étaient alors situés à Ottawa, ce qui ne l'empêchait pas de poursuivre ses activités à l'Hexagone. Il semble qu'il participait également à cette époque à l'Atelier du Théâtre du Nouveau-Monde[216]. La troupe du T. N. M., née en 1951 de l'amitié entre Jean Gascon et Jean-Louis Roux, d'anciens membres des Compagnons de Saint-Laurent, avait en effet mis sur pied en février 1952 une école rue Bleury, en face du Gesù - le théâtre des Jésuites - , où elle donnait à l'époque ses représentations. L'Atelier s'inspirait sans doute de celui que les Compagnons de Saint-Laurent avaient mis sur pied en 1949.

---

[213]Lettre de Gaston Miron à Jacques [?], 6 juillet 1951, archives personnelles de Gaston Miron.

[214]Entrevue avec Mathilde Ganzini, 28 février 2001.

[215]Jean-Guy Pilon, qui se joindra au groupe en 1954, explique ainsi la contribution de Portugais à l'Hexagone : «[...] dans toute l'aventure de l'Hexagone, le rôle de Louis Portugais, même s'il fut caché, fut très important.» (Jean-Guy Pilon, «Le Temps de notre jeunesse», dans *Littérature du Québec*, tome I, Montréal, Déom, 1964, p. 130.)

[216]En septembre 1951, Louis Portugais était retourné travailler comme «garçon de bureau» à Radio-Canada. On disait alors de lui qu'il était un «*efficient employee.*» Au début de l'année 1952, il avait posé sa candidature pour deux postes de commis dans différents services de la maison de télévision : un poste «au bureau du directeur de la présentation», et un autre à la discothèque. Rien dans les archives conservées par cette société ne laisse croire qu'il aurait obtenu un des deux emplois. Il remit sa démission à Radio-Canada en mars 1952, en expliquant ainsi la raison de son départ: «[...] je désire me consacrer plus entièrement à mes études de théâtre.» (Dossier sur Louis Portugais (no X-23-7), archives de Radio-Canada.)

Au T. N. M., on voulait ainsi former la relève; on souhaitait que les élèves apprennent «[...] rationnellement à devenir comédien, décorateur, machiniste, électricien, régisseur, tout en restant humain[217].» On voulait faire de chaque élève «[...] autant que possible, un homme de théâtre complet[218].» Durant sa deuxième année, l'École s'était transformée en Atelier : «[...] les élèves s'exercent désormais à monter eux-mêmes des pièces jouées devant un public quand elles seront au point[219].» C'est à ce moment que Louis Portugais s'est joint, selon toute probabilité, à la troupe de l'Atelier. C'était un milieu très stimulant, puisque les étudiants étaient en contact étroit avec les acteurs professionnels. Plusieurs comédiens connus - comme par exemple Marc Favreau, Dyne Mousso et Monique Miller - ont d'ailleurs fréquenté l'Atelier. En plus de son travail à l'O. N. F. et des répétitions de théâtre, Portugais travaillait aux nouvelles éditions de l'Hexagone.

Très pointilleux, il veillait à la dactylographie des textes, ainsi qu'à leur correction. Mathilde Ganzini s'occupait, entre autres, de faire de la publicité et d'appeler les gens pour les inviter à envoyer leur contribution; elle s'occupait aussi de ramasser les sous et d'acheter le papier. Gilles Carle et Jean-Claude Rinfret, qui acquérait alors de l'expérience à titre de concepteur théâtral[220], travaillaient aux maquettes. L'équipe organisait

---

[217]«Programme de *l'Avare* 51-52», reproduit dans *Les vingt-cinq ans du TNM*, Ottawa, éditions Leméac inc., tome 1, 1976, p. 23.

[218]*Ibid.*

[219]Hélène Beauchamp, «L'École d'art dramatique du Théâtre du Nouveau Monde. Une première école de formation professionnelle», dans *Le Théâtre du Nouveau Monde : Éclairage(s). L'Annuaire théâtral*, no 22, automne 1997, p. 85. L'École a fermé ses portes en 1956; elle a cédé le pas à l'École nationale de théâtre.

[220]À chaque fin d'année scolaire, les élèves de l'École des Beaux-Arts organisaient un bal au thème particulier dans un grand hôtel; en 1952, alors qu'on organisait cette année-là un bal masqué, Rinfret eut la charge des décors. Il exécuta une grande murale pour orner les murs du Salon Rose de l'hôtel Windsor. (Vergor, «Le bal annuel des élèves de l'École des Beaux-Arts...», dans *La Patrie*, 24 novembre 1952, p. 14.) En 1953, on confia à Jean-Claude Rinfret la responsabilité de la

aussi des «séances de signature[221]»; les auteurs passaient des soirées complètes à signer et à dédicacer les recueils avant de les expédier, ce qui personnalisait les textes envoyés à l'«ami». L'équipe a ainsi envoyé une copie de *Deux sangs*, accompagnée d'une lettre de Louis Portugais[222], à chacun des responsables des pages littéraires des grands journaux montréalais, dans l'espoir qu'ils en fassent la critique dans leurs pages. Tous les efforts des membres du groupe furent couronnés le soir du lancement de la plaquette chez Roger Varin à la fin de juillet, en présence de nombreux amis et de camarades de l'Ordre.

Deux sangs: un fruit du réseau de l'O. B. T.

L'Hexagone reproduit donc le mode de fonctionnement de l'Ordre de Bon Temps et répond à son appel : la jeune maison d'édition était véritablement le fruit, le prolongement littéraire de ce mouvement de jeunesse. Il est tout à fait étonnant de constater que le développement de la poésie de l'Hexagone dans les années cinquante ait pu se faire grâce à un mouvement de jeunesse comme l'O. B. T., qui de toute évidence n'avait pas de liens directs avec la poésie. L'Ordre favorisait cependant l'épanouissement de tous les aspects de la culture canadienne-française. La littérature en général y occupait une place de choix, comme le montre

---

publicité du bal, qui avait alors pour thème «fantaisie astrale». («Mondanités. Bal des Beaux-Arts», dans *La Patrie*, 28 février 1953, p. 26.)

[221]L'expression est d'Olivier Marchand (entrevue du 5 mars 1997).

[222]Cette lettre de Louis Portugais — reproduite en partie par Lucette Robert dans «Trois poètes canadiens: Marchand, Miron et Lemoine, *Photo-journal*, 17 septembre 1953, p. 6. — soulignait la simplicité de la démarche de l'Hexagone, qui n'est pas, selon lui, «[...] un organisme qui veut par tous les moyens imposer quoi que ce soit à un public quelconque [...]» Portugais disait des poèmes de *Deux sangs* qu'ils constituaient des «oeuvres premières» et que «d'aucune façon ils ne se veulent définitifs, pas plus qu'ils n'ont de prétentions littéraires.» (*Ibid.*) Certains critiques, dont Lucette Robert, n'ont pas apprécié que l'équipe ait joint cette lettre au recueil. La critique de *Photo-journal* dit qu'elle «croyai[t] que nous étions guéris de cette fausse humilité si agaçante, qui implore l'indulgence du public pour une oeuvre créatrice et qui fait précéder d'un petit discours toute pièce de théâtre ou film canadiens.» (*Ibid.*)

un texte paru en 1948 qui rendait compte du programme que des membres de l'Ordre et du Touring Club de la Jeunesse (un mouvement voué aux voyages et aux échanges culturels, alors dirigé par Claude Ryan, de la J. I. C.) avaient publié en collaboration. On expliquait dans le troisième point du programme qu'on devait viser à «publier et diffuser toute pièce de littérature qui puisse répandre chez les jeunes Canadiens la connaissance et le culte des gens, choses et coutumes de leur milieu ainsi que des possibilités de loisirs et de culture que leur offrent le tourisme et les arts populaires[223].» Selon le témoignage de Guy Messier, les jeunes de l'Ordre voulaient secouer la «grande culture», «une affaire pour gens instruits, l'apanage de l'élite» afin de créer, entre autres dans le domaine de la littérature, «des formes simples et directes [...], des activités proches de nos racines, qui nous expriment [*sic*], où nous nous reconnaîtrons[224].» À l'époque, Gaston Miron pensait d'ailleurs «que l'absence de prétention est déjà la moitié du bien écrire[225].»

L'Ordre avait, pour la poésie, une considération particulière; plus qu'un genre littéraire, elle englobait différentes sphères d'activités. Elle ne signifiait pas l'exercice d'un genre conventionnel et réservé à une certaine classe sociale; elle était une façon d'être. La poésie définissait le coeur même du mouvement, elle était un signe de son dynamisme et rassemblait les jeunes, comme en témoigne un article d'Ambroise

---

[223]«Loisirs populaires pour la jeunesse canadienne», dans *Le Devoir*, 13 septembre 1948, p. 9. Nous avons trouvé une copie de cet article dans le fonds d'archives Roger Varin, conservé à l'Université du Québec à Trois-Rivières.

[224]Guy Messier, *L'Ordre de Bon Temps. Une décennie d'ébullition et d'invention*, *doc. cit.*, p. 16.

[225]Lettre de Gaston Miron à Camille Messier, 10 janvier 1953. (Archives personnelles de Gaston Miron.)

Lafortune dans *La Galette* qui faisait le compte rendu des cinq premières années du petit journal :

> La revue prônait encore dans son premier numéro la nécessité de la poésie. "Témoignage de poésie! Voilà ce que doit être l'Ordre!" Tout au long de ses centaines de pages "La Galette" a essayé de tenir cette gageure de conserver la poésie en notre monde de praticiens, de techniciens et de bourgeois[226].

Pour l'O. B. T., la poésie était une façon de vivre et un moyen d'expression privilégié dans une société qui semblait la négliger; elle s'opposait à une vision trop matérialiste et mécanique du monde. *Deux sangs* était, pour la jeune équipe de l'Hexagone, une action -littéraire- qui touchait naturellement l'ensemble de la société. L'outil qu'ils privilégiaient pour communiquer était la poésie, une poésie qui, pour eux, se voulait être le langage de ceux qui n'avaient pas encore pu parler; c'était un appel à l'autre, une invitation au partage. À l'Hexagone, comme à l'O. B. T., la poésie signifiait beaucoup plus que l'exercice d'un genre littéraire: elle était l'action d'une communauté, elle en reflétait l'esprit, de sorte que «les animateurs de l'Hexagone [...] sort[ai]ent la poésie de sa solitude traditionnelle [...][227]» Les membres de ce réseau se donnaient alors eux-mêmes les moyens de s'exprimer publiquement et respectaient l'individualité de chacun, dans une société où tout était à repenser et à faire. Comme l'explique Gaston Miron: «Au départ, on voulait s'exprimer, on avait des choses à dire, on voulait prendre la parole. Nous avons créé

---

[226]Ambroise, ptre. «5 ans», dans *La Galette*, vol. IV, no 2, 1951-1952, p. 23.
[227]François Dumont, *La Poésie québécoise*, Boréal, 1999, p. 64.

comme génération nos propres moyens d'expression et de diffusion. Et tout cela pourrait être coiffé par le mot création [...][228]»

On voit comment les visées, comme le soutien pratique, de l'Ordre ont pu inspirer les jeunes membres de l'Hexagone et donner le coup d'envoi à leur projet d'édition. Il est intéressant de constater que l'Hexagone est né et s'est développé non pas, comme on pourrait s'y attendre, dans un circuit proprement littéraire, mais plutôt dans un milieu populaire. Gaston Miron reconnaissait lui-même l'importance de l'appui de l'O. B. T. et son influence dans la mise en marche du projet de l'Hexagone, qui visait, comme l'explique François Dumont, à «construire une communauté par la mise en place d'un réseau de distribution[229]» :

> Nous à l'Ordre de Bon Temps, par le théâtre populaire, la danse folklorique, la musique et par le biais du journal "La Galette", nous voulions prouver que la culture canadienne-française pouvait s'articuler dans la modernité. Un peu des idées de l'Ordre de Bon Temps s'est poursuivi dans l'Hexagone. En tout cas, nous avions formé une sorte de réseau qui fut fort utile lorsqu'il s'est agi de diffuser nos premiers poèmes...[230]

L'Hexagone des débuts misait sur la spontanéité, sur la création et l'initiative de ses membres, toutes valeurs que l'O. B. T. mettait au premier plan. Pour des jeunes qui, comme Miron, venaient de la campagne ou de milieux ouvriers, l'O. B. T. était un mouvement accueillant qui valorisait leur patrimoine et qui leur permettait de mettre sur pied des projets

---

[228]Gaston Miron, cité par Yrénée Bélanger, *Gaston Miron : un homme et une oeuvre en marche*, vol. 1, *op. cit.*, p. 103.

[229]François Dumont, *La Poésie québécoise*, *op. cit.*, p. 64.

[230]Gaston Miron, cité par Louis-Guy Lemieux, dans «Miron : l'homme qui a vu l'homme qui a vu...la poésie», dans *Le Soleil*, *op. cit.*, p. D4.

concrets qui répondaient à leurs talents et à leurs aspirations culturelles. Miron définissait ainsi les visées culturelles de l'Ordre :

> C'était un mouvement important qui défendait la culture populaire canadienne-française. Nous vivions une époque de déculturation généralisée chez les Québécois. On avait honte de son parler, de sa culture [...] on avait honte de la Bolduc. A cet égard le folklore était une façon idéale de s'identifier face aux autres, un mouvement du dedans vers le dehors ressenti dans l'Ordre de Bon Temps, un mouvement de l'époque, un retour aux sources, un patrimoine vivant très bénéfique pour les gens de la campagne qui arrivaient à Montréal, craignant d'être traité [*sic*] d'habitants ou de colons[231].

L'Ordre a facilité en quelque sorte le passage souvent difficile d'une génération de jeunes des régions à la ville, car il intégrait, par ses activités, les valeurs de la campagne à l'intérieur de la ville et leur donnait un milieu d'appartenance. Les jeunes y retrouvaient alors cette solidarité paysanne et ce sens de la fête qui liaient les habitants de leurs villages. La plupart des membres de la première équipe de l'Hexagone venaient de familles plutôt modestes qui comprenaient plus ou moins leurs intérêts littéraires; l'Ordre leur a permis de prendre contact entre eux et a soutenu leur projet d'édition.

L'aventure de la création de l'Hexagone est d'ailleurs essentiellement une expérience montréalaise; en même temps qu'elle faisait l'apprentissage de la poésie, l'équipe de jeunes qui publiaient *Deux Sangs* découvrait les richesses de la métropole. L'O. B. T. leur a fait découvrir des lieux : des orphelinats, des salles paroissiales, des

---

[231]Gaston Miron, cité par Yrénée Bélanger, *Gaston Miron : un homme et une oeuvre en marche*, vol. 1, *op. cit.*, p. 102.

théâtres, des écoles, des restaurants, des cafés et les rues de la ville, qu'on fermait même à l'occasion pour permettre aux membres de l'Ordre d'y faire danser les gens. Grâce à l'Ordre, qui s'est répandu dans l'ensemble du Québec, les jeunes fondateurs de l'Hexagone ont pris contact à la fois avec la population montréalaise, et aussi avec d'autres personnes de leur âge venues des régions et qui partageaient les mêmes valeurs.

En faisant du «pouce» ou en louant des autobus, les membres de l'O. B. T. ont parcouru les routes du Québec et ils ont aussi rencontré des jeunes d'autres provinces, et même d'autres pays. Plus qu'un simple réseau ou un lieu de sociabilité, l'Ordre, né d'un désir de la jeunesse, fut un creuset, un véritable carrefour d'idées et d'influences qui a diffusé la culture canadienne-française et a formé l'élite artistique, politique et intellectuelle qui occupe encore aujourd'hui des postes-clé dans la société québécoise. On peut également affirmer que l'Ordre de Bon Temps a ouvert la voie à la poésie québécoise telle que nous la connaissons aujourd'hui.

CHAPITRE V

Le rayonnement de l'Hexagone

«[...] On peut dire que, d'une certaine façon,
chacun a vécu l'Hexagone à sa manière, qu'il y a,
chez nous, autant d'interprétations que de participants.»
Gaston Miron, *Le Devoir*, 8 avril 1965.

L'expérience de la fondation de l'Hexagone à Montréal, du travail partagé entourant la publication de *Deux sangs*, des contacts fréquents entre camarades a bien entendu marqué et influencé les membres de la première équipe. Sous le signe de l'amitié, l'Hexagone a constitué pour eux un truchement pratique pour manifester leur passion pour la poésie; ce fut aussi un point de ralliement qui a permis à chacun de s'identifier avec une équipe précise aux buts bien définis à l'intérieur de l'Ordre de Bon Temps. Ce mouvement a aussi constitué un lieu d'apprentissage, car chacun des membres avait la possibilité d'affirmer, d'échanger et de confronter ses idées avec celles des autres, en plus de participer de diverses façons à la vie culturelle montréalaise.

Tous les membres du groupe initial auxquels nous avons pu parler considèrent que cette période constitue un temps heureux de leur vie où ils débordaient d'énergie et d'enthousiasme, où ils avaient mille projets et faisaient mille rencontres. L'expérience de *Deux sangs* a certainement influé, de différentes façons et à des degrés divers, sur le parcours personnel de chacun des membres de la première équipe. Nous allons voir de quelle manière la petite maison d'édition s'est développée à la suite de cette première publication et de quelle façon les membres de l'équipe fondatrice ont participé à ses activités avant que l'Hexagone ne s'institutionnalise à la fin des années cinquante. Nous verrons comment la publication de *Deux sangs* a, pour certains membres du groupe,

signifié le départ d'une carrière dans le milieu de l'édition et du journalisme, alors qu'elle a permis à d'autres de découvrir et d'affermir d'autres intérêts culturels et personnels, ce qui les a fait entrer en contact avec de nouveaux réseaux sociaux. Bref, nous allons analyser l'influence qu'a exercée l'aventure de *Deux sangs* sur tous ceux qui y ont participé et comment l'édition de cette petite plaquette de poèmes, d'apparence si modeste, a marqué leur itinéraire de façon définitive.

Une expérience déterminante

La publication de *Deux sangs* a été une réussite du point de vue des ventes; le «tirage définitif[1]», établi par Louis Portugais dans un rapport de novembre 1953, s'élevait à 423 exemplaires. La campagne de souscription fut très profitable. Un total de $118. 25 en contributions a été amassé, ce qui signifie qu'environ 236 amis et connaissances de l'équipe auraient répondu à son appel en lui faisant parvenir leurs cinquante sous! En plus des recueils remis aux souscripteurs, on a vendu pour $55. 70 d'exemplaires, et reçu environ $4. 00 de dons. Dans son rapport sur *Deux sangs*, Louis Portugais a noté qu'on s'attendait à recevoir $21.90 pour des «ventes à venir»; dans un bilan financier pour l'année 1953[2], Portugais a cependant indiqué que le montant total des ventes d'exemplaires s'élevait à $70. 00, ce qui était légèrement au-dessous de ses prévisions de novembre. L'édition de *Deux sangs* a ainsi généré un profit réel de $11. 57 une fois les frais d'imprimerie, d'administration, de publicité, ainsi que les frais de poste et les dépenses

[1]Les chiffres qui suivent sur l'édition de *Deux sangs* sont tirés d'un rapport financier signé par Louis Portugais («l. p.») intitulé «Les Éditions de l'Hexagone. "Deux sangs"» qui est daté de novembre 1953. (Archives personnelles de Gaston Miron.)

[2]Louis Portugais, «État des revenus et dépenses au 31 décembre 1953.» (Archives personnelles de Gaston Miron.)

liées aux réunions réglés[3]. À première vue, ce profit peut sembler dérisoire, mais que l'entreprise ne soit pas déficitaire était un fait remarquable dans le milieu de l'édition poétique du temps, alors qu'«aucun éditeur ne voulait prendre de risques, à cause des frais d'édition et de la réticence apparente du public[4]» et que dans ce contexte plusieurs poètes devaient se résigner à publier à compte d'auteur.

La majorité des grands journaux de l'époque, ainsi que quelques revues culturelles, ont fait la recension du petit livre. Dans le numéro de septembre 1953, la rédaction du *Godillot* invite ses lecteurs à lire le recueil de ses amis : «Nous nous devons de lire ces pages de deux anciens routiers du Clan[5].» Si les critiques des grands journaux montréalais émettent quelquefois des réserves quant à la qualité des poèmes présentés, ils sont unanimes à apprécier la nouveauté, voire la modernité de la présentation graphique de la plaquette. En effet, l'agencement des dessins effectués par Jean-Claude Rinfret, Mathilde

---

[3]Il faut dire que les deux auteurs de *Deux sangs* n'ont pas reçu de droits d'auteur. Les profits ont été réinvestis dans l'entreprise de l'Hexagone, suivant la philosophie de la maison : «Comme tout était bénévole et non lucratif, comme l'auteur ne payait rien pour se faire éditer et la publicité, en retour une entente était faite entre les auteurs et l'Hexagone pour que les argents pouvant provenir des droits soient réinjectés dans la production ou l'animation. Il s'agissait alors de petites sommes, car alors le prix des livres était bas.» (Gaston Miron, cité par Jeanne Gagnon, «Rencontre avec...Gaston Miron», dans *La Bascule. La revue littéraire de l'auto-édition*, *op. cit.*, p. 9.) Dans les années soixante, certains auteurs connus de la collection «Rétrospectives» — dont Alain Grandbois, Roland Giguère et Rina Lasnier — ont reçu des droits selon leur contrat, «car la vente le justifiait.» (*Ibid.*) L'administration de l'Hexagone a commencé à payer «systématiquement des droits» à ses auteurs à partir de 1970. (*Ibid.*)

[4]«Dernier projet de Mémoire», adressé par l'équipe de l'Hexagone aux membres de Conseil des Arts de Montréal, [1958?], p. 2. (Archives personnelles de Gaston Miron.)

[5]*Godillot*, XIIe année, numéro 48, septembre 1953, p. 5. La rédaction du bulletin suivait d'ailleurs de près le cheminement de Miron et de Marchand et cherchait à les encourager de diverses façons. En octobre 1953, on trouve dans *Le Godillot* un poème de Marchand, «Sylvain», écrit à l'occasion du décès du poète Sylvain Garneau. (*Ibid.*, numéro 50, octobre 1953, p. 6.) Le mois suivant, on trouve cette note dans le «Carnet» du bulletin : «Aperçues récemment sur les grands journaux, les binettes réjouies de deux poètes que nous connaissons bien, Olivier, collaborateur régulier de "Godillot" et Gaston, ex-directeur et critique occasionnel du même bulletin.» (*Ibid.*, no 51, novembre 1953, p. 8.)

Ganzini et Gilles Carle était jugé original et surprenant, ce qui donnait à l'ensemble une agréable fraîcheur. Wilfrid Lemoine, dans *L'Autorité*, était, de ce point de vue, très enthousiaste : «La présentation est originale, les dessins vivants et intéressants[6].» Lucette Robert, de *Photo-Journal*, admirait elle aussi la facture artistique du recueil : «L'édition de Deux sangs est particulièrement soignée et mérite d'être signalée comme travail graphique [..] Tout cela est audacieux, original et plein de promesses[7].»

Cependant, si on valorisait la hardiesse des dessins de *Deux sangs*, il semble que pour plusieurs critiques, les poèmes, eux, n'étaient pas sans reproches et devaient répondre davantage à certaines conventions. Wilfrid Lemoine reprochait aux textes d'être trop abstraits, de manquer de forme et de ne pas suivre cette «[...] ligne mystérieuse que le poète découvre au fond de lui-même[8].» Roger Duhamel, un journaliste de *La Patrie* admiré par Miron[9], abondait dans le même sens, en plus de déplorer la grammaire : «[...] Beaucoup de trouvailles, sans aucun doute, mais d'une forme trop approximative et d'une grammaire trop hésitante pour accéder à l'oeuvre d'art[10].»

---

[6]Wilfrid Lemoine, «Trois jeunes poètes et deux petits livres», dans *L'Autorité*, *op. cit.*, p. 6.

[7]Lucette Robert, «Trois poètes canadiens : «Marchand, Miron et Lemoine», dans *Photo-Journal*, *op. cit.*, p. 6.

[8]Wilfrid Lemoine, «Trois jeunes poètes et deux petits livres», dans *L'Autorité*, *op. cit.*, p. 6.

[9]Dans une lettre à Guy Carle datée du 27 mars 1950, Miron dit que Duhamel écrivait ses «Notes de lecture» «[...] toujours selon une critique intelligente et compréhensive, en plus d'assumer le rôle de Théologien dans la religion duplessiste, en plus [*sic*] d'éparpiller sa culture en dîners-causeries et cafés-concerts!» (Archives personnelles de Guy Carle.)

[10]Roger Duhamel, «La poésie est loin d'être morte au Canada français», dans *La Patrie*, 24 janvier 1954, p. 95.

Peut-être à cause du jeune âge des poètes, quelques critiques se donnaient un rôle d'éditeur littéraire et s'adressaient directement à eux en leur offrant conseils et suggestions. Wilfrid Lemoine suggérait aux auteurs, s'ils voulaient un jour devenir des «poètes authentiques», de «bien en venir aux faits [et de] resserrer leur inspiration[11].» Un étudiant du Séminaire de St-Hyacinthe, Jean-Maurice Laflamme, a condamné le recueil dans le courrier des lecteurs de *Vie étudiante*. Laflamme n'appréciait ni les poèmes du recueil, qui représentaient selon lui «les excès d'une école moderne trop audacieuse», ni les dessins du recueil, qu'il considérait comme du «barbouillage hétéroclite[12].» Sur un ton quelque peu méprisant, il voulait donner un «[...] petit conseil à ces messieurs de l'Hexagone : je leur suggère une petite consultation de l'Art poétique[13].» Mais des critiques aussi négatives étaient rares.

D'autres journalistes étaient plus enthousiastes face à la qualité des poèmes du recueil. Andrée Maillet, d'*Amérique française*, qui avait déjà publié les deux auteurs, fait paraître, en novembre 1953, un compte rendu élogieux de l'oeuvre qui, selon elle, «révèle deux authentiques poètes[14].» Gilles Marcotte, critique bien connu et respecté par l'équipe de l'Hexagone, écrit deux articles concernant *Deux sangs*. Le premier a été publié dans *Le Devoir*, journal dans lequel Marcotte tenait une chronique littéraire qui était lue assidûment par tous les membres du groupe. Gilles Carle dit d'ailleurs de cette critique qu'elle fut «un

---

[11]Wilfrid Lemoine, «Trois jeunes poètes et deux petits livres», dans *L'Autorité*, *op. cit.*, p. 6.
[12]Jean-Maurice Laflamme, «Petit conseil à ses messieurs de l'Hexagone», dans *Vie étudiante*, 1er octobre 1953, p. 4.
[13]*Ibid.*
[14]Andrée Maillet, «Livres reçus», dans *Amérique française*, vol. XI, no [5], novembre 1953, p. 78.

événement pour nous tous: on est dans *Le Devoir*[15]!» Marcotte trouvait alors les vers d'Olivier Marchand, un poète «vigoureux», meilleurs que ceux de Gaston Miron, dont les textes comportaient de «laborieuses élégies» : «Je ne voudrais pas être injuste envers un jeune poète aussi évidemment sincère, mais il semble qu'il va quérir en Arabie pétrée ce qu'il trouverait aussi bien à Montréal[16].» Un bon poète, selon le critique, devait parvenir à trouver sa propre voix en poésie, ce que Marchand avait mieux réussi à faire que Miron et que Jean-Guy Pilon, un autre poète dont Marcotte critiquait le recueil. Les trois jeunes auteurs avait cédé à la tentation des «clichés de la poésie actuelle», mais la poésie de Marchand se distinguait de celle des autres par son ton singulier : «Très peu de poètes canadiens-français nous donnent, à ce degré, le plaisir tout sensuel d'une voix riche [...][17]»

Malgré les maladresses, les jeunes auteurs étaient prometteurs, et Marcotte les encourageait à continuer à écrire. Il a aussi parlé de la poésie de Marchand, et d'une façon encore plus flatteuse que dans *Le Devoir*, dans les pages littéraires de *Vie étudiante*. Dans cet article qui se portait à la défense du vers libre, Marcotte se servait de l'exemple de Marchand pour montrer comment un poète d'ici pouvait résister à l'apparente facilité de la poésie moderne et se créer sa propre forme nouvelle, tout aussi valable que l'alexandrin :

> Sa réussite [celle de Marchand] -pour ce qui est de la forme- réside en ce qu'il a pu se trouver une forme, très

---

[15]Entrevue avec Gilles Carle, 13 septembre 1997.
[16]Gilles Marcotte, «Trois nouveaux poètes: Olivier Marchand, Jean-Guy Pilon et Gaston Miron», dans *Le Devoir*, 12 septembre 1953, p. 7.
[17]*Ibid.*

> différente certes de l'alexandrin, mais qui répond au même désir d'ampleur et de solidité. Je vous recommande très chaleureusement ses poèmes. Ils sont d'une jeunesse et d'une sincérité qui sauront trouver en vous des échos profonds[18].

Bref, on peut dire que les critiques ont en général salué l'effort des deux jeunes poètes et de leur équipe. Ils applaudissent l'initiative de ce groupe de jeunes, qui osent se lancer dans un tel projet d'édition, avec, somme toute, si peu de moyens, comme en témoigne un article de Claude Gingras, paru dans *La Presse*, qui annonçait la fondation de l'Hexagone, cette «toute petite maison d'édition de Montréal[19]», et faisait le compte rendu de *Deux sangs* :

> La disposition des poèmes joue un grand rôle dans la présentation de ce bouquin qui est loin de manquer de charme, d'esprit. L'impression a été faite au dactylographe, avec des moyens de fortune, ce qui n'empêche nullement le résultat d'être fort surprenant[20].

Les membres de l'équipe de l'Hexagone découpaient avec soin les comptes rendus qui paraissaient au sujet de la plaquette[21]; on était très heureux de susciter ainsi l'intérêt de la presse. En novembre 1953, Miron et Marchand ont été invités à participer à la Fête des poètes qui se tenait au chic Salon Rose de l'Hôtel Windsor, à l'invitation de la Société d'études et de conférences, qui voulait ainsi encourager et faire connaître les poètes qui avaient publié dans l'année ou comptaient le faire. On peut dire que cet événement constituait une sorte de consécration des deux

---

[18]Gilles Marcotte, «Sur une chicane éternelle», dans *Vie étudiante*, 1er octobre 1953, p. 8.
[19]Claude Gingras, «Deux sangs», dans *La Presse*, 22 août 1953, p. 63.
[20]*Ibid.*
[21]Gaston Miron les a conservés dans ses archives personnelles.

jeunes poètes, qui célébraient alors en compagnie d'auteurs comme Anne Hébert, qui avait fait paraître cette année-là *Le Tombeau des rois*, Wilfrid Lemoine, qui avait publié *Pas sur terre* et Robert Choquette, l'auteur de *Suite marine*. Au même moment, l'équipe de l'Hexagone fait paraître un deuxième prospectus pour financer la publication du recueil qui devait suivre *Deux sangs*, à savoir *Jour Malaisé*, de Gatien Lapointe[22]. Ce prospectus rendait compte de l'enthousiasme qu'avait suscité la réception de *Deux sangs* chez les membres de l'Hexagone : «À la suite de notre première réalisation, [...] qui a eu les échos que l'on sait tant chez la critique que chez le public lecteur, l'Équipe des Éditions est de plus en plus encouragée à poursuivre son travail[23].»

Le 13 janvier 1954, *Deux sangs* est officiellement enregistré au Commissaire des brevets, au bureau des droits d'auteurs à Ottawa[24]. À la suite de la parution du recueil, l'équipe avait le vent dans les voiles, comme l'expliquait Olivier Marchand : «Nos projets. Continuer le travail commencé. Publier de jeunes auteurs. Poèmes, contes, nouvelles, etc. Servir de première marche à ceux qui voudront atteindre plus haut[25].» Le noyau permanent des membres de l'équipe éditoriale qui s'occupaient activement de l'administration de l'Hexagone étaient alors constitué de Gaston Miron, de Gilles Carle et de Louis Portugais, qui avaient chacun des parts dans l'entreprise.

---

[22]*Jour malaisé* est finalement paru à compte d'auteur et non à l'Hexagone. L'Hexagone en était cependant le distributeur. Le deuxième recueil publié par la maison fut *Des jours et des jours*, de Luc Perrier, le premier de la collection des «Matinaux».

[23]Deuxième prospectus paru en novembre 1953 pour annoncer la publication de *Jour Malaisé*, de Gatien Lapointe. (Archives personnelles de Gaston Miron).

[24]«Demande d'enregistrement du droit d'auteur sur une oeuvre publiée», lettre de Louis Portugais adressée au Commissaire des brevets, 13 janvier 1954. (Archives personnelles de Gaston Miron.)

[25]Olivier Marchand, «Les Éditions : l'Hexagone», dans *Vie étudiante*, 15 septembre 1953, p. 5.

L'héritage de l'O. B. T.

L'essor de l'Hexagone coïncide avec le déclin de l'Ordre de Bon Temps. D'une certaine manière, on peut dire que l'O. B. T. a été victime de son succès. Le but premier de ce mouvement était, on l'a vu, de former des animateurs de loisirs et de faire participer le public à ses activités. Lorsque les loisirs se sont institutionnalisés dans la province et que divers organismes publics et privés ont été en mesure d'offrir toute une panoplie d'activités qui répondaient aux besoins de la société québécoise en matière de loisirs, il semble qu'on n'ait plus eu besoin de ce type de mouvement qui misait avant tout sur la spontanéité. Comme l'explique Jacques Languirand :

> L'O. B. T. a permis de cristalliser une énergie, parmi les jeunes en particulier. Il a donné naissance à une quantité assez incroyable d'autres mouvements. [...] Assez paradoxalement, l'Ordre de Bon Temps est un mouvement qui est mort d'avoir donné naissance à d'autres mouvements[26].

La relève se dirigeait ailleurs. En 1954, l'O. B. T. avait déjà porté ses fruits et plusieurs animateurs avaient quitté le mouvement pour aller plus loin dans le champ d'activité qui les passionnait. Par exemple, Michel Cartier, chef scout et membre de l'équipe qui s'intéressait à la danse folklorique, a créé la troupe professionnelle des Feux Follets; Jean-Paul Ramsay, qui venait de Lévis, a fondé les clubs de l'âge d'or. Gilles «Carosse» Beauregard a ouvert des auberges de jeunesse, «La Cordée» (l'ancien Rowan Bank Lodge) à Val Morin, puis «l'Auberge

---

[26]Jacques Languirand, cité par Ambroise Lafortune dans *Par les chemins d'Ambroise*, *op. cit.*, p. 261.

Rabaska» à Val Morin encore, puis à Sainte-Agathe; Rodolphe Guay, Claude Dansereau, Paul Millet et Roger Blanc furent à leur tour des «pères aubergistes», c'est-à-dire responsables des différentes auberges.

Il faut aussi dire que les jeunes de l'O. B. T. avaient vieilli, que plusieurs, comme Mathilde Ganzini, Olivier Marchand et Gilles Carle, avaient fondé des familles et que certains occupaient des emplois qui les éloignaient peu à peu du mouvement. Il y a eu aussi des querelles internes quant à la constitution même de l'Ordre; certains membres de Montréal souhaitaient que le mouvement adopte une charte et soit plus nettement structuré, ce que refusaient les membres-fondateurs de l'O. B. T., qui avaient toujours voulu miser sur la spontanéité dans l'organisation des activités.

Michel Bellefleur, dans *L'Église et le loisir au Québec avant la Révolution tranquille*, soutient que le pouvoir clérical de l'époque est le principal responsable de la déroute du mouvement. Selon lui, l'O. B. T. aurait subi la répression des autorités ecclésiales qui percevaient le mouvement de loisirs laïques comme une menace. Par une mise en demeure émise en 1952, l'Église aurait voulu forcer l'Ordre à «[...] s'intégrer aux oeuvres catholiques de loisirs[27].» Face au refus du mouvement d'obtempérer, le clergé serait parvenu à « lui couper les vivres (salles, facilités, ressources techniques, etc.)[28]» et aurait ainsi provoqué sa perte. Cependant, et à la lumière de nombreux témoignages de membres de l'Ordre, il semble que le rôle joué par les autorités

---

[27]Michel Bellefleur, *L'Église et le loisir au Québec avant la Révolution tranquille*, *op. cit.*, p. 139.
[28]*Ibid.*

cléricales dans la disparition de l'Ordre ait, somme toute, été minime. Le mouvement défendait après tout la culture canadienne-française traditionnelle, ce qui était un intérêt majeur qu'il partageait avec le clergé. L'Ordre a poursuivi ses activités jusqu'en 1956.

Tous les mouvements de jeunesse ont connu, à la fin des années cinquante, un déclin semblable à celui de l'O. B. T. Le Clan Saint-Jacques, par exemple, a suspendu ses activités une première fois en 1958, et des efforts subséquents pour le relancer ont fait long feu. Il semble que la philosophie des Routiers ne correspondait plus au goût du jour, comme l'explique Gérald Gagnon, un des derniers chefs du Clan :

> Que voulez-vous, l'ascèse n'était plus à la mode. À la simplicité du *rambling*, on préférait la complexité d'activités à haute technicité. Ce pauvre Joseph Folliet pouvait aller se rhabiller, lui et sa *Spiritualité de la route*. Petit à petit, écologistes et techniciens en loisirs remplaçaient prêtres et militants chrétiens[29].

Dans l'ensemble des mouvements de jeunesse qui ont connu leur âge d'or dans la décennie qui a suivi la deuxième guerre, on peut dire que l'Ordre de Bon Temps occupe une place particulière, puis qu'avec lui naît une nouvelle façon de concevoir la vie socio-culturelle laïque au Québec : «Ainsi, grâce à l'Ordre, le Québec s'était remis à danser et à chanter sur la base de ses traditions; [...] de nombreuses formes du loisir contemporain doivent leur impulsion au climat d'expression culturelle et de créativité qu'a su entretenir l'Ordre[30].» Même si les intentions de ses

---

[29]Gérald Gagnon, cité par Louis Pronovost, dans *Les Godillots de feu*, *op. cit.*, p. 145-146.

[30]Bellefleur, Michel. «L'Ordre de Bon Temps (1946-1954) : un cas de censure de la vie associative au Québec», dans Roger Levasseur (dir.), *De la sociabilité. Spécificité et mutations*, *op. cit.*, p. 217-218.

fondateurs étaient sans doute trop ambitieuses - Michel Bellefleur dit du «programme d'activités» de l'O. B. T. qu'il était «carrément utopique[31]» - l'Ordre a essaimé et il a joué un rôle majeur dans l'institutionnalisation des loisirs dans l'ensemble de la province.

Les activités organisées par l'O. B. T., dont la centrale, nous l'avons vu, était située à Montréal, montrent le rôle déterminant de la métropole dans la vie culturelle de l'époque. Montréal était le pôle culturel qui influençait l'organisation des activités du reste de la province. Ambroise Lafortune explique que la métropole agissait comme un centre d'attraction pour les jeunes, qui ont ainsi pu se regrouper suivant leurs intérêts:

> Les mouvements de jeunesse, de même que plusieurs organismes québécois, ont vécu grâce à la vigueur de Montréal, cette vigueur même les ayant d'ailleurs incités à s'implanter dans la métropole. Mais, hélas, plusieurs d'entre eux sont morts aussi à cause de Montréal. C'est le cas de l'Ordre de Bon Temps, c'est aussi celui de plusieurs mouvements d'Action catholique spécialisée. [...] Si Montréal est capable de donner la vie, elle a souvent l'orgueil d'imposer son propre souffle et son propre rythme, auxquels certains n'ont pas su résister[32].

L'Ordre a permis aux jeunes qui venaient de la campagne de renouer avec les solidarités familiales et communautaires qui prévalaient dans le mode de vie rural. Durant la décennie où l'Ordre a été actif, il a servi de tremplin, d'école de formation à une foule de personnes et leur a permis de s'épanouir dans une société dont les structures étaient alors

---

[31] *Ibid.*, p. 209. L'auteur explique ainsi les ambitions quelque peu démesurées de l'Ordre : «En somme, un mouvement de jeunesse sans le sou ambitionnait de réaliser ce qu'un ministère de la culture pourrait faire avec d'importants deniers publics.» (*Ibid.*)

[32] Ambroise Lafortune, prêtre, *Par les chemins d'Ambroise*, *op. cit.*, p. 95.

rigides et austères; le mouvement a joué, selon l'expression de Roger Varin, son président-fondateur, un rôle «d'université populaire[33]» auprès de milliers de jeunes. Son influence a été remarquable. Sa philosophie fut à l'origine de nombre d'organisations, en plus de marquer à jamais des gens qui deviendront des acteurs importants dans la société québécoise, comme le montre bien l'expérience personnelle de Jacques Languirand : «"C'est grâce à lui [à l'Ordre] que j'ai reçu ma formation d'animation non pas tellement sur le plan professionnel, mais parce que le mouvement a façonné mon esprit, a facilité ma relation avec le monde, il m'a aussi appris le don de soi[34]".» En fait, c'est une transformation radicale de la société de l'époque et une manière d'être et d'agir que proposait l'Ordre, et son dynamisme, comme celui de plusieurs autres mouvements de jeunesse de l'époque, a sans aucun doute pavé la voie à la Révolution tranquille. Les jeunes ainsi regroupés ont acquis du pouvoir et ont pu faire entendre leurs revendications.

C'est grâce à l'Ordre de Bon Temps, nous l'avons vu, que se sont connus les membres de la toute première équipe de l'Hexagone; appelés par la philosophie du mouvement à s'engager dans des projets qui correspondaient à leurs aspirations profondes, quelques jeunes gens, «plus portés vers l'intellect[35]» et attirés par la poésie, ont décidé de fonder leur propre maison d'édition. Une fois leur projet lancé, ils ont voulu s'y consacrer pleinement, et leur participation aux autres activités

---

[33]Roger Varin, entrevue avec Pierre Valcour, archives personnelles d'Ambroise Lafortune. Varin explique que le mouvement a montré aux jeunes comment vivre, et qu'il a ainsi signifié beaucoup «[...] plus qu'une éducation livresque.» (*ibid.*)

[34]Jacques Languirand, cité par le Père Marcel de la Sablonnière, «Mon bien cher Père Ambroise», dans *Ambroise...tout court, op. cit.*, p. 46.

[35]L'expression est de Mathilde Ganzini (entrevue du 20 mars 1997).

de l'Ordre leur a sans doute paru moins essentielle. Avec la création de l'Hexagone, ils avaient trouvé leur voie.

L'essor de l'Hexagone : la passion de Gaston Miron

Gaston Miron est celui pour qui l'expérience d'édition de *Deux sangs* fut la plus déterminante du point de vue professionnel; enchanté du premier succès de l'Hexagone, il voulut s'engager totalement dans l'organisation de la nouvelle maison d'édition. En juillet 1954, à la suite du succès *Deux Sangs*, il décida de créer et de diriger la collection des «Matinaux», une collection qui «[...] propose les oeuvres de jeunes poètes canadiens, la plupart à leurs premiers chants[36].» De tous les fondateurs du groupe, il fut celui qui s'est évidemment le plus donné à la poésie. En effet, Miron prit en main les destinées de la maison dès sa création; il devint rapidement, selon l'expression de Louis Portugais, «le capitaine de la barque[37]» et «l'élément permanent d'animation[38]» de l'équipe. C'est principalement grâce à lui si l'Hexagone survécut au-delà de sa première publication, comme en témoigne Portugais : «alors déjà il se dessinait que l'Hexagone était une entreprise d'un individu[39].» Hélène Pilotte dit qu'«il lisait tout, [qu']il cherchait sans cesse le manuscrit qui vaille la peine d'être publié, le manuscrit dans lequel il croirait assez pour recueillir les souscriptions nécessaires à sa publication[40].» Selon

---

[36]Troisième prospectus publié par l'Hexagone, pour financer la publication du recueil *Des jours et des jours*, de Luc Perrier et de la plaquette *Les Cloîtres de l'été*, de Jean-Guy Pilon. (Archives personnelles de Gaston Miron.)

[37]Louis Portugais, «Les 25 ans de l'Hexagone», Service des transcriptions et dérivés de la radio, Maison de Radio-Canada, *op. cit.*, p. 26.

[38]Gaston Miron, 2e entrevue avec Michel Roy, émission de Radio-Canada du 24 juin 1964, série «Témoignages d'écrivains», réalisateur : Fernand Ouellette, 28 minutes.

[39]*Ibid.*

[40]Hélène Pilotte, citée dans C. B., «"C'est un peu moi qui me suis fait rapailler"-Gaston Miron», dans *Forum. Hebdo-information de l'Université de Montréal*, vol. IV, no 31, 20 avril 1970, p. 7.

Mathilde Ganzini, chez qui il a habité de septembre 1953 jusqu'au moment de la naissance du premier enfant des Marchand en février 1954, Miron se privait de tout pour maintenir l'Hexagone en marche; il en était la «clef de voûte[41].» Il avait un respect particulier pour tous les aspects du travail d'éditeur; avec un grand «[...] professionnalisme[,] il a défendu le livre québécois[42].»

En plus de poursuivre ses activités à l'Hexagone, Miron a aussi oeuvré dans le domaine du livre à partir de 1953 : «Il était à l'aise dans le monde du livre avec ses librairies, ses maisons d'éditions, ses imprimeries, les problèmes de distribution, de publicité, de lancements, de promotion intellectuelle[43].» Tout au long des années cinquante, Miron a exercé différentes activités avec des amis qu'il avait rencontrés à l'O. B. T. et au Clan Saint-Jacques. Il est demeuré un membre actif de l'Ordre au moins jusqu'en juillet 1954, au moment où il a fondé les «Matinaux»; on trouve encore son nom dans la liste des participants au Camp national du lac Ouareau. Il faisait alors partie de l'équipe «Fleurette», qui publiait le journal quotidien du camp, le *Volcan*[44]. Durant cette période, Miron a aussi occupé divers emplois, parfois fort éloignés de ses préoccupations, qui lui permettaient de survivre; par exemple, en 1954, il était employé au Bureau des permis d'armes à feu de la Sûreté Provinciale. L'Hexagone demeurait toujours sa priorité.

---

[41]Entrevue avec Jean-Claude Rinfret, 15 octobre 1997.

[42]Jean Royer, «Nous sommes tous les héritiers de Gaston Miron», dans *Les Adieux du Québec à Gaston Miron, op. cit.*, p. 201.

[43]Marc-Aimé Guérin, «*The great Gaston*», *ibid.*, p. 114-115.

[44]Nous avons trouvé quelques exemplaires du *Volcan* dans les archives personnelles du Père Ambroise Lafortune.

Tout au long des années cinquante et même après, les membres-fondateurs ont été invités à participer aux activités de la maison. D'autres personnes se sont progressivement jointes à l'équipe initiale, au début de façon plus ou moins «officielle», comme, par exemple, Jean-Guy Pilon, qui a publié à l'Hexagone *Les Cloîtres de l'été* en 1955 et qui, de plus, participait aux activités éditoriales de la maison. L'équipe élaborait alors toutes sortes de projets, dont celui de publier les «Cahiers de l'Hexagone[45]», des recueils qui regrouperaient des poèmes de différents auteurs, ainsi que des textes en prose. Le troisième prospectus de la maison faisait en effet mention, dans sa liste des publications à venir, d'un roman d'Hubert Aquin intitulé *Les Rédempteurs*, ainsi que d'un essai d'Ambroise Lafortune, *Perspectives de route*[46]. L'équipe créé en décembre 1955 une collection d'oeuvres en prose sur le modèle des «Matinaux»[47], intitulée «Les Voix» et dirigée par Louis Portugais. Pour sa collection des «Matinaux», Gaston Miron choisissait avec soin, en collaboration avec Louis Portugais, les textes qui allaient paraître; mais tous les amis de la première équipe, ainsi que toutes les personnes qui

---

[45]Jean-Guy Pilon avait élaboré ce projet, qui ne vit cependant jamais le jour, d'éditer annuellement un cahier dans lequel seraient publiés les premiers chants de jeunes poètes, ainsi que les textes d'auteurs déjà établis : «Cela permettrait [...] de publier quelques poèmes de jeunes écrivains dont les manuscrits ne sont pas encore à point, mais qui contiennent tout de même quelques bons poèmes. Ces oeuvres plus courtes seraient présentées en même temps que des oeuvres dont les auteurs sont déjà connus. Le cahier pourrait être complété par un texte en prose sur une question poétique : poésie et langage, ou quelque chose du genre.» («Publication d'un recueil de 3 ou 4 auteurs», document écrit par Jean-Guy Pilon, [195?], archives personnelles de Gaston Miron.)

[46]Troisième prospectus de l'Hexagone, archives personnelles de Gaston Miron. Ces deux projets ne verront cependant pas le jour à l'Hexagone. Le texte d'Aquin paraîtra dans la revue *Écrits du Canada français* (vol. V, 1959, pp. 45-114.), alors qu'Ambroise Lafortune ne publiera pas d'essai intitulé *Perspectives de route*, mais il signera plusieurs ouvrages dont les titres évoquent l'idée de la route et qui racontent des souvenirs de voyage, comme par exemple *Trois pouces en coup de vent : l'Europe pouce par pouce* (Québec, Institut littéraire de Québec, 1959, 331 p.) et *Si la route te manque, fais-là!* (Montréal, Leméac, 1986, 255 p.)

[47]«Il s'agit d'établir une collection permanente de plaquettes qui réunirait de courtes oeuvres en prose, essais, études, nouvelles, etc. Seront publiées dans cette collection, des oeuvres plutôt courtes (32 à 64 pages), mais qui se suffisent à elles-mêmes et dont la portée, et l'intérêt de pensée, de recherche, ou de documentation sont plus important[s] que ceux d'un simple article de revue.» (Louis Portugais, «Projet de Collection d'oeuvres en prose», lettre adressée à Gilles Carle, Gaston Miron et Jean-Guy Pilon, décembre 1955. Archives personnelles de Gaston Miron.)

commençaient à graviter autour de l'Hexagone, étaient libres de présenter des textes et invités à les commenter[48]. Chacun était également invité à prendre des copies des recueils publiés par la maison en consignation, afin de les distribuer aux librairies.

On était à l'affût de nouveaux talents et on lisait attentivement les journaux (notamment les articles de Gilles Marcotte dans *Le Devoir*) pour connaître d'autres poètes. À titre d'exemple, c'est en lisant la chronique littéraire de Wilfrid Lemoine parue dans *L'Autorité* que l'équipe découvre Claude Fournier[49]. Des membres de l'équipe éditoriale, dont Jean-Guy Pilon, Louis Portugais, Gilles Carle et Olivier Marchand, rédigeaient eux-mêmes des comptes rendus de lecture détaillés de manuscrits reçus qu'ils adressaient à Gaston Miron et qui faisaient part de leur jugement personnel sur les textes à l'étude. Selon Gilles Carle, le «critère le plus important[50]» lors de la sélection de poèmes à publier aurait été à l'époque celui de la modernité. Les poèmes retenus devaient être modernes. Mais la lecture de certains de ces comptes rendus révèle que les manuscrits étaient plutôt jugés à la pièce, pour leurs qualités

---

[48]À titre d'exemple, Jean-Guy Pilon a rédigé un rapport sur les poèmes de *Présence de l'absence*, de Rina Lasnier : «Ce livre qui devrait comporter 64 pages mérite d'être publié. D'abord, et raison importante, le manuscrit est excellent. Rina Lasnier a le flair du poème dense et significatif. Sa langue est d'une intense beauté; les images sont personnelles, soutiennent le poème et alimentent le feu sous-jacent.» (Rapport de Jean-Guy Pilon adressé à Gaston Miron, à Louis Portugais et à Gilles Carle, novembre [1955?]. Archives personnelles de Gaston Miron.) *Présence de l'absence* paraîtra à l'Hexagone en 1956.

[49]En décembre 1954, Louis Portugais, alors à l'emploi de l'O. N. F. à Ottawa, écrivit une courte lettre à Gaston Miron au sujet de Claude Fournier. Portugais avait collé sur sa lettre l'annonce de la publication d'une plaquette intitulée *Les Armes de l'âme* [le recueil paraîtra finalement sous le titre *Les Armes à faim* en 1955], dans laquelle Lemoine mentionnait que Fournier «travaill[ait] déjà à un autre groupe de poèmes.» Ceci semble avoir piqué la curiosité de Portugais, qui recommanda à Miron de prendre contact avec Fournier : «Tu peux tout de même le rencontrer. Qui sait, cet "autre groupe de poèmes" pourrait peut-être faire l'objet d'une plaquette LES MATINAUX. De toute façon, Lemoine doit sûrement connaître ce Fournier, car ils sont tous deux au même journal.» (Lettre de Louis Portugais à Gaston Miron, 20 décembre 1954, archives personnelles de Gaston Miron.) Claude Fournier publia *Le Ciel fermé* dans la collection des «Matinaux» en 1956.

[50]Entrevue avec Gilles Carle, 13 septembre 1997.

intrinsèques. Par exemple, Olivier Marchand, Gilles Carle et Louis Portugais ont tous les trois fait une critique peu favorable d'un roman de Jacques Languirand intitulé *Monsieur Pélastim*[51]. Le manuscrit fut rejeté, à cause, selon l'opinion de Carle, de la «grossièreté du langage[52]»; quant à Marchand, il jugeait, tout comme Portugais[53], que l'intrigue n'avait pas «[...] reçu le traitement qu'il lui fallait[54]».

Une maison d'édition «engagée»

Chaque lancement de l'Hexagone était alors un véritable événement pour tous les membres de la maison; Miron a déjà écrit qu'à l'époque, «chaque recueil était salué comme le sien[55].» Lorsque c'était possible, on encourageait les amis poètes; ainsi, Jean-Paul Filion, un membre de l'O. B. T. qui était chanteur-compositeur[56] et assistant-décorateur à Radio-Canada, a publié *Du centre de l'eau* en 1955. Afin de créer des liens entre poètes, l'équipe de l'Hexagone établissait des listes de noms d'auteurs et de lecteurs; on pouvait ainsi les contacter lorsqu'on mettait sur pied différentes activités. Gaston Miron faisait parvenir aux

---

[51]Le manuscrit de *Monsieur Pélastim* se trouve dans le fonds Jacques Languirand conservé aux Archives nationales du Québec. (Fonds Jacques-Languirand, no MSS-353.) Il semble qu'il ne fut jamais publié.

[52]Lettre de Gilles Carle à Gaston Miron [non datée], archives personnelles de Gaston Miron. Carle jugeait que cette grossièreté faisait «[...] comme un voile à l'intégrité du roman, à sa valeur surtout qui reste cachée.»

[53]«Objectivement, il conviendrait de rechercher ici quel est au juste le moteur du rire que veut nous communiquer l'auteur de Pélastim. Il semble, dès l'abord tout au moins, que ce moteur procéderait d'une volonté de caricature. Formellement, il semblerait que cette caricature, au lieu de procéder par touches légères imprégnées d'une finesse dentelée, procéderait plutôt par traits larges et gras. En cela elle aurait pour effet de faire tourner le moteur en sens inverse, donc de retenir le rire.» (Lettre de Louis Portugais [non datée et sans destinataire], archives personnelles de Gaston Miron.)

[54]Lettre d'Olivier Marchand [non datée et sans destinataire], archives personnelles de Gaston Miron. Marchand disait que «les personnages ont une existence de pantins. Même monsieur Pélastim manque de densité. Et pourtant il est présent d'un bout à l'autre de l'histoire.»

[55]Note non datée trouvée dans les archives personnelles de Gaston Miron.

[56]«C'est Gaston Miron et Roger Varin qui, les premiers, lui demandèrent de les [ses compositions] chanter en public, aux joyeuses réunions de l'Ordre du [*sic*] Bon Temps. Par la suite, Varin l'aida à se faire connaître : il croyait en lui; il parla de lui par toute la province.» («"La folle" apporte la gloire à Filion, le fils du violonneux», dans *Le Journal des vedettes*, 4 mai 1958, p. 20.)

grands journaux et revues du Québec et de la France, ainsi qu'à des poètes ou des personnalités connues du monde littéraire, des exemplaires des recueils publiés; ainsi, lors de la sortie des *Cloîtres de l'été* de Jean-Guy Pilon, il a envoyé, entre autres, des copies de la plaquette au *Figaro littéraire*, à la *N. R. F.* et aux *Cahiers du Sud*. René Char — qui avait signé la préface du recueil —, Albert Camus, André Breton, Jean Cayrol, Pierre Seghers et Pierre Emmanuel sont quelques-uns des noms qui se trouvaient sur la liste des «hommages»[57]. Tout au long des années cinquante, en plus d'organiser ces lancements, les membres de l'Hexagone participaient à l'organisation de différentes activités littéraires et culturelles - en plus de celles de l'O. B. T. - ce qui les mettait en contact avec d'autres jeunes et d'autres réseaux et qui élargissait leur champ d'action.

À l'époque, l'Hexagone était la seule maison d'édition dont l'équipe se donnait un rôle social de promoteur de la poésie, en plus de celui d'éditeur. En août 1955, l'équipe mit donc sur pied une rétrospective de poésie canadienne dans le cadre de la Foire de l'art et du livre à Sainte-Adèle, un événement qui attira «une vingtaine d'éditeurs et de libraires[58]» et qui, selon Miron, «[...] a beaucoup fait pour faire comprendre à tous que la poésie canadienne était bien décidée à prendre sa place au soleil, une place adulte[59].» En novembre de la même année, les membres de l'Hexagone participèrent à un récital de poésie à Granby et en décembre 1955, l'équipe projeta de lancer un

---

[57]«*Les Cloîtres de l'été*. Service de presse et hommage», archives personnelles de Gaston Miron.
[58]Claude Haeffely, *À bout portant. Correspondance de Gaston Miron à Claude Haeffely, 1954-1965*, Ottawa, Leméac, 1989, p. 41.
[59]*Ibid.*, p. 42.

concours annuel de poésie, dont le vainqueur, en plus de recevoir un prix de cent dollars, verrait son oeuvre paraître à l'Hexagone. En tant que membres de la «[...] seule institution tendant à publier et à promouvoir la poésie en notre pays[60]», on voulait ainsi combler le manque d'un prix réservé uniquement pour la poésie d'ici, en plus de la faire connaître. En août 1956, le groupe retourna à la Foire de Sainte-Adèle et prit part à un récital de poésie[61]. La même année, l'équipe de l'Hexagone avait obtenu le dépôt exclusif de ses livres à la Libraire des Lettres à Paris et la maison d'édition fut légalement enregistrée[62]. Gaston Miron travaillait alors à titre de préposé au département de la littérature à la librairie Beauchemin, rue Vitré, ce qui a dû faciliter les choses. Son gérant était Guy Boulizon, que Miron avait connu au Clan Saint-Jacques.

La maison s'est développée petit à petit et son influence s'est étendue. L'Hexagone a su créer des rassemblements qui donnaient à la fois une voix à la poésie et permettaient aux poètes de toutes origines de se rencontrer. Les poètes de la maison ont senti le besoin de participer à différentes activités qui débordaient largement le cadre de l'édition de poèmes. Pour les membres de l'équipe qui avaient fréquenté des mouvements de jeunesse qui les incitaient à devenir des citoyens à part entière, le poète avait naturellement voix au chapitre des débats qui agitaient la société. Aucune maison d'édition ne s'était auparavant

---

[60]Jean-Guy Pilon, «Prix annuel de poésie», dossier daté du 5 décembre 1955. (Archives personnelles de Gaston Miron.) Ce prix était une idée de Jean-Guy Pilon, qui avait tracé les grandes lignes du projet dans un dossier adressé à l'équipe de l'Hexagone. Les poèmes soumis devaient être inédits et le choix du gagnant devait se faire par un jury composé de «cinq jeunes personnes étrangères à l'équipe des Éditions.» De toute évidence, ce projet n'a pas eu les suites escomptées.

[61]Ces informations sur les activités de l'Hexagone sont tirées de l'appendice II du «dernier projet de Mémoire», adressé par l'équipe de l'Hexagone aux membres de Conseil des Arts de Montréal, [195?] (Archives personnelles de Gaston Miron.)

[62]«Déclaration de société», signée le 4 juillet 1956 par Gilles Carle, Gaston Miron, Jean-Guy Pilon et Louis Portugais, document légal trouvé dans les archives personnelles de Gaston Miron.

engagée dans des manifestations et des événements de grande envergure. Le rôle qu'avaient les auteurs dans le Québec de l'époque était beaucoup plus effacé, comme l'explique Gilles Marcotte : «[...] En 1956, on n'avait pas l'habitude de voir les écrivains, et surtout les poètes, pêcheurs de lune par définition traditionnelle, prendre position collectivement sur les problèmes qui intéressent l'ensemble de la société[63].» En septembre de cette année-là, l'équipe de l'Hexagone a même présenté un mémoire à la commission Fowler, commission royale d'enquête sur la radio et la télévision, où elle revendiquait le droit de se faire entendre publiquement :

> ...Nous croyons que les écrivains, en tant que citoyens, ont des devoirs et des responsabilités vis-à-vis la chose publique. Dès lors, nous souhaitons que votre Commission, dans vos travaux, tienne compte du rôle et des voeux de la jeune génération d'écrivains à laquelle nous appartenons[64].

La question du rôle du poète dans la société, de son engagement social préoccupait l'équipe de l'Hexagone. On croyait que «[...] le rôle d'un véritable éditeur n'[était] pas que de publier des livres[65].» Il avait un rôle social à jouer. En 1957, ils mettent sur pied la première «Rencontre des poètes canadiens[66]» à Montmorency, sur le sujet des rapports entre la poésie et le social, thème qui a été repris lors de rencontres subséquentes en 1958 et en 1961. Ces rencontres, dit Gilles Marcotte, ont révélé le désir des poètes «[...] de faire que la poésie, sans renoncer

---

[63]Gilles Marcotte, *Le Temps des poètes*, *op. cit.*, p. 25.
[64]Texte inédit cité par Gilles Marcotte, *ibid.*
[65]«Dernier projet de Mémoire», adressé par l'équipe de l'Hexagone aux membres de Conseil des Arts de Montréal, [1958?], p. 2. (Archives personnelles de Gaston Miron.)
[66]On a d'ailleurs tiré de cette première rencontre le recueil *La poésie et nous* (Montréal, L'Hexagone, 1958), qui regroupe les textes des participants.

à elle-même, par fidélité même à ce qui la constitue en tant que poésie, participe à l'action des hommes[67].»

On se demandait alors si la poésie d'ici, alors mieux établie, reflétait les problèmes de la société et comment la situer par rapport à l'action collective. Le prospectus de l'année 1958 publié par l'Hexagone annonçait en effet que

> la poésie canadienne est maintenant en orbite. Et c'est un signe de sa vitalité que nous entretenions des inquiétudes à son égard. La principale interrogation peut se formuler ainsi : cette poésie nous concerne-t-elle?[68]

Ces rencontres de poètes et de penseurs organisées par l'Hexagone ont été des événements marquants qui ont fait connaître la poésie du Québec autant à l'intérieur de la province qu'à l'étranger. Elles sont devenues de véritables institutions dans la vie littéraire québécoise, puisqu'à partir de 1972, elles seront dirigées par Jean-Guy Pilon et seront désignées comme les «Rencontres québécoises internationales des écrivains.»

Vers l'institutionnalisation de l'Hexagone

L'équipe de l'Hexagone a aussi fait avancer, à sa manière, la cause de l'édition littéraire et la visibilité des petites maisons d'édition. En septembre 1956, on a envoyé un délégué, «[...] à ses frais, représenter les poètes canadiens et la poésie canadienne à la Biennale

---

[67]Gilles Marcotte, *Le Temps des poètes*, *op. cit.*, p. 26.

[68]Prospectus de 1958 pour financer l'édition des plaquettes *À la pointe des yeux* d'Alain Marceau et *Poèmes de l'Amérique étrangère* de Michel Van Schendel. (Archives personnelles de Gaston Miron.)

Internationale de Poésie[69]» qui avait lieu à Knokke-le-Zoute, en Belgique. Ce fut le début d'une longue tradition pour la maison, qui a envoyé des représentants aux foires du livre dans plusieurs pays du monde. L'Hexagone a aussi contribué à transformer les méthodes de l'édition au Québec. Roland Giguère, fondateur d'Erta en 1949, avait amorcé un changement dans la manière d'envisager la conception du livre. Giguère, qui, on le sait, avait étudié l'art graphique, accordait à la présentation de ses recueils une importance que ne connaissaient pas les grandes maisons d'édition. Les membres de l'Hexagone, dont plusieurs, nous l'avons vu, avaient fréquenté les Beaux-arts et suivi des cours à l'École des Arts graphiques, se préoccupaient eux aussi de la facture des livres qu'ils publiaient : «C'est la petite édition qui a imposé à la profession dans son ensemble un souci graphique jusqu'alors totalement inconnu [...], qui a introduit un souci d'exigence aussi bien sur le plan technique que littéraire[70].» L'Hexagone, tout comme Erta, a donc été une figure de proue dans l'évolution de l'édition québécoise durant la période des années cinquante et soixante, en plus de permettre aux poètes de prendre la parole sur la place publique.

C'est le voyage de Miron en France en 1959 qui marqua, de façon symbolique, la fin de l'Hexagone première manière. À la toute fin des années cinquante, l'Hexagone glisse vers une certaine institutionnalisation. La pratique de l'édition y est devenue plus professionnelle, moins artisanale. L'Hexagone s'impose sur la place

---

[69]«Dernier projet de Mémoire», adressé par l'équipe de l'Hexagone aux membres de Conseil des Arts de Montréal, [1958?], appendice II. (Archives personnelles de Gaston Miron.)

[70]Un «représentant de l'Hexagone» [sans doute Gaston Miron], cité par François Piazza dans «La Crise du livre au Québec. Deux "petits éditeurs" s'expliquent : "on nous condamne à la pauvreté"», *La Presse*, 27 mai 1967, p. 39.

publique. L'équipe a demandé une première subvention (de $5 000) au Conseil des arts de Montréal, afin de permettre «[...] à l'Hexagone de réaliser ses nombreux projets et de mieux servir la littérature canadienne[71].» En mai 1958, l'équipe s'est mérité le trophée annuel du Cercle des critiques de Montréal, cercle qui regroupait tous les critiques de journaux de la région montréalaise, pour le travail exceptionnel de l'Hexagone. L'année suivante, la maison s'est associée à la revue *Liberté*, qui, du moins à ses débuts, voulait être un prolongement intellectuel de la maison d'édition. À l'aube des années soixante, on a commencé à publier plusieurs poètes de la génération des «anciens», en commençant par Alain Grandbois, dans la collection «Rétrospectives». Leurs liens avec d'autres groupes ou institutions de l'époque se sont affermis.

Sans trop le savoir, les membres de l'Hexagone naissant se situaient au carrefour de toute la création artistique de l'époque et l'encourageaient par leurs activités; ils étaient enrichis par leurs contacts avec d'autres groupes ou réseaux. Nous allons maintenant voir comment se sont tissés les liens entre l'équipe fondatrice et d'autres acteurs influents de la vie culturelle de la période des années quarante et cinquante. Malgré le succès initial de *Deux sangs*, ce ne sont pas tous les membres-fondateurs de l'Hexagone qui travailleront autant que Miron au succès de l'Hexagone. Certains poursuivront une carrière dans le milieu de l'édition et du journalisme; la plupart seront attirés par le milieu de la

---

[71] «Dernier projet de Mémoire», adressé par l'équipe de l'Hexagone aux membres de Conseil des Arts de Montréal, [1958?], p. 6. (Archives personnelles de Gaston Miron.) Le soulignement fait partie du texte.

télévision et celui du cinéma, alors en pleine effervescence, en plus de continuer à écrire des poèmes et d'autres textes.

Autour du *Périscope*

Le soir du lancement de *Deux sangs* en juillet 1953, Mathilde Ganzini et Olivier Marchand font la connaissance de Claude Haeffely, qu'ils présentent à Gaston Miron. Lise Lavallée, une amie de Marchand qui dirigeait alors *François* pour la J. E. C., un journal pour les jeunes auquel collaborait Marchand, était venue au lancement en compagnie d'Haeffely, qu'elle décrivait comme «un Français qui débarque». Ils étaient tous «[...] sur "la même longueur d'onde"[72].» En effet, Claude Haeffely avait acquis, en France, une certaine expérience en édition; il avait «[...] travaillé quelques années à Paris dans l'édition, notamment chez Payot, et bien avant, fondé les éditions Rouge Maille[73]», qui publiaient de la poésie. Il s'intéressait particulièrement à l'édition de type artisanal. Miron lui a naturellement suggéré de rencontrer Roland Giguère, qui partageait les mêmes intérêts. C'est ainsi qu'à l'automne 1953, Haeffely et Giguère travaillèrent ensemble à l'édition des deux premiers titres de la collection «Tête armée» chez Erta. Selon Haeffely, les éditions Erta et l'Hexagone avaient, à leurs débuts, des activités complémentaires :

> [...] se consacrant exclusivement à la poésie, les deux maisons d'édition se compléteront. L'Hexagone s'intéressera à une diffusion toujours plus large de ses auteurs; Erta, par contre, conservera l'esprit artisanal de ses

---

[72]Claude Haeffely, «Gaston Miron. Événements et rencontres avec Claude Haeffely ou la petite histoire d'une longue amitié», dans Simone Bussières (dir.), *Les Adieux du Québec à Gaston Miron*, *op. cit.*, p. 125.
[73]*Ibid.*

> débuts jusqu'à ce que Giguère nous offre des livres d'art qui demeurent parmi les plus beaux livres édités au Québec[74].

Mathilde Ganzini, Olivier Marchand et Claude Haeffely sont vite devenus des amis inséparables. Grâce à ses camarades, Haeffely fait toutes sortes de nouvelles expériences en terre québécoise : «Olivier et Mathilde Marchand-Ganzini me font connaître les joies du camping, les mouches noires, l'herbe à puce, les Laurentides au mois d'août[75].» À cette époque, Mathilde Ganzini cousait à l'occasion des costumes de théâtre. Roger Régor, le professeur de couture de l'École des arts et métiers qui lui avait donné des contrats, avait suggéré à Mathilde de contacter un de ses amis, Léopold Hébert, un costumier de Radio-Canada qui «habillait toute la colonie artistique, à la ville et à la scène[76].» Hébert demandait parfois à Mathilde Ganzini de lui prêter main forte lors des périodes de premières. C'est ainsi qu'elle eut la chance de confectionner les costumes de plusieurs comédiens de passage au Québec; par exemple, elle fit la tunique de Claude Nollier, une actrice française qui joua, en juillet 1953, le rôle de Jeanne D'Arc dans *Jeanne au bûcher* de Claudel à Montréal, ainsi que les costumes de Mistinguett (Jeanne Bourgeois), la vedette du music-hall. De plus, Mathilde Ganzini habilla les membres de la troupe de ballet de Mme Sorel, ainsi que ceux de plusieurs troupes de théâtre québécoises. Pendant qu'elle cousait, Claude Haeffely, qui habitait alors avec le jeune couple, lui lisait *Le Rivage des Syrtes* de Julien Gracq[77].

---

[74] *Ibid.*, p. 126.
[75] Claude Haeffely, *À bout portant. Correspondance de Gaston Miron à Claude Haeffely, 1954-1965*, *op. cit.*, p. 16.
[76] Entrevue avec Mathilde Ganzini, 23 août 1998.
[77] Ce roman, publié en 1951, a gagné le Prix Goncourt, qui fut refusé par l'auteur.

Si le nom de Mathilde Ganzini est absent de la liste des membres de l'équipe dans le deuxième prospectus publié par la maison en novembre 1953, elle n'avait cependant pas pour autant coupé tous ses liens avec l'Hexagone. Tout comme Haeffely, Miron occupait une chambre dans l'appartement des Marchand au début de leur mariage; il a quitté à la naissance du premier bébé, au début de 1954. L'entreposage des premières plaquettes de la maison d'édition s'est fait, de 1955 à 1960, année du retour d'Europe de Gaston Miron, dans la cave du logement des Marchand. Cette adresse a servi d'entrepôt aux éditions de l'Hexagone jusqu'à ce que la famille déménage. Mathilde Ganzini s'occupait alors de faire l'inventaire.

Claude Haeffely est retourné en France en 1955. L'année suivante, il s'est acheté une ferme en Gironde, nommée le Bertrut. Il n'avait pas abandonné pour autant son désir d'être éditeur. En 1958, il décide de fonder un périodique, *Le Périscope*, destiné à la promotion de la poésie de langue française dans les pays francophones. Les poètes de la francophonie seraient ainsi mis en relation les uns avec les autres. Gaston Miron, avec lequel il entretenait alors une correspondance[78], lui faisait parvenir des poèmes d'auteurs québécois afin qu'Haeffely puisse les publier dans sa revue, en plus de s'occuper de recueillir les abonnements. Le *Périscope* fut en fait, selon le mot d'Élise Salaün, un «satellite[79]» des éditions de l'Hexagone. Gaston Miron et Louis

---

[78]Ces lettres ont été publiées dans l'ouvrage *À bout portant. Correspondance de Gaston Miron à Claude Haeffely, 1954-1965*, *op. cit.*, 174 p.

[79]Élise Salaün dit du *Périscope* qu'il a, «d'une certaine manière, couronn[é] une décennie où la poésie a dominé la vie littéraire au Québec. Cette revue publiée en France et ouverte à la francophonie sera une tribune de choix pour les poètes d'ici; la poésie nationale s'y exprimera et

Portugais encourageaient les efforts d'Haeffely, et Mathilde Ganzini s'occupa, plus tard, de la diffusion du *Périscope* à Montréal, en plus de s'occuper des abonnements québécois. Lors des lancements de l'Hexagone, elle faisait la publicité du périodique.

Pour sa part, Olivier Marchand s'est peu à peu éloigné des tâches éditoriales de l'Hexagone pour se diriger vers le journalisme, mais il a continué à écrire de la poésie. Jean Dansereau, un copain de l'O. B. T. avec qui Marchand, au début de son mariage, avait travaillé aux douanes, lui a un jour suggéré de venir travailler avec lui à la Presse Canadienne. Marchand a ainsi travaillé de nuit comme traducteur pour cette agence, un travail exigeant qui lui laissait peu de temps pour poursuivre d'autres intérêts. Après *Deux sangs*, Marchand a publié, en 1958, *Crier que je vis* dans la collection des «Matinaux», un recueil qui a suscité moins d'enthousiasme de la part de la critique[80]. En 1959, il fit un voyage mémorable à Cuba, juste avant que Castro ne prenne le pouvoir; il en est revenu ébranlé. L'année suivante, il a quitté la Presse Canadienne pour entrer à *La Presse*, lorsque Gérard Pelletier, qu'il avait connu par le biais de la J.E.C., a réorganisé l'équipe des journalistes suite au départ du rédacteur en chef Jean-Louis Gagnon, qui quittait *La Presse* pour fonder *Le Nouveau journal*.

---

trouvera écho hors des frontières du Québec.» (Élise Salaün, «Vers une poésie nationale sans frontières. De *La Galette* à l'Hexagone», *op. cit.*, p. 61-62.)

[80]En 1971, Marchand publiera *Par détresse et tendresse*, un recueil qui comprendra, en plus d'inédits, ses poèmes de *Deux sangs* et ceux de *Crier que je vis*. *Par détresse et tendresse* paraîtra dans la collection «Rétrospectives» de l'Hexagone, une collection qui permet à un poète de «fai[re] le point sur son travail et son évolution.»(Gaston Miron, *Micro-portrait, no 9*, entrevue réalisée par André Major pour le compte de Radio-Canada, 1985, bande audio, citée par Marie-Hélène Marcoux dans *Des «premiers chants» à la création d'une tradition. Étude de deux collections des Éditions de l'Hexagone, «Les Matinaux» (1954-1972) et «Rétrospectives» (1963-1983)*, mémoire de maîtrise, Université de Sherbrooke, 1996, p. 93.) *Par détresse et tendresse* est, à ce jour, le dernier recueil de poèmes publié par Olivier Marchand.

Et la télévision arriva...

Lorsque paraît *Deux sangs*, en juillet 1953, la télévision en est à ses débuts au Canada français. En effet, la maison de Radio-Canada a été fondée l'année précédente, «[...] dans un climat d'enthousiasme et de joyeuse improvisation[81]» et personne n'avait vraiment conscience, à ce moment-là, de l'importance déterminante et de l'influence irrévocable qu'aurait le nouveau médium sur l'ensemble de la société québécoise. Située à l'angle des rues Dorchester et Mackay, la maison a dû procéder lors de sa mise sur pied à des embauches massives de gens pour répondre à ses besoins variés, des gens sans aucune expérience devant ou derrière la caméra, comme l'explique Gérard Pelletier, un témoin de la première heure : «Personne ne connaissait ce métier; chacun improvisait de son mieux. Comme la télévision américaine n'avait pas encore franchi nos frontières, nous n'étions inhibés par aucun modèle établi[82].» Toute une génération d'artistes et de créateurs, dont beaucoup venaient des mouvements de jeunesse, y trouveront un lieu privilégié pour exercer leurs talents, dans toute la liberté et l'énergie des premières tentatives de télécommunication. L'arrivée de la télévision fut un événement majeur dans l'histoire de la société québécoise. Ce fut l'occasion, dit Gérard Pelletier, «[...] d'un défoulement collectif extraordinaire, d'un moment de création (et de récréation...) comme nous en avons rarement vécu[83].»

---

[81] Gérard Pelletier, *Les Années d'impatience. 1950-1960*, [Montréal], Stanké, 1983, p. 234.
[82] *Ibid.*
[83] *Ibid.*, p. 235.

Les membres de l'O. B. T. ont été aussi liés de près à la fondation et au développement de Radio-Canada, autant dans ses activités radiophoniques que télévisuelles. En 1949, des jeunes de l'Ordre intéressés par la radio s'étaient regroupés dans une équipe spécialisée qui participait à l'émission «Samedi-Jeunesse» sur les ondes de Radio-Canada[84]. En 1950, lors des sessions nationales de l'Ordre au lac Ouareau, les jeunes reçoivent une formation en radio donnée par Raymond Laplante. Ils entendent d'abord sa conférence sur l'importance de la radio dans la société et ils sont plus tard invités à participer au montage d'un micro-reportage sur l'Ordre. M. Laplante invite les jeunes à s'engager dans le milieu de la radio:

> [Il] affirme tout d'abord qu'il y a de la place pour les jeunes à la radio; que des jeunes à sang nouveau comme nous [jeunes de l'Ordre] devraient s'y intéresser: la radio est un facteur d'éducation populaire important. La radio pénètre dans toutes les familles et, à cause de cela, elle est un instrument précieux. [...] [Il faut] essayer, avec les moyens dont on dispose, d'améliorer au meilleur de notre connaissance la culture populaire qui s'édifie au jour le jour. La radio est un de ces moyens[85].

De tels propos encourageaient les jeunes de l'Ordre à se joindre à Radio-Canada, qui constituera pour eux un truchement idéal pour promouvoir leurs valeurs et toucher un plus grand public. Ils produiront plusieurs émissions radiophoniques; Guy Messier raconte que des jeunes de l'Ordre ont convaincu la maison de diffuser «sur ses ondes

---

[84]Roger Varin, «Petites notes», dans *La Galette*, vol. II, no 3, janvier 1950, p. 19. Varin disait que lors de l'émission, cette équipe faisait alors «[...] office de choeur parlant et chantant, et de batterie.» (*Ibid.*)

[85]Guy Messier, «L'Ordre de Bon Temps et la radio», dans *Rapport des sessions nationales de l'Ordre de Bon Temps tenues au lac Ouareau du 2 au 10 septembre 1950*, édité par *La Galette*, p. 74.

courtes» le premier concert qu'il avait organisé «entièrement consacré à la musique canadienne[86]» à Montréal. Radio-Canada a de plus transmis sur ses ondes, au réseau français et anglais, la musique des spectacles présentés sur la terrasse du Château Frontenac de l'équipe de Betty Leblond[87].

Les jeunes de l'O. B. T. furent invités, dès le début, à participer à l'aventure de la télévision. Dans les mois qui ont précédé la fondation de la télévision de Radio-Canada en 1952, Raymond Laplante demanda à des équipes de danse de l'Ordre de venir présenter leurs spectacles en studio, afin de permettre aux cameramen, qui apprenaient leur métier sur le tas, de pratiquer leurs cadrages. Radio-Canada offrait une chance unique aux jeunes de l'Ordre intéressés par le mime et le jeu théâtral, car la maison leur offrait la possibilité de créer des émissions de divertissement autant pour les adultes que pour les enfants.

La fondation de cette chaîne de télévision a permis à des jeunes talentueux de développer leurs aptitudes en leur donnant la possibilité et les moyens de réaliser leurs idées et leurs rêves. La maison constituait un point de convergence pour les intellectuels et les créateurs, dont plusieurs poètes[88]. Radio-Canada était une école, mais aussi le lieu de toutes sortes d'expérimentations avec un médium tout nouveau. L'O. B. T. a ainsi pu donner naissance à deux séries d'émissions populaires qui

---

[86]Guy Messier, *L'Ordre de Bon Temps. Une décennie d'ébullition et d'invention*, *doc. cit.*, p. 21.
[87]*Ibid.*, p. 26-27.
[88]En effet, dans les années cinquante, plusieurs poètes travaillaient pour la maison de Radio-Canada : Gabriel Charpentier était alors assistant de production; Jean-Paul Filion, nous l'avons déjà dit, était assistant-décorateur; Claude Fournier travaillait au service des nouvelles de la télévision; Wilfrid Lemoine, en plus d'écrire pour les journaux, était annonceur. («Liste des jeunes poètes qui ont publié ces dernières années», archives personnelles de Gaston Miron.)

étaient tirées de spectacles offerts en tournée au Québec, en Ontario et au Nouveau-Brunswick : la première, «Caravane», était destinée aux enfants, et la deuxième, intitulée «Dans tous les cantons», était axée sur la chanson. Roger Varin, Guy Messier, Roland Lelièvre et Guy Mauffette, un ancien des Compagnons de Saint-Laurent, organisaient les émissions, qui étaient «[...] directement issue[s] de l'esprit qui nous animait à l'Ordre de Bon Temps[89].»

Un autre biais par lesquels les jeunes de l'O. B. T. firent leur entrée dans les studios de Radio-Canada fut celui du théâtre pour enfants. Ces derniers avaient toujours été au centre des préoccupations du mouvement[90]. Plusieurs membres de l'O. B. T. qui s'intéressaient au théâtre pour les jeunes, comme Guy Messier, Kim Yaroshevskaya et Marielle Chevrier, avaient formé «la troupe du grenier» qui présentait des spectacles très populaires dans les parcs et dans certains théâtres. La direction de Radio-Canada, qui cherchait à mettre sur pied une programmation pour enfants, leur offrira la chance de développer certains personnages pour le petit écran. Ainsi ont été reprises les pièces «Les Aventures du Pirate Maboul» et «Fanfreluche, la lune et les voleurs», qui avaient d'abord été présentées en plein air; d'autres séries populaires comme «Fafouin» (1954-55), écrite par Guy Messier et réalisée par Fernand Doré, de la Compagnie du masque, ou «La Boîte à surprise» (qui a duré de 1956 à 1968) sont également nées dans la foulée de ses

---

[89]Guy Messier, *L'Ordre de Bon Temps. Une décennie d'ébullition et d'invention*, *doc. cit.*, p. 70.

[90]À titre d'exemple, en 1952, Roger et Jacqueline Varin fondèrent «[...] une école d'été pour la formation artistique des enfants, l'École de Polichinelle»; cette expérience dura plusieurs années. Selon la formule mise de l'avant lors des camps de l'O. B. T., le couple invitait des professeurs spécialisés afin d'enseigner les arts aux petits. Lors du premier spectacle de fin d'été, le Père Ambroise a joué le rôle de Polichinelle pour amuser les enfants. (Roger Varin, «Quelques anecdotes...sur l'OBT», dans *Ambroise...tout court*, *op. cit.*, p. 157.)

spectacles. Mathilde Ganzini, qui, nous l'avons vu, avait suivi un cours de haute couture, a participé à l'aventure en cousant les costumes de plusieurs personnages et marionnettes pour ses camarades de l'O. B. T.

En somme, tous les membres de l'équipe fondatrice de l'Hexagone ont travaillé, à un titre ou à un autre, pour la télévision dans les années cinquante. En 1954, Jean-Claude Rinfret est embauché à titre d'assistant-décorateur par la maison, tout comme Gilles Carle, son vieux copain des Beaux-arts, qui lui travaille à titre d'artiste graphique pour la maison. Rinfret, qui avait dessiné, avec Carle et Mathilde Ganzini, les maquettes de *Deux Sangs*, fut peut-être celui qui, le premier, s'est éloigné des activités de l'Hexagone. Alors qu'il était encore étudiant à l'École des Beaux-Arts, Rinfret s'était rendu compte que plus il avançait dans ses études, plus la participation aux activités de l'O. B. T. et aux réunions de l'Hexagone lui demandait de l'énergie. Sans toutefois perdre de vue ni Gaston Miron ni l'Hexagone, il avait alors décidé de se concentrer sur sa carrière.

En juillet 1953, après avoir obtenu son diplôme de l'École des Beaux-Arts en «art publicitaire» «avec distinction[91]», Rinfret était parti à Paris pour une année afin d'apprendre, à l'École Supérieure Nationale des Arts décoratifs, l'art du décor de théâtre, qui le passionnait toujours. La réputation internationale de l'École des Beaux-Arts de Montréal favorisait alors les étudiants canadiens: Rinfret n'a même pas eu à passer de test pour être admis. De plus, comme l'École Supérieure cultivait des liens solides avec le milieu du spectacle, Rinfret a eu la chance d'assister

[91]«Diplômés de l'École des Beaux-Arts de Montréal», dans *Le Devoir*, 7 juillet 1953, p. 6.

à plusieurs représentations artistiques parce qu'il était un étudiant de l'École :

> Il étudie avec Labisse le décor de théâtre, suit plus spécialement le cours de maquette de théâtre, qui comporte la visite de tous les fonds de scène, de toutes les coulisses des grands théâtres parisiens: Opéra, Sarah-Bernhardt, Empire, etc[92].

Rinfret avait également, durant cette année à Paris, suivi pendant six mois des cours de langue allemande à l'École du Louvre, parce qu'il voulait voyager en Allemagne. Il fit aussi des voyages en Grèce et en Turquie, où il «a pu voir du théâtre populaire néo-antique. Ça lui a plu beaucoup[93].» À son retour d'Europe en 1954, il se marie avec une jeune fille de Shawinigan, Madeleine Michaud, qui avait elle aussi participé aux activités de l'Ordre, et est entré à Radio-Canada comme assistant de Michel Ambrogi, avant d'être lui-même promu décorateur. Il faisait également à l'époque des décors pour l'Amphitryon, le Mountain Playhouse, le Théâtre-Club, le Conservatoire de Musique, le Théâtre de Percé et les Jeunesses musicales. Il retournera à son *alma mater* enseigner l'art du décor (de 1959 à 1964) et poursuivra sa carrière à la Société d'État pendant trente ans.

Hélène Pilotte, qui travaillait au moment du lancement de *Deux sangs* comme aide sociale à la Société de Service Social aux Familles

---

[92]Jean Hamelin, «Jean-Claude Rinfret, décorateur de théâtre», copie d'un article tiré du dossier sur Jean-Claude Rinfret faisant partie du fonds de l'École des Beaux-Arts de l'Université du Québec à Montréal. Bien que nous ayons effectué de nombreuses recherches dans plusieurs périodiques de l'époque, il nous fut impossible de déterminer la référence exacte de cet article. En effet, nous avons constaté que la date (11 janvier 1961) indiquée sur la copie conservée par l'UQAM est erronnée.

[93]«Pour le 10e anniversaire du Théâtre-Club, le 100e décor de Jean-Claude Rinfret». Voir remarques sur la source de cet article à la note 15 du chapitre 2.

de Montréal, s'est ensuite jointe à la Société d'adoption et de protection de l'enfance. En 1955, elle entre à Radio-Canada, à titre de script-assistante. Elle participait toujours à cette époque aux activités de l'Hexagone; dans sa demande d'emploi à Radio-Canada, elle mentionnait qu'elle était «présentement [...] membre de l'équipe des éditions de l'Hexagone[94].» En 1959, grâce à une bourse de la Fondation des Amis de l'Art, elle est partie étudier à Paris. Elle a pu alors faire des stages «à la radio, à la télévision et avec des équipes de cinéma, en France, en Belgique, en Italie et en Angleterre[95].»

Gaston Miron a lui aussi travaillé pour la Société Radio-Canada. En collaboration avec plusieurs scénaristes dont Claude Caron, Gilles Beauregard et Rodolphe Guay, tous des amis de l'O. B. T., il a pris part à l'élaboration des 26 scénarios de la série «Rodolphe» pour la section jeunesse de Radio-Canada, série qui étaient basée sur deux romans scouts écrits par Ambroise Lafortune, et qui a été diffusée en 1956. En septembre 1959, il a, tout comme Hélène Pilotte, quitté le Québec pour la France, grâce à une bourse du Conseil des Arts. Miron a suivi là-bas un cours sur l'édition à l'école Estienne. Il a alors laissé la direction de l'Hexagone à Jean-Guy Pilon, qui travaillait lui aussi pour la télévision, au Service des causeries. Ce voyage fut pour Miron une période de bonheur absolu et de grandes découvertes.

---

[94]Dossier sur Hélène Pilotte (numéro X-395-38) archives de Radio-Canada.

[95]Dans les années soixante, Hélène Pilotte développa son intérêt pour l'écriture et l'édition en collaborant à *la Presse* et aux revues *MacLean*, *Perspective*, *Châtelaine* et *Circuit fermé*. Elle fut aussi directrice de la collection «Vie moderne» aux Éditions de l'Homme. Elle retourna également travailler pour la télévision, tant à Radio-Canada qu'à Télé-Métropole. Elle qui rêvait de fonder sa propre famille, comme elle le confiait en 1950 dans une de ses lettres au Père Ambroise (lettre du 8 janvier 1951, archives personnelles d'Ambroise Lafortune), mourut d'un cancer en 1975, sans avoir eu d'enfants. (Renseignements tirés du dossier de Radio-Canada sur Hélène Pilotte, no X-395-38.)

«L'électrochoc» de l'O. N. F.

Si Radio-Canada a constitué, dans les années cinquante, un foyer culturel très invitant et stimulant pour les membres de l'O. B. T., incluant ceux de l'équipe de *Deux sangs*, une autre institution importante exerce alors un pouvoir d'attraction sur les jeunes créateurs : l'Office national du film. Deux amis de l'Hexagone, Gilles Carle et Louis Portugais, sont particulièrement attirés par les possibilités de création que leur offre l'O. N. F., et ils inviteront bientôt leurs camarades à partager cette expérience.

Même s'il apprécie le succès de l'édition de *Deux sangs*, Carle se rend vite compte que publier des poèmes ne constituerait pas une carrière pour lui. Carle n'a pas complètement délaissé pour autant les activités de l'Hexagone après la parution du premier recueil. Il participait, comme Louis Portugais, aux réunions, et donnait son opinion à Gaston Miron, qui avait alors «la main haute sur les poèmes[96]» à publier dans la collection «Les Matinaux». Carle a également conçu la couverture typographique des douze premières plaquettes de cette collection. Carle faisait aussi du journalisme durant cette période; il collaborait à plusieurs publications, dont au *Nouveau Journal* et à l'hebdomadaire *Vrai*, un journal «d'action civique fondé et dirigé par Jacques Hébert[97]», dans lequel Gilles Marcotte tenait, en 1955, la rubrique du cinéma. Il a aussi été «responsable de deux pages[98]» dans un supplément du *Devoir* qui s'intitulait *Le Foyer*. Il s'intéressait de près à l'écriture et nourrissait même

---

[96]Entrevue avec Gilles Carle, 13 septembre 1997.
[97]Gilles Carle, cité par par Carol Faucher et Michel Houle dans *Gilles Carle*, Conseil québécois pour la diffusion du cinéma (coll. «Cinéastes du Québec; no 2»), *op. cit.*, p. 6.
[98]*Ibid.*

des ambitions littéraires[99]. Il aurait d'ailleurs écrit deux romans, *Les Insectes* et *Un vendredi de Bertrand*, aujourd'hui détruits[100]. Les échanges avec le groupe de l'Hexagone l'ont amené à confirmer son désir de faire du cinéma; il dit avoir découvert les films d'ici grâce à Louis Portugais, qui était entré à l'O. N. F. en janvier 1953, à titre d'assistant de production.

Portugais, qui aimait l'édition comme le cinéma, travaillait à l'Office tout en participant à l'organisation éditoriale de l'Hexagone[101]. Il a présenté à Carle des documentaires, qui furent pour le futur cinéaste une découverte extraordinaire : «Je subis un choc -un électrochoc- qui va changer ma vie : je découvre l'Office national du film du Canada[102].» C'est également Portugais qui lui a expliqué le fonctionnement de l'Office : «Louis Portugais a été le premier à me parler de l'O. N. F.; à m'en expliquer les structures, comment s'y développait une équipe française, etc. Il m'a parlé de Brault, de Jutra, etc., que je ne connaissais pas[103].» Les objectifs de Carle se précisent : il veut entreprendre une carrière en cinéma. Son emploi à Radio-Canada lui permet alors de

---

[99]Gilles Marcotte, qui travaillait à Radio-Canada au même moment que Carle, dit que ce dernier lui a confié qu'il rêvait à l'époque d'écrire un grand roman. Selon Marcotte, Gaston Miron aurait également exprimé le même désir. (Entrevue avec Gilles Marcotte, le 29 juin 1999).

[100]«J'écrivais énormément et je n'avais pas ce que la plupart des gens ont, une **retenue** face à l'écriture. J'écrivais très vite. J'étais moins un littéraire qui fignolait des phrases, qu'un travailleur. [...] J'avais besoin d'écrire.» (Gilles Carle, cité par par Carol Faucher et Michel Houle dans *Gilles Carle*, Conseil québécois pour la diffusion du cinéma (coll. «Cinéastes du Québec; no 2»), *op. cit.*, p. 10. Les caractères gras sont des deux auteurs.)

[101]À notre connaissance, Portugais a conservé jusqu'au milieu des années soixante-dix une part dans l'Hexagone. Dans les archives personnelles de Gaston Miron, on trouve des documents administratifs qui montrent qu'en 1974, Portugais conservait encore une part, plutôt symbolique il est vrai (1%), dans l'entreprise : «Moi, j'ai collaboré pendant sept, huit ans [à l'Hexagone]; pour des raisons de disponibilité j'ai quitté plus ou moins, enfin j'ai cessé d'apporter ma collaboration matérielle, j'y suis resté spirituellement, sans plus.» (Louis Portugais, «Les 25 ans de l'Hexagone», Service des transcriptions et dérivés de la radio, Maison de Radio-Canada, *op. cit.*, p. 26.)

[102]Gilles Carle, *La Nature d'un cinéaste*, *op. cit.*, p. 45.

[103]Gilles Carle, cité par Carol Faucher et Michel Houle dans *Gilles Carle*, Conseil québécois pour la diffusion du cinéma (coll. «Cinéastes du Québec; no 2»), *op. cit.*, p.10.

s'initier au cinéma, en réalisant «quelques films d'animation pour la General Motors, au début de la télévision[104]». En plus d'écrire des poèmes et des romans, Carle compose aussi durant cette période quelques scénarios qu'il soumet à la télévision, qui les refuse tous.

Grâce à Louis Portugais, c'est toute la bande de l'Hexagone qui a pu vivre l'expérience de création du cinéma. En effet, en 1954, Portugais a écrit et réalisé son premier film, «Le Chauffeur de taxi», dans la série «Silhouettes canadiennes», avec l'aide de ses amis de l'Hexagone. Le film en noir et blanc de onze minutes racontait les aventures vécues par un chauffeur nommé Gaston Larouche. Le rôle - muet - d'un de ses clients était joué par nul autre que son ami Gaston Miron; la mère d'Hélène Pilotte jouait le rôle d'une passagère que le chauffeur allait cueillir rue Saint-Christophe, juste en face de la maison de la grand-mère d'Olivier Marchand, où Miron habitait à l'époque[105]. Cette première expérience devant la caméra semble avoir plu à Miron; en 1956, il joue dans un autre film de l'O. N. F., «Le Cas Labrecque», film réalisé dans le cadre de la série «Passe-partout» par Bernard Devlin[106] et écrit par Réginald Boisvert, le même qui avait collaboré à *François*. Cette satire sociale raconte les déboires d'une famille montréalaise qui se retrouve sans logis à la suite de la maladie du père. Gaston Miron y joue le rôle

---

[104] *Ibid.*

[105] Au début de 1954, lorsqu'il a quitté l'appartement des Marchand, Miron est allé habiter chez la grand-mère d'Olivier Marchand, qui louait des chambres sur la rue Saint-Christophe. Miron a d'ailleurs écrit un poème intitulé «Rue Saint-Christophe» : «Je vis dans une très vieille maison où je commence/ à ressembler aux meubles, à la très vieille peau/ des fauteuils [...]» (Gaston Miron, *L'Homme rapaillé*, Paris, Gallimard, (coll. «Poésie»), 1999/Montréal, Typo, 1998, p. 167.)

[106] Bernard Devlin est un des enfants du premier mariage de Marguerite Rousseau, qui est ensuite devenue l'épouse de son cousin Alain Grandbois.

d'un paroissien outré du fait que le curé, interprété par Roger Varin (!), veuille aider la famille, qui ne semble pas fréquenter assidûment l'église.

Portugais, qui était revenu travailler à Montréal lors du déménagement des bureaux de l'Office dans la métropole en 1956, avait obtenu la même année une bourse du gouvernement français qui lui a permis de faire un séjour en France, où il a été stagiaire aux studios Billancourt. De retour au pays, il propose à Gilles Carle de participer à un «concours de scénarios», organisé à l'époque par l'Office. Les deux amis entreprennent donc la rédaction commune d'un texte de fiction. Leur synopsis, qui s'intitule «Il est midi le soleil brille», racontait l'histoire d'un assassin réfugié au lac Saint-Jean qui était jugé et pendu par des enfants, qui avaient «envahi la place et créé leur propre loi criminelle, à l'image des adultes[107].» Si le scénario n'a pas été retenu par l'Office, c'est cependant ce même organisme qui a offert à Gilles Carle la chance de réaliser ses rêves. Gilles Marcotte[108], qui était entré à l'O .N. F. au début de 1958 après son passage à Radio-Canada, où il avait fait la connaissance de Carle, lui a offert de faire une recherche pour un film. Marcotte savait que Carle se «vantait» d'avoir fait des «études scientifiques[109]»; il lui a proposé de faire un rapport sur la situation des sciences pures et appliquées au Canada français, et d'en tirer le

---

[107]Gilles Carle, cité par Michel Coulombe, dans *Entretiens avec Gilles Carle. Le chemin secret du cinéma, op. cit.*, p. 40.

[108]Carle a dit ailleurs que c'était Fernand Dansereau, le frère de Jean Dansereau de l'O. B. T., qui lui avait donné sa première chance («Entretien avec Gilles Carle» [1964?], dossier de l'O. N. F. sur Gilles Carle.) Mais la lecture de l'ensemble du dossier sur Carle à l'O. N. F. permet de confirmer que c'est bien Gilles Marcotte qui lui avait demandé la recherche pour «Le Prix de la science.»

[109]«En fait, je n'avais fait que suivre des cours libres à Polytechnique et le cours d'Arthur Gladu à l'École technique.» (Gilles Carle, cité par Michel Coulombe, dans *Entretiens avec Gilles Carle. Le chemin secret du cinéma, , op. cit.*, p. 37.)

synopsis d'un film. Carle a accepté cette offre et a remis à Marcotte un texte que ce dernier a critiqué très sévèrement :

> Voici la synopsis que nous soumet Gilles Carle. À mon avis, ça ne vaut pas le papier sur quoi c'est écrit. [...] Tout se résume à ceci : la synopsis de Carle n'a pas de coeur. Les éléments qu'elle contient me paraissent valables en eux-mêmes, et je pense que le thème de l'étudiant n'est pas à dédaigner, mais il faudra réorganiser tout ça. J'aurai dès cette semaine une "belle session" avec Gilles Carle[110].

Carle avoue aujourd'hui avoir présenté un plagiat[111]. Il en a tout de même tiré le scénario du documentaire intitulé «Le Prix de la science», qui fut réalisé en 1960 par le cinéaste français Raymond Leboursier, de passage à l'Office[112]. Carle a rempli d'autres commandes pour l'O. N. F. avant de se joindre, en 1961, à l'équipe française permanente[113], où on lui offrait la possibilité d'écrire et de réaliser ses propres scénarios. Lors de son entrée officielle à l'O. N. F., l'équipe française valorisait le «*candid eye*», «le cinéma de "non-intervention", le cinéma direct[114]», une façon de concevoir l'art cinématographique qui implique que «les cinéastes comme les chansonniers et les poètes choisissent sujets, angles, airs et rythmes. Ils chercheront au départ le

---

[110]Mémo de Gilles Marcotte à Léonard Forest, directeur de production, tiré du dossier de l'O. N. F. sur Gilles Carle. À noter que Marcotte signe ainsi son mémo : «En tout désespoir, G. M. » Carle a dû réécrire trois fois son scénario.

[111]Entrevue avec Gilles Carle, 13 septembre 1997.

[112]Selon Carle, Raymond Leboursier n'était pas doué pour le documentaire: «Il avait déjà fait des films comme «Le Furet», «Meurtre à Pigalle»; des films vraiment de troisième ordre. Il était complètement perdu dans le documentaire.» (Carol Faucher et Michel Houle, *Gilles Carle*, Conseil québécois pour la diffusion du cinéma (coll. «Cinéastes du Québec; no 2»), *op. cit.*, p. 10.)

[113]«Très ému, je tourne mon premier film, *Manger*, en collaboration avec Louis Portugais. J'ai su tout de suite que c'était ma place. Et, mieux encore, les autres l'ont reconnu aussi.» (Gilles Carle, *La Nature d'un cinéaste*, *op. cit.*, p. 45.)

[114]Louise Carrière, «25 ans plus tard: Où êtes-vous donc?», dans Faucher, Carol (dir.), *La production française à l'ONF. 25 ans en perspectives*, Montréal, Cinémathèque québécoise/musée du cinéma (coll. «Les dossiers de la cinémathèque, no 14»), 1984, p. 21.

pittoresque et le singulier québécois[115].» Ce type de cinéma se situait dans la lignée des idées et des valeurs que défendaient les fondateurs de l'Hexagone et correspondait aux idéaux de Gilles Carle:

> Je venais de l'Hexagone. Et quelles étaient les idées de ce club de poètes, de ce meeting hebdomadaire de poètes? [...] de faire une poésie qui originait de notre milieu. Et c'étaient des idées ancrées de longue date, bien avant '60. Alors quand je suis arrivé à l'ONF, c'était avec cette idée de faire du cinéma québécois. Et les nouveaux outils arrivaient qui nous permettaient de le faire![116]

Carle s'est cependant vite tourné vers la fiction, vers le «cinéma d'animation graphique[117].» Son oeuvre cinématographique est marquée par la poésie, et il donne à son rôle de cinéaste «une fonction poétique» : «Qu'est-ce que ça veut dire au juste? [...] Faire aimer les choses, la vie aux gens. Leur dire que leur vie est importante. Que les petits incidents grossissent et deviennent de grandes choses parfois. Que le merveilleux peut se passer[118].» La place de Carle dans l'équipe française de l'O.N.F. ressemble à celle qu'il avait à l'Hexagone: «il fait partie du groupe, participe aux débats, mais se tient en périphérie, sur les marges[119].» Son départ de l'Hexagone «s'est fait naturellement[120]»,

---

[115] *Ibid.*

[116] Gilles Carle, cité par Carol Faucher et Michel Houle dans *Gilles Carle*, Conseil québécois pour la diffusion du cinéma (coll. «Cinéastes du Québec; no 2»), *op. cit.*, p. 21. Carle dit qu'il n'a fait que trois films suivant la méthode du «candid»: «Dimanche d'Amérique» (1961), «Manger» (1961) (dont la moitié du «candid» a été filmée par Louis Portugais) et «Un air de famille» (1963). (*Ibid.*)

[117] *Ibid.*, p. 22.

[118] «Moi, j'me fais mon cinéma», film écrit et réalisé par Gilles Carle, O. N. F. et productions Imavision, 1999, 75 minutes.

[119] Carol Faucher et Michel Houle, *Gilles Carle*, Conseil québécois pour la diffusion du cinéma (coll. «Cinéastes du Québec; no 2»), *op. cit.*, p. 29.

[120] Entrevue avec Gilles Carle, 13 septembre 1997. Carle ne se souvient pas précisément de l'année où il a cédé ses parts, mais si on se fie aux propos d'Alain Horic lors d'une entrevue faite par Richard Giguère et André Marquis, on peut penser que ce fut en 1970, moment où l'équipe éditoriale de l'Hexagone a subi une transformation : «Les participants étaient toujours animés d'un esprit de coopération, mais le temps ne leur permettait pas de s'impliquer d'une façon approfondie, alors que l'Hexagone exigeait, de par sa structure même et ses projets d'avenir, l'engagement profond de chacun. [...] En 1970, Nous demandons au groupe qui avait fait enregistrer la raison sociale en 1956 [groupe qui comprenait, selon la «Déclaration de société» trouvée dans les archives

lorsque Gaston Miron, à la fin des années cinquante, lui a demandé de quitter la structure de propriété de l'Hexagone : «Il n'y a pas de moment où j'ai quitté les Hexagones [*sic*]. Ce sont les Hexagones qui m'ont quitté d'une certaine manière[121].» Carle a accepté de renoncer à ses droits; ses intérêts l'entraînaient ailleurs: «C'était fini pour moi[122].» Il a cependant gardé contact avec Miron dans les années qui ont suivi.

L'amitié entre Portugais et Carle s'est poursuivie tout au long des années cinquante et bien après. Les deux amis assistaient à des projections privées à l'O. N. F.; ils rencontraient d'autres cinéastes. Portugais était très actif à l'O. N. F. Il fut l'un des premiers membres de l'équipe française de l'Office, laquelle s'est consolidée entre 1958 et 1960; il occupait alors le poste de directeur de production, et était entouré de Fernand Dansereau, de Bernard Devlin, de Léonard Forest[123]. Il réalise pour le compte de l'Office plusieurs oeuvres cinématographiques durant la période des années cinquante : «Du choc des idées» (1956), «Château de cartes» (1956), «Pas un mot» (- une pantomime de Guy Hoffmann - 1957), «Urbanisme» (1958), ainsi qu'«Il était une guerre» (1959) et «Les 90 jours» (1959), de la série «Panoramique».

Ses films l'amènent à faire de la recherche; il a ainsi voyagé en Afrique du Nord en 1958, en Turquie en 1959, puis, plus tard, à Cuba et

---

personnelles de Gaston Miron et datée du 4 juillet 1956, Gilles Carle, Gaston Miron, Jean-Guy Pilon et Louis Portugais] de se désister, afin que nous puissions signer les nouveaux enregistrements.» (Richard Giguère et André Marquis, «Le Défi d'un éditeur littéraire. Interview avec Alain Horic, directeur des éditions de l'Hexagone», dans *L'Édition de poésie, op. cit.*, p. 25.)

[121]Entrevue avec Gilles Carle, 13 septembre 1997. Il est révélateur que Carle parle de la maison d'édition au pluriel; cela reflète probablement la multiplication du nombre de collaborateurs et de projets à cette époque.

[122]*Ibid.*

[123]«Repères chronologiques», dans Carol Faucher (dir.), *La production française à l'ONF. 25 ans en perspectives*, *op. cit.*, p. 71.

en Amérique centrale. En 1958, il supervise la production de «Jour de juin», puis, en 1959, celle de «Correlieu», de «Jeux et musique», de «Normétal» ainsi que du film «Les Raquetteurs», de Gilles Groulx et Michel Brault, film qui a remporté un prix à Florence. Il semble que le jugement de Portugais était apprécié de ses collègues : «Côté cinéma, dit son camarade Gilles Carle, ses réflexions étaient toujours incisives et étonnantes. Elles défiaient souvent le sens commun[124].» Carle et Portugais ont travaillé ensemble et coréalisé «Manger» en 1961, qui s'est mérité la médaille d'or au festival de Parme; Carle a cependant terminé seul la réalisation de ce film, car Portugais, à l'époque «très marxiste-léniniste», voulait que le message du documentaire soit «plus dur[125].» Portugais a quitté l'Office en 1961, mais y est revenu périodiquement par la suite[126].

---

[124]Gilles Carle, cité par Michel Coulombe, dans *Entretiens avec Gilles Carle. Le chemin secret du cinéma,* , *op. cit.*, p. 39. Une anecdote racontée par Gilles Carle illustre bien le jugement particulier de Portugais. En 1960, lors du premier Festival international du film de Montréal, on a présenté deux versions d'un même film de Norman McLaren, «Lignes verticales» et «Lignes horizontales». Le film a été projeté verticalement, puis horizontalement. Portugais, qui connaissait le procédé de McLaren, aurait alors fait, selon Gilles Carle, le commentaire suivant: «Lignes horizontales: quel chef-d'oeuvre! Lignes verticales: quel navet!» Carle ajoute que, «d'une certaine manière, il avait raison.» (Entrevue avec Gilles Carle, 13 septembre 1997.)

[125]Entrevue avec Gilles Carle, *ibid.*

[126]Portugais réalisa durant sa carrière de nombreux films et documentaires, autant pour l'O. N. F. que pour Radio-Canada. Parmi l'ensemble de sa production, on note «[...] des documentaires consacrés à des artistes québécois comme *Saint-Denys Garneau* (1960) [le scénario est d'Anne Hébert, la narration, de Charlotte Boisjoli, un des membres de la Compagnie du masque], *Wilfrid Pelletier, chef d'orchestre* (1961) [scénario de Gilles Carle] ou *Voir Pellan* (1968).» (Luc Perreault, «Décès du cinéaste Louis Portugais», dans *La Presse*, cahier B, 21 juillet 1982, p. B1.) Portugais écrivit aussi plusieurs scénarios pour les séries «Rue de l'Anse» et «Les Enquêtes Jobidon», produites par Radio-Canada, et il monta également 62 films pour la série «Vingt ans express.» On lui doit aussi, en collaboration avec Claude Fournier, le «documentaire-choc» *Jeunesse année zéro* (1965), qui montrait l'aliénation des Québécois et «[...]fit l'effet d'une bombe.» (*Ibid.*) Portugais participa, dans les années soixante, à la revue *L'Écran* du Centre d'Art de l'Élysée; il anima le ciné-club du Centre, ainsi que celui de l'Université de Montréal. Il occupa durant un an le poste de directeur de scène pour le Théâtre du Nouveau Monde; il fut nommé, en 1964, vice-président de l'Association professionnelle des Cinéastes du Québec. Portugais enseignait le cinéma québécois au CÉGEP Édouard-Montpetit depuis 1977 lors de son décès tragique survenu en 1982.

La mobilité sociale des membres de l'Hexagone

Lorsqu'on regarde la carrière que les amis de la première équipe de l'Hexagone ont menée à la suite de *Deux sangs*, on constate qu'ils sont devenus, chacun à leur façon, membres d'une élite intellectuelle et artistique montréalaise qui a eu une influence prépondérante sur la culture du Québec. Pourtant, les origines familiales des membres du groupe ne laissaient pas présager une telle ascension, autant économique que sociale, qu'illustre parfaitement le curriculum vitae d'Hélène Pilotte :

> J'ai eu l'occasion [...] de fréquenter des personnalités de tous les milieux, de prendre contact avec toutes les couches de la société, depuis les membres des comités de citoyens jusqu'aux Ministres, et même jusqu'au Premier Ministre de la Province et du Canada, ce qui est une expérience précieuse[127].

La majorité des jeunes de l'Hexagone provenaient de milieux modestes ou de ce qu'on appelle aujourd'hui la «classe moyenne», sauf Louis Portugais, qui appartenait plutôt à une certaine bourgeoisie montréalaise. Olivier Marchand, Gaston Miron, Jean-Claude Rinfret, Gilles Carle, Mathilde Ganzini et Hélène Pilotte venaient de familles où le père occupait un emploi de salarié ou d'ouvrier. Chez les Miron, on était charpentier de père en fils; Gaston Miron a brisé cette tradition. Dans le contexte d'une économie d'après-guerre en pleine expansion, tous ont eu la chance d'exercer des professions qui les intéressaient et de choisir, en quelque sorte, la voie professionnelle qu'ils désiraient suivre.

---

[127]Dossier sur Hélène Pilotte (no X-395-38), archives de Radio-Canada.

Avant la Révolution tranquille, une telle ascension par rapport à son milieu d'origine était rarement possible; les intellectuels de la génération précédente (on pense, par exemple, à ceux de *Cité Libre* ou de *La Relève*) venaient en majorité de milieux aisés et cultivés, ce qui a facilité leur cheminement. Mais Rinfret, Carle, Marchand et Hélène Pilotte ont pu aussi gravir à leur rythme les échelons de l'échelle sociale, en occupant des postes-clés dans différentes institutions culturelles. Ces postes n'existaient pas du temps de leurs parents ou ils étaient hors de leur portée. Ils font partie d'une nouvelle génération

> qui a des rôles sociaux qui ne sont plus contraignants, qui n'entrent plus en contradiction avec l'exercice du discours littéraire et qui, dans cette ambiguïté-là, a l'impression d'être très loin des contraintes sociales et politiques au fond. Elle se fout de Duplessis, elle est anti-duplessiste violemment, mais elle ne souffre pas de l'obscurantisme duplessiste[128].

Les jeunes de l'Hexagone ont eu l'avantage d'avoir toutes sortes de possibilités du point de vue professionnel. Si Mathilde Ganzini a choisi d'élever ses enfants à la maison, elle a cependant continué à participer aux activités de l'Hexagone et a travaillé comme pigiste pour Radio-Canada. Quant à Miron, il s'est entièrement consacré à la poésie et à l'Hexagone pendant plusieurs années, exerçant mille métiers pour survivre; sa reconnaissance sociale se situe plutôt sur le plan poétique. Il est devenu *le* poète national des Québécois, peut-être la réussite la plus «noble», si on se rappelle les ambitions premières des jeunes fondateurs de l'Hexagone et le désir de «poétisation» de l'O. B. T. Parallèlement à

---

[128]André Belleau, «Les 25 ans de l'Hexagone», Service des transcriptions et dérivés de la radio, Maison de Radio-Canada, *op. cit.*, p. 20-21.

ses activités dans le domaine du livre et du film, il faut également noter que Miron s'est aussi lancé en politique. En 1955, il est devenu membre du Parti social démocratique, et il a été candidat aux élections de 1957 et de 1958 dans le comté d'Outremont-Saint-Jean.

La mobilité sociale des membres de l'équipe n'était pas uniquement verticale; elle fut aussi de type horizontal. Chacun a aisément pu se déplacer d'une institution culturelle à une autre pour faire avancer sa carrière. Ceci est dû à plusieurs facteurs. Il faut d'abord souligner le fait que la société de l'époque des années cinquante et soixante facilitait en général ce type de mobilité. Le milieu intellectuel et artistique de cette période était assez restreint : en analysant, comme nous l'avons fait, les différents entrecroisements de réseaux, on a l'impression que tous les gens du milieu se connaissaient. Les membres de la première équipe de l'Hexagone étaient polyvalents et leurs talents pouvaient servir diverses organisations. Il faut aussi ajouter que le milieu de travail de l'époque n'étaient pas aussi axé sur la spécialisation qu'il l'est aujourd'hui; on pouvait ainsi passer plus facilement d'un service à un autre à l'intérieur d'un même organisme et ainsi développer d'autres compétences.

Finalement, le rayonnement du réseau que constituait l'Ordre de Bon Temps a aussi servi l'équipe de l'Hexagone; sans dire que l'ascension des membres du groupe est due au népotisme, il est évident que les liens de l'amitié ont aidé plus d'un membre de l'Ordre à décrocher l'emploi qu'il souhaitait grâce au contact du réseau de l'O. B. T., comme le montrent ces propos de Jacques Languirand :

> Il n'y a pas de doutes dans mon esprit que l'O. B. T. [...] a constitué à toutes fins pratiques une espèce de réseau de gens qui se sont tenus informés les uns les autres dans la société et qui ont été finalement des gens qui étaient des éveilleurs de conscience et qui étaient des agents de transformation[129].

La sociabilité très étendue de ces jeunes intellectuels montréalais à l'époque faisait qu'ils étaient en contact avec un grand nombre de personnes. Un exemple de l'entraide que pouvait apporter ce large réseau se trouve dans la demande d'emploi d'Hélène Pilotte à Radio-Canada en 1955[130]. Cette dernière avait donné en référence les noms de personnes, alors à l'emploi de la maison d'État, qu'elle avait bien connues grâce aux activités de l'Ordre : Ambroise Lafortune et Fernand Doré. Le troisième nom de sa liste de recommandation est celui de Jean-Guy Pilon, qui occupait le poste de réalisateur au service des causeries, et s'était joint depuis peu à l'Hexagone. Les amis d'Hélène Pilotte ont sans doute appuyé sa candidature, puisqu'elle a été embauchée à titre de script-assistante. Le Père Ambroise, qui avait des contacts dans tous les milieux, a d'ailleurs joué un rôle d'intermédiaire à plus d'une reprise, comme l'explique Claude Ryan :

> [...] Ambroise s'estimait souverainement libre d'intervenir auprès des personnes qui avaient charge d'institutions, tantôt pour leur rappeler l'esprit dans lequel elles furent fondées, tantôt pour leur transmettre une suggestion quant à des changements souhaitables. La plupart du temps, ces interventions étaient prises en bonne

---

[129]Jacques Languirand, entrevue réalisée dans le cadre de la série télévisée *Par les chemins d'Ambroise*, émission no 9 : «L'Ordre de Bon Temps», production de Ciné-Mundo Inc. et de la Société Radio-Canada, 1983. Scénario : Ambroise Lafortune. Réalisation : Ambroise Lafortune et Pierre Valcour.

[130]Dossier sur Hélène Pilotte (no X-395-38), archives de Radio-Canada.

> part car on savait qu'elles ne cachaient aucune arrière-pensée, aucune ambition, aucune intrigue[131].

Il faut rappeler que c'est principalement à Montréal que les jeunes de l'Hexagone ont mené leur carrière. À la fin des années quarante, la métropole offrait des perspectives d'avenir intéressantes pour des jeunes intellectuels et son pouvoir tant culturel qu'économique les attirait. Rinfret, Carle et Miron, qui venaient tous de régions éloignées de Montréal, s'y sont installés pour poursuivre des cours supérieurs spécialisés qui n'étaient pas offerts par les institutions de leurs milieux. Ce déplacement vers la métropole ne fut pas le seul que les membres du groupe ont entrepris; contrairement à leurs parents, ils ont aussi eu l'occasion de voyager, notamment en France, et ainsi découvrir par eux-mêmes le pays et la culture de leurs ancêtres.

---

[131]Claude Ryan, «Ambroise Lafortune», dans *Ambroise...tout court*, *op. cit.*, p. 36.

CONCLUSION

La voix d'une génération marquée par la poésie

«L'Hexagone, [...], ce fut surtout le phénomène d'une génération poétique : des gens qui travaillent,parlent, vivent ensemble, s'amusent ensemble, s'influencent les uns les autres.»
Gaston Miron, avril 1962.

C'est à cause d'un désir de participer à la création d'une culture vivante au Québec, d'une soif d'agir sur leur milieu, d'une passion commune pour la poésie et d'une volonté d'écrire et d'échanger des vers, que six amis se sont liés et se sont intégrés dans un vaste réseau de personnes dont l'influence s'est fait sentir tout au long de leur vie. On peut affirmer que c'est grâce à leur action en poésie que tous les fondateurs de l'Hexagone ont pu trouver leur voie et qu'ils ont ainsi pu marquer, chacun à sa manière et de façon indélébile, l'histoire culturelle du Québec. Pour reprendre les mots du poète Pierre Morency, l'Hexagone des débuts, «c'est tout simplement un groupe de poètes qui, pour des raisons de circonstances, pour des raisons d'amitié à une époque donnée, ont été aimantés par Gaston Miron et ont constitué de ce fait un événement dans la poésie québécoise[1].» La poésie signifiait alors pour eux, qui, nous l'avons vu, avaient établi très tôt des liens privilégiés avec la littérature, une «tentative de communion» avec tous les «fraternels[2].» La publication de *Deux sangs* voulait être à la fois le fruit d'une action concrète en poésie et l'expression de tout un groupe de jeunes qui cherchaient à communiquer leurs expériences. Prendre la parole était pour eux un acte essentiel, comme l'expliquait Louis Portugais : «C'était bien plus important de parler que de dire quelque

---

[1]Pierre Morency, «Les 25 ans de l'Hexagone», Service des transcriptions et dérivés de la radio, Maison de Radio-Canada, *op. cit.*, p. 36.
[2]Olivier Marchand et Gaston Miron, *Deux sangs*, *op. cit.*, p. 4 et 5.

chose, au fond, à ce moment-là. C'était la prise de parole qui était signifiante[3].»

La poésie avait alors, pour les jeunes intellectuels, une importance et une portée sociale qu'on ne lui accorde plus aujourd'hui. Plus qu'un art du langage, elle était le mode d'expression privilégié de leurs désirs et de leurs sentiments, comme l'illustrent ces paroles de Roland Giguère, à qui on demandait, en 1958, ce que signifiait la poésie pour lui : «J'écris pour traduire ce que je suis, nommer ce que j'aime et ce que je hais. En somme, j'écris pour vivre[4].» Cette période fut sans contredit la plus faste pour la poésie québécoise, qui semblait être le médium qui pouvait le mieux traduire les aspirations des jeunes de l'époque :

> [...] Durant la période qui va de 1950 au début des années 60, très peu nombreux sont les jeunes écrivains qui vont au roman : il semble que pour eux le poème inclue toutes les possibilités, les seules possibilités qui leur soient offertes de délivrer leur passion de vivre et d'écrire[5].

En 1954, il s'est publié, constate Laurent Mailhot, autant de recueils de poèmes que de romans; à partir de 1955 et jusqu'en 1960, la production poétique a dépassé celle du roman[6]. Giguère disait à l'époque que si la poésie avait plus de vigueur que le roman, c'est «[...] peut-être parce que les poètes commencent à dire l'essentiel[7].» Enfin, la

---

[3]Louis Portugais, «Les 25 ans de l'Hexagone», Service des transcriptions et dérivés de la radio, Maison de Radio-Canada, *op. cit.*, p. 11.

[4]Roland Giguère, tel que cité par Guy Viau, «Roland Giguère. Paroles de peintre», dans *Cahiers d'essai*, no 1, janvier 1958, p. 19.

[5]Gilles Marcotte, «La littérature canadienne-française d'aujourd'hui», dans *Le Français dans le monde*, no 101, déc. 1973, p. 8-9.

[6]Laurent Mailhot, *La Littérature québécoise*, *op. cit.*, p. 72.

[7]Roland Giguère, tel que cité par Guy Viau, «Roland Giguère. Paroles de peintre», dans *Cahiers d'essai*, *op. cit.*, p. 19.

poésie voulait dire beaucoup plus que l'écriture ou la lecture d'un poème, sa portée était plus grande, elle englobait différents types d'actions - Giguère dit que, pour lui, «la poésie, les arts graphiques, l'édition, tout cela est connexe et forme une activité poétique[8]» - et signifiait à la fois une façon de vivre et de travailler.

En fait, le «nous» du premier souffle de l'Hexagone était la voix de toute une génération unie par les mêmes aspirations. Si, en 1957, Gaston Miron déplorait le fait que la poésie de cette période manquait d'une certaine maturité en allant «[...] dans toutes les directions[9]» et qu'aucun groupe de poètes n'avait alors vraiment «[...] remis en question la notion de poésie et repensé en profondeur pour son propre compte les problèmes de création qu'elle pose[10]», il reconnaissait cependant le rôle unificateur de la poésie durant cette période : «[...] C'est énorme, il existe un mouvement poétique pluriel où se fait sentir une première densité collective[11].» Cette génération de poètes est la première à se situer par rapport aux poètes canadiens-français qui l'avait précédée, c'est-à-dire qu'elle reconnaissait aux aînés «[...] une valeur de continuité ou une valeur de relais[12]», bref, elle se donnait, comme le disait Miron, une «généalogie[13].» Les poètes de l'Hexagone naissant sont aussi les premiers à prendre en main leur propre destin, à se donner eux-mêmes

---

[8] *Ibid.*, p. 20.
[9] Gaston Miron, «Situation de notre poésie. Son sort est lié à celui du fait ethnique qui la porte», dans *La Presse*, *op. cit.*, p. 67.
[10] *Ibid.*
[11] *Ibid.*
[12] Gaston Miron, «Les 25 ans de l'Hexagone», Service des transcriptions et dérivés de la radio, Maison de Radio-Canada, *op. cit.*, p. 12.
[13] *Ibid.*

«[...] des cadres d'édition et de diffusion[14]», cherchant à briser ce que Gaston Miron appelait cet «isolement où l'on [lire : les poètes aînés, particulièrement Saint-Denys Garneau] commençait à se complaire[15].»

En fait, par la poésie, les jeunes fondateurs de l'Hexagone ont participé au monde; elle les ralliait et constituait pour eux un véritable mode d'action dans la société. Par leur implication dans les mouvements de jeunesse, ils ont pensé différemment leur rapport au monde et ont transformé la poésie, qui jusqu'alors avait été l'apanage d'une certaine élite bourgeoise. Par leur réseau de contacts qui avait d'abord pris racine dans l'O. B. T. et qui a eu des ramifications dans toutes les institutions et organisations culturelles importantes de l'époque, les membres-fondateurs de l'Hexagone se sont faits les porte-parole de tous ces jeunes nés pendant la Crise, qui se sont souvent impliqués dans les mouvements de jeunesse et qui ont pu faire des études supérieures, le plus souvent à Montréal. Ces jeunes, qui pour la plupart venaient des campagnes, ont participé de plain pied à l'urbanisation et à la modernisation du Québec. Dans *Par les chemins d'Ambroise*, le Père Ambroise Lafortune souligne le fait que la plupart des jeunes qui ont fait, dans les années quarante et cinquante, du scoutisme ou qui ont appartenu à des mouvements de jeunesse axés sur le folklore et le patrimoine québécois comme l'Ordre de Bon Temps, ont plus tard exercé diverses fonctions pour le gouvernement provincial, contrairement aux jeunes membres formés par l'Action catholique.

---

[14]Gaston Miron, «Situation de notre poésie. Son sort est lié à celui du fait ethnique qui la porte», *op. cit.*, p. 67.
[15]*Ibid.*

Le Père Ambroise émet l'hypothèse que ces derniers auraient plutôt rejeté les cadres du terroir pour «[...] imagin[er] "un Canada" tout en pensant "le monde"[16]» et se seraient ainsi tournés vers le fédéral. Quant aux scouts et aux membres de mouvements apparentés au scoutisme qui ont découvert avec enthousiasme la province de Québec, ils s'y seraient attachés au point de vouloir y rester et de désirer travailler pour son gouvernement :

> [...] Ceux-là qui ont arpenté le sol du Québec, qui ont dansé et chanté au rythme de son folklore, campé dans tous les coins de ses campagnes, descendu les rivières en canot, causé avec les paysans, étudié sa faune et sa flore...ceux qui ont cheminé, sac au dos, le soleil au-dessus d'eux ou ruisselants de pluie sur les routes du Québec...ceux-là se sentent responsables de ce terroir et quand ils veulent exprimer toute leur plénitude, c'est dans leur petite patrie qu'ils le font, dans ce coin de terre qu'ils connaissent et qu'ils ont célébré[17].

Au-delà des rivalités et disparités certaines qui existaient à l'époque entre les jeunes de l'Action catholique et les scouts, ces derniers préférant la marche à la dure au lieu des longs échanges «[...] des piliers de cercles d'étude, des discoureurs insignifiants et des révolutionnaires de salon[18]», il est clair que les choix professionnels des membres des différents mouvements ont été grandement influencés par leurs expériences et leurs activités étudiantes. L'empreinte du scoutisme et de l'O. B. T. sur les fondateurs de l'Hexagone fut profondément marquante, autant du point de vue social que culturel. À la suite de la publication de *Deux sangs*, Olivier Marchand lui-même reconnaissait

---

[16]Ambroise Lafortune, *Par les chemins d'Ambroise*, *op. cit.*, p. 358.
[17]*Ibid.*
[18]Louis Pronovost, *Les Godillots de feu*, *op. cit.*, p. 28.

l'importance de ces deux mouvements dans le cheminement des membres de l'équipe initiale, qui ont ainsi pu «[...] prendre contact avec ces réalités que sont les problèmes de la vie et de la création artistique[19].» Leur attachement au terroir était tangible et il s'est peu à peu traduit par une poésie qui chantait le pays et, pour la plupart d'entre eux, par une action politique qui visait l'indépendance du Québec. Gaston Miron disait d'ailleurs de l'Ordre que «de lui, me vient la vision totalisante du pays[20].» Selon Élise Salaün, toutes les expériences de jeunesse de Miron visaient à s'approprier le Québec et à unir ses forces :

> Le parcours de Miron, de La Route à l'O. B. T., du *Godillot* à *La Galette* et jusqu'à l'Hexagone, dénote une grande volonté d'agir, de faire et de rassembler. Marcher et découvrir ensemble le pays à La Route, puis l'habiter et l'animer collectivement par cette entreprise de regroupement qu'est l'O. B. T. Cette volonté, née de ses expériences dans les mouvements de jeunesse, Miron continuera de l'exercer quelques années plus tard dans son travail d'éditeur[21].

Les membres de l'Hexagone qui avaient été formés dans les troupes du Clan Saint-Jacques ou dans les équipes de l'O. B. T. avaient appris à vivre et à travailler dans ces petites communautés. Ils ont ensuite voulu, tout naturellement, changer le cours de la communauté à grande échelle, c'est-à-dire influencer et transformer l'ensemble de la société québécoise. Ils souhaitaient ainsi étendre leur champ d'action. Les membres de l'équipe fondatrice faisaient partie de ce groupe de jeunes

---

[19]Olivier Marchand, Marchand, Olivier. «Les Éditions : l'Hexagone», dans *Vie étudiante*, 15 septembre 1953, p. 5.

[20]Cécile Cloutier, «Gaston Miron : pivot de la poésie québécoise», dans *The Canadian Modern Language Review*, *op. cit.*, p. 6.

[21]Élise Salaün, «Vers une poésie nationale sans frontières. De *La Galette* à l'Hexagone», dans Jacques Beaudry (dir.) *Le rébus des revues. Petites revues et vie littéraire au Québec*, *op. cit.*, p. 67.

intellectuels qui se sont affirmés au sortir de la Deuxième Guerre et qui croyaient alors que «les idées mènent le monde.» Cet intellectuel-type était, selon Andrée Fortin, «croyant, mystique même, [mais] il a pris du recul par rapport à l'institution ecclésiale. Politicien et patriote, il s'est reconverti au nationalisme culturel[22].» Cet intellectuel qui croyait au pouvoir des idées «[...] s'attellera à la construction de la cité. [...] L'action spécifiquement intellectuelle débouchera sur l'action tout court[23].»

Tout au long des années cinquante et soixante, les poètes de l'Hexagone et tous ceux qui étaient rattachés à la maison nourrissaient le projet d'une société nouvelle qui serait ouverte à la poésie. Ils avaient de grands espoirs et leurs ambitions étaient englobantes. Par son rôle de fournisseur d'idées et d'idéologies, par sa place dans les débats de la société de l'époque, l'Hexagone déborde largement les cadres d'une pratique poétique. Le projet d'un petit groupe de jeunes intellectuels férus de poésie et liés par l'amitié s'est transformé en une institution littéraire influente qui favorisait une grande solidarité et le développement du sentiment d'appartenance. L'Hexagone, c'est avant tout, selon une expression de Gaston Miron, une «aventure de l'amitié» en poésie :

> [L'Hexagone est] une aventure de l'amitié qui n'allait pas, du moins sur le plan de la poésie, se démentir, bien que des oppositions allassent surgir sur le plan idéologique. [...] Par ailleurs, cette amitié, de plus en plus incarnée dans un milieu, et une appartenance, allait rejaillir dans d'autres sphères d'action, en une solidarité[24].

---

[22]Andrée Fortin, *Passage de la modernité. Les intellectuels québécois et leurs revues*, *op. cit.*, p. 143.
[23]*Ibid.*
[24]Notes écrites de la main de Gaston Miron et trouvées dans ses archives personnelles.

Gilles Marcotte parle de l'Hexagone comme d'une institution vivante, qu'il dit «remarquablement ouverte» et qui a permis à plus d'une génération de connaître et d'apprécier le travail de la poésie :

> l'Hexagone, c'est beaucoup plus que l'Hexagone. Une école, certes pas, un mouvement non plus, qui impliquerait plus d'organisation qu'on en trouve ici; disons plus simplement un courant, qui se définit plus facilement par ce qu'il écarte que par ce qu'il entraîne[25].

Dans cette perspective, définir, selon les termes littéraires convenus, le rôle de l'Hexagone des débuts n'est pas chose simple : on ne peut limiter la portée de la maison à ses activités éditoriales ou littéraires. En fait, quand on veut regrouper sous une même bannière la plupart des poètes et des artistes des années cinquante qui participent à l'aventure de la jeune maison d'édition, il est sans doute plus juste de parler de la *génération* de l'Hexagone première manière, comme de la première «génération littéraire[26]» du Québec marquée du sceau de la poésie. Parler de l'Hexagone naissant comme d'un phénomène «catalyseur[27]» lié à l'action d'une génération particulière nous semble donner une idée plus exacte de l'étendue de l'action et du rayonnement de la maison d'édition que les termes consacrés d'école, de mouvement ou de chapelle littéraire.

---

[25]Gilles Marcotte, «L'Hexagone et compagnie», dans *Littérature et circonstances*, *op. cit.*, p. 114.
[26]André Belleau, «Les 25 ans de l'Hexagone», Service des transcriptions et dérivés de la radio, Maison de Radio-Canada, *op. cit.*, p. 20.
[27]Michel van Schendel, *ibid.*, p. 40. Pour Michel van Schendel, l'Hexagone a été un «[...] catalyseur sur le plan de la production poétique, et plus largement esthétique, artistique, de tout l'éveil formidable qui s'était manifesté ici [au Québec] depuis les débuts de la guerre...» (*Ibid.*)

Cette génération poétique a marqué profondément la société québécoise des années quarante et cinquante; il est clair qu'elle a pavé la voie à la Révolution tranquille. Comme l'explique Gérard Pelletier, qui a lui-même participé, à sa manière, au mouvement de transformation sociale : «Au sortir des années 50, nous étions déjà *programmés* de façon décisive, irréversible. La pièce était écrite; il ne restait plus qu'à la jouer[28].» Cette génération est à l'origine de la véritable révolution qui a secoué le Québec à l'aube des années soixante, et l'influence et l'impact de son action se font encore sentir aujourd'hui.

---

[28]Gérard Pelletier, *Les Années d'impatience. 1950-1960*, *op. cit.*, p. 55.

BIBLIOGRAPHIE

1. CORPUS PRIMAIRE

A. Entrevues

Entrevue avec Gilles Carle, 13 septembre 1997.

Entrevue avec Guy Carle, 5 octobre 1997.

Entrevue avec Denise Chalut, 2 août 1998.

Entrevue avec Yolande Cloutier (Bouchard), 3 juin 1998.

Entrevue avec Jeanne Courtemanche (Auclair), 29 mai 1998.

Entrevue avec Lorraine Desjarlais, 11 janvier 1999.

Entrevue avec Jeanne Desrochers, 20 mai 1997.

Entrevues avec Mathilde Ganzini et Olivier Marchand, 20 mars 1997, 31 mai 1997, 23 août 1998, 10 juin 2000, 8 juillet 2000, 28 février 2001.

Entrevue avec Claude Haeffely, 1er juillet 1999.

Entrevue avec Rita Landry (Cambron), 21 septembre 2000.

Entrevue avec Olivier Marchand, 5 mars 1997.

Entrevue avec Gilles Marcotte, le 29 juin 1999.

Entrevue avec Camille Messier, 29 octobre 1997.

Entrevue avec Guy Messier, 30 avril 1997.

Entrevue avec Irène et Gilles Messier, 13 mai 1998.

Entrevue avec Paul Millet et Thérèse Maillé (Millet), 9 août 1997.

Entrevue avec Denise Miron (Lévis),13 décembre 2000.

Entrevue avec Estelle Nepveu (Bilodeau), 13 janvier 2001.

Entrevue avec Lise Picard (Caron), 11 juin 1999.

Entrevue avec Jean-Guy Pilon, 23 juin 1997.

Entrevue avec Madeleine Portugais (Dumont), 12 octobre 1999.

Entrevue avec Louis Pronovost, 18 août 1999.

Entrevue avec Jean-Claude Rinfret, 15 octobre 1997.

Entrevue avec Roger Varin, 5 juin 1997.

B. Entrevues radiophoniques, films et documentaires

Entrevue avec Lorraine Desjarlais, Radio-Canada FM, 14 mai 1999.

Entrevue de Gaston Miron par Pierre Paquette, émission de Radio-Canada du 30 juin 1976, série «Pierre Paquette», réalisateur : André Hamelin, 55 minutes.

Entrevue de Gaston Miron par Réginald Martel, émission de Radio-Canada du 9 mars 1979 à l'occasion du 25e anniversaire de l'Hexagone, série «Présent à l'écoute», réalisateur : Francine Laurendeau, 57 minutes.

Entrevues de Gaston Miron par Michel Roy, émissions de Radio-Canada du 17 juin 1964, du 24 juin 1964 et du 1er juillet 1964, série «Témoignages d'écrivains», réalisateur : Fernand Ouellette, 28 minutes chacune.

«Gaston Miron. Les outils du poète», film réalisé par André Gladu, 16mm, couleur, les productions du lundi matin, 1994, 52 minutes.

«Les 25 ans de l'Hexagone», Service des transcriptions et dérivés de la radio, Maison de Radio-Canada, émissions «Actuelles», du 20 au 24 novembre 1978, réalisateur : André Major, 47 p.

«Moi, j'me fais mon cinéma», film écrit et réalisé par Gilles Carle, O. N. F. et productions Imavision, 1999, 75 minutes.

Série télévisée «Par les chemins d'Ambroise», treize émissions produites par Ciné-Mundo Inc. et la Société Radio-Canada, 1983. Scénario : Ambroise Lafortune. Réalisation : Ambroise Lafortune et Pierre Valcour.

«Vieux airs...nouveaux pas», Office national du film. Réalisateur: Gil La Roche, scénario et texte : Jacques Bobet, 1949, 21 minutes.

C. Fonds d'archives publics et privés

Archives personnelles d'Ambroise Lafortune, Fondation du patrimoine laurentien.

Archives personnelles d'Andrée Maillet-Hobden et de Lloyd Hobden.

Archives personnelles de Gaston Miron.

Archives personnelles de Guy Carle, incluant la correspondance avec Gaston Miron (1949-1951).

Archives personnelles de Lise et Claude Caron.

Archives personnelles de Lorraine Desjarlais.

Archives personnelles de Mathilde Ganzini et d'Olivier Marchand.

Archives personnelles de Rita Landry (Cambron).

Dossier Gaston Miron, Centre d'études québécoises de l'Université de Montréal.

Dossiers scolaires de Gaston Miron et d'Olivier Marchand, archives administratives de l'Université de Montréal.

Dossier sur Gilles Carle (no X-58-31), archives de Radio-Canada.

Dossier sur Gilles Carle, archives de l'Office National du Film.

Dossier sur Hélène Pilotte (no X-395-38), archives de Radio-Canada.

Dossier sur Louis Portugais (no X-23-7), archives de Radio-Canada.

Dossier sur Louis Portugais, archives de l'Office National du Film.

Fiches sur les activités des membres de l'O. B. T., archives conservées par Paul Millet et Thérèse Maillé (Millet).

Fonds d'archives de l'École des Beaux-Arts, Bibliothèque des Arts de l'Université du Québec à Montréal.

Fonds d'archives Roger Varin, Université du Québec à Trois-Rivières.

Fonds de l'École des Arts graphiques, CÉGEP Ahuntsic.

Fonds Gaston-Miron, no MSS-410, Archives nationales du Québec.

Fonds Jacques-Languirand, no MSS-353, Archives nationales du Québec.

Fonds Louis Pronovost, no 06-MP 200, Archives nationales du Québec.

D. Biographies, notices biographiques et témoignages

Bussières, Simone (dir.) *Les Adieux du Québec à Gaston Miron*, Montréal, Guérin, (coll. «Les grands destins»), 1997, 220 p.

Carle, Gilles. *La Nature d'un cinéaste*, Montréal, Liber, 1999, 243 p.

Desrochers, Jeanne. *Françoise Gaudet-Smet*, Varennes, les éditions de Varennes, 1992, 195 p.

Gagnon, François-Marc. *Paul-Émile Borduas (1905-1960). Biographie critique et analyse de l'oeuvre*, Montréal, Fides, 1978, 560 p.

Groulx, Lionel. *Mes mémoires*, tome 2, Montréal, Fides, 1971, 418 p.

-Tome 4, Montréal, Fides, 1974, 464 p.

Guay, Jean-Pierre. *Lorsque notre littérature était jeune. Entretiens avec Pierre Tisseyre*, Montréal, éditions Pierre Tisseyre, 1983, 264 p.

Hamel, Réginald, John Hare et Paul Wyczynski. «Charbonneau, Hélène», dans *Dictionnaire des auteurs de langue française en Amérique du Nord*, [Montréal], Fides, 1989, p. 275-276.

Jasmin-Bélisle, Hélène. *Le Père Émile Legault et ses Compagnons de Saint-Laurent. Une petite histoire*, Ottawa, Leméac, 1986, 205 p.

«"La folle" apporte la gloire à Filion, le fils du violonneux», dans *Le Journal des vedettes*, 4 mai 1958, pp. 19-20.

Lafortune, Ambroise. *Par les chemins d'Ambroise*, Ottawa, Leméac, 1983, 368 p.

Michel Coulombe. *Entretiens avec Gilles Carle. Le chemin secret du cinéma,* Liber (coll. «De vive voix»), 1995, 225 p.

Michon, Jacques. *Fides. La grande aventure éditoriale du Père Paul-Aimé Martin*, Montréal, Fides, 1998, 386 p.

Pelletier, Gérard. *Les Années d'impatience. 1950-1960*, [Montréal], Stanké, 1983, 320 p.

Perreault, Luc. «Décès du cinéaste Louis Portugais», dans *La Presse*, cahier B, 21 juillet 1982, p. B1.

Pilon, Jean-Guy. «Le Temps de notre jeunesse», dans *Littérature du Québec*, tome I, Montréal, Déom, 1964, pp. 125-134.

Popovic, Pierre. *Entretiens avec Gilles Marcotte. De la littérature avant toute chose*, Liber (coll. «De vive voix»), 1996, 192 p.

Pronovost, Louis. *Les Godillots de feu*, Sillery, Éditions du Septentrion, 2000, 246 p.

Tranquille, Henri. *Entretiens sur la passion de lire*, Montréal, Éditions Québec/Amérique (coll. «Littérature d'Amérique»), 1993, 291 p.

Valcour, Pierre (dir.) *Ambroise...tout court*, Sillery, Éditions du Septentrion, 1999, 252 p.

E. Texte social contemporain

Charbonneau, Joseph, Mgr. *L'Action catholique. Lettre pastorale*, Montréal, Éditions ouvrières/éditions Fides, Textes d'Action catholique no 6, décembre 1942, 95 p.

Charbonneau, Joseph, Mgr. *Le rôle du prêtre dans l'Action catholique*, Montréal, Éditions ouvrières/éditions Fides, Textes d'Action catholique no 2, août 1942, 45 p.

Clermont, Jean. «Danse de folklore», dans *Impressions*, vol. 7, no 2, [1949-50], p. 25.

Desmarchais, Rex. «Aperçus sur "l'Ordre de Bon Temps"», dans *L'École canadienne*, XXIIe année, no 3, novembre 1946, p. 142-144.

«Diplômés de l'École des Beaux-Arts de Montréal», dans *Le Devoir*, 7 juillet 1953, p. 6.

Huot, Maurice. «Vernissage annuel. Un grand vent de liberté artistique règne à l'École des Beaux-Arts», dans *La Patrie*, 6 juin 1950, p. 16.

Labrie, Ivar. «Les Amis de l'art», dans *Impressions*, vol. 7, no 2, [1949-1950] p. 36-37.

Les Cahiers. «Lettre pastorale», dans *Cahiers d'Action catholique*, no 71-72, juillet-août 1946, pp. 1-2.

«L'Exposition de l'École des Beaux-Arts manifeste une large variété d'efforts», dans *Le Devoir*, 6 juin 1950, p. 6.

«Loisirs populaires pour la jeunesse canadienne», dans *Le Devoir*, 13 septembre 1948, p. 9.

«Mondanités. Bal des Beaux-Arts», dans *La Patrie*, 28 février 1953, p. 26.

«Organisation de loisirs», dans *L'Oeil*, 15 mars 1946, p. 45.

Six ans après...Réalisations de l'Action catholique du diocèse de Montréal, Montréal, Éditions Unitas, 1947, 211 p.

Valois, Albert. *Pourquoi avoir peur de l'Action catholique?*, Montréal, Arbour et Dupont Ltée, 1945, 48 p.

Varin, Roger. «Loisirs anciens, loisirs modernes», dans *Jeunesse*, avril 1946, pp. 8 et 10.

Varin, Roger. «Reconnaissances», dans *Le Salaberry*, vol. 42, no 1, août 1943, p. 1.

Vergor, «Le bal annuel des élèves de l'École des Beaux-Arts...», dans *La Patrie,* 24 novembre 1952, p. 14.

F. Documents scouts

Drouin, Raoul, chanoine. «Le mot d'ordre», dans *D'Estoc et de taille*, Montréal, [1952], p. 7-8.

Drouin, Raoul, chanoine. *En Cordée. 48 en Cordée*, Montréal, [1948?], 31 p.

Drouin, Raoul, chanoine. *Scoutisme et famille*, Montréal, 1948, 15 p.

Fédération des scouts catholiques, *Cibles. Manuel des techniques scouts* [*sic*], Montréal, La Cordée, 1958, 447 p.

Mémoire de la fédération des scouts catholiques de la province de Québec à la Commission royale d'enquête sur les problèmes constitutionnels, 20 mars 1954, 6 p.

G. Revues et périodiques dépouillés

François (1947-1948)

La Galette (1950-1953)

Le Godillot (1942-1953)

M. S. L. (1942-1947)

H. Documents spéciaux

Annonce du mariage «Carle-Lachapelle», dans *La Presse*, 30 juin 1952, p. 5.

Annuaire général de l'Université de Montréal, 1947-48, 452 p.

Cardijn, Joseph. «Le jeune travailleur, la jeune travailleuse devant la vie», dans *Va libérer mon peuple! La pensée de Joseph Cardijn*, Paris, les Éditions ouvrières/Bruxelles, Vie ouvrière, 1982, 359 p.

Haeffely, Claude. *À bout portant. Correspondance de Gaston Miron à Claude Haeffely, 1954-1965*, Ottawa, Leméac, 1989, 174 p.

Lafortune, Ambroise, Monique Meloche, Gilles Lefebvre et Guy Messier. *Rapport des sessions nationales de l'Ordre de Bon Temps tenues au lac Ouareau du 2 au 10 septembre 1950*, édité par *La Galette*, 101 p.

Marchand, Olivier et Gaston Miron. *Deux sangs*, Montréal, l'Hexagone, 1953, 67 p.

Marchand, Olivier. «Le Tout jour» et «Immortalité», dans *Liaison*, vol. 4, no 36, septembre 1950, p. 332 et 349.

Messier, Guy. *L'Ordre de Bon Temps. Une décennie d'ébullition et d'invention*, document inédit, 77 p.

Miron, Gaston. *L'Homme rapaillé*, Paris, Gallimard, (coll. «Poésie»), 1999/Montréal, Typo, 1998, 202 p.

Prospectus. École Normale Jacques-Cartier 1950-1951. 96ième session, 53 p.

Chasse-galerie. Chansonnier de l'équipe des excursions, Ordre de Bon Temps, Montréal, 199 p.

Stanislas. Montréal, année scolaire 1944-45. Distribution des prix, 59 p.

Statuts et règlements de l'Ordre de Bon Temps, (édition préliminaire), janvier 1951, 19 p.

2. CORPUS SECONDAIRE

A. Articles et ouvrages sur l'Hexagone et/ou ses membres fondateurs

Bélanger, Yrénée. *Gaston Miron : un homme et une oeuvre en marche*, 4 vol., Université de Montréal, Thèse de doctorat, novembre 1985, 1180 p.

Bosco, Monique. «Les Éditions de l'Hexagone», dans *Le Journal musical canadien*, mai 1956, p. 6.

Boucher, Denise. «Salut Miron! et ne dis plus que tu n'es pas poète...», dans *Perspectives*, no 6, 10 février 1968, p. 34 et 36.

C. B., «"C'est un peu moi qui me suis fait rapailler"-Gaston Miron», dans *Forum. Hebdo-information de l'Université de Montréal*, vol. IV, no 31, 20 avril 1970, p. 7.

Cloutier, Cécile. «Gaston Miron : pivot de la poésie québécoise», dans *The Canadian Modern Language Review*, vol. 32, no 1, oct. 1975, p. 6-9.

Dufresne, Jean-Victor. «L'Auto-finance ou l'art d'être lu», dans *Radio*, Ottawa, vol. 11, no 7, numéro de juillet-août 1955, p. 8 et 22.

Duhamel, Roger. «La poésie est loin d'être morte au Canada français», dans *La Patrie*, 24 janvier 1954, p. 71 et 95.

Dumont, François. *La Poésie québécoise*, [Montréal], Boréal, 1999, 126 p.

Faucher, Carol et Michel Houle. *Gilles Carle*, Conseil québécois pour la diffusion du cinéma (coll. «Cinéastes du Québec; no 2»), 1976, 124 p.

Gagnon, Jeanne. «Rencontre avec...Gaston Miron», dans *La Bascule. La revue littéraire de l'auto-édition*, vol. 1, no 2, hiver 1986, p. 8-10.

Gaston Miron. Un poète dans la cité, numéro spécial de la revue *Études françaises*, vol. 35, nos 2-3, 1999, 237 p.

Gingras, Claude. «Deux sangs», dans *La Presse*, 22 août 1953, p. 63.

Groupe de recherche sur l'édition littéraire au Québec. *L'Édition de poésie. Les Éditions Erta, Orphée, Nocturne, Quartz, Atys et l'Hexagone*, Sherbrooke, Ex Libris (coll. «Études sur l'édition»), 1989, 259 p.

Gural, Anna et Benoît Patar. «Filmographie complète», dans *24 images*, no 9, mai-juin 1981, p. 23.

Laflamme, Jean-Maurice. «Petit conseil à ses messieurs de l'Hexagone», dans *Vie étudiante*, 1er octobre 1953, p. 4.

Lemieux, Louis-Guy. «Miron : l'homme qui a vu l'homme qui a vu...la poésie», dans *Le Soleil*, 24 février 1979, p. D4.

Lemoine, Wilfrid. «Trois jeunes poètes et deux petits livres», dans *L'Autorité*, 3 octobre 1953, p. 6.

Luc, Pierre. «Gaston Miron à l'Hexagone: la poésie de porte en porte», dans *La Patrie du dimanche*, 11 juin 1961, p. 23.

Mailhot, Laurent et Pierre Nepveu. *La Poésie québécoise. Des origines à nos jours. Anthologie*, Montréal, l'Hexagone (coll. «Typo»), 1990 (rééd.), 642 p.

Mailhot, Laurent. *La Littérature québécoise*, [Paris], Presses universitaires de France (coll. «Que sais-je?»), 1975 [1974], 127 p.

Maillet, Andrée. «Livres reçus», dans *Amérique française*, vol. XI, no [5], novembre 1953, p. 77-78.

Major, Jean-Louis. «L'Hexagone : une aventure en poésie québécoise», dans *La Poésie canadienne-française*, Ottawa, Fides (coll. «Archives des lettres canadiennes»; tome IV), 1969, pp. 175-203.

Marchand, Olivier. «Les Éditions : l'Hexagone», dans *Vie étudiante*, 15 septembre 1953, p. 5.

Marcotte, Gilles. «Sur une chicane éternelle», dans *Vie étudiante*, 1er octobre 1953, p. 8.

Marcotte, Gilles. «Trois nouveaux poètes: Olivier Marchand, Jean-Guy Pilon et Gaston Miron», dans *Le Devoir*, 12 septembre 1953, p. 7.

Marcotte, Gilles. *Le Temps des poètes*, Montréal, HMH, 1969, p. 247 p.

Marcotte, Gilles. *Littérature et circonstances*, Montréal, l'Hexagone (coll. «Essais littéraires»), 1989, 350 p.

Marcoux, Marie-Hélène. *Des «premiers chants» à la création d'une tradition. Étude de deux collections des Éditions de l'Hexagone, «Les Matinaux» (1954-1972) et «Rétrospectives» (1963-1983)*, Université de Sherbrooke, mémoire de maîtrise, janvier 1996, 235 p.

Miron, Gaston. «Situation de notre poésie. Son sort est lié à celui du fait ethnique qui la porte», dans *La Presse*, 22 juin 1957, p. 67 et 70.

Miron, Gaston. «Un long chemin», dans *Parti Pris*, vol. 2, no 5, janvier 1965, pp. 25-32.

Piazza, François. «La Crise du livre au Québec. Deux "petits éditeurs" s'expliquent : "on nous condamne à la pauvreté"», dans *La Presse*, 27 mai 1967, p. 39.

Piazza, François. «La vraie nature de Gilles Carle», dans *Montréal-Matin*, 2 avril 1972, p. 12-13.

Popovic, Pierre. *La Contradiction du poème: poésie et discours social au Québec de 1948 à 1953*, Candiac, Éditions Balzac (coll. «L'Univers des discours»), 1992, 455 p.

Robert, Lucette. «Trois poètes canadiens: Marchand, Miron et Lemoine, dans *Photo-journal*, 17 septembre 1953, p. 6.

Robillard, Jean-Paul. «Les Éditions de l'Hexagone : «nouvel éclair dans le ciel morne de notre littérature», dans *Le Petit journal*, 9 mai 1954, p. 60.

Roy, Bruno. «Une voix pour écrire», dans *Lettres québécoises*, no 94, été 1999, pp. 14-15.

Salaün, Élise. «Vers une poésie nationale sans frontières. De *La Galette* à l'Hexagone», dans Jacques Beaudry (dir.) *Le rébus des revues. Petites revues et vie littéraire au Québec*, Québec, Presses de l'Université Laval, 1998, pp. 61-83.

Tadros, Jean-Pierre. «Les "Corps" de Carle», dans *Le Devoir*, 22 septembre 1973, p. 22.

B. Études sur la société québécoise

Bellefleur, Michel. *L'Église et le loisir au Québec avant la Révolution tranquille*, Sillery, Presses de l'Université du Québec, 1986, 221 p.

Dumont, Fernand. «Une révolution culturelle?», dans *Idéologies au Canada français, 1940-1976*, tome 1er: La Presse-La Littérature, Québec, Les Presses de l'Université Laval (coll. «Histoire et sociologie de la culture», no. 2), 1981, pp. 5-31.

Hébert, Jacques. *Duplessis, non merci!*, Montréal, Boréal, 2000, 205 p.

Levasseur, Roger. *Loisir et culture au Québec*, [Montréal], Boréal express, 1982, 187 p.

Linteau, Paul-André, René Durocher et Jean-Claude Robert. *Histoire du Québec contemporain*, tome 2 : *Le Québec depuis 1930*, Boréal, 1986, 739 p.

C. Études sur les mouvements de jeunesse

Bélanger, André-J. *Ruptures et constantes. Quatre idéologies du Québec en éclatement: La Relève, La JEC, Cité Libre, Parti Pris*, Montréal, Hurtubise HMH, 1977, 219 p.

Bellefleur, Michel. «L'Ordre de Bon Temps (1946-1954) : un cas de censure de la vie associative au Québec», dans Roger Levasseur (dir.) *De la sociabilité. Spécificité et mutations*, [Montréal], Boréal, 1990, pp. 201-218.

Clément, Gabriel. *Histoire de l'Action catholique au Canada français*, Commission d'étude sur les laïcs et l'Église, annexe II, Montréal, Fides, 1972, 331 p.

Daniel, Christine. «L'agir du semblable sur le semblable. 50 ans de J. E. C. », dans *L'Église canadienne*, vol. 19, no 4, 17 octobre 1985, pp. 114-116.

Savard, Pierre. «Une jeunesse et son Église : les scouts-routiers. De la Crise à la Révolution tranquille», dans *Les Cahiers des Dix*, Sainte-Foy, éditions La Liberté, no 53, 1999, pp. 117-165.

D. Études sur la sociabilité et les réseaux

Beaudet, Marie-Andrée. «La Percée de la poésie québécoise en France dans les années 1950-1960», dans *Destin du livre*, textes réunis par Colette Demaizière, Lyon, (coll. «Les chemins de la recherche», no 22), édité par le Programme pluriannuel en Sciences Humaines Rhône-Alpes sous la direction d'Alain Bideau, 1994, pp. 87-96.

Degenne, Alain. «Un langage pour l'étude des réseaux sociaux», dans *L'Esprit des lieux. Localités et changement social en France*, Paris, Centre National de la Recherche Scientifique, 1986, pp. 291-312.

Lemieux, Denise. «Lieux de sociabilité de la jeunesse et changements socio-culturels dans la formation des couples (1880-1940)», dans Roger Levasseur (dir.) *De la sociabilité. Spécificité et mutations*, [Montréal], Boréal, 1990, pp. 137-152.

Racine, Nicole et Michel Trebitsch (éd.). «Sociabilités intellectuelles. Lieux, milieux, réseaux», dans *Cahiers de l'Institut d'Histoire du temps présent*, no 20, Paris, mars 1992, 220 p.

Sirinelli, Jean-François. «Effets d'âge et phénomènes de génération dans le milieu intellectuel français», dans *Générations intellectuelles*, Cahiers de l'Institut d'histoire du temps présent, no 6, Paris, Centre national de la recherche scientifique, novembre 1987, pp. 5-18.

E. Études sur le théâtre

Beauchamp, Hélène. «L'École d'art dramatique du Théâtre du Nouveau Monde. Une première école de formation professionnelle», dans *L'Annuaire théâtral. Le Théâtre du Nouveau Monde : Éclairage(s)*, no 22, automne 1997, pp. 77-90.

Cadoret de Martigny, Danielle. *La Compagnie du masque (1946-1951)*, Université de Montréal, mémoire de maîtrise, 1978, 127 p.

Gold, Muriel. [traduction de Jean-Guy Laurin] «Le Petit-Monde de Madame Audet (1933-1969)», dans *L'Annuaire théâtral. Théâtre et éducation. L'Enfance de l'art*, no 16, automne 1994, pp. 165-192.

Les vingt-cinq ans du TNM, Ottawa, éditions Leméac inc., tome 1, 1976, 200 p.

Les vingt-cinq ans du TNM, Ottawa, éditions Leméac inc., tome 2, 1977, 226 p.

F. Études spéciales

Beaudoin-Dumouchel, Suzanne. *La première école d'arts graphiques en Amérique : fondée par Louis-Philippe Beaudoin (1900-1967)*, Montréal, Concordia University, [1975], 143 p.

Beaulieu, André, Jean Hamelin *et al. La Presse québécoise. Des origines à nos jours*, tome 3 (1880-1895), Sainte-Foy, Les Presses de l'Université Laval, 1977.

-Tome 4 (1896-1910), Sainte-Foy, Les Presses de l'Université Laval, 1979.

-Tome 7 (1935-1944), Sainte-Foy, Les Presses de l'Université Laval, 1985.

Charbonneau, Yvon. «Historique de la Palestre Nationale», dans *Sports, Loisirs, Éducation physique*, vol. IV, no 6, mai 1968, pp. 20-21.

Faucher, Carol (dir.) *La production française à l'ONF. 25 ans en perspectives*, Montréal, Cinémathèque québécoise/musée du cinéma (coll. «Les dossiers de la cinémathèque, no 14»), 1984, 80 p.

Fortin, Andrée. *Passage de la modernité. Les intellectuels québécois et leurs revues*, Sainte-Foy, Les Presses de l'Université Laval, 1993, 406 p.

Lottman, Herbert R. *La Rive gauche : du front populaire à la guerre froide*, Paris Seuil, 1981, 389 p.

Marcotte, Gilles. «La littérature canadienne-française d'aujourd'hui», dans *Le Français dans le monde*, no 101, déc. 1973, p. 6-10.

Rémillard, François et Brian Merrett. *L'Architecture de Montréal. Guide des styles et des bâtiments*, Montréal, éditions du Méridien, 1990, 222 p.

Viau, Guy. «Roland Giguère. Paroles de peintre», dans *Cahiers d'essai*, no 1, janvier 1958, pp. 18-21.

ANNEXE

Le lancement de *Deux sangs*. De gauche à droite : Suzèle Lachapelle (Carle), Gilles Carle, Gaston Miron, Hélène Pilotte, Louis Portugais, Mathilde Ganzini (Marchand) et Olivier Marchand. (Archives personnelles de Mathilde Ganzini et d'Olivier Marchand.)

1953

Soirée du lancement de *Deux sangs*. Les deux auteurs, Gaston Miron et Olivier Marchand. (Archives personnelles de Mathilde Ganzini et d'Olivier Marchand.)

1953

Dans le jardin des Varin : Gaston Miron et Olivier Marchand. (Archives personnelles de Mathilde Ganzini et d'Olivier Marchand.)

Lors du mariage de Mathilde Ganzini et d'Olivier Marchand, Gaston Miron fut celui qui attrapa le bouquet. (Archives personnelles de Mathilde Ganzini et d'Olivier Marchand.)

Organisation de loisirs

Sur cette photo, qui représente les officiers de l'Ordre et les membres du jury d'honneur des costumes du bal, on reconnait de gauche à droite: première rangée, Félix Leclerc, auteur de recueils de contes; Mlle Yolande Cloutier, présidente; Mme Pierre Dupuy, femme du ministre du Canada à la Haye, membre du jury; Mme Félix Leclerc; le Père Emile Legault, c.s.c., directeur des Compagnons et membre du jury; deuxième rangée: Mlle Gina Vaubois; M. Marcel Thérien, vice-président; M. Roger Varin, président de l'Ordre et chef du sécrétariat de la Société St-Jean-Baptiste, en costume de coureur des bois; Mlle Ninon Pedneault, secrétaire; Mlle Denise Marsan, trésorière; M. Rosario Fortin; troisième et dernière rangée: MM. Georges Kelly et Georges Groulx; Mme Roger Varin; M. Noël Brunet (violoniste); Mlle Louise D'Amours, publiciste; et M. et Mme Lionel Renaud.

Les membres de **l'Ordre de Bon Temps** de 1946 se divertissent en remettant en honneur les danses d'autrefois et en revêtant des costumes empruntés aux pays les plus divers et aux époques les plus variées. On voit ici un groupe de ces membres présents au bal de folklore, qui a lieu le soir du 12 janvier au Monument National.

Photo du premier bal de l'Ordre de Bon Temps, tirée de *L'Oeil*, 15 mars 1946, p. 45.

Photo du premier bal de l'O. B. T. Sketch «Les débutantes à travers les âges». (Archives personnelles de Lorraine Desjarlais.)

À un camp de l'Ordre. De gauche à droite : Mireille Desjarlais, Gaston Miron et Gilles «Carosse» Beauregard. (Archives personnelles de Lorraine Desjarlais.)

Le Routier Gaston Miron (à gauche), en compagnie d'amis de l'O. B. T. (Archives